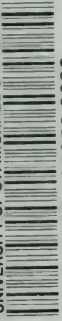


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



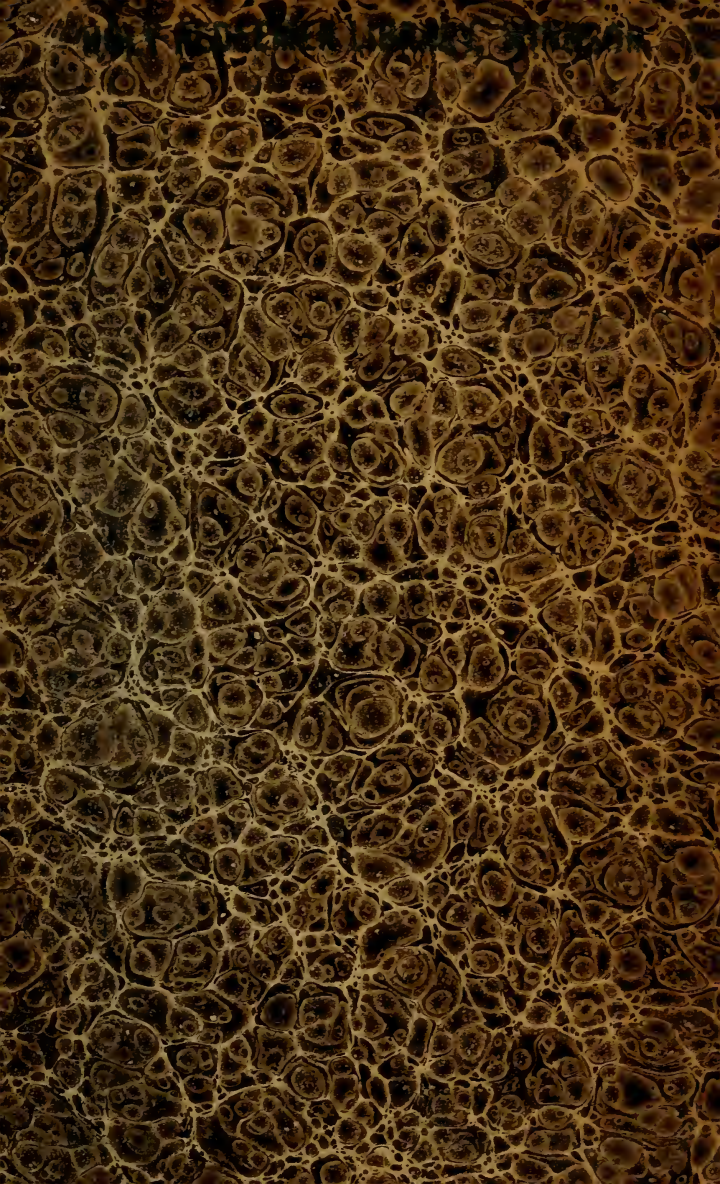
3 1761 04050 3682

JOHN M. KELLY LIBRARY



Donated by
**The Redemptorists of
the Toronto Province**
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto



~~XXVII. 4~~



SOIRÉES CHRÉTIENNES

EXPLICATION DU CATÉCHISME

PAR DES COMPARAISONS ET DES EXEMPLES

—
PROPRIÉTÉ RÉSERVÉE
—

SOIRÉES CHRÉTIENNES

EXPLICATION DU CATÉCHISME

PAR DES COMPARAISONS ET DES EXEMPLES

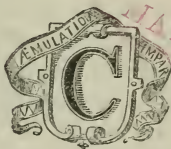
Par l'abbé GRIDEL

VICAIRE GÉNÉRAL DE NANCY

QUATRIÈME ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET PUBLIÉE PAR LES DIRECTEURS DE L'INSTITUTION
DES JEUNES AVEUGLES DE NANCY

TOME II

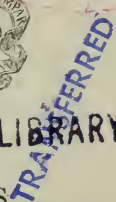
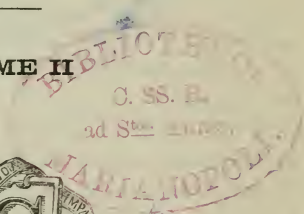


HOLY BEDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TOURS

CATTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

M DCCC LXXIX



201802 733102

1877

1877

1877

1877



HOLY BIBLE M. I. LEARY, WINDSOR

SOIRÉES CHRÉTIENNES

DE LA DIVINITÉ DE LA RÉVÉLATION CHRÉTIENNE. — DE L'ÉGLISE. — DE LA GRACE. — DE LA RÉSURRECTION. — DE LA VIE ÉTERNELLE. — DES PRINCIPES DE LA MORALE. — DES VERTUS THÉOLOGALES.

PREMIÈRE SOIRÉE.

DE QUOI SE COMPOSE LE NOUVEAU TESTAMENT. — LA RÉVÉLATION CHRÉTIENNE EST VRAIE.

Comment le Saint-Esprit a-t-il persuadé aux hommes les vérités chrétiennes ? — En leur démontrant la vérité de la révélation chrétienne, puis sa divinité et enfin l'inspiration des livres du Nouveau Testament. — De quoi se compose le Nouveau Testament ? — De vingt-sept livres, savoir : les quatre Évangiles, les Actes des apôtres, les quatorze épîtres de saint Paul, les deux Épîtres de saint Pierre, les trois Épîtres de saint Jean, l'Épître de saint Jacques, l'Épître de saint Jude et l'Apocalypse de saint Jean. — Qui a écrit le premier Évangile ? — Saint Mathieu, fils d'Alphée, publicain, et appelé par Jésus-Christ pour être un des douze apôtres. — Pourquoi a-t-il écrit son Évangile ? — Pour satisfaire le désir des Juifs convertis qui désiraient conserver fidèlement la vie et la doctrine de Jésus-Christ. — En quelle langue a-t-il écrit cet évangile ? — En hébreu, mais on croit qu'il fut traduit en grec par quelqu'un des apôtres. — En quelle année l'a-t-il écrit ? — Vers l'an 36 de Jésus-Christ. —

Quel emblème lui est-il donné ? — Il lui est donné pour emblème un jeune homme, parce qu'il commence son Évangile par la généalogie de Jésus-Christ.

Qui a écrit le second Évangile ? — Saint Marc, le compagnon et l'interprète de saint Pierre ; les chrétiens de Rome le prièrent de mettre par écrit les prédications de saint Pierre, vers l'an 39 de Jésus-Christ ; saint Pierre lui a donné son approbation. Il a pour emblème un lion, parce qu'il commence son évangile par raconter la vie de saint Jean-Baptiste au désert.

Qui a écrit le troisième Évangile ? — Saint Luc, médecin, originaire d'Antioche, disciple et compagnon de saint Paul. Il l'écrivit vers l'an 59, et, un peu plus tard, les Actes des apôtres, c'est-à-dire ce qu'ils ont fait après l'Ascension pour établir l'Église. Il a pour emblème un bœuf, parce qu'il commence son Évangile par le récit du sacrifice de Zacharie.

Qui a écrit le quatrième Évangile ? — Saint Jean, fils de Zébédée et frère de Jacques le majeur, le plus jeune des apôtres et celui que Jésus aimait par-dessus les autres. Au moment de la cène, il eut le bonheur de reposer sur le cœur de Jésus, et au pied de la croix, d'être recommandé à Marie comme s'il était son fils, et ce fut à lui que Jésus confia sa sainte Mère. Relégué dans l'île de Patmos, il écrivit son Apocalypse vers l'an 96, et son Évangile vers l'an 98, pour réfuter certains hérétiques qui prétendaient que Jésus-Christ n'est pas Dieu. On lui a donné pour emblème un aigle, parce qu'il s'élève bien au-dessus des autres évangélistes par la hauteur de sa doctrine.

Qu'était saint Paul ? — Il était juif d'origine et très versé dans les traditions de la synagogue et les doctrines des philosophes. Comme il persécutait les chrétiens, il fut terrassé sur le chemin de Damas et se convertit, et Dieu le choisit pour prêcher l'Évangile aux

Gentils. Il parcourut une multitude de provinces où il fonda des églises ; et par ses lettres il continuait à fortifier dans la foi ceux qu'il avait convertis. — Combien a-t-il écrit de lettres ou d'épîtres ? — Quatorze : savoir, une aux Romains, deux aux Corinthiens, une aux Galates, une aux Éphésiens, une aux Philippiens, une aux Colossiens, deux aux Thessaloniens, deux à son disciple Timothée, une à Tite, une à Philémon et une aux Hébreux.

A quelle occasion a-t-il écrit son épître aux Romains ? — Il avait appris que les chrétiens de Rome se disputaient entre eux ; les Juifs convertis prétendaient que Dieu leur avait accordé la foi chrétienne pour les récompenser de leur fidélité à observer la loi mosaïque ; et les Gentils croyants soutenaient qu'ils étaient redevables de la même grâce à la pratique de la loi naturelle. Saint Paul leur prouve qu'ils se sont rendus tous coupables, les uns en violant leur loi, et les autres en foulant aux pieds les principes de la loi naturelle. D'où il conclut que la foi chrétienne est un don de Dieu purement gratuit, que ni les uns ni les autres n'ont nullement mérité.

Pourquoi a-t-il écrit sa première épître aux Corinthiens ? — Ayant appris que les chrétiens de Corinthe étaient divisés entre eux, s'attachant les uns à certains prédicateurs, et les autres à d'autres, et qu'ils avaient certaines difficultés à résoudre sur le mariage, sur la virginité, sur les viandes immolées aux idoles, sur les dons du Saint-Esprit, sur le vêtement des femmes et sur la résurrection des morts, saint Paul leur fit une lettre pour résoudre toutes ces questions, après les avoir exhortés à conserver entre eux la charité et l'union la plus parfaite.

Pourquoi leur a-t-il écrit la seconde ? — Pour les féliciter de ce qu'ils avaient reçu avec docilité les

avis et les corrections qu'il leur avait donnés dans la première. Comme de faux apôtres l'avaient accusé près des chrétiens, il se justifie, lui et son ministère.

Pourquoi a-t-il écrit aux Galates ? — Pour les engager à ne plus se soumettre aux cérémonies légales, comme ils s'y croyaient obligés, trompés qu'ils étaient par de faux docteurs. Il établit qu'il est apôtre et qu'il prêche le même Évangile que les autres apôtres, et il leur donne plusieurs préceptes de morale.

Pourquoi a-t-il écrit aux Éphésiens ? — Pour les détourner de l'observance des cérémonies légales, leur expliquer les grands mystères de la prédestination, de la rédemption, de la vocation des Gentils, de l'unité de l'Église, dont Jésus-Christ est le chef et les fidèles les membres. Saint Paul est sublime dans cette épître.

Pourquoi a-t-il écrit aux Philippiens ? — Pour les remercier des secours et des consolations qu'ils lui avaient procurés dans sa prison à Rome. Cette lettre est remplie des plus beaux sentiments de bienveillance, de charité et de reconnaissance.

Pourquoi a-t-il écrit aux Colossiens ? — Dans le même but qu'aux Philippiens. Il les avertit de ne plus se soumettre au joug des observations légales ; parce que Jésus-Christ est notre médiateur.

Pourquoi a-t-il écrit aux Thessaloniens ? — Pour louer leur foi et les engager par l'espérance de la résurrection future à la persévérance, à la chasteté et au travail, et leur faire connaître les signes avant-coureurs de la fin du monde.

Pourquoi a-t-il écrit à ses disciples Timothée et Tite ? — Pour leur expliquer les devoirs d'un saint évêque et la manière de s'en bien acquitter.

Pourquoi a-t-il écrit à Philémon ? — Pour le prier de recevoir avec une tendre charité, Onésime, son ancien esclave, qui s'était enfui, et que, devenu chrétien, il lui renvoyait.

Pourquoi a-t-il écrit aux Hébreux ? — Pour leur montrer l'excellence du sacerdoce de Jésus-Christ sur le sacerdoce d'Aaron, et les rapports intimes qui existent entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

Pourquoi saint Jacques a-t-il écrit son Épître ? — Pour montrer la nécessité dans l'ordre du salut, de faire de bonnes œuvres, de mettre un frein à sa langue et de s'occuper de la sagesse du ciel, qui l'emporte sur celle de la terre.

Pourquoi saint Pierre a-t-il écrit ses deux Épîtres ? — Pour faire connaître aux chrétiens convertis, dans plusieurs provinces de l'Asie, l'excellence de leur vocation, les exhorter à imiter Jésus-Christ et à pratiquer toutes les vertus, comme aussi à éviter les faux prophètes.

Pourquoi saint Jude a-t-il écrit son Épître ? — Pour avertir les fidèles de se mettre en garde contre les âmes impies et perverses, et de demeurer fermes et constants dans la foi qui leur a été enseignée.

Est-il certain que tous ces livres sont authentiques ? — Oui, pour trois raisons : 1° parce que la tradition orale et écrite en rend témoignage ; 2° parce qu'il n'y a rien dans ces livres qui indique qu'ils aient été composés par d'autres auteurs que ceux dont ils portent les noms ; 3° parce qu'il est impossible que d'autres les aient écrits ou supposés.

Quels sont ceux qui ont cru à l'authenticité des livres du Nouveau Testament ? — Tous les chrétiens, catholiques, hérétiques, schismatiques, les Juifs et les païens. Or, il est impossible que tant de personnes, d'intérêts si opposés, ennemies les unes des autres, parmi lesquelles étaient des savants, des sénateurs, des philosophes, aient admis un fait aussi important, s'il n'eût été incontestable. Les apôtres ont converti des milliers de Juifs et de païens ; or, ces Juifs et ces

païens ne se sont convertis qu'après s'être bien convaincus de la vérité et de la divinité de la religion chrétienne, puisqu'il s'agissait de croire des mystères, de pratiquer une morale sévère et d'être disposé à mourir plutôt que de renier sa foi. On compte plus de douze millions de martyrs dans les trois premiers siècles. Or, il est certain que des hommes qui se laissent égorger plutôt que de renoncer à leur croyance, ne disent pas de mensonge, en affirmant que les fondateurs de l'Église ont été les apôtres.

Les premiers chrétiens connaissaient-ils les livres du Nouveau Testament ? — Il les connaissaient beaucoup mieux que nous. C'était la coutume de lire l'Évangile tous les dimanches dans l'assemblée des chrétiens, comme l'affirme saint Justin. Au 3^e concile de Carthage, on défend d'admettre comme inspirés d'autres livres que ceux que nous avons mentionnés. Au premier et au second siècle de l'Église, un grand nombre d'hérétiques soulevaient des discussions très graves sur les vérités les plus importantes de la Religion, et tous appuyaient leurs raisonnements sur les textes du Nouveau Testament, tel que nous l'avons aujourd'hui. Les évêques et les prêtres les expliquaient sans cesse aux fidèles.

Avez-vous encore d'autres preuves ? — Oui ; depuis dix-huit siècles les incrédules ont cherché à établir que ces livres ne sont pas authentiques, et ils n'ont pu y parvenir. Bien plus, c'est que, s'ils ne l'étaient pas, il n'y aurait pas un seul livre qui le fût : car il n'y en a pas un seul dont l'authenticité soit appuyée sur des preuves aussi fortes, aussi nombreuses et aussi convaincantes.

Peut-on nier la vérité des faits racontés dans l'Évangile ? — Non, à moins d'avoir perdu le sens commun. Supposons que douze hommes se réunissent, et que,

paraissant dans la capitale, ils disent en public : Il y a quelques semaines, un homme a paru au milieu de vous ; il vous a étonnés par ses prodiges, il rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la vie aux morts. Vous l'avez crucifié, mais il s'est ressuscité lui-même ; c'était le Fils de Dieu. Vous devez croire les mystères qu'il a enseignés, renoncer aux richesses, aux honneurs et aux plaisirs, mener une vie de pénitence et de mortification, et mourir plutôt que d'abandonner cette croyance ; si tous ces faits étaient faux, pensez-vous que dans quelques mois ou quelques années, l'on verrait des millions de personnes embrasser et pratiquer une pareille doctrine ? — Il n'y en aurait pas dix. — S'il y en avait des millions, de toutes les conditions, des grands et des petits, des riches et des pauvres, des savants et des ignorants, que devrait-on en conclure ? — Que ces hommes ou ces prédicateurs n'ont dit que la vérité. — L'Évangile n'est donc pas une fable ? — C'est impossible ; le peuple chrétien n'est pas un personnage fabuleux. — Qui lui a donné naissance ? — Les faits racontés dans l'Évangile. — Une fable ou une parabole a-t-elle jamais donné naissance à un peuple ? — Jamais ; pas même à une souris ou à un hanneton.

Un jour, une dame s'avisa de dire à M. l'abbé Boyer : Savez-vous, M. l'abbé, que je suis incrédule, et qu'en fait de religion, je ne crois à rien ? — Madame croit pourtant à l'existence de Dieu, reprit M. Boyer. — Pour l'existence de Dieu, soit ; toutefois, s'il existe, il ne s'inquiète guère de ce qui se passe ici-bas. — Madame croit-elle à l'immortalité de l'âme ? — Oui, mais pas à l'enfer. — Madame admet-elle une révélation ? — Oh ! non, la révélation et tout ce qu'on en dit n'est qu'un conte. — Madame a-t-elle examiné les preuves de la révélation ? — Pas beaucoup, M. l'abbé.

— Avez-vous lu quelques ouvrages de Bergier à ce sujet, le cardinal de la Luzerne, Frayssinous? — Non. — Connaissez-vous les écrits de Bossuet et de Fénelon, les sermons de Bourdaloue et de Massillon? — Non. — Eh! Madame, reprit M. Boyer, si vous ne connaissez rien de tout cela, dites donc que vous êtes une sotte et une ignorante, et non une incrédule.

DEUXIÈME SOIRÉE.

DIVINITÉ DE LA RÉVÉLATION CHRÉTIENNE.

Quels sont les caractères qui prouvent que la révélation chrétienne est divine? — Ce sont les caractères d'unité, de puissance, de science et de bonté. — En quoi consiste l'unité? — En ce qu'elle s'accorde avec elle-même, avec la révélation mosaïque et primitive et avec les traditions des peuples. — Comment savez-vous qu'elle est une en elle-même? — Je le sais par l'expérience; toutes les vérités sont tellement liées et enchaînées, qu'on ne peut en croire une sans les croire toutes, ni en nier une sans les nier toutes. Luther en a nié une, et les protestants ont fini par les nier toutes. — Un grand philosophe n'aurait-il pas pu établir cette unité? — Non; les plus grands génies ont peine à l'apercevoir; comment auraient-ils pu l'établir? — Représentez-vous un livre composé de 500 feuillets, et chaque feuillet pesant 500 kilos. Les hommes les plus robustes ne peuvent porter un feuillet, et en voici un qui les ramasse tous, plie le livre, le met sous son bras, et le porte comme un livre ordinaire. Ne faut-il pas que cet homme soit revêtu d'une puissance divine? — Oui. — Que représente ce livre? — La révélation

chrétienne. — Et chaque feuillet ? — Une vérité. Les plus grands génies n'ont pu traiter une vérité sans tomber dans quelque erreur ; et Jésus-Christ les expose toutes sans l'ombre d'une erreur. — Le doigt de Dieu n'est-il pas là ? — Évidemment.

Les écrivains du Nouveau Testament ne sont-ils pas tous d'accord entre eux ? — Oui. — A-t-on jamais rencontré huit philosophes enseignant la même doctrine ? — Tous se contredisent eux-mêmes, et se contredisent les uns les autres. — Cet accord entre les écrivains sacrés ne prouve-t-il pas qu'ils étaient inspirés de Dieu ? — Évidemment.

N'y a-t-il pas aussi accord avec la révélation mosaïque et la révélation primitive ? — Oui, c'est toujours la même foi, la même morale, et le même culte, mais le tout s'est développé, comme l'enfant qui grandit, arrive à l'état d'homme parfait. — Jésus-Christ n'est-il pas venu abroger l'ancienne loi ? — Il est venu abroger la partie figurative, et en même temps l'accomplir et la perfectionner. — Les prophètes ont-ils prédit cet accomplissement ? — Oui, ils ont annoncé la ruine du temple et en même temps une nouvelle alliance, un nouveau sacerdoce, un nouveau sacrifice et un nouveau peuple.

Y a-t-il unité entre la révélation chrétienne et les traditions de tous les peuples ? — Oui, on retrouve chez tous les peuples, même chez les peuples idolâtres, de nombreux vestiges des vérités qui sont la base de la foi et des mœurs.

Un philosophe aurait-il pu, avec sa seule raison, établir une doctrine qui fût ainsi d'accord avec les révélations précédentes et avec les traditions universelles ? — C'est une œuvre qui dépasse toute intelligence humaine.

Montrez-nous, dans la révélation chrétienne, l'effet

d'une puissance divine ? — Tous les miracles racontés dans le Nouveau Testament. — Quels sont ces miracles ? — A la parole de Jésus-Christ l'eau est changée en vin, les maladies les plus opiniâtres sont guéries, les aveugles voient, les sourds entendent, les muets parlent, les boiteux marchent, les paralytiques se promènent, les démons s'enfuient, les morts ressuscitent. — Certains médecins font aussi voir les aveugles, entendre les sourds et parler les muets ? — Les médecins peuvent guérir ces malades, mais pas avec une parole, comme Jésus-Christ. — A-t-il fait beaucoup de miracles, Jésus-Christ ? — Saint Jean nous dit que si on avait écrit tous ceux qu'il a faits, le nombre des livres qui les relaterait serait incalculable.

Les apôtres ont-ils opéré les mêmes merveilles ? — Ils n'ont cessé de faire des miracles. Il suffisait de toucher les malades avec les vêtements de saint Paul pour les guérir et l'ombre seule de saint Pierre rendait la santé à tous les infirmes. — Depuis les apôtres, a-t-on vu des saints opérer des miracles ? — Oui, à toutes les époques, ainsi saint Nicolas, saint Grégoire, saint Martin, saint Bernard, saint François Xavier, etc.

Quel a été le plus grand miracle de Jésus-Christ ? — Sa propre résurrection. — Est-il bien certain qu'il soit ressuscité ? — Oui ; les témoins de sa résurrection n'ont pas été trompés sur ce fait, parce qu'ils étaient nombreux et incrédules, et qu'ils ont pu et ont dû examiner le fait. — Quel est le nombre de ces témoins ? — Au moins cinq cents. — Étaient-ils disposés à croire cette résurrection ? — Tout au contraire ; ainsi, saint Thomas et les autres apôtres. — Pourquoi ont-ils dû examiner le fait ? — Parce que leur conduite et leur sort en dépendaient. Jésus-Christ avait prédit qu'il ressusciterait ; s'il n'était pas ressuscité, il aurait prouvé qu'il était menteur et qu'il avait trompé les

apôtres. Mais en ressuscitant, il confirmait tout ce qu'il avait dit et tout ce qu'il avait fait. — Les apôtres ne nous ont-ils pas trompés ? — Non. — Quels motifs avaient-ils de nous tromper ? — Aucun, si ce n'est la prison, les tourments et la mort. — A-t-on vu des hommes débiter des mensonges pour avoir l'honneur et le plaisir d'être fouettés et condamnés à mort ? — Jamais. — N'auraient-ils pas caché le corps de Jésus-Christ ? — Mais on l'avait enseveli, et l'on avait scellé le sépulcre et mis des gardes. — Si les apôtres nous avaient trompés sur ce fait si grave et sur tant d'autres, auraient-ils converti un si grand nombre de Juifs ? — Non, leur fraude eût été bientôt découverte. — Comment cela ? — Ils ont prêché la résurrection de Jésus-Christ huit semaines après sa mort, dans la ville de Jérusalem, aux juges qui l'avaient condamné, aux bourreaux qui l'ont fait mourir. Ils ont dit que des femmes l'avaient vu, que les disciples l'ont vu, qu'ils l'ont vu eux-mêmes, qu'ils ont mangé avec lui, qu'il leur a parlé, que l'un d'eux a mis son doigt et sa main dans ses plaies. Il était facile de découvrir la fraude, et les Juifs avaient tout intérêt de s'en assurer, et de punir sévèrement les trompeurs. Enfin les apôtres ont opéré des miracles éclatants en prêchant au nom de Jésus-Christ ressuscité.

Comment expliquez-vous le changement opéré dans les apôtres le jour de la Pentecôte ? — Par l'intervention de Dieu. — Pourquoi cela ? — Parce que humainement il est impossible que des hommes grossiers, timides, ignorants, deviennent tout à coup les plus courageux, les plus éloquents et les plus dévoués des hommes. De plus, ils possèdent à la fois le don des langues, des prophéties et des miracles. Or, il n'y a que Dieu qui puisse opérer de semblables merveilles.

Racontez-nous la conversion de saint Paul. — Saul, c'est ainsi qu'il s'appelait avant sa conversion, était originaire de Tarse et disciple de Gamaliel. Autorisé par le Grand-Prêtre, il recherchait et mettait en prison les Juifs qui se convertissaient à la foi de Jésus-Christ. Un jour qu'il approchait de Damas, il fut environné de lumière et tomba par terre. Une voix du ciel lui dit : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? — Qui êtes-vous, répondit Saul ? — Le Seigneur lui dit : Je suis Jésus que tu persécutes ; il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. Tremblant et effrayé, Saul lui dit : Seigneur que voulez-vous que je fasse ? — Lève-toi et entre dans la ville, lui dit le Seigneur, et là on te dira ce que tu dois faire. Saul se leva, mais il était aveugle, et ceux qui l'accompagnaient le conduisirent chez Ananie, disciple des apôtres. Ananie, instruit par le Seigneur, lui imposa les mains, et il recouvra la vue et fut baptisé. Il demeura quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas. Ensuite il prêcha dans les synagogues que Jésus était le Fils de Dieu ; ils confondait les Juifs, leur montrant que Jésus était le Christ. Les Juifs résolurent de le faire mourir, mais étant avertis, les disciples pendant la nuit le descendirent par la muraille dans une corbeille. Étant allé à Jérusalem, il cherchait à se joindre aux disciples, mais tous le craignaient, ne croyant pas qu'il fût converti.

Cette conversion de saint Paul est-elle certaine ? — Jamais on ne l'a contestée. — Est-elle l'œuvre de Dieu ? — C'est évident, d'après le récit de saint Luc. — Peut-on dire que le désir de la gloire l'aura porté à se joindre aux apôtres ? — Il était estimé et honoré chez les Juifs, et les apôtres étaient méprisés. — L'anrour des richesses ? — Non, il embrassait une religion qui commande le détachement des richesses, et il a vécu pauvre toute sa vie. — Le désir de mener

une vie commode? — Non; on le prévint qu'il aurait beaucoup à souffrir, et il a souffert en effet au delà de ce qu'on peut imaginer. — L'ignorance ou le fanatisme? — Non, saint Paul était fort instruit; nous voyons par ses écrits qu'il était très érudit et rempli de prudence, de sagesse et de vraie piété. — Peut-être la séduction? — Mais il ne pouvait être séduit par les Juifs qui l'exhortaient à persécuter les chrétiens; ni par les apôtres ou les disciples qui le redoutaient, le fuyaient et n'avaient rien à lui offrir pour l'amener à eux. — Mais si la conversion de saint Paul est l'œuvre de Dieu, la doctrine qu'il a prêchée vient donc aussi de Dieu? — Ce serait absurde de prétendre le contraire.

La puissance divine brille-t-elle dans d'autres circonstances? — Oui, dans l'établissement rapide du christianisme; il n'y a que Dieu qui ait pu l'établir de la sorte. — Prouvez-le. — Représentons-nous Jésus-Christ à l'âge de vingt-neuf ans, quelques semaines avant de commencer sa vie publique, et travaillant dans l'atelier de saint Joseph. Un voisin entre et lui dit: Vous ne savez rien de nouveau? — Non, lui répond Jésus; mais il y aura bientôt quelque chose de nouveau. — Quoi donc? dit le voisin. — Je vais quitter ma boutique pour prêcher une religion qui étonnera bien le monde. — Quelle sera cette religion? — D'abord, il faudra croire qu'il n'y a qu'un seul Dieu et trois personnes en Dieu; que moi, que vous voyez suer en faisant une chaise, j'ai créé le ciel et la terre par un seul acte de ma volonté; que cette femme qui file sa quenouille est ma mère, et cependant vierge; que je mourrai et me ressusciterai moi-même et que je ressusciterai un jour tous les hommes; qu'il faudra être baigné dans l'eau pour être purifié de ses péchés, et que si, après cette purification l'on

commet quelque nouvelle faute, il faudra se mettre à genoux devant un homme pour en obtenir la rémission ; on devra manger ma chair et boire mon sang pour avoir la vie.

Vous n'y pensez pas, dit le voisin ; la raison humaine n'acceptera jamais de pareilles choses. Mais votre morale au moins sera douce ? — Tout au contraire, elle sera bien sévère ; car que l'on maltraite, que l'on persécute mes disciples, il leur faudra souhaiter du bien à leurs persécuteurs, les aimer et leur rendre service dans l'occasion. Ils devront chasser loin d'eux toutes les mauvaises pensées ; si elles reviennent cent fois par jour, il faudra les repousser cent fois, et plutôt mourir que d'y consentir une seule fois. Il leur faudra prier, jeûner et mortifier leur chair ; et s'ils ne peuvent remplir ces obligations dans leurs familles, il devront tout quitter, père, mère, femme, enfants, amis, biens, patrie même pour les accomplir.

Vous ne parviendrez jamais à faire admettre une pareille religion, à moins que vous ne vous adressiez à des ignorants qui ne comprennent rien. A qui donc pensez-vous persuader ces choses ? — Aux grands de la terre, aux monarques et aux empereurs, qui ne pensent qu'à s'agrandir, à subjuguier des provinces, à chercher de nouveaux mondes à conquérir. Je veux leur persuader de renoncer à leur ambition, de quitter leurs folles entreprises, de s'humilier aux pieds d'un charpentier, et d'adorer comme Dieu un homme qui aura été pendu à une croix. Je veux persuader aux orateurs et aux philosophes si fiers de leur science que leur sagesse n'est que folie et qu'ils n'apprendront la vraie sagesse que de la bouche de gens sans lettres et de marchands de poissons. Je persuaderai aux sages du monde, aux politiques, à tous ces hommes qui se croient les plus habiles d'entre leurs semblables, de

croire des mystères incompréhensibles, de s'humilier, de s'abaisser et même de s'appauvrir. Je veux persuader aux voluptueux, aux âmes de chair et de boue, qui ne pensent qu'à faire bonne chair et à contenter leurs appétits grossiers, qui adorent des dieux d'or et d'argent, et qui divinisent leurs passions brutales, je veux leur persuader de renoncer à tous ces plaisirs, de réprimer leurs passions, de mortifier leur chair, de se laisser égorger plutôt que de se permettre un plaisir illicite.

Mais mon ami, il faudrait être bien simple pour vous croire et pour croire tout ce que vous dites.

— Il faudrait être simple pour me croire, eût répondu Jésus-Christ ; mais je ferai croire toutes ces choses à des hommes qui ne sont pas si simples que vous, je les ferai croire aux rois, aux empereurs, aux philosophes, non pas seulement dans une contrée, mais en Asie, en Europe, en Afrique, dans le monde entier.

Voilà de beaux projets, réplique le voisin, mais ils sont chimériques ; car comment les exécuterez-vous ? Avez-vous des armées à vos ordres ? Où sont vos trésors, vos richesses, vos munitions de guerres et vos généraux pour faire une pareille conquête ?

— Je n'ai que faire de tout cela, eût répondu Jésus-Christ. Je me choisirai des apôtres qui ne posséderont rien, des pêcheurs qui n'auront pour toutes richesses que des filets rompus, qui travailleront pour gagner leur vie, ou à qui on fera l'aumône pour les nourrir.

— Mais ce seront donc des guerriers, de vaillants capitaines, semblables au grand Alexandre, qui affronteront les hasards, escaladeront les remparts, mépriseront la mort et se feront jour à travers les piques et les bataillons, qui briseront les rochers et aplaniront les montagnes ?

— Au contraire, dit Jésus-Christ, ils seront honteux, timides, et abandonneront lâchement leur maître. Leur chef le plus hardi et le plus zélé pour la défense de ce maître, tremblera à la voix d'une simple servante, et jurera qu'il ne le connaît pas. Tous les autres prendront la fuite.

— Mais vos disciples seront peut-être très nombreux ; le nombre suppléera au courage. Des rois vous ont peut-être promis 5 ou 600,000 hommes, qui combattront pour vous pendant dix ou quinze ans ?

— Non, je ne veux que douze ou treize disciples, pas davantage.

— Mais ce seront donc de grands orateurs, ou de grands philosophes comme Platon, Aristote, Cicéron ou Démosthènes, qui charmeront les hommes par leur éloquence et les entraîneront par la force de leurs raisonnements ?

— Non, ce seront des ouvriers ou des bateliers, sans aucune connaissance des lettres et des sciences humaines. Et ces douze hommes sans naissance, sans puissance, sans richesses, sans autorité, sans science, sans éloquence, sans armée, se partageront le monde entier, le soumettront à mon empire, et cela en peu de temps.

— Vous accorderez donc toute liberté aux hommes, vous les laisserez suivre leurs appétits, vous leur permettrez tous les plaisirs ?

— Non, je vous ai déjà dit que je leur commanderai de combattre toutes leurs mauvaises inclinations, de mortifier leurs appétits, de se renoncer eux-mêmes et de mener une vie pénitente.

— Mais enfin, quel moyen emploierez-vous donc pour exécuter votre projet ?

— Je veux que mes apôtres fassent la conquête du monde en s'humiliant, en endurant toutes sortes d'affronts

et d'injures, en souffrant les tourments les plus cruels et en mourant couverts de honte et d'ignominie. Je veux exécuter mon projet par les moyens qui paraissent les plus opposés à sa réussite ; je veux arriver aux honneurs par l'ignominie, aux richesses par la pauvreté, aux grandeurs par les humiliations, à l'immortalité par une mort infâme. Je veux dompter la puissance par la faiblesse, la sagesse par la folie, la science par l'ignorance, les triomphes par les abaissements ; je veux détruire ce qu'il y a de plus grand, de plus fort, de plus puissant, par ce qu'il y a de plus petit, de plus faible et de plus misérable.

Le voisin sort précipitamment sans répliquer et va dire à ceux qu'il rencontre : Je viens de voir un homme qui rêve les plus belles chimères ; il a véritablement perdu la tête.

Pendant le Sauveur a exécuté son entreprise, et nous le voyons de nos yeux.

Les apôtres et leurs successeurs ont-ils livré de grands combats pour établir la religion chrétienne ? — Oui, on en compte dix de sanglants qu'on appelle persécutions. — Que faisait-on souffrir aux chrétiens ? — On les privait de leurs dignités, de leurs charges, de leurs biens, de leurs familles ; on leur faisait souffrir toutes sortes de tourments, tout ce que l'enfer peut imaginer de plus cruel ; comme on le voit dans l'histoire des martyrs. — Les persécutions ont donc empêché la propagation du christianisme ? — Au contraire, elles n'ont servi qu'à l'étendre de plus en plus. Le sang des martyrs a été une semence féconde de chrétiens. — Ne comptez-vous que des gens simples parmi les martyrs ? — Il y en a eu de toute condition, de tout âge, de tout rang, de tout sexe, des savants et des ignorants, des riches et des pauvres, des grands et des petits. — Ces persécutions ont-elles

duré longtemps ? — Elles ont duré pendant les trois premiers siècles contre toute l'Église, et depuis le quatrième siècle elles ont presque toujours existé partiellement tantôt dans un pays et tantôt dans un autre.

Jésus-Christ a-t-il soumis aussi les têtes couronnées ? — Les têtes des monarques et des empereurs se sont courbées en présence des cendres de ces paysans disciples d'un homme crucifié. L'impératrice Constance s'estimait heureuse de posséder un peu de limaille des chaînes de fer dont saint Paul avait été garrotté.

Vous souvenez-vous du raisonnement de saint Augustin ? — Oui, le voici : ou bien la religion s'est établie par des miracles, et alors elle a été établie divinement, elle est vraiment divine. Ou bien Jésus-Christ et les apôtres n'ont fait aucun miracle ; mais alors l'établissement et la propagation si rapide du christianisme par douze bateliers sans richesses, sans noblesse et sans science, ayant à combattre la science des philosophes, l'orgueil des savants, les passions des païens, les préjugés des Juifs et la puissance des empereurs, est un miracle plus grand que tous ceux attribués à Jésus-Christ et aux apôtres, et que les témoignages de l'histoire et l'existence permanente de l'Église ne permettent pas de nier. Que les ennemis de la religion choisissent ; il faut qu'ils en prennent leur parti.

Mahomet II, empereur des Turcs, pressait un soldat chrétien d'embrasser le mahométisme ; et le menaçait de la mort, s'il refusait de le faire. « Quoi ! lui répondit ce généreux soldat en lui montrant sa poitrine toute couverte de blessures, quoi ! j'aurai reçu mille plaies pour l'empereur de la terre, et je craindrai de mourir pour celui du ciel ! »

Se servant d'une grossière expression très familière

aux voltairiens des campagnes, un philosophe disait à quelques paysans : « Vous laisserez-vous encore embêter par vos prêtres ? — Il n'y a d'embêtés parmi nous, lui répondit un de ces braves gens, que ceux qui se laissent gâter par les philosophes qui ont le talent de changer les hommes en bêtes. »

Voltaire ayant un jour à sa table grand nombre de convives, des hommes même marquants par leur nom et leur rang, dit à la fin du diner : Ce qui me fait grand plaisir, c'est qu'entre nous tous il n'y en a pas un qui croie au christianisme. Quelques impies décidés s'empressèrent de se déclarer ; d'autres applaudirent en souriant ; quelques-uns avaient l'air embarrassé. Un brave officier lui répond : Vous voudrez bien, Monsieur, ne pas me compter au nombre des apostats ; je ne me pique pas assez d'esprit pour abandonner la religion de nos pères.

TROISIÈME SOIRÉE.

SUITE DES PREUVES DE LA DIVINITÉ DU CHRISTIANISME.

Un prétendu philosophe, nommé Simon, rencontra un jeune homme de quinze ou seize ans, nommé Alfred, très instruit et très pieux. Simon voulut l'embarrasser sur quelques questions religieuses et prétendit que le christianisme n'était qu'absurdité et superstition. — Votre religion, dit-il à Alfred, vous enseigne que Jésus-Christ est Dieu et qu'il est né d'une vierge ; qu'il prévoit et qu'il punit une faute d'un moment par une éternité de supplices ; que tous les hommes sont coupables du péché d'Adam : ne sont-ce pas là d'énormes absurdités ? — Je vous l'accorde, pour un

ment, dit Alfred ; je vais même plus loin et je dis avec vous que tous les dogmes du christianisme sont des absurdités : Que pensez-vous de sa morale ? — J'avoue que sa morale est parfaite, mais elle est impraticable : pardonner à ses ennemis, les aimer comme soi-même, sacrifier tous les penchants de la nature, confesser à un homme les fautes les plus honteuses, jeûner et dompter son corps, tout cela est impossible. — Que dites-vous de son culte ? — C'est un amas de superstitions vaines, plus ridicules les unes que les autres et bonnes tout au plus pour amuser les vieilles femmes et les enfants : verser de l'eau sur la tête de quelqu'un pour purifier son âme ; croire qu'il reçoit Dieu en mangeant une hostie ; lui faire des onctions, quand il est malade, pour lui rendre la santé ; réciter des prières, faire des génuflexions, allumer des cierges, répandre de l'eau bénite, tout cela vous le voyez, n'est que superstition.

Raisonnons : D'après vous, le dogme chrétien est absurde, la morale impraticable et le culte superstitieux ; donc, en résumé, le christianisme est absurdité, impossibilité, superstition ? — C'est cela même. — Eh ! bien, j'y consens, philosophe Simon, et je veux bien admettre votre doctrine, à condition, toutefois, que vous m'expliquerez une petite difficulté. — Quelle est-elle, Alfred ? — La voici : Si le christianisme est aussi absurde que vous le prétendez, expliquez-moi comment l'univers s'est fait chrétien. Il est de fait que l'univers a accepté la doctrine chrétienne sur la parole de douze bateliers, dans le siècle le plus éclairé, malgré les objections des philosophes, malgré les moqueries des savants, et les répugnances de la raison humaine ; et la croyance à ces vérités a été si ferme, que plus de douze millions de personnes, des consuls, des sénateurs, des philosophes, des dames nobles, des

riches et des bourgeois ont mieux aimé souffrir toutes sortes de tourments que de renoncer à leur foi, et tous les jours il en est encore qui agissent de même à la Chine, au Tong-King et ailleurs. Qu'en pensez-vous ? Est-ce que l'univers aurait perdu le sens commun ? Mais alors comment se fait-il qu'il n'y a de lumières, de science, de liberté, en un mot de vraie civilisation que là où règne le christianisme ?

Permettez-moi de vous raconter une histoire. Un jour un grand roi envoya sa fille aînée, jolie princesse, se promener par le monde. Il lui donna une magnifique voiture traînée par quatre superbes coursiers que conduisaient quatre postillons très habiles. Jugez avec quelle rapidité elle voyageait ! Mais bientôt des brigands parvinrent à briser les roues de la voiture, et la voiture pourtant allait aussi vite qu'auparavant. Alors tout le monde de crier : miracle ! Les brigands tuèrent les chevaux, et la voiture roula toujours avec la même vitesse. Miracle ! s'écria-t-on, miracle ! Les brigands coupèrent la route par de larges fossés, et la voiture courut avec autant de rapidité. Ils roulèrent sur la route d'immenses quartiers de rocher, ils jetèrent des masses énormes sur la voiture, et, chose étonnante, rien ne l'arrêta, on aurait même dit que le mouvement en était plus accéléré. C'est alors le miracle des miracles. Qu'en pensez-vous, M. Simon ? — Mais je ne vois pas où vous voulez en venir ? — Qu'importe ? si mon histoire est vraie, n'est-ce pas là le plus grand de tous les miracles ? — J'avoue qu'elle énonce un fait inexplicable, et que, s'il était vrai, il faudrait l'admettre comme un miracle étonnant.

— Eh bien ! cette jolie princesse est la religion chrétienne ; la voiture qui la conduit est la prédication de l'Évangile ; les roues de cette voiture sont les miracles ; les postillons sont les apôtres ; les chevaux sont la

beauté et la sublimité de la doctrine ; les larges fossés creusés sur la route, la profondeur des mystères ; les quartiers de rocher jetés sur la route, les difficultés de mettre la morale en pratique, et ces masses énormes dont on charge la voiture, l'observation si humiliante du culte. — N'est-il pas vrai que le christianisme s'est répandu dans l'univers entier avec une rapidité étonnante ? — Assurément, toutes les histoires en font foi.

Mais par quels moyens s'est-il répandu dans le monde ? — Par la prédication. — Qui a prêché cette doctrine ? — Les apôtres. — Qu'étaient les apôtres ? — Selon nous, des hommes éclairés d'en haut qui annonçaient une doctrine sublime et confirmaient leur enseignement par des prodiges inouïs. Pour vous, en prétendant que les apôtres n'étaient que des ignorants ou des idiots, vous tuez les postillons ; en disant que la doctrine n'a pas le sens commun, vous tuez les chevaux ; en niant les miracles, vous brisez les roues de la voiture ; en soutenant que les mystères sont des absurdités, que la morale est impraticable et que le culte n'est qu'un amas de superstitions, vous creusez de larges fossés, vous roulez des quartiers de rocher sur la route et vous jetez des masses énormes sur la voiture ; et cependant la voiture court avec la même vitesse, c'est-à-dire que le christianisme se répand avec la même rapidité, encore que les apôtres ne soient que des sots, qu'ils ne fassent point de miracles, que la doctrine qu'ils annoncent ne soit qu'un mélange d'absurdités, d'impossibilités et de superstitions. N'est-ce pas là le plus grand de tous les miracles, philosophe Simon ? Vous voyez qu'en rejetant les miracles, vous ne faites que les multiplier, et vous les rendez mille fois plus étonnants. Les difficultés que vous opposez tournent contre vous, et un enfant qui sait son catéchisme, une bonne femme qui file sa quenouille, peut les réfuter.

Le philosophe Simon ne trouva rien à répliquer.

Où se trouve la science divine dans la révélation chrétienne? — Dans les prophéties et la sublimité de la doctrine. — Combien de sortes de prophéties? — Deux sortes : les unes ont annoncé Jésus-Christ, et les autres ont été faites par Jésus-Christ. — Quelles sont les principales qui ont annoncé Jésus-Christ? — Ce sont celles de Jacob, de Daniel, d'Aggée, de Malachie, de David, d'Isaïe et de Jérémie. — Quelle est la prophétie de Jacob? — Avant de mourir, Jacob annonça ce qui devait arriver à chacun de ses enfants, et quand il vint à Juda, il lui dit : Le sceptre ne sortira pas de Juda et le chef de sa race, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé, et il sera l'attente des nations. — Qui a exercé le pouvoir jusqu'à Jésus-Christ? — La tribu de Juda, d'où sont sortis ceux qui ont gouverné la république. — Quand a-t-elle cessé d'exercer le pouvoir? — Au moment où parut Jésus-Christ, Hérode gouvernait la nation juive au nom du peuple romain, et les Juifs n'avaient plus le droit de condamner quelqu'un à mort. Depuis Hérode, les tribus ont été dispersées et tellement confondues qu'on ne peut plus les distinguer. Jésus-Christ est donc venu au temps fixé par Jacob? — Évidemment. — A-t-il rempli les autres conditions renfermées dans la prophétie de Jacob? — Oui, il a été l'attente et le désiré des nations, il les a réunies en un seul peuple et c'est en lui qu'elles ont été bénies.

Donnez-nous la prophétie de Daniel? — Daniel, expliquant la vision de Nabuchodonosor, dit que la statue qu'il a vue en songe signifie les différents empires qui doivent se succéder sur la terre. La tête, qui est d'or, signifie l'empire des Babyloniens, enrichi des dépouilles des Assyriens, des Égyptiens, des Tyriens, des Juifs et des autres peuples voisins. La

poitrine et les bras, qui sont d'argent, marquent l'empire des Perses, plus étendu ; mais moins riche que le premier. Le ventre et les cuisses, qui sont d'airain, désignent l'empire des Grecs, plus puissant, mais moins riche que le précédent. Les jambes, qui sont de fer, figurent le peuple romain qui broie comme le fer et soumet tout à son pouvoir. Les pieds, qui sont d'argile, signifient que l'empire romain sera divisé en dix autres petits empires aussi faibles que l'argile. Et en ces jours, dit le prophète, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, et son empire ne sera pas donné à un autre peuple ; il détruira et consommera tous les autres royaumes, et il demeurera éternellement. Cette pierre qui a été détachée de la montagne sans le secours de la main d'un homme, deviendra comme une montagne et remplira l'univers. — Quelle est cette pierre ? — C'est Jésus-Christ, qui s'est fait homme par l'opération du Saint-Esprit, la pierre angulaire de l'Église qui remplit le monde et durera jusqu'à la fin des siècles. Il a brisé les autres empires, parce qu'il a détruit leurs lois, leurs institutions et leurs superstitions.

Dieu envoya à Daniel l'ange Gabriel qui lui dit : La ville et le temple de Jérusalem seront rebâti ; et à compter depuis le jour de l'édit qui donnera aux Juifs la permission de travailler à cet ouvrage, il y aura septante semaines. Le Messie sera mis à mort et rejeté par son peuple, et il ne regardera plus les Juifs comme son peuple ; la ville et le temple de Jérusalem seront ruinés ; mais avant la démolition du temple, on verra l'abomination de la désolation dans le lieu saint, et aussitôt après ce peuple sera réduit à une désolation qui durera jusqu'à la consommation des siècles.

Jésus-Christ est-il venu au temps marqué par Daniel ? — Oui ; il est venu septante semaines d'années (c'est

ainsi qu'on entend ces paroles) c'est-à-dire 490 ans après l'édit qui permit aux Juifs de rebâtir la ville, et il a été mis à mort au milieu de la soixante-dixième semaine. Alors les Juifs ont renié et abandonné Jésus-Christ. Les Romains ont détruit leur temple et leur ville, le temple a été souillé par toutes sortes d'abominations, et depuis cette époque les Juifs sont dispersés par tout l'univers, et ils n'ont jamais pu rentrer en la possession de leur pays ni rebâtir le temple, malgré leurs efforts et la protection des empereurs païens. — Quels sont les autres caractères attribués par Daniel au Messie ? — Daniel annonce que le Messie sera le saint des saints, qu'il accomplira les prophéties, qu'il sera mis à mort, et que par sa mort, il détruira le péché, abolira les sacrifices, établira une nouvelle alliance, rejettera son peuple, etc. Or, tous ces caractères ne se trouvent réunis que dans Jésus-Christ seul.

Quelle est la prophétie d'Aggée ? — Lorsque les Juifs pleuraient de ce que le second temple n'était pas aussi beau et aussi riche que le premier, et qu'ils ne travaillaient qu'avec peine à sa reconstruction, Dieu leur fit dire par le prophète Aggée : « Voici ce que dit le Seigneur des armées : Encore un peu de temps et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et tout l'univers. J'ébranlerai tous les peuples, et le Désiré de toutes les nations viendra, et je remplirai de gloire cette maison... La gloire de cette dernière maison sera encore plus grande que celle de la première, dit le Seigneur des armées, et je donnerai la paix en ce lieu. » Or, Jésus-Christ a honoré de sa présence ce second temple qui a été détruit quelque temps après sa mort ; il est donc venu à l'époque marquée par le prophète. En second lieu, toutes les nations ont été ébranlées par son avènement et la prédication de son Évangile. Enfin, il est notre paix, puisque c'est lui qui nous l'a apportée sur la terre.

Quelle doit être la mère du Messie, d'après le prophète Isaïe ? — Elle doit être vierge ; car il a dit : « Le Seigneur vous donnera un miracle : Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel (ou Dieu avec nous). » — Où devait-il venir au monde ? — A Bethléem, selon cette parole : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la plus petite parmi les villes de Juda : car c'est de toi que sortira le chef qui doit conduire mon peuple. » Il devait aller en Égypte, selon cette parole : « J'ai appelé mon Fils de l'Égypte. »

Quelles fonctions devait remplir le Messie, d'après les prophètes ? — Il devait : 1° enseigner les volontés de Dieu aux hommes ; 2° publier une loi nouvelle et se poser comme médiateur ; 3° confirmer sa doctrine par des miracles plus éclatants que ceux de Moïse ; 4° souffrir beaucoup dans l'accomplissement de son ministère ; 5° mourir d'une mort cruelle pour le salut du peuple.

Jésus-Christ a-t-il rempli toutes les fonctions d'un prophète ? — Il a fait, durant sa vie, tout ce que nous venons de dire. — Ne devait-il pas aussi être prêtre ? — David avait prédit qu'il serait prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et Isaïe, qu'il porterait nos langueurs, et que nous serions guéris par ses blessures. C'est pourquoi il s'est offert en sacrifice sur la croix pour nos péchés. — Que devait-il faire en qualité de roi ? — Il devait : 1° s'asseoir à la droite de son Père ; 2° renverser l'empire de Satan ; 3° former un nouveau peuple composé de tous les peuples ; 4° abroger la loi, ou plutôt l'accomplir et substituer le vrai sacrifice à ceux qui n'en étaient que la figure ; 5° châtier son peuple rebelle ; 6° établir un empire qui n'aurait pas de fin. Or, Jésus-Christ a fidèlement accompli toutes ces prophéties. — Les prophètes n'ont-ils pas annoncé les circonstances de la vie, de la passion, de la mort, de

la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ ? — Oui, et nous avons vu qu'elles ont été toutes accomplies en Jésus-Christ.

Quelles ont été les prophéties vivantes du Messie ? — La vie de certains personnages distingués, tels que Adam, Abel, Noé, Melchisédech, Isaac, Joseph, Moïse, Aaron, Josué, Samson, et beaucoup d'autres que nous avons remarqués en différents endroits ; ensuite l'agneau pascal, la colonne de feu, la manne, le rocher du désert, le serpent d'airain, le bouc émissaire, le tabernacle ; en un mot, toute l'ancienne loi était prophétique et figurait le Messie, dit saint Augustin.

Les Gentils n'avaient-ils pas quelque idée confuse de la venue du Rédempteur ? — Tous les peuples l'attendaient ; c'est pour cela que l'Écriture l'appelle le Désiré des nations. Quand il est venu, tous les peuples avaient les regards tournés vers l'Orient. L'empereur de la Chine envoya une ambassade à sa recherche vers l'an 65 de l'ère chrétienne. — Quelle était la croyance des païens à ce sujet ? — Ils croyaient qu'un Dieu devait naître d'une vierge et affranchir les hommes ; et c'est sur ces idées vraies qu'ils ont construit les fabuleuses aventures de leurs héros, demi-dieux, auxquels ils attribuaient ce qui ne pouvait convenir qu'au Messie.

Comment le poète Eschyle s'exprime-t-il à ce sujet ? — Il représente un certain personnage qu'il appelle Prométhée, qui existe dès l'origine du monde, de qui les hommes ont reçu les sciences et les arts. Ayant voulu se faire Dieu, il a été puni et attaché à un rocher, et son châtement devait durer jusqu'à ce que le Sauveur, le Fort, celui qui devait détrôner Jupiter, viendrait le délivrer. La femme ne devait être affranchie que lorsqu'une Vierge aurait mis au monde le Sauveur. — Que pensait Platon, le plus fameux des philosophes ? — En faisant le portrait du juste, Platon a peint Jésus-

Christ trait pour trait. Il dit, en effet, que le juste est celui qui pratique la vertu au plus haut degré, et que les hommes jugent digne de tous les châtimens et font mourir au milieu des plus cruels supplices. — Que dit enfin Suétone, historien romain ? — Il affirme qu'il s'est répandu dans tout l'Orient une opinion ancienne et constante que dans ce temps-là, d'après les destins, il devait sortir de la Judée un conquérant qui se rendrait maître du monde. Tacite dit la même chose. — N'avons nous pas aussi les aveux de plusieurs incrédules modernes ? — Plusieurs d'entre eux, tels que Boulainvillers, Boulanger et Voltaire, avouent « que l'Orient était le pôle de l'espérance de toutes les nations, et qu'on attendait de là un sauveur, un sage, un médiateur. »

Racontez l'histoire des trois héritiers. — Un homme avait plusieurs enfans ; l'aîné qui s'appelait Emmanuel quitta la maison de son père, avant que les autres pussent le connaître, et s'en alla dans un pays étranger pour y faire fortune. Il amassa en effet, en peu de temps, d'immenses trésors. Il manda à son père que dans quelques années il reviendrait chercher ses frères, les emmènerait dans sa nouvelle patrie et partagerait tous ses biens avec eux. Le père, étant tombé malade, appela ses enfans avant de mourir et leur dit : Mes chers enfans, vous avez un frère qui est dans le Nouveau-Monde et qui s'est acquis une très grande fortune. Il viendra bientôt vous chercher pour vous conduire dans son pays et vous faire part de ses immenses richesses. Pour que vous puissiez le reconnaître et qu'aucun imposteur ne vous surprenne, je vais vous donner son signalement ; prenez la plume et écrivez : Il s'appelle Emmanuel ; il est venu au monde dans un hameau appelé Belleville, en telle année. Sa taille est d'un mètre quatre-vingts centimètres ; il a le front large,

le nez aquilin, les cheveux blonds ; il viendra vous chercher dans dix ans. En effet, dix ans plus tard, un étranger se présente, dit qu'il s'appelle Emmanuel et qu'il vient chercher ses frères. Ceux-ci le considèrent et après l'avoir confronté avec le signalement donné par leur père, ils reconnaissent qu'il ment et le chassent honteusement. Un second se présente, et il a le même sort. Enfin un troisième arrive, et il est reçu comme frère aîné de la famille, parce qu'il exprime dans sa personne tous les traits du signalement. L'un des frères néanmoins ne veut ni le reconnaître ni l'écouter, mais l'autre met en lui sa confiance, et il ne fut pas trompé. Emmanuel l'emmena dans son pays et le combla de biens.

Quel est ce père de famille ? — Dieu, le père de tous les hommes. — Quel est ce fils aîné, nommé Emmanuel ? — Le fils de Dieu qui devait venir chercher les hommes ses frères. — Que représente ce père qui donne le signalement de son fils aîné ? — Dieu qui fait connaître aux patriarches et aux prophètes le signalement du Messie ou de son Fils, lorsqu'il viendra pour sauver les hommes et les conduire dans un nouveau monde pour y vivre heureux. Les prophéties sont son signalement. — Que devaient faire les Juifs pour distinguer le véritable Messie de ceux qui en prenaient faussement le nom ? — Ils devaient consulter les prophéties, c'est-à-dire le signalement qui leur avait été donné, et examiner ensuite s'il convenait parfaitement à celui qui se disait le Messie. — Était-il donc bien difficile de reconnaître le Messie ? — Pas plus que de connaître un homme, lorsqu'on a son signalement ou son portrait. — Chaque prophète avait-t-il donné son portrait tout entier ? — Non, mais en réunissant tous les traits donnés par les prophètes, le portrait était si ressemblant qu'il fallait être aveugle

pour ne pas reconnaître que Jésus-Christ est véritablement le Messie. — Que représente celui qui ne veut pas reconnaître Emmanuel pour son frère le Messie ? — Cette partie des Juifs qui a renié Jésus-Christ et l'a condamné à mort. — Que représente l'autre frère ? — Les Juifs qui se convertirent à l'Évangile.

Quelles prédictions Jésus-Christ a-t-il faites sur lui-même ? — Il a prédit de la manière la plus claire sa passion, sa mort sur la croix, sa résurrection et son ascension au ciel. — Qu'a-t-il prédit touchant les apôtres ? — Le reniement de saint Pierre, la trahison de Judas, la fuite de ses disciples, la descente du Saint-Esprit sur ses apôtres, les miracles qu'ils devaient opérer en son nom, leurs souffrances, leurs persécutions, leur courage, leur constance, leur zèle et enfin leur mort. — Qu'a-t-il prédit touchant l'Église ? — Qu'après sa mort il attirerait tout à lui ; que sa religion s'établirait chez tous les peuples et qu'elle subsisterait jusqu'à la fin du monde. — Qu'a-t-il prédit touchant le peuple juif ? — Tous les maux qu'il devait éprouver, et surtout la ruine de la ville et du temple de Jérusalem.

Les prophéties faites par Jésus-Christ ont-elles été accomplies ? — Toutes celles qui ont dû s'accomplir jusqu'ici le sont, ainsi que l'histoire le constate ; mais il en est dont l'accomplissement ne doit arriver qu'à la fin des temps. — Qu'est devenu le peuple juif ? — Il a souffert tout ce que Jésus-Christ lui avait annoncé : toutes les tribus sont confondues, et il ne forme plus un peuple ; car il n'a plus ni temples, ni prêtres, ni magistrats. Il conserve les prophéties, il porte la lumière dans ses mains, et lui seul reste dans les ténèbres. — Pourquoi ne s'est-il pas mêlé avec les autres peuples ? — Parce qu'il a trempé ses mains dans le sang de son frère comme Caïn, il a mis

à mort Jésus-Christ ; il a demandé que le sang du Sauveur retombât sur lui et sur ses descendants, et comme Caïn il est vagabond sur la terre. Son existence, au milieu de tous les peuples, est une preuve vivante et perpétuelle de la divinité du christianisme. — Qu'appelle-t-on le Juif errant ? — C'est le peuple juif condamné par le Seigneur à errer dans le monde jusqu'à la fin des temps, pour s'être rendu coupable d'un déicide. — La ville et le temple de Jérusalem ont-ils été ruinés comme Jésus-Christ l'avait prédit ? — La prédiction ressemble tellement à l'histoire qu'on prendrait aisément l'une pour l'autre. Le seul récit de cette épouvantable catastrophe glace encore de frayeur ceux qui l'entendent, et Jésus-Christ la présente comme une figure de la ruine du monde. — Julien l'Apostat n'a-t-il pas essayé de donner le démenti à la prédiction de Jésus-Christ ? — Oui, il fit appeler tous les Juifs de tous les pays et leur donna des sommes immenses pour rebâtir le temple de Jérusalem : la démolition des ruines se fit aisément ; aisément aussi furent creusées les fondations nouvelles et amenés sur place les matériaux ; mais il fut impossible de reconstruire. A peine les ouvriers eurent-ils commencé, pour la reprendre à plusieurs fois, cette téméraire opération, que des torrents de flammes sortirent de terre, et consumèrent tous les matériaux et les instruments des ouvriers. Ce fait raconté par des témoins les plus dignes de foi, ne saurait être révoqué en doute.

Comment les prophéties prouvent-elles que la révélation chrétienne est divine ? — Elles prouvent que c'est l'œuvre de Dieu, parce qu'elles annoncent l'établissement du christianisme comme le chef-d'œuvre de Dieu ; et qu'elles déclarent que le Messie est Dieu ; et comme toutes les prophéties qui regardent le Messie ont été accomplies en Jésus-Christ, il s'ensuit : 1° qu'il

est l'envoyé de Dieu pour faire son œuvre ; et 2^o qu'il est Dieu lui-même. D'un autre côté, il a dit qu'il est le Fils de Dieu, et puisque les prophéties qu'il a faites ont été accomplies, c'est une preuve manifeste que Dieu l'a autorisé à parler de la sorte.

Montrez-nous en peu de mots en quoi la révélation chrétienne est sublime ? — Elle est sublime dans son auteur, dans son dogme, dans sa morale et dans son culte. — Comment est-elle sublime dans son auteur ? — C'est que tout en lui est parfait, par conséquent sublime, dans ses pensées, dans ses paroles, dans ses actions. — Qu'y a-t-il de plus remarquable dans sa conduite ? — C'est la bonté, la miséricorde, la douceur, la sagesse, la patience et le mépris des biens de la terre, outre qu'il a donné l'exemple de toutes les vertus, comme nous l'avons vu plus haut. — Donnez des exemples de sa bonté et de sa miséricorde. — Quoiqu'il soit le Dieu de toute majesté et de toute sainteté, il reçoit tous les pécheurs, il mange avec eux, il en prend quelques-uns pour en faire des apôtres et les chefs de son Église. Il pardonne à Madeleine et se contente de dire à la femme adultère de ne plus pécher. Il réprimande ses apôtres qui voulaient faire descendre le feu du ciel sur les habitants de Samarie. Il guérit les malades, console les affligés, instruit les ignorants, annonce le royaume de Dieu aux pauvres et fait des miracles pour nourrir ceux qui ont faim. Tous les prodiges qu'il opère ne respirent que la bonté, tandis que ceux de Moïse faisaient surtout éclater la puissance et la justice de Dieu.

N'a-t-il pas poussé la bonté trop loin ? — Non, car s'il est bon pour les pauvres et pour les pécheurs repentants, il reprend avec rigueur les pécheurs orgueilleux et endurcis. Il est bon sans faiblesse, ferme sans dureté, humble sans bassesse, noble sans

fiereté et sans arrogance ; pour tout dire en un mot, il est parfait , et n'a aucun défaut des peuples connus alors. — Que dit J.-J. Rousseau ? — Que si la vie et la mort de Socrate sont la vie et la mort d'un sage, la vie et la mort de Jésus-Christ sont la vie et la mort d'un Dieu. — Les apôtres auraient-ils pu inventer l'histoire de Jésus-Christ ? — Non, dit J.-J. Rousseau, les inventeurs d'une telle histoire seraient plus étonnants que le héros. Ce qui veut dire qu'il faut être Dieu ou inspiré de Dieu pour composer une vie semblable à la vie de Jésus-Christ.

Comment la révélation chrétienne est-elle sublime dans son dogme ? — En ce qu'elle nous donne les plus hautes idées sur Dieu et sur l'homme. — Que dit-elle sur Dieu ? — Elle fait connaître qu'il est un dans sa nature et trois en personnes ; elle révèle les opérations intérieures de Dieu, la génération éternelle du Fils et la procession éternelle du Saint-Esprit. — La création de l'univers ne nous donne-t-elle pas des idées aussi parfaites des perfections de Dieu ? — Non, les perfections divines brillent avec plus d'éclat dans les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption que dans la création.

Quelle idée la religion chrétienne nous donne-t-elle de l'homme ? — La plus haute et la plus sublime sur son origine, sur sa fin, sur ses titres de noblesse et sur sa grandeur ; car elle enseigne à l'homme qu'il vient de Dieu et qu'il retourne à Dieu, qu'il est le frère de l'ange et même le frère d'un Dieu. — Peut-il être élevé plus haut ? — Non, quoiqu'il soit tout-puissant, Dieu ne pouvait en faire davantage. — La religion chrétienne explique-t-elle les misères de l'homme et la cause de ses misères ? — Oui, elle en fait connaître la nature et la cause, et fournit des remèdes pour guérir tous les maux ou des moyens pour en tirer profit.

Un grand philosophe n'aurait-il pas pu trouver cette admirable doctrine sur Dieu et sur l'homme ? — Non, pas plus que toucher le ciel avec la main. — Les plus célèbres philosophes n'ont-ils pas aussi des pages sublimes ? — Ils ont enseigné des vérités sublimes, mais en y mêlant les erreurs les plus grossières. — Quel était le degré de science du peuple et des philosophes au temps où a paru Jésus-Christ ? — Les peuples, en fait de religion, commençaient tout au plus à bégayer, et les philosophes savaient à peine lire. — Et que dites-vous des apôtres ? — Ce sont d'habiles professeurs qui expliquent tout ce qu'il y a de plus profond ou de plus sublime. — N'est-ce pas là une preuve de la divinité de la religion chrétienne ? — Oui ; car si les plus grands génies, malgré toute leur science, n'ont su que bégayer, les apôtres n'auraient pu en faire autant abandonnés à eux-mêmes. Cependant ils l'emportent autant sur eux, que le plus savant de nos jours l'emporte sur l'enfant qui commence à parler. — A quoi pouvez-vous encore comparer le peuple, les philosophes et les apôtres ? — Le peuple ressemble à l'homme qui marche dans une vallée et qui ne voit que ce qui est à ses pieds ; les philosophes, à un homme placé sur une haute montagne, et dont le regard s'étend au loin ; et les apôtres à des aigles qui planent au plus haut des cieux. — Auraient-ils pu, d'eux-mêmes, s'élever à cette hauteur ? — Pas plus qu'un homme ne peut s'élever de lui-même jusqu'au soleil ou aux étoiles.

En quoi la révélation chrétienne est-elle sublime par rapport à la morale ? — En ce qu'on ne peut rien concevoir de plus beau et de plus parfait. — Que commande-t-elle à l'égard de Dieu ? — Elle commande la foi, l'espérance, la charité, la crainte, la confiance, la prière, l'adoration, le sacrifice, le respect pour

Dieu et les choses saintes, l'accomplissement des vœux et la sanctification du dimanche. — Que défend-elle par rapport à Dieu? — L'idolâtrie, l'impiété, la superstition, le sacrilège, le blasphème, le parjure et la violation de la loi du dimanche. — Qu'ordonne-t-elle par rapport au prochain? — Le respect, l'obéissance, l'amour et l'assistance envers les supérieurs, la charité et la justice pour tous les hommes. — Que défend-elle par rapport au prochain? — La haine, le vol, la fraude, l'usure, le mensonge, le faux témoignage, la médianité, la calomnie, les faux rapports et même le simple désir de ses biens. — Qu'ordonne-t-elle à l'homme par rapport à lui-même? — Toutes les vertus qui doivent le perfectionner, tant théologiques que morales. — Que lui défend-elle sous ce rapport? — Les péchés capitaux et tous les vices qui peuvent nuire, soit à l'âme, soit au corps. — Où sont exposés ces beaux principes de la morale chrétienne? — Dans les livres saints et surtout dans le beau discours de Jésus-Christ sur la montagne.

Sur quoi repose la morale chrétienne? — Sur le dogme. — Pourquoi dois-je croire en Dieu, espérer en lui, l'aimer, l'adorer, le craindre, respecter son saint nom, sanctifier le dimanche? — Parce que Dieu est la souveraine vérité, la bonté et l'amabilité infinies, le créateur et le souverain Seigneur de toutes choses. — Sur quoi sont fondés les devoirs envers le prochain? — Sur le mystère de la sainte Trinité, comme nous le ferons voir en son lieu. — A quoi se réduisent les devoirs envers le prochain? — Au seul précepte de la charité. — Et quel est le principe de la charité? — C'est Dieu lui-même; Dieu est charité. — Quelle en est la règle? — La conduite de Jésus-Christ.

Comment la morale chrétienne est-elle sublime dans ses motifs? — En ce qu'elle nous fournit les motifs

les plus puissants pour l'observer. — Quels sont ces motifs ? — Les principaux sont la crainte des châtimens, l'exemple de Jésus-Christ et l'espoir de la récompense. — Quel est le châtiment que Dieu réserve aux coupables ? — Le supplice de l'enfer, dont la seule pensée glace d'effroi. — Quels sont les exemples qui font le plus d'impression ? — Ce sont les exemples d'un ami, d'un bienfaiteur, d'un père, d'un roi ; et Jésus-Christ est tout cela pour nous, et il nous oblige d'imiter ses vertus. — Comment l'homme peut-il s'élever et s'anoblir ? — En imitant les grands, à plus forte raison, en imitant Dieu.

Quelle récompense promet la religion chrétienne ? — Le bonheur même de Dieu. — Peut-on imaginer quelque chose de plus grand ? — Non, quoique Dieu soit tout-puissant, il ne peut rien de plus. — Qu'est-ce que les hommes désirent ordinairement ? — Les richesses, la beauté, la gloire, les plaisirs, la puissance, etc. Or, la religion chrétienne promet aux élus la possession du bonheur de Dieu et une participation à ses perfections infinies dans l'autre monde, et dans celui-ci la paix de la conscience.

Comment la religion chrétienne est-elle sublime dans les moyens qu'elle fournit pour mettre la morale en pratique ? — En ce qu'elle nous communique la grâce de Dieu. — Quel effet produit en l'homme cette grâce ? — Elle le rend participant de la nature divine et lui donne la force de pratiquer les vertus les plus héroïques.

Les apôtres auraient-ils pu trouver d'eux-mêmes cette morale sublime ? — Pas plus que les philosophes, et bien moins encore, puisqu'ils étaient ignorants. — Qu'ont donc fait les philosophes ? — L'éloge de tous les vices, comme de toutes les vertus. — Qu'est-ce que cela prouve ? — Que la révélation chrétienne est di-

vine ; car si les plus grands génies n'ont pu conserver pure la morale qu'ils avaient reçue de la tradition, comment les apôtres auraient-ils pu inventer la morale chrétienne ? Il a donc fallu qu'ils fussent inspirés de Dieu.

Comment la révélation chrétienne est-elle sublime dans son culte ? — En ce que tout dans le culte est raisonnable, moral et pieux. — Dieu n'a-t-il pas condamné le culte extérieur, quand il a dit qu'il faut adorer Dieu en esprit et en vérité ? — Non, il a condamné ceux qui rendent à Dieu un culte purement extérieur sans y joindre le culte intérieur. — Que peuvent faire à Dieu des signes de croix et des genuflexions ? — Rien, pas plus que nos prières et l'accomplissement de nos devoirs. — Pourquoi donc lui rendons-nous un culte ? — Pour reconnaître le domaine absolu qu'il a sur nous, et pour recevoir la vie de la grâce. — N'y a-t-il pas quelque chose de ridicule et d'absurde dans le culte ? — Non, toutes les cérémonies du culte, quand on en connaît le sens, sont sages, raisonnables, pleines de majesté et propres à élever l'esprit de l'homme aux plus hautes considérations et à produire les plus vifs sentiments dans son cœur. — Pourquoi donc y a-t-il des savants qui s'en moquent ? — Parce qu'ils sont ignorants et orgueilleux ; ils n'en comprennent pas le sens profond, et ils croiraient s'abaisser en les observant. — Comment peut-on considérer le culte catholique ? — Comme un tableau vivant de toutes les vérités à croire et des préceptes à observer, et comme le canal par lequel nous recevons la grâce sanctifiante, les vertus chrétiennes, les dons du Saint-Esprit et toutes sortes de bénédictions du ciel.

Les apôtres auraient-ils pu trouver d'eux-mêmes un culte si sublime, si beau, si majestueux et si touchant qu'il fait souvent couler les larmes même des incré-

dules ? — Pas plus que les philosophes. — Qu'ont fait les philosophes ? — Ils ont approuvé et encouragé le culte païen ; culte absurde, cruel et immoral, contraire à la raison, à l'humanité et aux bonnes mœurs. — Qu'est-ce que cela prouve ? — Que la religion chrétienne est divine ; car si les plus grands génies n'ont pu s'élever au-dessus de la boue, en matière de culte, il faut de toute nécessité que les apôtres aient été inspirés pour nous donner le culte catholique.

En quoi voyez-vous reluire la bonté divine dans la révélation chrétienne ? — Elle éclate surtout dans les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Jamais les hommes n'auraient cru que Dieu les aimât jusqu'à se revêtir de leur nature et mourir pour eux sur une croix : les philosophes l'ont si peu compris qu'ils ont provoqué contre les chrétiens des guerres d'extermination pendant trois siècles. — En quoi encore voyons-nous reluire cette bonté ? — En ce qu'elle fait de tous les chrétiens une famille dont tous les membres doivent s'aimer et s'entr'aider comme des frères. — Quelle est la société la plus heureuse, la plus forte, la plus florissante, la plus juste, la plus dévouée ? — C'est la plus chrétienne. — Quelle conséquence tirez-vous de là ? — Que la révélation chrétienne est divine : car il n'y a qu'un Dieu qui puisse révéler une religion qui fait le bonheur de l'homme dans ce monde et dans l'autre. Aimons-la de tout notre cœur, et mettons tous nos soins à la pratiquer fidèlement.

Le trait suivant vous fera voir l'efficacité du culte sur le cœur de l'homme.

Une jeune personne d'une naissance distinguée voulait entrer dans un ordre très austère. Pour éprouver sa vocation, la supérieure lui fit une peinture affreuse des austérités du cloître, et la conduisant en esprit dans tous les lieux de la communauté, elle ne

lui montrait partout qu'objets effrayants pour la nature. La jeune postulante parut ébranlée; elle gardait un profond silence. Ma fille, lui dit la supérieure, vous ne me répondez rien. — Ma mère, reprit la postulante : y a-t-il chez vous des crucifix ? Trouverai-je une croix dans cette cellule où l'on est si étroitement logé, où l'on couche sur la dure ; dans ce réfectoire où la nourriture est si grossière ; dans ce chapitre où l'on reçoit de si sévères corrections ? — Oui, ma fille, il y en a partout. — Ah ! ma mère, j'espère ne rien trouver de difficile là où je trouverai une croix.

QUATRIÈME SOIRÉE.

DE L'INSPIRATION DES LIVRES DU NOUVEAU TESTAMENT. — FAUSSETÉ DU PAGANISME ET DU MAHOMÉTISME.

Comment savez-vous que les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament sont inspirés de Dieu ? — Parce que l'Église l'a défini, particulièrement au saint Concile de Trente. — Que dit saint Paul ? — Que toute l'Écriture a été divinement inspirée et qu'elle est utile pour enseigner, pour corriger et pour instruire dans la justice. — Comment devons-nous regarder les apôtres ? — Comme des hommes inspirés, en sorte que nous devons considérer leurs paroles, comme des paroles qui sont sorties de la bouche de Dieu même, et avoir pour elles autant de foi et de respect que si nous entendions Jésus-Christ lui-même nous les répétant pour les graver dans notre âme.

Un jeune homme nommé Antoine étant entré un jour dans une église entendit chanter ces paroles : *Si*

vous voulez être parfait : allez, vendez votre bien, donnez-le aux pauvres, venez et suivez-moi. Il pensa que ces paroles lui étaient adressées à lui-même, et sur-le-champ il s'en alla vendre ses biens, en distribua le prix aux pauvres et se retira dans un désert pour y faire pénitence et y mener une vie angélique. Bientôt une multitude d'hommes attirés par l'éclat de sa sainteté vinrent se ranger sous sa conduite, et il se vit à la tête d'un grand nombre de moines. L'empereur Constantin, ayant entendu parler de la grande vertu de saint Antoine, lui écrivit plusieurs fois, pour se recommander à ses prières. Saint Antoine lisait ces lettres à ses moines, qui étaient ravis d'admiration de voir que l'empereur des Romains, le plus grand personnage du monde, avait tant d'estime pour leur maître qu'il lui écrivait de sa main, et saint Antoine leur dit : « Vous vous étonnez qu'un illustre empereur écrive à un pauvre misérable pécheur comme moi. Combien ne devez vous pas être ravis d'admiration en voyant que le Dieu de toute majesté, le Créateur du monde nous ait écrit des lettres ? car tous les livres de la sainte Écriture sont autant de lettres écrites de la main de Dieu. »

Comment devons-nous respecter la parole de Dieu ? — Saint Augustin dit que ceux qui profanent la parole de Dieu se rendent aussi coupables que ceux qui profanent l'Eucharistie. — Est-il permis de se moquer des paroles de l'Écriture, de les mettre dans des chansons, ou de s'en servir pour faire rire et amuser les autres ? — C'est un grand péché que Dieu punira sévèrement. — De quelle manière devons-nous témoigner notre respect pour la parole de Dieu ? — En la gravant dans nos cœurs et en pratiquant ce qu'elle enseigne. — Si un grand roi vous parlait, oublieriez-vous ses paroles ? — Jamais, je serais fier de les répéter

partout. — Une parole de Dieu ne vaut-elle pas mieux que les discours des plus grands génies ? — Elle vaut mieux que toute la science des savants.

Quels effets produit la parole de Dieu dans les âmes bien disposées ? — Les mêmes à peu près que ceux que produit le soleil sur la terre ; elle éclaire et réchauffe les cœurs, y fait germer et grandir les plus belles fleurs, les vertus chrétiennes. — La parole de Dieu est donc bien précieuse ? — Elle vaut mieux que toutes les richesses de la terre. — Si chaque dimanche à la messe et au catéchisme, je distribuais des pièces d'or et d'argent, croyez-vous que beaucoup y manqueraient ? — Pas un seul ; les malades s'y traîneraient, ou s'y feraient porter. — Pourquoi n'a-t-on pas le même empressement pour recueillir la parole de Dieu ? — Parce qu'on n'en connaît pas le prix ou qu'on la méprise.

Pouvons-nous interpréter de nous-mêmes la parole de Dieu ? — Oui, mais à la condition que nos explications seront toujours conformes à l'enseignement de l'Église catholique.

Comment savez-vous que Jésus-Christ est Dieu ? Parce qu'il l'a dit lui-même, et qu'il a confirmé la vérité de ses paroles par des miracles ; et Dieu ne saurait approuver par des miracles le mensonge ou l'hypocrisie. — Pourquoi les Juifs ont-ils condamné Jésus-Christ à mort ? — Parce qu'il s'est dit Fils de Dieu et Dieu. — Comment parle saint Jean ? — Le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu... le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. — Que dit saint Paul ? — Il déclare que Jésus-Christ n'a pas commis de vol en se faisant l'égal de Dieu, et il prouve que Jésus-Christ est au-dessus d'Aaron et des anges, parce qu'il est le Fils de Dieu et Dieu même. — A-t-on toujours cru que Jésus-Christ est Dieu ? — C'est un article de foi,

que l'Église a défini contre les Ariens qui niaient cette vérité du symbole.

Trouve-t-on l'unité dans le paganisme ou la religion des païens ? — Le paganisme est un amas de superstitions absurdes en opposition avec la révélation primitive et mosaïque ; les philosophes ne sont d'accord ni avec eux-mêmes, ni les uns avec les autres ; les uns nient ce que les autres affirment, et réciproquement. — Y a-t-il quelques faits miraculeux qui le confirment ? — Aucun païen n'a jamais fait de miracles. Tout le monde sait que les faits prodigieux attribués à leurs dieux ou à leurs héros sont fabuleux, comme ceux de Vespasien et d'Apollonius de Thyane.

Les Sybilles n'ont-elles pas fait des prophéties ? — Non, elles n'ont rien annoncé, si ce n'est la venue du Messie que tout le monde attendait. — La doctrine des païens est-elle sublime ? — Non, elle ne donne de Dieu et des hommes que des idées basses et honteuses. Leurs Dieux se transforment en bêtes, ou se livrent à tous les crimes. — Que dit-elle de l'homme ? — Souvent elle le met au rang des animaux. — Les philosophes n'ont-ils rien dit de vrai sur Dieu et sur l'homme ? — Quelques-uns ont écrit des pages sublimes ; mais plus souvent ils dégradent et avilissent Dieu et l'homme.

En est-il de même de la morale et du culte des païens ? — Oui, ils adoraient tous les vices et toutes les passions ; leur morale était corrompue et leur culte immoral, et cela devait être. — Pourquoi ? — Parce que le dogme est la source, la morale le ruisseau, et le culte la prairie. Si la source est corrompue, le ruisseau le sera également, et la prairie sera couverte de boue.

Le paganisme a-t-il le caractère de bonté ? — Non, les dieux des païens étaient cruels. — Les hommes s'aimaient-ils ? — Ils se regardaient et se traitaient en ennemis, à peu près comme font encore aujourd'hui

les sauvages. Les quatre cinquièmes des populations étaient de malheureux esclaves qu'on traitait comme des bêtes de somme. — En ce temps les hommes ne pouvaient donc pas se sauver ? — Ceux qui avaient le cœur droit, qui croyaient les vérités répandues partout comme l'existence de Dieu, vengeur du crime et rémunérateur de la vertu, qui espéraient en sa miséricorde et observaient la morale dans ses premiers principes, pouvaient se sauver.

Que dites-vous du Mahométisme ? — C'est un mélange bizarre de judaïsme, de paganisme et de christianisme. — Qui a introduit cette doctrine dans le monde ? — Mahomet. — Qu'était Mahomet ? — C'était un arabe descendant d'Ismaël. Il naquit vers l'an 570. Il s'occupait d'abord de commerce et épousa une veuve très riche. Sujet à de fréquentes attaques d'épilepsie, il fit croire qu'il avait des visions, et que l'archange Gabriel lui apparaissait. — Qu'est-ce que le Coran ? — C'est l'Évangile de Mahomet, une vraie rhapsodie de choses tout à fait indignes de Dieu et des hommes. Il nie la liberté et prétend que Dieu punit l'homme s'il fait le mal ; par conséquent, selon sa doctrine Dieu est injuste et cruel, et l'homme ne peut faire aucun acte de vertu.

Mahomet a-t-il fait des miracles ? — Non, il disait qu'il n'était pas envoyé pour faire des miracles, mais pour prêcher. Il raconte que, monté sur une belle jument, il s'éleva jusqu'au trône de Dieu, qui l'accueillit très bien et qu'il vit un ange d'une si grande taille que l'espace entre les deux yeux égalait soixante-dix mille journées de chemin. Il dit qu'un jour il commanda à la lune, et qu'elle entra par la manche droite de son manteau et en sortit par la gauche, puis prenant l'essor dans les airs, elle se partagea en deux parts dont l'une vola vers l'Orient et l'autre vers l'Occident, et qu'enfin elles se réunirent, et l'astre continua d'éclairer la terre.

Vous avez prouvé la divinité du christianisme par sa propagation rapide dans le monde. Or, le mahométisme s'est répandu aussi rapidement ; donc il est aussi divin. — Non, il y a une grande différence entre ces deux faits : 1° Les apôtres n'ont propagé le christianisme que par la persuasion, ayant à combattre tout ce qu'il y a de plus formidable en ce monde, les préjugés, la science, la philosophie, l'intérêt des prêtres païens et la puissance du sabre ; et les disciples de Mahomet ont eu recours au contraire à la force, ou au sabre ; ils disaient : *crois ou meurs* ; c'est l'argument des voleurs de grand chemins : La bourse ou la vie. Partout ils imposaient leur culte sous peine de mort. 2° La doctrine chrétienne combat tous les péchés capitaux ; et le mahométisme les favorise.

Mahomet était-il prophète ? — Il se donnait comme tel ; mais pour l'éprouver une cuisinière lui servit un jour une épaule de mouton empoisonnée. Mahomet ne l'ayant pas deviné, en mangea. Il ne mourut pas, mais il fut valétudinaire toute sa vie. — A qui la doctrine de Mahomet paraît-elle raisonnable et aimable ? — Aux libertins et aux débauchés. — Pourquoi cela ? — Parce que son paradis n'est qu'une maison de prostitution, il permet à ses disciples d'avoir quatre femmes, et lui en épousa jusqu'à quinze. — Que dites-vous de son culte ? — Il est purement extérieur ; les plus grands criminels obtiennent leur pardon, au moyen de quelques purifications, de quelques prières, ou de quelques jours de jeûne. — Sa doctrine porte-t-elle l'empreinte d'une bonté divine ? — Son dieu est méchant, il punit les hommes de leurs mauvaises actions, quoiqu'ils ne soient pas libres d'agir autrement. — Pourquoi Dieu a-t-il permis que ce misérable fit autant de mal à la société ? — Pour punir les chrétiens qui se plongeaient dans les plaisirs grossiers des brutes, et pour montrer

l'opposition qu'il y a entre sa doctrine et la doctrine des hommes.

Quel est le plus grand des événements qui se soient accomplis sur la terre ? — C'est la naissance de Jésus-Christ et l'établissement de son Église. — Que faut-il à un empereur pour conquérir un royaume ? — Il lui faut : 1^o une armée nombreuse ; 2^o des généraux très habiles ; 3^o des trésors immenses ; et avec cela son empire ne s'étend que sur les corps ; il ne peut rien sur les âmes. — Comment Jésus-Christ a-t-il soumis l'univers à son empire ? — Douze apôtres ont formé toute son armée ; ils étaient pauvres et ignorants selon le monde ; et c'est par leur prédication qu'il est parvenu à régner sur les intelligences et sur les cœurs. — Qu'ont produit les plus grands conquérants ? — La plupart ont tué et ruiné les hommes et les peuples ; ce sont des brochets dans un étang ; leurs frères leur servent de pâture. — Qu'a fait Jésus-Christ ? — Il a rendu aux nations la vie intellectuelle et morale, qui s'est développée et perfectionnée en elles à proportion de leur soumission à la foi chrétienne. Tout l'univers proclame la gloire de Jésus-Christ ; les peuples chrétiens, par la supériorité de leurs connaissances, de leurs institutions et de leur force ; les peuples sauvages ou infidèles, par leur état de mort ou de barbarie.

Représentez-vous le genre humain formant une grande société qui voyage dans ce monde, semblable à une longue procession de pèlerins qui descend du ciel et qui doit retourner dans le ciel après avoir fait une station au calvaire. La croix marche en avant ; les patriarches et les prophètes portent des bannières sur lesquelles on lit des inscriptions à la louange de Jésus-Christ, et le peuple suit cette croix, les patriarches et les prophètes. Derrière la foule est le grand-prêtre, le souverain pasteur des âmes, qui s'avance lentement

vers le calvaire. Des suisses et des bedeaux marchent de chaque côté de la procession pour y maintenir le bon ordre et pour châtier ceux qui s'écartent du chemin. Quelques pèlerins, ennuyés ou fatigués de la route, quittent leur rang pour se livrer au repos et aux plaisirs, et s'efforcent même d'arrêter dans leur marche les autres pèlerins. Mais les suisses et les bedeaux les corrigent avec leurs hallebardes. Des cantonniers avaient été envoyés en avant pour faire des routes et les entretenir. La procession étant arrivée au calvaire, l'éternel pontife offre à Dieu un grand et solennel sacrifice, le sacrifice de son corps, de son sang, de tout lui-même. Cela fait, la procession, pour regagner le ciel, se remet en marche et à peu près dans le même ordre, qu'elle était venue.

Quelles inscriptions les prophètes portent-ils sur leurs bannières ? — Ce sont les prophéties qui annoncent la venue de Jésus-Christ et apprennent qu'il est roi, pontife, prêtre, etc. — Quels sont les cantonniers qui font les routes et les entretiennent ? — Ce sont les peuples qui ont déblayé le chemin pour que la procession pût passer : les Babyloniens, les Mèdes, les Perses, les Grecs et les Romains ; et depuis l'ère chrétienne, les Français, les Espagnols, les Italiens, les Allemands. — Quels sont ces suisses et ces bedeaux chargés de maintenir le bon ordre dans la procession ? — Ce sont les plus grands et les plus illustres empereurs, tels que Nabuchodonosor, Darius, Cyrus, Alexandre, Auguste ; et plus tard Constantin, Clovis, Théodose, Charlemagne, saint Henri, saint Louis et beaucoup d'autres. — Que représentent ces mauvais pèlerins qui s'arrêtent en chemin pour se livrer au repos et aux plaisirs ? — Ce sont tous les peuples païens avec leurs tyrans, et plus tard les chrétiens voluptueux, les Grecs, les Russes et les Allemands qui se sont faits mahométans,

schismatiques, protestants, ainsi que quiconque secoue le joug de Jésus-Christ ; souvent ils ont voulu arrêter les pèlerins dans leur marche ; mais l'éternel pontife a donné l'ordre aux suisses et aux bedeaux de les châtier sévèrement, pour les forcer à livrer un libre passage à la procession composée des vrais fidèles. Il marche lui-même, non plus derrière la procession, mais en avant, comme le berger devant son troupeau ; et il a établi les prêtres, les évêques et le Pape pour être les chefs et les directeurs de la procession, mais avec des fonctions différentes.

Tous les événements se rapportent donc à Jésus-Christ ? — Évidemment : la religion est comme un vaste poème, une tragédie divine, où Jésus-Christ est le personnage principal ; les autres personnages ne sont que ses serviteurs et ne paraissent que d'une manière accessoire. Les différentes scènes de cette grande tragédie, qui a commencé dans le paradis terrestre et dont le dénouement n'aura lieu qu'à la fin du monde, se déroulent de siècle en siècle et forment ce que nous appelons les époques de l'histoire.

Que pensait sur Jésus-Christ le grand Napoléon ? — Il le regardait et le reconnaissait pour le Fils de Dieu. — Quelle est la raison de cette croyance ? — La différence qui existe entre Jésus-Christ et les plus grands conquérants. « Aucun conquérant, disait-il, n'a pu se faire aimer ; on nous estime peut-être, mais on ne nous aime pas ; Jésus-Christ seul est aimé. » Puis il montrait que si Jésus-Christ n'eût été qu'un homme, il ne serait jamais parvenu à établir sa religion sur toute la terre. « Je connais les hommes, ajoutait-il, et je vous dis que Jésus n'est pas un homme. » Un autre jour, il dit à un de ses vieux généraux : « Vous ne voyez pas que Jésus-Christ est Dieu ? Eh bien ! j'ai eü tort de vous faire général. »

Vous avez vu, mes amis, que Jésus-Christ est vraiment le Fils de Dieu, qu'il a paru sur la terre et qu'il s'est montré le plus doux, le plus miséricordieux et le plus aimable de tous les hommes ; il est venu pour nous sauver ; et c'est pour nous qu'il a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang : Voilà comme il nous a aimés. D'où vient donc que nous ne l'aimons pas, que nous le servons si mal, et que nous le trahissons trop souvent ? O misérables que nous sommes ! Cessons de l'outrager, et reconnaissons-le pour notre Dieu, pour notre roi, pour notre père, le meilleur et le plus tendre des pères. Rendons-lui le tribut de nos hommages, soumettons-nous à son autorité sainte, ayons pour lui une piété toute filiale. Mais surtout aimons-le, consacrons-lui notre cœur ; et que désormais nous n'ayons plus qu'un seul désir et qu'une seule ambition : faire connaître et aimer JÉSUS.

CINQUIÈME SOIRÉE.

CE QUE C'EST QUE L'ÉGLISE.

Comment divise-t-on le symbole ? — En trois parties qui correspondent aux trois personnes divines. Je crois en Dieu le Père, etc., et en Jésus-Christ son Fils unique, etc. ; je crois au Saint-Esprit, etc. — Pourquoi après ces mots : Je crois au Saint-Esprit, ajoutez-vous aussitôt : la sainte Église catholique, la communion des saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair, la vie éternelle ? — Parce que ce sont là les effets du Saint-Esprit ; il est descendu sur les apôtres pour fonder l'Église ; et l'Église sanctifie les fidèles, en leur remettant leurs péchés et en répandant la

grâce sanctifiante dans leur cœur ; de là, la communion des saints, la résurrection de la chair et la vie éternelle.

Pourquoi, à la fin du symbole, dit-on : *Ainsi-soit-il?* — Pour exprimer que celui qui le récite croit fermement et de cœur toutes les vérités contenues dans le symbole, et qu'il souhaite ardemment que la foi en ces vérités le conduise à la vie éternelle.

Que croyons-nous par cette partie du neuvième article : La sainte Église catholique ? — Nous croyons que tous les fidèles composent, sous l'autorité des pasteurs légitimes, une société qu'on nomme Église catholique. — Qu'est-ce que l'Église ? — L'Église est la société des fidèles qui sont unis sur la terre par la profession d'une même foi, par la participation aux mêmes sacrements, sous la conduite des pasteurs légitimes et principalement de notre Saint-Père le Pape.

Quelle idée Jésus-Christ nous donne-t-il de l'Église ? — Il nous la représente comme une grande famille. — De combien de sorte de personnes se compose la famille, ou la société domestique ? — De trois personnes, le père, la mère et les enfants. — Quel est le chef ? — Le père. — Faut-il un chef ? — S'il n'y avait pas de chef, chacun voudrait commander et personne ne voudrait obéir ; ce serait un affreux désordre. — Qui doit obéir au père ? — La mère et les enfants. — La mère n'est-elle pas aussi chef ? — Oui ; les enfants doivent lui obéir. — La mère est-elle chef comme le père ? — Non, elle doit obéir au père. — Qu'arrive-t-il, lorsqu'elle s'arroge autant d'autorité que le père ? — Le désordre, les disputes, la haine, la ruine de la famille. — Pourquoi donc est-elle encore chef ? — Pour aider le père dans ses fonctions et dans le gou-

vernement de sa maison et le remplacer, quand il est absent.

Le père et la mère doivent-ils traiter leurs enfants avec une entière égalité ? — Tous doivent être assis à la même table et dirigés par les mêmes lois.

Quels sont les devoirs des enfants envers leurs père et mère ? — Ils doivent les aimer, leur obéir, les respecter et les assister. — Quels sont les devoirs des père et mère à l'égard de leurs enfants ? — Ils doivent les aimer chrétiennement, les corriger de leurs défauts, les instruire et les mettre en état de gagner honorablement leur vie. — Doivent-ils les punir ? — Oui, qui aime bien, châtie bien. L'Esprit-Saint dit que celui-là hait son enfant qui lui épargne la correction, quand il la mérite. — Quelle punition lui inflige le père ordinairement ? — Il l'envoie se coucher sans souper ; et s'il commet quelque crime, il le déshérite. — Peut-on compter au nombre des enfants ceux qui ne sont pas encore au monde ou ceux qui sont morts et enterrés ? — Non, on ne compte que ceux qui sont vivants.

Quelles sont les trois sortes de personnes qui composent la grande famille qu'on appelle l'Église ? — Ce sont, le Pape, les évêques et les prêtres, et les fidèles ; le Pape est le père, en latin, *papa*, les évêques et les prêtres sont la mère, et les fidèles sont les enfants. — Faut-il un Pape dans l'Église ? — Il est aussi nécessaire qu'un chef dans la famille. — Peut-il y avoir deux Papes ? — Non, pas plus que deux pères à la tête d'une famille. — Qui doit obéir au Pape ? — Les évêques, les prêtres et les fidèles. — Qui doit obéir aux évêques ? — Les prêtres et les fidèles. — Qui doit obéir aux prêtres ? — Les fidèles. — Pourquoi faut-il obéir au Pape, aux évêques et aux prêtres, puisqu'il ne faut qu'un seul chef ? — Il ne faut qu'un seul chef suprême, et c'est le Pape ; mais les évêques participent à l'au-

torité du Pape et sous sa direction, comme les prêtres participent à l'autorité des évêques et sous leur direction. — Pourquoi les prêtres ont-ils été établis ? — Parce qu'ils étaient nécessaires, l'Église étant répandue par toute la terre.

Quels sont les devoirs du Pape, des évêques et des prêtres à l'égard des fidèles ? — Ce sont à peu près les mêmes que ceux des parents envers leurs enfants, ils doivent les aimer, les instruire, les corriger, les nourrir de la parole de Dieu et des sacrements pour les mettre en état de conserver la vie de l'âme. — Quels sont les devoirs des fidèles à l'égard du Pape, des évêques et des prêtres ? — Ce sont à peu près les mêmes que ceux des enfants envers leurs parents ; ils doivent les aimer, leur obéir, les respecter et les assister.

Quelle est la table du père de famille dans l'Église ? — C'est la participation aux sacrements qui sont les mêmes pour tous, comme les enfants d'une même famille sont assis à la même table. — Pourquoi les fidèles sont-ils les enfants de Dieu et de l'Église ? — Parce que Dieu leur communique la vie de la grâce par le ministère des pasteurs de l'Église.

Comment l'Église punit-elle ses enfants indociles ? — En les excommuniant, c'est-à-dire en les privant de la participation aux biens spirituels de l'Église, comme un père prive d'un repas ou même de plusieurs un enfant rebelle. — Quelle punition inflige-t-elle aux grands coupables ? — Elle les frappe de l'excommunication majeure, ou les retranche de son sein, comme un père déshérite un enfant qui s'opiniâtre dans le mal.

Qu'est-ce qu'un juif et un infidèle ? — Ce sont des enfants qui ne sont pas encore au monde pour l'Église ; parce qu'ils n'ont pas reçu le baptême et que c'est par le baptême que l'homme vient au monde dans l'ordre surnaturel. — Qu'est-ce qu'un hérétique, un schisma-

tique, un apostat ? — Ce sont des enfants que l'Église a chassés de la maison ou déshérités, ou qui l'ont abandonnée d'eux-mêmes en renonçant à leur héritage. — Quels sont donc les enfants qui composent la famille chrétienne ? — Tous ceux qui ont reçu le baptême et qui ne sont pas retranchés de l'Église. — Les pécheurs ordinaires sont-ils membres de l'Église ? — Oui, ce sont des enfants malades, et qui ne sont pas tout à fait morts spirituellement ; ils tiennent encore à l'Église par la foi et l'espérance ; mais ils ont perdu la charité, et s'ils meurent en cet état, ils sont à jamais exclus du ciel.

Pour qu'un père, une mère et des enfants forment une famille ; est-il nécessaire qu'ils habitent la même maison ? — Non, les membres de la même famille peuvent être éloignés les uns des autres. — Comment ne forment-ils qu'une même famille ? — En ce qu'il n'y a qu'un père, qu'une mère, et que tous les enfants sont nés du même père et de la même mère ; c'est le même sang qui coule dans les veines de tous ; le sang du même père et de la même mère. — Peut-on dire que les personnes qui se réunissent dans la même maison forment une famille ? — Non ; car elles peuvent être nées de différentes personnes, et former ainsi plusieurs familles. Elles n'ont pas toutes le même père et la même mère, et ce n'est pas le même sang qui coule dans leurs veines. — Comment tous les fidèles répandus dans le monde entier ne forment-ils qu'une seule Église ? — Parce qu'ils ont tous le même Père qui est Dieu, la même mère qui est l'Église catholique, apostolique et romaine, et que la même vie surnaturelle et divine coule dans les âmes de tous les membres de la famille. — Peut-on dire que les personnes réunies dans un même lieu forment une seule et même Église ? — Non, elle ne forment une Église

qu'autant qu'elles ont le même père, la même mère, les mêmes sacrements, les mêmes préceptes à observer.

Que signifie le mot *Église* ? — Il signifie *convocation, assemblée* ; ou bien les temples, les lieux sacrés où les fidèles se réunissent. — Quel sens lui donnons-nous ici ? — Celui de société. — Qu'est-ce qu'une société ? — C'est une réunion d'êtres intelligents qui professent la même doctrine et vivent sous l'empire des mêmes lois et de la même autorité. — Si une partie des français reconnaissait une autorité, et l'autre partie une autre autorité, formeraient-ils une société ? — Il y aurait deux sociétés, deux gouvernements et deux peuples. — S'ils adoptaient des constitutions différentes, formeraient-ils encore une même société ? — Non, il y aurait autant de sociétés que de constitutions ou de codes de lois différents. — Qui peut mieux représenter l'unité de l'Église ? — Le corps humain : de même que dans le corps humain, dit saint Paul, il n'y a qu'une seule tête et plusieurs membres, et que ces membres sont unis entre eux par le même esprit de vie, ainsi, dans l'Église il n'y a qu'un même Jésus-Christ, une même foi, un même esprit qui anime tout le corps.

Pourquoi dites-vous que l'Église est la société des fidèles ? — Parce que les fidèles seuls, justes ou pécheurs, sont les membres du corps dont Jésus-Christ est le chef ou la tête. — Pourquoi dites-vous ; *fidèles qui sont unis sur la terre* ? — Pour distinguer l'Église de la terre, de l'Église du ciel. — Y-a-t-il donc plusieurs Églises ? — Non, il n'y a qu'une seule Église qui se compose de trois parties ; des fidèles qui sont sur la terre et qu'on appelle *Église militante*, parce qu'ils doivent combattre sans cesse la chair, le monde et le démon ; des fidèles qui sont dans le ciel et qu'on appelle *Église triomphante*, parce qu'ils jouissent des

honneurs du triomphe, après avoir vaillamment combattu et remporté des victoires sur la terre ; enfin, des fidèles qui sont en purgatoire, et qu'on appelle *Église souffrante*, parce que les âmes de ces fidèles souffrent pour expier leurs péchés.

Un temple chrétien n'est-il pas l'image de l'Église ? — Oui ; les trois nefs représentent les trois parties de l'Église : celle du milieu, où les fidèles voient en face le prêtre à l'autel représente l'Église triomphante, où les élus voient Dieu face à face ; les nefs latérales d'où les fidèles ne voient le prêtre que d'une manière oblique, représentent l'Église militante et l'Église souffrante, où les fidèles ne voient Dieu que par la foi. Il n'y a qu'un seul édifice qui a le même fondement, la même enceinte, les mêmes colonnes qui en soutiennent la voûte et l'on peut aller d'une nef dans l'autre.

Comment l'Église militante est-elle représentée ? — Comme une armée rangée en bataille ; Jésus-Christ est le général en chef invisible ; le Pape est le général en chef visible ; les cardinaux sont ses aides de camp, son état-major ; les évêques sont les colonels, et les vicaires généraux lieutenants colonels ; les curés et les vicaires, capitaines et officiers. — Pourquoi l'Église est elle ainsi représentée ? — Pour lui rappeler que, placée sur le champ de bataille, elle doit être toujours prête au combat. — Quels ennemis a-t-elle à combattre ? — Les hérétiques, les schismatiques, les infidèles, les apostats, les incrédules et les mauvais chrétiens qui s'efforcent de détruire l'Église en corrompant l'esprit et le cœur des fidèles. — Pourquoi Dieu permet-il que l'Église soit combattue ? — Pour fournir aux fidèles l'occasion d'exercer leur foi, leur confiance, leur patience et leur charité ; pour les empêcher de se livrer à un repos qui les perdrait ; pour leur ménager enfin d'éclatantes victoires.

Pourquoi dites-vous que l'Église est la société des fidèles qui sont unis par la *profession d'une même foi*? — Parce que pour être membre de l'Église, il faut croire toutes les vérités que l'Église croit et enseigne, et dont les symboles contiennent l'abrégé. Celui qui nierait ou refuserait de croire une seule des vérités qui sont de foi catholique, se retrancherait lui-même du sein de l'Église.

Pourquoi dites-vous : *la Société des fidèles qui sont unis sur la terre par la participation aux mêmes sacrements* ? — Parce que les sacrements sont les principaux biens qui unissent les fidèles entre eux, que c'est par les sacrements qu'ils deviennent enfants de Dieu et de l'Église, qu'ils acquièrent, conservent et augmentent en eux la vie divine.

Pourquoi dites-vous : *sous la conduite des pasteurs légitimes* ? — Parce que dans l'Église, comme dans toute société, il faut des chefs légitimes, auxquels tous les membres soient tenus d'obéir, c'est-à-dire des chefs établis suivant la constitution fondamentale de cette société. — Pourquoi appelez-vous pasteurs les chefs de l'Église ? — Parce que l'Église est comme un troupeau de brebis dont Jésus-Christ est le chef ou le souverain pasteur. Or, de même que les brebis, incapables de se conduire elles-mêmes, ont besoin d'un pasteur pour les diriger et les défendre, ainsi les fidèles, ne pouvant se conduire ni se défendre par eux-mêmes, ont besoin de chefs ou de pasteurs pour les diriger et les empêcher de périr. — Comment un chrétien ignorant peut-il savoir que le Pape, son évêque et son curé, sont pasteurs légitimes ? — Il le sait par le fait même de leur institution. Lorsqu'un Pape vient à mourir, les cardinaux lui élisent un successeur, qui par son élection devient Pape légitime. S'il ne l'était pas, tous les évêques réclameraient. Si

donc l'on n'entend aucune réclamation contre son élection, on doit le tenir pour légitime. Pareillement, lorsqu'un évêque arrive dans un diocèse, il présente aux chanoines les lettres qui témoignent de la mission qu'il a reçue du Pape et sans lesquelles ils ne le reconnaîtraient pas comme évêque légitime. Un prêtre, en prenant possession d'une paroisse, doit montrer aux membres du conseil de fabrique la commission qu'il a reçue de son évêque. Ainsi pour être certain qu'il est lui-même membre de l'Église, tout fidèle peut savoir aisément s'il est uni à son curé, si son curé a été envoyé par l'évêque de son diocèse, et si l'évêque est uni au Pape ; ce sont trois faits dont il peut facilement s'assurer.

Qui est notre saint-père le Pape ? — C'est l'évêque de Rome. — Pourquoi a-t-il conservé seul le titre de Pape, tandis qu'on le donnait autrefois aux évêques et même aux prêtres ? — C'est que l'évêque de Rome seul est le père commun de tous les fidèles. — Avant Jésus-Christ, il n'y avait ni Pape, ni évêque, il n'y avait donc point d'Église ? — Il y avait une véritable Église, mais dans un état différent de l'Église actuelle. Chez le peuple juif, le grand-prêtre de la famille d'Aaron était le chef suprême, et il avait sous son autorité les prêtres et les lévites. Chez les Gentils, comme au temps des patriarches, c'étaient les fils aînés des familles. Plus tard, on destina des hommes à l'exercice des fonctions sacrées ; de sorte qu'on peut définir l'Église, à ces différentes époques, la société des fidèles qui sont unis sur la terre par la profession de la même foi, par la participation aux mêmes sacrements, et sous la conduite des pasteurs légitimes. C'est toujours la même Église, mais dans des états différents.

SIXIÈME SOIRÉE.

DU CHEF INVISIBLE ET DU CHEF VISIBLE DE L'ÉGLISE. —
DES AUTRES PASTEURS LÉGITIMES DE L'ÉGLISE.

Qui est le chef de l'Église? — Jésus-Christ est le chef de l'Église, parce qu'il la gouverne invisiblement par le Saint-Esprit, et que c'est en son nom que les ministres qu'il a établis la gouvernent visiblement.

Comment savez-vous que Jésus-Christ est le chef de l'Église? — Il dit lui-même qu'il est la pierre angulaire de l'édifice. Or, la pierre angulaire d'un édifice social comme celui de l'Église, c'est le chef. Il dit encore qu'il est le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis. Or, le pasteur est le chef du troupeau. Il est le cep de la vigne, les apôtres et les fidèles en sont les branches. Or, la racine en représente le chef; car de même que la racine communique la sève aux branches, ainsi le chef communique la vie aux membres. Enfin, Jésus-Christ déclare qu'il est avec les apôtres tous les jours jusqu'à la consommation des siècles; ce qui veut dire qu'il dirige les pasteurs de son Église continuellement, mais d'une manière invisible, puisqu'il a quitté la terre pour remonter au ciel. — Que dit saint Paul? — Qu'il n'y a d'autre fondement à l'Église que Jésus-Christ. — Jésus-Christ est-il le chef de l'Église comme un évêque l'est de son diocèse? — Non; il est le chef de deux manières qui l'élèvent bien au-dessus des évêques et même du Pape: 1^o il assiste son Église de peur qu'elle ne s'égaré, et la fortifie pour qu'elle ne soit jamais vaincue; 2^o et il communique sa vie aux pasteurs et aux fidèles.

Notre saint-père le Pape n'est-il pas aussi le chef de l'Église? — Notre saint-père le Pape est

le chef visible et le premier pasteur de toute l'Église, parce qu'il est le successeur de saint Pierre et le vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

Saint Pierre a-t-il été établi chef de toute l'Église ? — Le Sauveur lui a dit (Matth. ch. xvi) : « Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Cette pierre est saint Pierre lui-même, car le Sauveur l'appelle *Céphas* qui signifie *une pierre*. Il est donc le fondement de l'Église : en lui réside la pleine autorité de la diriger. — Rapportez la suite des paroles du Sauveur : — « Je te donnerai les clés du royaume des cieux ; tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans le ciel. » — Que signifie la tradition des clés d'une ville ? — Que la pleine autorité passe aux mains de celui à qui ces clés sont livrées. — Jésus-Christ ayant dit la même chose aux autres apôtres, tous ont donc reçu une égale autorité ? — Non, Jésus-Christ les a adressées à Pierre en particulier, pour montrer qu'il lui donnait un pouvoir particulier ; c'est à lui qu'il a dit en effet : Je te donne les clés du royaume des cieux.

Rapportez les paroles du Sauveur au chap. xxi de saint Jean : — « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » Ce qui veut dire : Pais ou conduis les fidèles et les pasteurs. Car les pasteurs sont comme les mères des fidèles, ils les engendrent et leur donnent la nourriture, comme les brebis nourrissent les agneaux dont elles sont les mères. — Qu'ordonne Jésus-Christ par cette parole *Pais* ? — Il ordonne à Pierre de diriger et de conduire les pasteurs et les brebis de son troupeau ou de l'Église.

Quelles sont les autres preuves de la primauté de saint Pierre ? — Les Évangélistes le nomment toujours

le premier ; ce qui montre qu'il était le chef des apôtres. — Ne serait-ce pas, parce qu'il était le plus âgé, ou qu'il avait été appelé le premier ? — Non, saint André était plus âgé et avait été appelé avant lui. — Que dit saint Ambroise sur le chap. XII de la 2^e épît. aux Cor. ? — « Ce n'est point André qui a reçu la primauté, c'est Pierre. » — Et saint Augustin dans son 2^e livre du Baptême ? — « Voyez l'apôtre saint Pierre, en qui la prééminence paraît avec tant d'éclat. » — Et saint Optat dans le 2^e livre contre Parménien ? — « Saint Pierre a été établi chef des apôtres, afin que l'unité de l'Église se conserve. »

Saint Pierre a-t-il fait les fonctions de chef de l'Église ? — Oui : 1^o il a présidé à l'élection de l'apôtre qui devait remplacer Judas, et saint Chrysostome dit qu'en sa qualité de chef de l'Église il pouvait seul faire cette élection ; 2^o il a le premier prêché Jésus-Christ crucifié, et converti trois mille personnes à son premier sermon ; 3^o il a déclaré qu'il fallait admettre les païens au baptême, par suite d'une révélation qu'il avait eue à ce sujet ; 4^o enfin il prononça dans l'assemblée des apôtres à Jérusalem, c'est-à-dire au premier concile, qu'il ne fallait pas assujétir les chrétiens à la circoncision. — Y a-t-il une vérité mieux établie dans l'Écriture que la primauté de Pierre ? — Je ne le pense pas. — Cette primauté a-t-elle été contestée avant Luther ? — Jamais ; tous les catholiques l'ont crue dans tous les temps et dans tous les lieux.

Pourquoi dites-vous que le Pape est le successeur de saint Pierre ? — Parce que saint Pierre a établi son siège à Rome, comme l'atteste la tradition constante et universelle de l'Église. — Que dit saint Augustin dans son épître à Generosus ? — « Lin a succédé à Pierre, et Clément a succédé à Lin. » — Et saint Optat dans son 2^e livre contre Parménien ? — « Saint Pierre

a été le premier qui a occupé le siège de Rome ; après, Lin a succédé à Pierre, et Clément a succédé à Lin. » — Que disent généralement tous les Pères ? — Ils désignent tous saint Pierre comme le premier évêque de Rome. — Quels sont à Rome les monuments qui établissent ce fait ? — La confession de saint Pierre et son tombeau. — Avant Luther a-t-on contesté ce fait ? — Jamais ; tous les écrivains, catholiques, hérétiques et schismatiques jusqu'à lui avaient reconnu que saint Pierre a été le premier évêque de Rome, et plusieurs protestants très instruits, tels que Grotius, Blondel, Scaliger, Dumoulin, etc., l'ont depuis franchement avoué. — Que direz-vous aux protestants qui prétendent que saint Pierre n'a jamais été à Rome ? — Je leur demanderai : 1° en quel endroit saint Pierre est mort ; 2° de quel endroit et à quelle époque l'on a transporté ses reliques à Rome ; 3° si les saints Pères qui ont vécu dans les premiers siècles n'ont pas mieux su que les protestants, qui a été le premier évêque de Rome ; 4° qu'ils prouvent que ceux qui soutiennent le sentiment des catholiques sont dans l'erreur.

Quelle est l'autorité du Pape ? — Celle dont saint Pierre a été revêtu, d'après la tradition constante des Pères et des conciles. — Que dit le premier concile de Nicée ? — « L'Église romaine a toujours eu la primauté. » — Que disent les Pères du deuxième concile général ? — « Qu'ils se sont assemblés à Constantinople d'après l'ordre de l'évêque de Rome. » — Et ceux du concile d'Éphèse ? — Que « saint Pierre, prince et chef des apôtres, fondement de l'Église universelle, a reçu de Jésus-Christ les clés du royaume des cieux et la puissance de lier et de délier ; qu'il vit toujours et exerce le jugement dans ses successeurs. » — Est-ce là une vérité de foi ? — Oui, le concile de Florence a défini que le pontife de Rome à

reçu de Jésus-Christ la pleine puissance de gouverner toute l'Église de Dieu. — Que disent les Pères et les Docteurs ? — Exactement la même chose.

Le Pape a-t-il exercé cette puissance dès les premiers siècles ? — Oui ; quand, sur un point de doctrine, s'élevait quelque doute, on s'adressait à l'évêque de Rome pour en avoir la solution. Ainsi au II^e siècle, saint Polycarpe se rend à Rome pour exposer au Pape la manière dont il entendait célébrer la fête de Pâques. Plus tard nous voyons saint Athanase, saint Jean Chrysostôme et tous ceux qui sont persécutés implorer le secours de l'évêque de Rome pour défendre leurs droits ou se faire rendre justice. C'était l'évêque de Rome, qui, dans tous les conciles généraux, présidait par lui-même ou par ses légats, lors même que ceux-ci étaient de simples prêtres. — Le pouvoir donné à saint Pierre n'est-il pas mort avec lui ? — Cela ne se peut ; Jésus-Christ lui a dit : Pais mes agneaux, pais mes brebis. Or, Jésus-Christ aura des brebis et des agneaux jusqu'à la fin du monde ; il faut donc que Pierre vive encore dans ses successeurs. — L'Église étant une république, les fidèles n'ont-ils pas la souveraineté comme les citoyens dans un état ? — Non, Jésus-Christ n'a accordé aucun pouvoir aux laïques. L'Église est appelée république ; parce qu'elle a certaines formes qui conviennent au gouvernement républicain.

Saint Paul déclare qu'il n'y a qu'un seul fondement de l'Église, Jésus-Christ ; comment Pierre ou le Pape son successeur, peut-il l'être encore ? — Parce que Pierre est le vicaire de Jésus-Christ ; et un vicaire remplace le curé et le représente, quand il est absent ; ainsi le Pape remplace Jésus-Christ et il le représente en son absence. — Pourquoi Jésus-Christ a-t-il voulu qu'il y eût un chef parmi les évêques ? — Pour mar-

quer que l'Église est une, qu'il n'y a qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur, et pour maintenir cette unité. — Pourquoi le Pape est-il le vicaire de Jésus-Christ? — Parce que Jésus-Christ est le chef de l'Église et le pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech, et qu'il ne peut avoir de successeur, comme Aaron. — Le Pape est-il le seul vicaire de Jésus-Christ? — Les évêques, les curés et les prêtres sont aussi vicaires de Jésus-Christ, parce que c'est en son nom qu'ils exercent leurs fonctions sacrées ; mais le Pape est le premier de tous et il a sur tous la primauté d'honneur et de juridiction.

Quels sont les autres pasteurs légitimes de l'Église? — Les évêques, les curés et les prêtres qui, sous l'autorité des évêques, enseignent et conduisent les fidèles, sont pasteurs légitimes dans l'Église.

Que signifie le mot évêque? — Il signifie *Intendant, inspecteur*, parce que le devoir des évêques est de veiller sur le troupeau qui leur a été confié. — Comment les évêques sont-ils les successeurs des apôtres? — Parce que les apôtres ont ordonné des évêques pour gouverner l'Église à leur place et leur succéder. — Ont-ils tous les privilèges des apôtres? — Non, ils n'ont pas celui d'être infaillibles et de fonder des églises de leur propre autorité. — Pourquoi cela? — Parce qu'il est nécessaire qu'ils dépendent d'un chef; autrement il y aurait bientôt division dans l'Église. — L'Écriture dit-elle que les évêques ont succédé aux apôtres? — Saint Paul dit expressément que Jésus-Christ a donné à son Église des pasteurs pour la perfection des saints, pour les fonctions du ministère, pour l'édification du corps de Jésus-Christ, jusqu'à ce que nous nous rencontrions tous dans l'unité de la foi, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde.

Comment pouvons-nous savoir si un évêque est suc-

cesseur des apôtres ? — Un évêque est successeur des apôtres, quand il est ordonné, envoyé et institué selon les lois et la pratique adoptées par l'Église.

Les apôtres ont-ils ordonné, envoyé et institué des évêques ? — Oui, quand ils avaient converti un certain nombre de chrétiens dans une ville, ils y établissaient un évêque ; puis allaient fonder dans une autre contrée une nouvelle église à laquelle ils donnaient un évêque ; et ainsi de suite. Saint Paul dit aux évêques de l'Asie (Act. apost. ch. xx) : « Prenez garde au troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques pour gouverner l'Église de Dieu ». Ainsi les premiers évêques ont succédé immédiatement aux apôtres. — Comment les autres ont-ils été établis ? — Par les premiers successeurs des apôtres, et ainsi de suite. — Représentez ceci par une comparaison. — Tous les évêques, depuis les apôtres jusqu'à nous, forment une chaîne non interrompue : les apôtres sont le premier chaînon ; leurs successeurs le deuxième ; et les autres, le troisième, le quatrième, le cinquième, selon qu'ils sont venus au troisième, au quatrième, au cinquième rang ; et cette chaîne continuera jusqu'à la fin du monde.

Les évêques hérétiques ou schismatiques sont-ils aussi les successeurs des apôtres ? — Non ; ce sont des loups dans la bergerie. — Comment le savez-vous ? — Par Jésus-Christ lui-même qui dit que tout pasteur qui n'entre pas par la porte est un loup dans la bergerie pour y égorgé le troupeau. — Quelle est cette porte par laquelle il faut entrer ? — C'est l'ordination et l'institution canoniques. — Qu'entendez-vous par là ? — J'entends que, pour qu'un évêque soit légitime et successeur des apôtres, il soit ordonné par les évêques qui sont en communion avec le Pape, et envoyé ou au moins confirmé par le Pape. — Ne pourrait-il pas recevoir d'un roi ou d'un prince sinon l'ordination, du

moins la mission ? — Non ; ni l'une ni l'autre ; tout évêque qui ne reçoit pas l'ordination et la mission du Pape , ou d'autres évêques avec le consentement du Pape, n'est ni un évêque légitime, ni un successeur des apôtres. — Comment les fidèles peuvent-ils savoir si leur évêque est légitime et successeur des apôtres ? — Il suffit qu'ils sachent qu'il est envoyé par le Pape. Et s'il ne montrait pas sa commission du Pape, on ne lui permettrait pas de s'installer dans une cathédrale.

Comment savez-vous que les prêtres n'ont pas autant de pouvoir que les évêques ? — Parce qu'il n'est dit nulle part qu'ils doivent gouverner l'Église de Dieu ; ce pouvoir n'est attribué qu'aux évêques exclusivement. — Que recommande saint Paul à son disciple Timothée ? — D'ordonner des prêtres dans tous les lieux où besoin sera, et s'ils se conduisent mal, de les juger d'après la déposition de deux ou trois témoins. — Que supposent de tels ordres ? — Que les évêques sont bien supérieurs aux prêtres, puisqu'ils sont chargés de les établir et de les juger.

Quels sont les pasteurs inférieurs aux prêtres ? — Les ministres, c'est à-dire les diacres ; et l'on peut aussi entendre par là les sous-diacres, les acolytes, les exorcistes, les lecteurs et les portiers. — De qui se compose la hiérarchie divine ? — Elle se compose des évêques, des prêtres et des ministres. — Et la hiérarchie ecclésiastique ? — Elle se compose des cardinaux, des légats, des patriarches, des primats et des archevêques. — Ces dignités forment-elles autant d'ordres différents ? — Non ; elles indiquent seulement une distinction entre les évêques qui ont un pouvoir plus ou moins étendu.

Qu'est-ce qu'un évêque et quels sont ses pouvoirs ? — Un évêque est le premier pasteur d'un diocèse ; il a seul le pouvoir de confirmer, d'ordonner des prêtres,

de les placer dans les paroisses, de leur donner des ordres et de les punir, quand ils le méritent. — Quel est le pouvoir d'un archevêque, d'un primat ou d'un patriarche ? — Il est le même que celui d'un évêque pour le diocèse qu'il administre ; mais l'archevêque a un pouvoir ou une juridiction sur toute une province, un primat sur plusieurs diocèses et un patriarche sur plusieurs pays ou contrées. — Quel est le pouvoir d'un légat ? — Il est plus ou moins étendu selon, la volonté du Pape.

Quel est le pouvoir du Pape ? — Le Pape jouit de la primauté d'honneur et de juridiction dans toute l'Église et dans tous les diocèses pour tout ce qui tient à la religion ; il est dans l'Église comme un monarque dans ses états. — Qui a donné au Pape ce pouvoir ? — Jésus-Christ, dans la personne de saint Pierre, l'a établi le chef de toute l'Église. Il est dit que les apôtres l'ont envoyé à Samarie, comme les chanoines pourraient dire à leur évêque de se rendre dans telle paroisse, parce que sa présence y est nécessaire ; et saint Paul lui a fait une remontrance comme un fils donne un avertissement à son père.

Qui a donné aux évêques le pouvoir dont ils sont revêtus ? — Jésus-Christ dans la personne des apôtres. — Pourquoi les évêques disent-ils dans leurs mandements qu'ils sont évêques par l'autorité du Saint-Siège ? — Parce que c'est le Pape qui leur donne leur mission pour tel diocèse ; de sorte qu'étant ordonnés évêques, ils ne pourraient faire aucun usage du pouvoir qu'ils reçoivent dans leur ordination sans cette mission du Pape. — Les fidèles n'ont-ils pas le droit d'établir des évêques ? — Non ; quelquefois ils ont eu le droit de choisir celui qu'ils désiraient pour évêque, mais ils n'ont pas celui de l'établir. — Saint Paul parle-t-il du choix des évêques en expliquant leurs devoirs ? — Il n'en dit mot ; et cer-

tainement, il n'aurait pas manqué de leur recommander de faire de bons choix. — A qui fait-il cette recommandation ? — A Timothée et à Tite, qu'il avait établis évêques, le premier à Ephèse et le second dans l'île de Crète. — Qu'est-ce que cela prouve ? — Que les évêques seuls et non pas les fidèles, ont le droit d'établir des évêques et des prêtres sous l'autorité du Pape.

Pourquoi les curés et les prêtres sont-ils au nombre des pasteurs légitimes de l'Église ? — Parce qu'ils sont les coopérateurs des évêques pour l'enseignement et la conduite des fidèles ; comme les soixante-douze disciples que Jésus-Christ envoya prêcher dans les lieux où il devait aller lui-même.

Que devons-nous penser de cet ordre que Jésus-Christ a établi dans son Église ? — Qu'il est admirable ; chaque fidèle est uni à son curé, le curé est uni à l'évêque, l'évêque au Pape, et le Pape à Jésus-Christ dont il est le vicaire. — A quoi l'Écriture compare-t-elle l'Église ? — A une vigne plantée au milieu du monde et dont les branches couvrent toute la terre ; la racine représente Jésus-Christ ; comme toutes les branches tirent la sève et la vie de la racine , ainsi tous les membres de l'Église pasteurs et fidèles, tirent leur vie de Jésus-Christ. Le tronc représente le Pape ; il est unique et il vient après la racine ; ainsi le Pape est le seul centre de l'unité : tout se rapporte au Pape, tout est soutenu par le Pape, comme toutes les parties de la vigne se rapportent au tronc qui les soutient et les nourrit : la vie vient de la racine en passant par le tronc ; ainsi la vie de la grâce vient de Jésus-Christ par le souverain pontife ; après le tronc, viennent les grosses branches qui représentent les évêques, sont unies au tronc et en reçoivent la vie ; après les grosses branches, sont les branches moyennes qui représentent les curés et les prêtres qui sont unis aux évêques et deviennent des canaux pour communi-

quer la sève et la vie aux fidèles représentés par les petites branches.

Que devient la petite branche qui se détache de la branche moyenne ? — Elle se dessèche et périt ; ainsi périt le fidèle qui se détache de son curé. — Que deviennent les moyennes branches qui se détachent des grosses ? — Elles périssent avec les petites qui y sont attachées ; ainsi périssent les curés qui se séparent de leur évêque, et les fidèles qui restent attachés aux curés. — Que deviennent les grosses branches qui se séparent du tronc ? — Elle périssent ainsi que toutes les branches qui y sont attachées ; ainsi périssent les évêques qui se séparent du Pape et tous les curés et tous les fidèles qui restent attachés à ces évêques.

Que doit faire un chrétien quand son curé se sépare de son évêque ? — Il doit l'abandonner et s'attacher à l'évêque. — Que doit faire un curé, si son évêque se sépare du Pape ? — Il doit abandonner son évêque et s'attacher au Pape, et tous ses paroissiens doivent le suivre. Le tronc ne se séparera jamais de la racine, autrement Jésus-Christ ne serait plus avec son Église.

Le grand O'Connel ne rougissait pas de son nom de catholique. Quelqu'un s'avisait-il de lui jeter l'insulte à voix basse et sur le ton sacrilège des anciens jours en l'appelant *papiste*, il se retournait aussitôt et lui répliquait hardiment : « Misérable ! tu crois, en m'appelant *papiste*, me faire injure, et tu m'honores. Oui, je suis *papiste* et je m'en glorifie ; je suis *papiste*, et cela veut dire que ma foi, par une suite non interrompue de Papes, remonte jusqu'à Jésus-Christ, tandis que la tienne ne va pas au delà de Luther, de Calvin, de Henri VIII et d'Élisabeth. Eh bien ! oui, *papiste* ! Si tu avais une étincelle de bon sens, imbécile, ne comprendrais-tu pas qu'en matière de religion il vaut mieux dépendre du Pape que du roi, de la tiare que de la couronne, de la crosse

que de l'épée, de la soutane que de la jupe, des conciles que des parlements ? Rougis donc toi-même de n'avoir ni vraie foi, ni intelligence et tais-toi. »

Aujourd'hui, mes enfants, on ne vous appellera pas *papistes*, c'est un mot usé ; mais on vous traitera de *cléricaux*. N'en rougissez pas non plus ; cela signifie que vous êtes des hommes lettrés, et vous pouvez vous en glorifier ; ou bien que vous tenez au clergé, c'est-à-dire aux pasteurs légitimes de l'Église, que vous êtes catholiques.

SEPTIÈME SOIRÉE.

DE L'ÉGLISE ENSEIGNANTE. — HORS DE L'ÉGLISE
POINT DE SALUT.

A qui appartient-il de faire des lois dans l'Église — Jésus-Christ a donné au Pape le droit de faire des lois dans l'Église et aux évêques dans leurs diocèses.

Comment s'appellent les lois faites par le Pape ? — Elles s'appellent bulles ou constitutions. — Et les lois faites par les évêques ? — On les nomme statuts, ordonnances ou mandements. — Par quelles paroles Jésus-Christ a-t-il donné au Pape et aux évêques le pouvoir de faire des lois dans l'Église ? — Il a dit à Pierre en particulier, puis à tous les apôtres avec lesquels se trouvait Pierre : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel ; et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel. » Il leur a dit encore dans une autre circonstance : « Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui m'écoute, écoute ce-

lui qui m'a envoyé ; celui qui vous méprise me méprise. » — Comment ces paroles s'adressent-elles au Pape et aux évêques ? — Parce que le Pape est le successeur de saint Pierre, et les évêques les successeurs des apôtres : donc le pouvoir nécessaire pour gouverner l'Église accordé par Jésus-Christ aux apôtres a dû se transmettre et s'est transmis en effet à leurs successeurs légitimes.

Qui sont ceux qui forment le corps des premiers pasteurs dans l'Église ? — Le Pape seul et les évêques unis au Pape, forment le corps des premiers pasteurs et c'est ce corps des premiers pasteurs qu'on appelle l'Église enseignante ou simplement l'Église.

En quoi consiste le pouvoir du Pape ? — Il consiste à faire des lois dans toute l'Église, à administrer les biens et les choses de toute l'Église, à juger et à punir les coupables ; c'est-à-dire que le pouvoir ordinaire du Pape est tout à la fois législatif, administratif et judiciaire. — Par quelles paroles Jésus-Christ a-t-il donné ce grand pouvoir au Pape ? — Lorsqu'il lui a dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » Et encore : « Je te donnerai les clés du royaume des cieux : tout ce que tu lieras sur la terre, etc. ». Et encore : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » Et encore : « Une fois converti confirme tes frères. »

Qu'est-ce que le pouvoir législatif ? — C'est le pouvoir de commander ou de faire des lois. — Qu'est-ce que le pouvoir administratif ? — C'est celui de placer les personnes, de conférer les dignités et les emplois ou de les ôter, de créer des évêchés ou de les supprimer, et de régler tout ce qui concerne les biens de l'Église. — Qu'est-ce que le pouvoir judiciaire ? — C'est celui de juger et de punir les coupables. — Le pouvoir législatif est-il nécessaire au Pape ? — Assurément ;

il n'y a pas d'autorité sans le pouvoir de commander ou de faire des lois. — Le pouvoir législatif suffit-il au Pape? — Non; car dans toute société, les lois ne servent de rien, si l'autorité n'a pas les moyens de les faire observer; or, le pouvoir administratif et le pouvoir judiciaire sont indispensables. — Montrez ceci par un exemple. — Dans un état, le pouvoir législatif serait illusoire, si le législateur ne pouvait nommer et destituer les magistrats, administrer les biens de la nation, et punir les violateurs de la loi.

Sur quoi le Pape peut-il porter des lois? — Sur la foi, les mœurs et la discipline, en un mot, sur tout ce qui concerne la conscience; et depuis saint Pierre jusqu'à l'immortel Pie IX, les Papes ont porté des lois sur ces différents objets. — Peut-il faire des lois sur la politique? — Il a plein pouvoir de juger sur toutes les choses qui regardent la conscience; et par conséquent de porter des lois sur les droits et les devoirs des gouvernants et des gouvernés, des supérieurs et des inférieurs; ou bien, il faudrait dire que les rapports des supérieurs et des inférieurs ne regardent pas la conscience; et, dans ce cas, les supérieurs peuvent sans péché tyranniser les inférieurs, comme les inférieurs peuvent sans péché s'insurger contre les supérieurs.

Le Pape peut-il enseigner l'erreur? — Non, car il est le fondement de l'Église; Jésus-Christ lui a dit: Tu es Pierre et sur cette pierre, etc. S'il enseignait l'erreur, le fondement de l'Église serait ruiné, et les portes de l'enfer auraient prévalu contre elle. C'est à lui de diriger les brebis et les agneaux, et de les garantir de la voracité des loups; mais s'il enseignait l'erreur, il serait lui-même un loup dans la bergerie; et s'il s'égarait, comment pourrait-il confirmer ses frères? — Le Pape est-il infaillible dans sa conduite

particulière ? — Non, il peut se tromper et tomber dans des erreurs et des fautes graves comme le reste des hommes. Il n'est infallible que dans les choses qui concernent le gouvernement de toute l'Église et qu'il commande sous peine de faute grave.

En quoi consiste le pouvoir administratif du Pape ? — Il consiste à instituer les évêques, à établir et à supprimer des diocèses, à en augmenter ou à en diminuer les circonscriptions, à convoquer et à présider les conciles, à approuver leurs décrets ou leurs lois, en un mot à administrer toutes les affaires spirituelles et temporelles de toute l'Église en général et de chaque église en particulier. — Comment devons-nous considérer le Pape dans l'Église ? — Comme le chef ou la tête de toute l'Église, comme le père dans sa famille ; or, c'est le père qui commande, qui dirige, qui administre, qui réprimande, qui corrige et punit. Tout part de lui et revient à lui ; il est comme l'âme et le cœur de la famille. Il en est ainsi du Pape dans l'Église.

Un évêque a-t-il les mêmes privilèges que le Pape ? — Son pouvoir ne s'étend qu'à son diocèse ; et il peut devenir un hérétique obstiné. — Tout évêque doit-il être soumis au Pape ? — Oui, à peu près comme un vicaire à son curé. — Les évêques ne sont-ils que les vicaires du Pape ? — Ils sont tout à la fois ses vicaires et ses frères, ses collaborateurs et les juges dans la foi ; le Pape ne peut leur ôter ni diminuer le pouvoir qu'ils ont reçu de Jésus-Christ ; mais les évêques ne sauraient exercer ce pouvoir qu'avec l'autorisation du Pape.

L'Église peut-elle enseigner l'erreur ? — Non, Jésus-Christ a promis à l'Église l'infaillibilité pour régler la foi et les mœurs des fidèles. — Citez-nous ses paroles ? — Il a dit à ses apôtres : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ; allez, enseignez

toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Et voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Comment Jésus-Christ peut-il être avec eux, puisqu'ils sont morts depuis longtemps? — Il est avec eux dans la personne des évêques, leurs successeurs. — Comment est-il avec eux? — Il est avec eux, lorsqu'ils enseignent et qu'ils administrent les sacrements, pour les garantir de toute erreur. — Si les évêques tombaient dans quelque erreur, pourrait-on dire que Jésus-Christ est avec eux? — Non, et sa promesse deviendrait fausse et on pourrait l'accuser de mensonge. — Le Sauveur peut-il mentir? — Jamais, il est la vérité même. — Que suit-il de là? — Que les évêques réunis au Pape sont infaillibles.

Chaque évêque, pris à part, est-il infaillible? — Non; les évêques ne sont infaillibles que quand ils représentent l'Église, ou la majorité des évêques unis au Pape. — Comment savez-vous que chaque évêque, pris à part, n'est pas infaillible? — C'est l'expérience; on a souvent vu des évêques devenir hérétiques, et il n'y a rien dans l'Écriture qui prouve que Jésus-Christ a donné ce privilège à chaque évêque. — Est-il nécessaire que les évêques soient réunis en concile pour être infaillibles? — Non, il suffit que la majorité des évêques unis au Pape définissent un point de doctrine, pour que les fidèles soient obligés de s'y soumettre.

Quelle sera la durée de l'Église? — Elle subsistera jusqu'à la fin du monde selon la promesse de Jésus-Christ.

Rapportez les paroles de cette promesse? — Jésus-Christ a dit à ses apôtres et dans leurs personnes aux évêques leurs successeurs: « Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles ». Il doit donc y avoir des évêques jusqu'à la fin du

monde. Que pensez-vous de ceux qui annoncent une religion nouvelle ? — Ce sont des ignorants qui ne connaissent pas la doctrine catholique ou des insensés qui la méprisent.

Quels sont nos devoirs envers l'Église ? — Nos devoirs envers l'Église sont de croire ce qu'elle nous enseigne et de faire ce qu'elle nous commande.

Pourquoi cette soumission envers l'Église ? — Parce que Jésus-Christ l'a ordonné en disant à ses apôtres : « Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise. » — Que sont les pasteurs de l'Église par rapport aux fidèles ? — Ce que sont les parents à l'égard de leurs enfants. — Quels sont les devoirs des fidèles envers les pasteurs de l'Église ? — Les mêmes que ceux des enfants envers leurs parents : ils doivent leur obéir, les aimer, les respecter et les assister. — En quoi les fidèles doivent-ils obéir à leurs pasteurs ? — En tout ce qu'ils commandent, à moins qu'ils ne commandent des choses dont Dieu serait offensé. — Comment les fidèles doivent-ils aimer l'Église ? — Comme les enfants aiment leurs parents ; s'intéresser à tout ce qui l'intéresse, s'affliger de ses pertes, se réjouir de ses succès, entrer, en un mot, dans tous les sentiments qu'elle peut éprouver. — Comment les fidèles doivent-ils respecter l'Église ? — Comme les enfants respectent leurs parents, dans leurs paroles et dans leur conduite. — Comment peuvent-ils assister l'Église ? — Par des secours temporels ou spirituels : 1° en faisant des aumônes à ses pasteurs, soit pour leurs propres besoins, soit pour soutenir les séminaires ou les autres établissements catholiques, et en favorisant les vocations religieuses ; 2° en priant pour l'exaltation de l'Église, et en faisant quelques bonnes œuvres à cette intention.

Qu'est-ce qu'on entend par les fidèles ou les

membres de l'Église? — L'on entend ceux qui ont été baptisés et qui ne sont pas séparés du corps de l'Église.

Pourquoi faut-il être baptisé pour être membre de l'Église? — Par la même raison qu'il faut être au monde pour être enfant d'une famille. — Comment peut-on être séparé de l'Église? — De deux manières: volontairement, comme les hérétiques, les schismatiques et les apostats, ou bien par punition comme les excommuniés.

Quels sont les membres valides de l'Église? — Tous ceux qui sont en état de grâce. — Et les membres malades? — Tous ceux qui ont perdu la grâce sanctifiante par quelque péché mortel. — Quels sont les membres morts? — Tous ceux qui ne sont plus membres de l'Église, comme les hérétiques, les schismatiques, les apostats et les excommuniés. — Ne dit-on pas que les pécheurs sont des membres morts? — Oui; ils sont morts en ce sens que s'ils mourraient en état de péché mortel, ils seraient réprouvés et condamnés à l'enfer; mais comme ils sont encore unis imparfaitement à Jésus-Christ par la foi et l'espérance, ces vertus sont en eux un principe de vie surnaturelle.

Quelles sont les conditions pour appartenir à l'âme de l'Église? — Il faut être en état de grâce, et si on a l'usage de raison, avoir l'intention d'accomplir la volonté de Dieu. — Quelles sont les conditions pour appartenir au corps de l'Église? — Il est nécessaire d'être baptisé et de ne pas être retranché du corps de l'Église par l'hérésie, le schisme, l'apostasie, ou l'excommunication. — Combien de conditions pour appartenir au corps et à l'âme de l'Église? — Trois, être baptisé, ne pas être séparé du corps de l'Église, et avoir la grâce sanctifiante.

Suffit-il d'appartenir à l'âme de l'Église pour être

sauvé ? — Oui, lorsqu'on ne peut pas appartenir au corps ; mais si l'on peut appartenir au corps, ou être catholique ostensiblement, il faut, pour être sauvé, appartenir à l'âme et au corps de l'Église. Jésus-Christ a dit : Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira pas, sera condamné. Si votre frère n'écoute pas l'Église, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain. — Donnez un exemple. — L'enfant d'un père hérétique qui a reçu le baptême appartient à l'âme de l'Église, et s'il meurt avant l'âge de raison, il sera sauvé. Ou bien, un adulte hérétique qui a recouvré la grâce sanctifiante par la contrition parfaite appartient à l'âme de l'Église ; et s'il ne connaît pas l'Église catholique, ou si, la connaissant, il ne peut absolument en devenir membre, et qu'il meure en état de grâce, il sera sauvé ; mais s'il connaît l'Église catholique, et qu'il puisse en devenir membre, il faut, pour être sauvé, qu'il appartienne à l'âme et au corps de l'Église. — Pourquoi cela ? — Parce qu'il y a une loi qui l'oblige, sous peine de péché mortel, d'entrer dans le sein de l'Église catholique ; et s'il ne le fait pas, quand il le peut, il viole cette loi, il n'a plus l'intention d'accomplir toute la volonté de Dieu.

Peut-on être sauvé hors de l'Église ? — Non, hors de l'Église, point de salut.

Il ne suffit donc pas d'être chrétien pour être sauvé ? — Non, il faut être chrétien catholique ou membre de l'Église. — Tous ceux qui ne sont pas catholiques, tels que les protestants, les grecs schismatiques, les Juifs, les Mahométans, etc., sont donc hors de la voie du salut ? — Oui, puisqu'ils n'appartiennent pas au corps de l'Église. Mais s'ils appartiennent à l'âme, s'ils sont de bonne foi et qu'ils ne puissent appartenir au corps, ils peuvent être sauvés. — Quelles

conditions doivent-ils remplir pour être sauvés ? — Deux conditions : 1° qu'ils aient la grâce sanctifiante, soit par le baptême, soit par la contrition parfaite ; 2° qu'ils soient catholiques par désir, ou qu'ils aient le désir sincère de faire la volonté de Dieu en toutes choses. Avec ces deux conditions ils appartiennent à l'âme de l'Église. — Que signifient donc ces paroles : *Hors de l'Église point de salut* ? — Elles signifient que tous ceux qui n'appartiennent ni à l'âme ni au corps de l'Église sont hors de la voie du salut ; ou bien que tous ceux qui, connaissant l'Église catholique, ne veulent pas entrer dans son sein, ou qui, ne la connaissant pas, sont souillés du péché originel ou de quelque péché mortel, ne se sauveront pas ; à moins qu'ils ne remplissent les deux conditions nécessaires pour appartenir à l'âme de l'Église. — Tous les enfants qui ont reçu le vrai Baptême, en dehors de l'Église catholique, par exemple chez les protestants ou les grecs schismatiques sont donc sauvés, s'ils meurent avant l'âge de raison. — Il n'y a pas le moindre doute. — Et les adultes qui appartiennent à l'âme de l'Église sans appartenir au corps peuvent-ils aussi se sauver ? — Oui, s'ils sont de bonne foi, et s'ils ont la grâce sanctifiante avec le désir sincère de faire la volonté de Dieu en toutes choses. — Ne peut-on pas dire aussi que hors de l'Église il n'y a pas de salut pour tous ceux qui sont de mauvaise foi, ou qui, étant de bonne foi, ne sont pas établis dans l'ordre surnaturel, c'est-à-dire n'ont pas la grâce sanctifiante au moment de la mort ? — C'est le vrai sens de ces paroles.

A quoi donc revient cette grande maxime : *Hors de l'Église point de salut* ? — Elle revient à ce principe général : En toutes choses, l'on ne peut arriver à une fin que par les moyens que Dieu a établis pour l'at-

teindre. Or, Dieu a établi que les hommes ne pourraient arriver au ciel s'ils n'appartenaient au moins à l'âme de l'Église. — Ce principe peut-il s'appliquer aux sciences et aux arts ? — Il peut s'appliquer à tout. — Donnez des exemples ? — Sans étude, point de salut pour la science ; sans lumière, point de salut pour la peinture ; sans la loi de la pesanteur, point de salut pour l'architecture ; sans le son, point de salut pour la musique ; sans la culture et l'engrais, point de salut pour l'agriculture etc., etc.

Quelle est la fin de l'homme ? — C'est le ciel ou le bonheur même de Dieu. — Par quel chemin Dieu veut-il qu'il arrive au ciel ? — Par l'Église catholique. — Qu'est-ce que l'Église catholique ? — C'est une grande et belle route que Dieu a établie, et qu'il faut suivre pour aller au ciel. — Cette route est-elle facile et sûre ? — Oui, elle est bien unie et bien droite ; il y a des fossés de chaque côté ; des sentinelles sont placées de distance en distance pour rappeler ceux qui s'égarerent, et des hôtelleries où tous les voyageurs doivent aller prendre leur nourriture pour renouveler leurs forces et pouvoir continuer leur voyage. — Quelles sont ces sentinelles ? — Ce sont les prêtres qui tendent la main aux pécheurs quand ils sont tombés, et les relèvent en les réconciliant avec Dieu. — Quelles sont ces hôtelleries ? — Ce sont les églises, où tous les fidèles doivent aller recevoir l'Eucharistie, qui est la nourriture de l'âme. — Que sont les cultes non-catholiques ? — Ce sont des chemins de traverse environnés de précipices, où ceux qui marchent avec le plus de précaution finissent encore par s'égarer et périr.

Peut-on soutenir que toutes les religions sont bonnes ? — Ce serait assurer qu'une nourriture empoisonnée est aussi bonne qu'une nourriture saine.

— Pourquoi cela ?— Parce que les religions enseignent des choses contradictoires qui ne peuvent pas être vraies. — Citez un exemple ? — Les Juifs prétendent que Jésus-Christ est un imposteur, et les catholiques l'adorent comme le Fils de Dieu ; si les Juifs ont raison les catholiques sont dans l'erreur ; car si Jésus-Christ est un imposteur, il ne peut pas être Dieu ; et si les catholiques ont raison, les Juifs sont dans l'erreur, car si Jésus-Christ est le Fils de Dieu, il ne peut pas être un imposteur. Les catholiques enseignent que l'homme est libre de faire le bien ou le mal ; et Luther affirme que l'homme n'est pas libre et qu'il fait toutes ses actions nécessairement ; et ainsi sur les autres points.

Que répondrez-vous à celui qui vous soutiendra que toutes les religions sont bonnes ?— Je lui dirai que toutes les autres choses sont bonnes aussi ; ainsi le vin mêlé de beaucoup d'eau vaut le vin pur ; le drap ou l'étoffe de cinquième qualité vaut l'étoffe de première qualité, et de même pour tout le reste. — Pourquoi cela ? — Parce que si une religion à laquelle on a mêlé beaucoup d'erreurs est aussi bonne que celle qui n'enseigne que la vérité, pourquoi du vin mêlé d'eau ne serait-il pas aussi bon que du vin pur ?

Supposons que vous avez l'intention d'aller à Rome, vous est-il égal de suivre une route quelconque ? — Non, je dois prendre la route qui me dirigera vers Rome ; car si j'en prends une qui me dirige vers le nord, au lieu de me rapprocher de Rome, je m'en éloignerai toujours davantage. — Que fait-on en s'attachant à la véritable religion ou à l'Église catholique ? — On prend la route qui conduit au ciel. — Et en suivant une religion fausse ? — On tourne le dos au ciel, et plus on marche, plus on s'éloigne du ciel.

Est-il indifférent de bien fumer et de bien cultiver

ses terres, ou de les laisser en friche, ou d'agir contrairement aux principes de l'agriculture ? — Non ; dans le premier cas, on fera une abondante moisson, et dans le second cas on ne récoltera rien. — Que fait-on en s'attachant à la véritable religion ? — On cultive le champ de son cœur selon les principes que Dieu lui-même a donnés, et l'on peut espérer une récolte abondante. — Que fait-on en suivant une religion fausse ? — Tout le contraire de ce que Dieu veut ; le champ du cœur ne peut produire que des ronces et des épines. — Est-il égal à un serviteur d'exécuter les ordres de son maître, ou de faire tout le contraire ? — S'il les exécute, le maître le récompense ; mais il le punit s'il les enfreint. — Que fait celui qui s'attache à la véritable religion ? — Il exécute tous les ordres de Dieu son maître. — Que fait celui qui pratique une religion fausse ? — Il fait le contraire de ce que lui commande son maître. — Donnez un exemple ? — Les catholiques jeûnent, se confessent et communient, parce que Dieu le commande ; les protestants n'en font rien ; ils désobéissent formellement à Dieu. — Que devons-nous faire pour conserver la vie du corps ? — Prendre de la nourriture et respirer un air pur ; autrement nous péririons. — Qu'est-ce que suivre la véritable religion ? — C'est donner à son âme une nourriture saine et un air pur. — Qu'est-ce que s'attacher à une religion fausse ? — C'est donner à son âme une nourriture empoisonnée. De même que toutes les marchandises ne sont pas également bonnes, parce qu'il y en a qui sont falsifiées ; ainsi toutes les religions ne sont pas également bonnes, parce qu'il y en a qui sont falsifiées, ou mêlées d'erreur.

Est-il vrai que les catholiques damnent tous ceux qui ne le sont pas, lorsqu'ils disent : Hors de l'Église point de salut ? — Pas plus qu'un médecin ne tue son

malade, lorsqu'il lui déclare que s'il ne prend tel remède, il mourra. — Pourquoi cela ? — Parce que cela revient à dire : Tous ceux qui s'attachent à une religion fausse se perdent, parce qu'il n'y a qu'un remède pour guérir l'âme, c'est d'être membre de l'Église. — Sont-ils cruels en parlant ainsi ? — Au contraire, ils rendent un éminent service à tous ceux qui ne sont point catholiques, comme le médecin qui avertit son malade du danger qu'il court, s'il ne prend le remède qu'il lui prescrit. — Si un architecte disait à un particulier : Votre maison menace ruine, quittez-la, de peur d'être écrasé sous ses ruines ; serait-il cruel, et pourrait-on l'accuser d'avoir tué ce particulier ? — Au contraire, il lui aurait rendu le service le plus signalé, et on devrait le récompenser. — N'est-ce pas un grand acte de charité d'indiquer le bon chemin à un voyageur qui s'égare ? — Sans aucun doute. — Que font les catholiques en disant : Hors de l'Église point de salut ? — Ils crient à tous ceux qui ne sont pas catholiques : vous êtes des voyageurs égarés ; l'Église catholique est la seule route qui conduit au ciel.

Tous les hommes sont-ils membres de l'Église ? — Non, les infidèles, les Juifs, les hérétiques, les schismatiques, les apostats et les excommuniés ne sont pas membres de l'Église.

Qu'est-ce qu'un infidèle ? — C'est celui qui n'est pas baptisé et qui ne reçoit ni l'Ancien ni le Nouveau Testament. — Pourquoi n'est-il pas membre de l'Église ? — Parce qu'il n'est pas baptisé ; c'est un enfant qui n'est pas encore au monde pour la grande famille de l'Église, puisque c'est par le Baptême que l'homme naît pour cette famille.

Qu'est-ce qu'un juif ? — C'est celui qui s'attache à la loi de Moïse, encore qu'elle soit morte. — Pourquoi le

juif n'est-il pas membre de l'Église ? — Parce qu'il n'est pas baptisé.

Qu'est-ce qu'un hérétique ? — C'est un chrétien qui s'attache avec opiniâtreté à une doctrine condamnée par l'Église, ou qui rejette opiniâtrément quelqueun des points de foi qu'elle enseigne.

Tout chrétien qui enseigne une erreur est-il hérétique ? — Non, celui qui s'attache à une erreur condamnée par l'Église n'est hérétique qu'autant que l'Église a condamné cette doctrine comme hérétique, ou qu'elle exclut de son sein ceux qui la professent. — Suffit-il, pour être entaché d'hérésie de s'attacher à une doctrine hérétique, ou de rejeter quelqueun des points de foi que l'Église enseigne ? — Non, il faut qu'il y ait opiniâtreté ; parce que l'Église, comme une tendre mère, ne chasse pas de son sein ceux qui s'égarent quand ils sont de bonne foi. — Pourquoi un hérétique n'est-il plus membre de l'Église ? — Parce qu'il a perdu la foi, et par conséquent l'espérance et la charité. Il n'existe plus aucun lien qui l'attache au corps mystique de Jésus-Christ et de l'Église.

Quels sont ceux qu'on appelle schismatiques ? — Ce sont ceux qui s'obstinent à ne pas reconnaître les pasteurs légitimes de l'Église et à leur refuser l'obéissance.

Tout chrétien qui désobéit à son curé ou à son évêque est-il schismatique ? — Non ; celui-là seul est schismatique qui ne veut pas reconnaître les pasteurs légitimes de l'Église. — Donnez un exemple ? — Un chrétien qui refuse d'obéir à son curé, parce qu'il ne le reconnaît pas comme son curé, quoi qu'il soit envoyé et institué par son évêque légitime, est schismatique. Mais s'il le reconnaît pour son curé légitime, tout en refusant de lui obéir, il n'est pas schismatique, quoi qu'il offense Dieu. — Quelle dif-

férence y a-t-il entre un hérétique et un schismatique ? — L'hérétique brise l'unité de doctrine ou de croyance et le schismatique brise l'unité de gouvernement. L'hérétique ressemble au citoyen qui n'admettrait pas la constitution ; et le schismatique à celui qui ne voudrait pas reconnaître les magistrats comme légitimes, tout en admettant la constitution.

Pourquoi le schismatique n'est-il pas membre de l'Église ? — Parce qu'il n'a plus la foi véritable. — Comment cela ? — Parce que la foi consiste à croire fermement tout ce que Dieu a révélé à son Église. Or, comme il ne veut pas reconnaître les pasteurs légitimes de l'Église, il ne reconnaît plus l'Église ; et sa foi ne reposant plus sur l'autorité de l'Église n'est plus surnaturelle. — Pourquoi encore ? — Parce que l'Église ne le reconnaît plus pour un de ses enfants, mais le regarde comme un révolté.

Comment devient-on apostat ? — On devient apostat, quand on renonce par un acte extérieur à la foi catholique, après en avoir fait profession.

Un chrétien qui se fait mahométan, juif, protestant, païen, ou qui écrit et fait connaître au public qu'il est libre penseur, est-il apostat ? — Oui. — Y a-t-il parmi nous beaucoup d'apostats ? — Oui ; tous les francs-maçons, et presque tous ceux qui sont esclaves du respect humain sont apostats, car ils s'efforcent de montrer par leurs paroles et leurs actes qu'ils ne sont pas catholiques. — Pourquoi encore ? — Parce qu'ils n'ont plus la vraie foi ; ils y ont renoncé, et il ne sont plus attachés par un lien quelconque à l'Église.

Qu'est-ce qu'un excommunié ? — C'est celui qui est privé de la participation aux biens spirituels de l'Église, en punition de quelque péché considérable.

Qu'appelle-t-on excommunication majeure ? — C'est la privation de tous les biens dont l'Église peut disposer.

— Et l'excommunication mineure ? — C'est la privation d'une partie seulement de ces biens. — Pourquoi l'excommunié n'est-il plus membre de l'Église ? — Parce que l'Église l'a retranché de son sein. — L'Église a-t-elle ce pouvoir ? — Oui, il lui est nécessaire, comme le droit qu'a un père de déshériter un fils criminel, et le droit que possède la société de condamner à mort.

Vous voyez, mes amis, quel grand bienfait Dieu vous a accordé en vous faisant naître dans le sein de l'Église catholique. Si vous n'appartenez qu'au corps de l'Église, c'est encore un très grand avantage, puisque vous n'êtes pas privés des biens spirituels dont elle dispose, et qu'elle vous considère toujours comme ses enfants. Cependant cela n'empêcherait pas votre condamnation, si au moment de la mort vous n'apparteniez pas à l'âme de l'Église, si vous n'étiez pas en état de grâce. Vous devez remercier Dieu d'être catholiques avec autant de bonheur qu'un voyageur égaré remercie son guide de l'avoir remis dans le bon chemin, qu'un homme affamé remercie celui qui le fait asseoir à une table bien servie, que le malade remercie le médecin qui lui présente des remèdes efficaces. Mais il ne servirait de rien au malade d'avoir de très bons remèdes, s'il ne voulait pas les prendre ; ni à l'homme affamé d'avoir de la nourriture en abondance, s'il ne voulait pas manger, ni au voyageur d'être placé sur une belle route, s'il ne voulait pas marcher. Écoutez donc, mes chers enfants, écoutez ce que dit l'Église, croyez ce qu'elle enseigne et faites ce qu'elle commande ; aimez-la, comme on aime la plus tendre des mères, et soyez toujours dociles à sa voix.

Napoléon disait un jour à M^{me} de Montesquiou, gouvernante du roi de Rome : « Voilà Bernadote roi, quelle gloire pour lui ! — Oui, Sire ; mais il y a un vilain revers de médaille ; pour un trône, il abdique la foi de

ses pères. — Oui, c'est très vilain ; et moi qu'on croit si ambitieux, je n'aurais jamais quitté ma religion pour toutes les couronnes de la terre. »

En confiant son fils à cette illustre dame dont il appréciait les rares vertus et la haute piété, il lui dit : « Madame, je vous confie mon enfant, sur qui reposent les destinées de la France et peut-être de l'Europe entière ; vous en ferez un bon chrétien. » Quelqu'un se permit de rire ; aussitôt le maître courroucé se retourne vers lui et l'apostrophe ainsi : « Oui, Monsieur, je sais ce que je dis, il faut faire de mon fils un bon chrétien, car autrement il ne serait pas bon français. »

HUITIÈME SOIRÉE.

CARACTÈRES DE LA VÉRITABLE ÉGLISE. — SON UNITÉ.

Il ne peut exister qu'une seule véritable religion, et par conséquent une seule Église, et il faut être membre de cette Église pour avoir part au royaume des cieux : car celui qui n'a pas l'Église pour mère ne saurait avoir Dieu pour père. Il nous importe donc grandement, mes amis, de distinguer la véritable Église de toutes les sociétés fausses qu'on appelle sectes.

Comment nomme-t-on la véritable Église de Jésus-Christ pour la distinguer des autres sociétés qui en prennent le nom ? — La véritable Église de Jésus-Christ se nomme l'Église catholique, apostolique et romaine.

Dieu a-t-il donné des marques ou des caractères propres à faire reconnaître la véritable Église par tous les hommes ? — Il le fallait bien : puisque Dieu veut

sauver tous les hommes, il devait faire connaître à tous le chemin du salut, or, ce chemin est l'Église. — Que pensez-vous de ceux qui prétendent que la véritable Église peut être invisible ? — Qu'ils mettent Dieu en contradiction avec lui-même. — Comment cela ? — Parce que d'un côté, Dieu ordonne à tous les hommes d'entrer dans son Église, et que d'un autre côté, si l'Église n'était pas toujours visible, les hommes ne pourraient la reconnaître, y entrer et se sauver ; Dieu exigerait une chose impossible.

Quelles sont les marques ou caractères de la véritable Église ? — Les marques de la véritable Église sont d'être une, sainte, catholique, apostolique et romaine.

Comment savez-vous que tels sont ses véritables caractères ? — La foi nous l'enseigne ; nous lisons dans le concile de Constantinople : *Je crois l'Église une, sainte, catholique et apostolique.*

Pourquoi dites-vous que l'Église est une ? Parce que tous les fidèles qui la composent ont la même foi, le même chef et les mêmes sacrements.

Que veulent dire ces paroles : *ont la même foi* ? — Elles signifient que tous les catholiques croient les mêmes vérités, en même temps et dans tout l'univers. — Comment savez-vous que la véritable Église doit avoir la même foi, ou l'unité de la foi ? — Saint Paul l'enseigne, en disant qu'il n'y a qu'un seul Dieu, une seule foi, un seul Baptême. — A quoi compare-t-il l'Église ? — Au corps humain ; quoiqu'il y ait plusieurs membres, il n'y a néanmoins qu'un seul corps, parce que tous les membres sont unis et animés par un seul et même esprit. — Que disent tous les saints Pères ? — Que l'Église est une société d'où sont bannis tous les hérétiques et les schismatiques. — A quoi comparent-

ils l'Église pour marquer son unité ? — A l'arche de Noé : quiconque ne fut point enfermé dans l'arche, périt par le déluge ; à une source qui est toujours une, quoique plusieurs ruisseaux en découlent ; à un arbre qui n'a qu'un tronc et une racine, bien qu'il ait beaucoup de branches ; au soleil qui est toujours un, encore qu'il répande une infinité de rayons. — A quoi comparent-ils les sectes ou les sociétés qui ne sont pas l'Église ? — Au ruisseau qui se sépare de la source et qui tarit ; à la branche qui se détache de l'arbre et se dessèche ; au rayon de lumière qui se sépare du soleil et qui s'évanouit.

Pourquoi l'Église doit-elle être une ? — Parce que Dieu est un ; et l'Église formée à son image doit ressembler à la société créée. — Pourquoi la société des trois personnes divines est-elle une ? — Parce qu'elles ont la même intelligence et la même volonté. — Pourquoi Dieu veut-il que l'Église ait l'unité de foi et de gouvernement ? — Afin que les fidèles aient la même intelligence par l'unité de la foi, et la même volonté par l'unité du gouvernement. — Une société quelconque peut-elle subsister sans l'unité de doctrine et de gouvernement ? — Impossible : Si les citoyens peuvent impunément rejeter quelques-uns des articles de la constitution qui les régit, ou se choisir des chefs différents, tout aussitôt la nation est divisée en plusieurs fractions et la guerre civile ne tarde pas à éclater.

Que signifient ces paroles : *ont le même chef* ? — Elles constatent que tous les fidèles ont le même chef invisible qui est Jésus-Christ, et les mêmes chefs visibles qui sont le Pape et les autres pasteurs unis au Pape. — Pourquoi les fidèles doivent-ils avoir le même chef ? — Afin qu'il y ait dans l'Église unité de gouvernement. Dans un royaume, il ne faut qu'un roi, dans

un département un seul préfet, dans une commune un seul maire, dans une famille un seul chef. — Qu'arriverait-il, s'il y en avait deux ? — Ils se diviseraient et l'un chercherait à supplanter l'autre.

Pourquoi dites-vous : *ont les mêmes sacrements* ? — Parce que dans la véritable Église tous les fidèles reçoivent également les sacrements que Jésus-Christ a institués.

L'Église romaine a-t-elle l'unité de doctrine et de gouvernement ? — Il n'y a aucun doute : les catholiques romains croient partout les mêmes vérités et sont soumis aux mêmes chefs. — Comment le savez-vous ? — De deux manières : en lisant les livres qui traitent de la doctrine et du gouvernement de l'Église romaine et qui sont entre les mains de tous, et en ajoutant foi au témoignage des hommes éclairés. — Êtes-vous certain que ces hommes éclairés ne vous trompent pas ? — Il est impossible que tant d'hommes s'accordent pour tromper sur des points aussi graves. — Pourquoi les protestants reprochent-ils aux catholiques d'être intolérants ? — Parce que les catholiques ne veulent pas admettre dans leurs rangs ceux qui professent une doctrine différente de la leur. — Qu'est-ce que cela prouve ? — Que les protestants reprochent aux catholiques de professer toujours la même doctrine. — Ne leur reprochent-ils pas aussi d'obéir à un souverain étranger ? — Oui, et ils avouent par là que tous les catholiques sont soumis au même chef.

Trouve-t-on dans l'Écriture que Jésus-Christ ait plusieurs royaumes, plusieurs troupes, ou plusieurs corps mystiques ? — Non, il n'est jamais question que d'un seul royaume, d'un seul troupeau, d'un seul corps mystique. — Que prouve ce fait ? — Qu'il n'y a qu'une seule véritable Église, qui est le royaume, le troupeau et le corps mystique de Jésus-Christ.

Certains catholiques n'ont-ils pas des doctrines différentes les uns des autres ? — Oui, sur des points très accessoires et qui ne touchent point à l'essentiel de la doctrine. Par exemple : Jésus a-t-il institué médiatement ou immédiatement tous les sacrements ? Les enfants morts sans baptême souffrent-ils dans l'autre monde ? Les catholiques sont libres d'admettre l'un ou l'autre sentiment.

Les protestants ont-ils l'unité de doctrine ? — Ils sont tellement divisés qu'un de leurs ministres a dit qu'il pourrait écrire sur l'ongle du pouce toutes les vérités admises par les protestants ; en sorte qu'il y a autant de croyances que d'individus. Les uns disent que Jésus-Christ est Dieu ; les autres qu'il n'est qu'un philosophe, et d'autres encore que ce n'est qu'un personnage fabuleux.

Les protestants ont-ils l'unité de gouvernement ? — Ils n'en ont pas même l'ombre, et ils ne peuvent pas l'avoir. — Pourquoi cela ? — Parce qu'ils admettent le libre examen pour principe fondamental : Or, si chacun est libre de croire ce qu'il veut, il doit être libre de faire ce qu'il croit. D'où il suit qu'aucun ministre n'a le droit de commander aux autres. — Peuvent-ils former une église ? — Non ; car une église est une société ; et pour qu'il y ait société, il faut que les uns aient le droit de commander, et les autres le devoir d'obéir. — A qui donc ressemblent-ils ? — A une réunion d'enfants perdus qui n'ont ni père ni mère pour les conduire ; à un régiment sans chefs, à un peuple sans roi, sans président, sans magistrats. Il n'y a ni famille, ni régiment, ni nation, lorsqu'il n'y a aucun lien de dépendance entre les membres. — Suffit-il pour former un édifice de placer des pierres les unes à côté des autres ? — Non, il faut les unir par du ciment ou du mortier. — Quel est le lien qui unit les membres d'une

société ? — L'autorité d'une part et la subordination de l'autre.

Les protestants possèdent-ils l'unité ? — C'est impossible ; ils ne forment pas une église ; et le néant n'a aucune propriété. — N'ont-ils pas la charité ? — La charité ne saurait former une société ; il faut l'autorité et la soumission ; et ces deux choses ne peuvent exister avec le libre examen. Trois commerçants vont trouver un notaire et le prient d'écrire un traité de commerce qu'ils ont fait entre eux, et de le terminer par cet article : chaque sociétaire sera libre d'interpréter le présent traité selon les lumières de sa propre raison. Une telle société est illusoire, le dernier article du traité détruit tous les autres. — Ne peut-on pas dire que toutes les églises protestantes forment une seule église ? — Non ; car chaque communauté ou chaque prétendue église a sa doctrine particulière, et aucun ministre n'a le droit de commander aux autres. — Comment donc sont-ils unis ? — Ils sont unis par la queue comme les renards de Samson, pour faire la guerre à la véritable Église.

L'Église grecque est-elle une ? — Non ; il est des grecs qui rejettent certains points essentiels de la foi, tels que la procession du Saint-Esprit par le Père et le Fils, et la primauté du Pontife romain. — Ont-ils l'unité de gouvernement ? — Non ; ils n'ont pas un seul chef pour tous ; les uns dépendent du patriarche de Constantinople ; et les autres dépendent d'un synode qui siège à Moscou, et dont le président est un colonel de cavalerie, aide de camp de l'empereur.

L'unité de l'Église n'est-elle pas une cause de division et de guerre parmi les chrétiens ? — C'est au contraire un principe d'union et de concorde. — Comment cela ? — Parce que l'unité de doctrine produit l'union des intelligences, et l'union des intelligences conduit

nécessairement à l'union des cœurs. Toutes les guerres sont des guerres religieuses ; elles proviennent d'un désaccord sur la doctrine ou les principes.

Pourriez-vous nous dire pourquoi l'on a imaginé le système métrique ? — Pour mettre fin aux divisions et aux procès que la diversité de poids et de mesures excitait sans cesse entre les citoyens dans leurs transactions commerciales, l'arpent de terre, la toise, l'aune n'étant pas les mêmes par toute la France. — Si les hommes n'ont pas la même mesure pour évaluer leurs actions pourront-ils s'entendre ? — Non ; les uns appelleront bien ce que d'autres appelleront mal. — Quelle mesure doit servir à évaluer nos pensées, nos sentiments et nos actions ? — C'est la doctrine de Jésus-Christ. — Mais si les chrétiens sont en désaccord sur cette mesure, c'est-à-dire sur la doctrine, pourront-ils s'accorder dans la pratique ? — Pas plus que deux hommes ne s'entendraient sur la contenance d'un terrain que l'un mesurerait à la toise de six pieds de roi et l'autre à la toise de Lorraine.

Quelle est la source de la guerre civile ? — Ce sont les divisions politiques. — D'où proviennent ces divisions ? — De ce que les hommes n'ont pas la même doctrine politique. — Quels sont donc les hommes qui détruisent l'union des cœurs et des volontés et amènent le désordre et la guerre ? — Tous ceux qui détruisent l'unité de doctrine ou de gouvernement, tels que les hérétiques et les schismatiques.

De quoi les protestants et les incrédules accusent-ils encore les catholiques ? — De ne pas vouloir conformer leur croyance à l'esprit du siècle, c'est-à-dire de ne pas vouloir la changer. — Est-il permis de changer la doctrine que Jésus-Christ a enseignée ? — Non, saint Paul ordonne aux chrétiens de dire anathème à quiconque annoncerait une doctrine autre que celle

de Jésus-Christ, fût-ce même un ange, et il suffit de rejeter un seul article de foi pour ne pas être membre de l'Église. — Pourquoi n'est-il pas permis de changer un seul point de la doctrine ? — Parce que ce qui est vrai une fois est vrai toujours, et que l'erreur ne peut jamais devenir la vérité. — Si quelqu'un vous disait : Mon ami, je veux bien vivre en paix avec vous, à condition que vous croirez que deux fois deux font cinq ou ne font pas quatre ; pourriez-vous accepter cette condition ? — Jamais ; il me sera toujours impossible de croire que deux fois deux font cinq, ou ne font pas quatre. — Lorsque les protestants nous disent : Nous serons des vôtres, si vous voulez rejeter la confession et le dogme de la présence réelle dans l'Eucharistie ; pouvons-nous accepter à cette condition ? — Pas plus que celle dont nous venons de parler. — Pourquoi ? — Parce que nous sommes aussi certains que la confession est d'institution divine et que Jésus-Christ est réellement présent dans l'Eucharistie, que nous sommes certains que deux fois deux font quatre. — Pouvons-nous, pour plaire aux hommes, renoncer à des vérités que Dieu a formellement révélées ? — Pas plus que nous ne pouvons rejeter les principes constitutifs des sciences humaines.

Les catholiques sont intolérants pour les doctrines et ils doivent l'être. Peuvent-ils l'être pour les personnes ? — Au contraire, ils doivent aimer tous les hommes, même leurs ennemis. — Pourquoi donc les catholiques ont-ils condamné les hérétiques à être brûlés ou pendus ? — Parce que leurs doctrines étaient subversives de la société. — Est-il permis au pouvoir civil de proscrire de pareilles doctrines et de punir ceux qui les propagent ? — Oui, de la même manière qu'il peut et même qu'il doit empêcher la substitution du poison au pain ou à la viande et punir ceux qui débitent l'un pour

l'autre. Les mauvaises doctrines tuent les âmes comme le poison tue le corps.

Que pensez-vous donc de l'inquisition ? Vous approuvez donc ceux qui brûlent les hérétiques ? — J'approuve tout pouvoir civil qui condamne aux peines, en usage dans le temps et dans le pays, tous ceux qui attaquent la société. — Vous voudriez donc voir revivre l'inquisition ? — Mais elle existe toujours. — Vous m'étonnez ! Dans quel pays existe-t-elle ? — Dans tous les pays ? — Qu'entendez-vous donc par l'inquisition ? — J'entends la répression du crime que commettent ceux qui enseignent et propagent des doctrines anti-sociales. — Le gouvernement a-t-il le droit d'exercer l'inquisition ? — Oui, c'est son droit et son devoir, — 1° parce que tout pouvoir doit veiller à la conservation de la société. — Vous condamnez donc la liberté de la presse ? — De la mauvaise presse, oui ; de la bonne, jamais. — Qu'entendez-vous par la mauvaise presse ? — J'entends tout écrit qui attaque la vérité, et plus directement les vérités fondamentales de la société.

Rejetez-vous aussi la liberté de conscience ? — Je réponds d'abord que personne n'a le droit de professer l'erreur, comme personne n'a le droit de s'empoisonner ; et quiconque publie et propage des doctrines erronées se rend coupable comme celui qui répand du poison.

Les tyrans ont donc eu raison de proscrire le christianisme et ceux qui en faisaient profession, puisqu'ils le regardaient comme une doctrine erronée et subversive de la société ? — Non ; les tyrans se sont rendus très-coupables, parce qu'ils n'ont jamais cru le christianisme faux, subversif de la société, ni les chrétiens de mauvais citoyens. — Que disaient-ils des chrétiens ? — Qu'on ne les voyait ni au spectacle ni dans leurs temples, mais qu'il n'y avait aucun crime à leur reprocher.

Quelles sont donc les conditions à observer par le pouvoir civil avant de proscrire une doctrine comme antisociale ? — Il faut : 1° qu'il examine cette doctrine avec la plus sérieuse attention ; et 2° qu'il soit convaincu qu'elle est contraire au bien de la société. — Peut-on croire que des princes, après avoir examiné sérieusement la doctrine catholique, soient convaincus qu'elle est contraire au bien de la société ? — Non ; car, pour peu qu'on étudie la doctrine catholique, on reste bientôt convaincu de son utilité, de sa vérité et de sa divinité. — D'où vient que certains gouvernements combattent l'Église catholique ? — Parce que sa doctrine est opposée aux principes des sociétés modernes. Or, ces principes sont faux. La doctrine catholique combat tout à la fois le despotisme et la tyrannie, la licence et l'anarchie. D'où il suit qu'elle doit avoir pour ennemis les tyrans et les despotes, les auteurs de désordres et d'injustices.

Le pouvoir civil ne doit donc jamais accorder la liberté de la presse et de la pensée ? — Non, parce que les hommes, par suite du péché originel, sont plus portés au mal qu'au bien ; et par conséquent une semblable liberté dégènera toujours en licence. — Pourquoi donc Dieu a-t-il créé l'homme libre ? — Il a créé l'homme libre pour faire le bien et non pour faire le mal. Dieu lui-même est infiniment libre, et cependant il n'a pas la liberté du mal.

En 1830, une horrible famine désola l'Irlande, au point qu'un grand nombre de personnes moururent de faim. Dans cette extrémité, de riches protestants disaient aux catholiques : Faites-vous protestants, nous vous donnerons du pain. Ces pauvres et courageux catholiques répondirent : Nous aimons mieux mourir de faim que de renoncer à notre foi. — Voilà, mes enfants, des héros chrétiens, de vrais martyrs.

Imitons-les, et, s'il le faut, endurons tous les tourments plutôt que de cesser d'être les enfants de l'Église catholique.

Lors de l'affreux massacre de la Saint-Barthélemy, Jean Hennuyer, évêque de Lisieux, à qui le lieutenant du roi vint communiquer l'ordre qu'il avait reçu de faire périr tous les huguenots de cette ville, lui répondit : « Vous n'exécuterez point ces ordres cruels ; ceux que vous voulez égorger sont mes brebis ; ce sont, il est vrai, des brebis égarées, mais je travaille à les faire rentrer dans la bergerie. Je ne vois pas dans l'Évangile que le pasteur doive laisser répandre le sang de ses brebis ; j'y lis, au contraire, qu'il doit verser son sang pour elles. » Il ajouta qu'on avait surpris la religion du roi, et qu'il ne doutait pas que ce prince n'approuvât son refus. Non content de ces paroles, il donna un acte de son opposition. Ainsi les calvinistes de Lisieux durent leur salut à ce saint évêque. Le roi lui-même approuva cette conduite.

Quel fut le nombre des huguenots mis à mort dans cette circonstance ? — Les protestants le portent à 15,168 ; mais ils n'ont pu en compter que 786 désignés par leurs noms. — Est-il vrai que ce coup d'état doit être imputé à l'Église catholique ? — C'est une calomnie forgée par les protestants et les libres-penseurs. Aucun ecclésiastique n'y a pris part, à l'exception d'un prêtre qui fut tué dans son lit comme huguenot. C'est le pouvoir civil seul qui est responsable de ce fait.

NEUVIÈME SOIRÉE.

DE LA SAINTETÉ DE L'ÉGLISE.

Pourquoi dites-vous que l'Église est sainte ? — L'Église est sainte, parce que Jésus-Christ son chef est la source de toute sainteté, que sa doctrine, ses sacrements et le culte qu'elle rend à Dieu nous sanctifient, qu'il y a des saints dans l'Église et jamais hors de l'Église.

Qu'est-ce que la sainteté ? — C'est l'état d'une âme en possession de la grâce sanctifiante ou de la vie surnaturelle et divine. — Pourquoi Jésus-Christ est-il la source de toute sainteté ? — Parce qu'il est le principe de la vie divine et que c'est de lui et par lui que cette vie se répand dans les âmes. Je suis venu, a-t-il dit, pour qu'ils aient la vie avec plus d'abondance. — Comment la doctrine de l'Église est-elle sanctifiante ? — En communiquant une lumière et une force surnaturelles à l'intelligence et à la volonté. — Comment les sacrements peuvent-ils sanctifier ? — En faisant couler dans les âmes la vie divine, dont ils sont les canaux. — Comment le culte sanctifie-t-il ? — En faisant produire des actes de toutes les vertus, et en attirant les grâces et les bénédictions de Dieu. — Pourquoi y a-t-il toujours des saints dans l'Église et jamais hors de l'Église ? — Parce que l'Église n'a été établie que pour former des saints, et que si elle n'en formait plus, elle cesserait d'exister ; et pour être saint, il faut au moins appartenir à l'âme de l'Église.

Quelles marques font connaître la sainteté de l'Église ? — 1° L'expérience des personnes avec lesquelles on vit ; 2° l'expérience personnelle ; 3° la pratique de vertus évangéliques ; 4° les miracles. — Com-

ment l'expérience des autres prouve-t-elle que l'Église est sainte ? — Parce que ceux qui pratiquent sa doctrine ont la santé et la vie de l'âme. — Qui peut assurer qu'ils ont la vie de l'âme ? — Ils le disent eux-mêmes et il est facile de le voir ; de même que la santé du corps se manifeste par certains signes extérieurs, la santé ou la vie de l'âme, se révèle au dehors de mille manières, mais surtout par la joie, la paix et la sérénité. — Comment l'expérience personnelle apprend-elle que l'Église romaine est sainte ? — En observant fidèlement sa doctrine, le catholique sent la vie couler dans son âme à peu près de la même manière que l'homme sent la vie couler dans ses membres, quand il est en bonne santé ; en un mot il se sent heureux. — En est-il ainsi de tous les catholiques ? — Assurément. — Comment le savez-vous ? — Parce qu'on n'a jamais vu un catholique désirer mourir dans un autre culte ou quitter la doctrine de l'Église romaine sur le point de mourir, et que très souvent l'on voit des hérétiques désirer mourir dans le sein de cette Église, et au moment de la mort renoncer à l'hérésie ou au schisme, pour se faire catholiques romains. Quand la vie du corps leur échappe, ils sentent qu'ils ne peuvent trouver la vie de l'âme que dans l'Église romaine. — Comment la pratique des vertus évangéliques montre-t-elle que l'Église romaine est sainte ? — Parce que ce n'est que dans l'Église romaine qu'on pratique la charité parfaite selon que l'a enseignée Notre-Seigneur. — En quoi consiste cette charité ? — A nous aimer tous comme Jésus-Christ nous a aimés. — Comment Jésus-Christ nous a-t-il aimés ? — En se sacrifiant personnellement pour nous durant toute sa vie. — Quels sont ceux qui aiment comme Jésus-Christ ? — Ceux qui renoncent à tout pour se dévouer au soulagement spirituel et temporel du prochain, comme font les

bons prêtres, les missionnaires, les religieux et les religieuses qui ont l'esprit de leur état, et les laïques vraiment dévoués. — A quelle marque reconnaît-on les vrais disciples de Jésus-Christ? — A la charité évangélique; Jésus-Christ a dit: « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés, afin que le monde connaisse que je vous ai envoyés. » — En dehors de l'Église romaine, trouve-t-on des personnes qui sacrifient leurs biens, leur repos, leur santé, leur réputation et leur vie même? — Pas une seule. — Qu'est-ce que cela prouve? — Que l'Église romaine seule possède le caractère de la sainteté, puisque seule elle produit les vrais disciples de Jésus-Christ.

Comment les miracles font-ils connaître que l'Église romaine est sainte? — Parce que Jésus-Christ a promis le don des miracles à ceux qui croiront en son nom. — Est-il certain qu'il s'est fait des miracles dans l'Église romaine? — C'est un fait qu'on ne saurait révoquer en doute: depuis les apôtres jusqu'à nous des saints, ont opéré des prodiges éclatants, saint Grégoire, saint Nicolas, saint Martin, saint Dominique, saint François d'Assise, saint François Xavier, saint Alphonse de Liguori. — Comment ces miracles prouvent-ils la sainteté de l'Église? — 1^o Ils constatent que l'Église romaine est la véritable Église; car si elle était fausse, Dieu ne l'autoriserait pas par des miracles. Or, la véritable Église est sainte; donc l'Église romaine est sainte. 2^o La puissance des miracles n'est ordinairement accordée qu'à la sainteté; il répugne que Dieu emploie en ses œuvres des instruments de péché; et puisqu'on ne trouve de vrais miracles que dans l'Église romaine, il faut conclure que les éléments de la véritable sainteté ne se trouve que dans cette seule Église.

Si l'Église romaine est sainte, comme vous le dites,

d'où viennent donc tant de désordres et de crimes parmi ses enfants ? — De la fragilité et de la malice des hommes. L'Église romaine est sainte, c'est-à-dire qu'elle possède la source de la sainteté ou de la vie surnaturelle ; nous n'avons pas dit que tous les catholiques sont des saints. — A quoi Jésus-Christ compare-t-il son Église ? — A une hôtellerie.

Un homme, dit-il, descendait de Jérusalem à Jéricho ; il tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent de ses biens, et l'ayant couvert de plaies, le laissèrent à demi-mort. Un prêtre qui suivait le même chemin vit cet homme et passa outre ; un lévite en fit autant. Arrive un samaritain qui, le voyant, s'approche de lui, et touché de compassion, il verse de l'huile et du vin sur ses plaies, le charge sur sa monture et le conduit dans une hôtellerie. Il donne deux deniers au maître d'hôtel et lui dit : Ayez soin de lui, ce que vous aurez dépensé en plus, je vous le rendrai à mon retour.

Quel est ce voyageur qui tombe entre les mains des voleurs ? — C'est le genre humain qui marche vers l'éternité. — Quels sont les voleurs qui l'attaquent ? — Ce sont les démons qui dans la personne d'Adam ont dépouillé le genre humain de tous les biens surnaturels, l'ont dégradé dans son âme et dans son corps, dans son intelligence et dans sa volonté, et l'ont laissé à demi-mort. — Quel est ce prêtre et ce lévite qui suivant le même chemin, voient ce malheureux et passent outre sans lui porter secours ? — Ce sont le sacerdoce patriarcal et le sacerdoce lévitique, qui, éclairés par les écrits de Moïse et des prophètes, ont vu les maux et les misères du genre humain, et ont passé outre, parce qu'ils n'avaient pas en main le remède qui devait le guérir. — Quel est le charitable Samaritain ? — C'est Jésus-Christ lui-même : les Juifs l'appelaient samaritain. Il s'est

fait homme, a voyagé par le monde et suivi la même route que le genre humain Il le voit dépouillé de ses biens, couvert de plaies et demi-mort. Touché de compassion, il verse sur ses plaies le vin de la mortification et l'huile ou l'onction de sa grâce, le charge sur ses épaules et le dépose dans une hôtellerie, dans l'Église catholique. — Quel est le maître d'hôtel ? — Le sacerdote catholique à qui Jésus-Christ donne, pour soigner le genre humain, deux deniers, l'amour de Dieu et l'amour du prochain, et à son dernier avènement il lui rendra le reste.

Ainsi l'Église catholique est une sorte d'hôpital établi pour guérir les maladies de l'âme, ou pour sauver les pécheurs. Quelle fin s'est proposée Jésus-Christ en fondant son Église ? — De continuer son œuvre qui est de sauver les âmes. — Doit-on s'étonner qu'il y ait des malades dans un hôpital ? — On devrait au contraire s'étonner qu'il n'y en eût pas. — Quels sont les médecins et les infirmiers de cet hospice ? — Ce sont les pasteurs de l'Église. — Doit-on s'étonner de voir quelquefois les médecins et les infirmiers tomber malades eux-mêmes ? — Il serait plus étonnant, au contraire, qu'ils ne le fussent jamais. — Un chrétien raisonnable peut-il être surpris de voir des pécheurs et même des prêtres scandaleux dans l'Église ? — Pas plus que de voir des malades dans un hospice, des médecins et des infirmiers tomber malades.

Jésus-Christ n'a-t-il pas montré qu'il y aura des justes et des pécheurs dans son Église ? — Oui, dans la parabole de l'ivraie qu'il explique ainsi lui-même : Le champ du père de famille, c'est l'Église ; le bon grain, les justes ; l'ivraie, les pécheurs. Au temps de la moisson, à la fin du monde, les moissonneurs, les anges amasseront le bon grain et le porteront sur le grenier, et jetteront l'ivraie au feu.

Est-il vrai que c'est dans l'Église qu'on rencontre les plus grands scandales ? — Non, car il est certain que l'Église catholique procure aux chrétiens les plus efficaces moyens pour réprimer leurs passions ; mais les scandales des chrétiens ont plus d'éclat, parce qu'une tache légère se fait remarquer sur un habit blanc, tandis que les plus grossières souillures ne se voient pas sur un vêtement sale. Qu'une hutte de sauvage soit renversée, on n'en dit mot ; mais que la flèche de Strasbourg tombe ; on en parlera partout.

Le protestantisme a-t-il le caractère de sainteté ? — Non, il n'est saint ni dans son auteur, ni dans sa doctrine, ni dans son culte. — Quels en sont les auteurs ? — Luther et Calvin. — Qu'est-ce que Luther ? — C'est un allemand, né en 1483, de parents catholiques, qui se fit religieux augustin à vingt-trois ans, et prononça ses vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. A trente-cinq ans, il foula aux pieds ses vœux, et se maria à une religieuse qu'il avait enlevée de son couvent. Alors il se mit à décrier les indulgences et publia un écrit qui renfermait beaucoup d'erreurs. Des Docteurs le réfutèrent ; et il en appela au Pape, promettant de se soumettre à son jugement. Le Pape le condamna ; il en appela du Pape mal informé, au Pape mieux informé, puis du Pape au Concile général, et le Concile général de Trente le condamna. Il vomit les plus grossières injures contre le Pape, et excita une guerre de pillage et de dévastation qui dura trente ans, la guerre des paysans, qui prétendaient que tous les biens devaient être communs comme au temps des apôtres. Il fit une religion à sa mode et ses disciples en inventèrent à leur tour, et du vivant de Luther, on comptait déjà parmi les luthériens trente-quatre religions différentes. Il abolit le sacerdoce, prétendant que tous les chrétiens sont prêtres ; il nia le purgatoire, le sacrifice de la

messe, le culte des saints, la confession, le jeûne et l'abstinence, en un mot, tout ce qui contrarie la nature et sanctifie les fidèles. Aussi avoue-t-il que le diable lui apparaissait et lui donnait des leçons.

Comment doit-on regarder Luther ? — Comme un hérétique qui n'a pas écouté l'Église. — Que dit Jésus-Christ de celui qui n'écoute pas l'Église ? — Qu'on doit le regarder comme un païen et un publicain. — N'est-il pas aussi schismatique ? — Évidemment, puisqu'il s'est séparé de l'Église universelle, quoiqu'il avoue qu'il n'est pas permis de s'en séparer pour quelque cause que ce soit.

Pourquoi Luther a-t-il inventé une religion ? — Parce que la religion catholique était alors la religion de tous les honnêtes gens, et qu'il en fallait une autre pour les autres. — Quels furent ceux qui embrassèrent les premiers la réforme de Luther ? — Tous ceux qui ne voulurent plus jeûner, se confesser, assister à la messe, mais se livrer sans frein à toutes leurs inclinations sensuelles.

Quel était Calvin ? — Il était français ; il naquit en 1509 à Noyon, d'un tonnelier catholique, et sans jamais avoir été prêtre, il fut pourvu d'une cure. Il embrassa la doctrine de Luther sur laquelle il renchérit. Il se rendit à Bâle en Suisse, et plus tard à Genève, pour dogmatiser avec plus de liberté. Il fit brûler vif Michel Servet, parce que ce sectaire ne pensait pas comme lui sur la Trinité. Il parlait aussi grossièrement que Luther, et il est mort d'une maladie horrible et honteuse.

La doctrine de Luther et de Calvin est-elle sainte ? — Cela ne se peut ; car elle fait de Dieu un tyran qui punit les hommes du mal qu'il opère lui-même en eux. — Ses partisans y trouvent-ils la paix ou la vie ? — Ceux qui sont revenus au catholicisme avouent qu'ils n'ont jamais joui de la paix de la conscience et que c'est pour

posséder cette paix qu'ils se sont faits catholiques. — Trouve-t-on chez les protestants la pratique de la charité évangélique ? — Quelques-uns donnent des sommes considérables pour propager la secte, mais on n'en connaît aucun qui se soit sacrifié lui-même personnellement pour ses frères. — Quels sont ceux d'entre les protestants qui se font catholiques ? — Presque toujours les plus instruits, les plus pieux, les plus charitables et les plus honnêtes. — Quels sont, au contraire, ceux d'entre les catholiques qui se font protestants ? — Ceux qui aiment à manger de la viande tous les jours, à ne pas jeûner, à ne plus se confesser et à vivre à peu près au gré de leurs passions. — Quelle différence voyez-vous entre un bon protestant et un mauvais catholique ? — Je n'en vois aucune. — Y a-t-il chez les protestants des saints qui fassent des miracles ? — Non; ils disent que par humilité ils n'en veulent pas faire. Luther disait qu'il n'avait pas été envoyé pour faire des miracles, mais pour prêcher.

Les grecs schismatiques ont-ils le caractère de la sainteté ? — Il ne le semble pas ; car ceux qui sont instruits et qui ont le courage de renoncer à leurs emplois et à leurs dignités pour entrer dans le sein de l'Église, avouent qu'ils n'avaient pas auparavant la paix de la conscience — Trouve-t-on chez eux le dévouement personnel et des miracles ? — Ni l'un ni l'autre. Tous les grecs schismatiques sont abâtardis et plongés dans l'ignorance, l'égoïsme, et la paresse. Ils n'ont ni sœurs d'école, ni sœurs de charité. S'ils sont chrétiens de nom, par la conduite ils sont mahométans.

DIXIÈME SOIRÉE.

DE LA CATHOLICITÉ ET DE L'APOSTOLICITÉ DE L'ÉGLISE.

Pourquoi l'Église est-elle appelée catholique, c'est-à-dire universelle ? — Parce que la véritable Église de Jésus-Christ est répandue par toute la terre.

Pourquoi l'Église doit-elle être catholique ? — Parce que les prophètes l'ont annoncé, Jésus-Christ l'a promis et les apôtres ont accompli la prédiction et la promesse. — Que disent les prophètes ? — Qu'Israël fleurira, germera et remplira l'univers (Isaïe). La petite pierre que Daniel a vue se détacher de la montagne est devenue elle-même une montagne remplissant toute la terre. — Qu'a dit Jésus-Christ ? — Il a ordonné à ses apôtres d'aller prêcher l'Évangile jusqu'aux extrémités du monde. — Qu'ont fait les apôtres ? — Ils ont obéi à Jésus-Christ, et se sont répandus par toute la terre. — Que dit saint Augustin à ce sujet ? — Que la vraie Église est appelée catholique non-seulement par ses membres, mais encore par les hérétiques. Lorsqu'ils parlent de l'Église de Jésus-Christ, ils sont obligés pour être compris, de l'appeler l'Église catholique. — Que dit saint Cyrille de Jérusalem ? — Lorsque vous entrez dans une ville, ne demandez pas seulement où est la maison de Dieu car les hérétiques appellent de ce nom, qu'ils profanent, le lieu de leurs assemblées ; ne demandez pas seulement où est l'Église, mais bien où est l'Église catholique, car c'est là son propre nom. — Que dit saint Patient ? — Chrétien est mon nom, et catholique est mon surnom.

Comment les Pères raisonnaient-ils contre les hérétiques ? — Ils leur disaient : Vous n'êtes pas la vraie

Église, vous n'avez des prosélytes que dans une province ou dans un pays. Or, la véritable Église doit être catholique, c'est-à-dire répandue par toute la terre. — Pourquoi l'Église doit-elle être universelle ? — Parce que Dieu veut le salut de tous les hommes ; il faut donc que tous les hommes puissent en devenir membres, puisque hors de l'Église point de salut. — L'Église était-elle catholique avant Jésus-Christ ? — Oui, dans un sens ; elle se composait du peuple juif et des vrais croyants répandus parmi les Gentils.

L'Église romaine est-elle catholique ? — Sans aucun doute ; elle est répandue partout, dans les cinq parties du monde. — Quel est le nombre des catholiques romains ? — A peu près de 200,000,000 ; la cinquième partie des habitants de la terre. — Tous les catholiques romains reconnaissent-ils le même chef ? — Oui, tous lui sont soumis ainsi qu'aux évêques institués par lui. — Les protestants ne sont-ils pas aussi répandus dans tous les pays ? — Non, et quand ils le seraient, leur société ne serait pas catholique, puisqu'ils forment autant d'églises différentes qu'ils sont de protestants ; chacun croit ce qu'il veut ; en Angleterre ils ont pour chef une papesse, la reine Victoria, en Prusse le roi Guillaume etc., etc. — Les protestants d'un pays ne forment-ils pas une Église ? — Non, il n'y a pas d'Église là où il n'y a pas d'autorité. — Les bouddhistes des Indes ne sont-ils pas plus nombreux que les catholiques romains ? — Quand ils seraient un milliard, ils ne seraient pas catholiques : 1^o parce qu'ils ne sont pas répandus dans tous les pays ; 2^o parce qu'ils sont divisés ou fractionnés en une multitude de sectes différentes. Or, quelque grande que soit une fraction, elle ne vaut jamais l'unité. — Connaît-on toutes les sectes qui divisent le protestantisme ? — C'est impossible ; il y en a presque autant que d'individus. On ne trouve-

rait pas douze protestants qui aient la même croyance.

L'Église grecque schismatique est-elle répandue par toute la terre ? — Il s'en faut bien ; et de plus elle ne forme pas une seule église ; il y a plusieurs chefs et tous n'ont pas la même foi.

Comment l'Église est-elle apostolique ? — En ce que l'Église conserve la doctrine des apôtres et que le Pape et les évêques qui la gouvernent ont succédé aux apôtres sans interruption.

Combien faut-il de conditions pour que l'Église soit apostolique ? — Deux ; il faut 1° qu'elle conserve la doctrine des apôtres, et 2° qu'elle soit gouvernée par des pasteurs qui ont succédé légitimement aux apôtres. Si l'une de ces deux conditions fait défaut, elle n'est pas apostolique.

Pourquoi l'Église doit-elle être apostolique ? — Parce qu'elle doit croire la doctrine enseignée par les apôtres, puisque Jésus-Christ les a chargés d'enseigner toutes les nations. Ils sont les fondateurs de l'Église catholique, en s'appuyant sur Jésus-Christ, l'unique fondement. — Une société religieuse qui n'enseigne pas la doctrine de Jésus-Christ peut-elle être la véritable Église ? — Non. — Que recommande saint Paul aux évêques qu'il a établis ? — De garder précieusement le dépôt de la foi, c'est-à-dire toute la doctrine de Jésus-Christ, enseignée par les apôtres.

Pourquoi faut-il que les évêques soient les successeurs des apôtres ? — Parce que c'est le seul moyen de reconnaître ceux qui sont légitimes de ceux qui ne le sont pas. De même que les apôtres ont été envoyés par Jésus-Christ, et Jésus-Christ par son Père, il faut que les évêques soient envoyés ou par les apôtres ou par ceux qui ont légitimement succédé aux apôtres. — Pourquoi dites-vous *sans interruption* ? — Parce que s'il y a interruption, ceux qui n'ont pas eu de mission

ne sont pas légitimes, ni leurs successeurs non plus.

Quel est sur ce point l'enseignement des Pères et des Docteurs ? — Dans leurs disputes avec les hérétiques ou les schismatiques, ils leur disent : Vous n'avez pas la même doctrine que les Églises fondées par les apôtres ; vos pasteurs ne remontent pas jusqu'aux apôtres par une succession non interrompue ; vous n'êtes donc pas l'Église apostolique, votre Église n'est pas l'Église de Jésus-Christ.

L'Église romaine est-elle apostolique ? — Évidemment, puisque sa doctrine est la doctrine des apôtres, et que ses pasteurs ont succédé aux apôtres sans interruption. — Peut-on savoir que la doctrine de l'Église romaine est la doctrine des apôtres ? — Oui, en comparant la doctrine qu'elle enseigne actuellement avec celle qu'ont prêchée les apôtres. — Faut-il être savant pour faire cette comparaison ? — Il suffit de bien savoir son catéchisme.

Comment, dans l'Église romaine, les pasteurs sont-ils les successeurs des apôtres ? — En ce que les évêques ont été ordonnés et envoyés par les apôtres, et que tous leurs successeurs ont été ordonnés et envoyés par des pasteurs légitimes, successeurs des apôtres. — En avez-vous la certitude ? — L'histoire constate ce fait si clairement que personne ne l'a jamais nié. Nous avons la liste des évêques qui ont succédé aux apôtres ; nous connaissons tous les Papes qui ont succédé à saint Pierre, et cela suffit, puisque le Pape est le chef de toute l'Église. — Quel est le nombre des Papes depuis saint Pierre jusqu'à l'immortel Pie IX qui fait la gloire et l'admiration de tous les catholiques ? — Deux cent cinquante-neuf.

Les protestants ont-ils le caractère d'apostolicité ? — En aucune manière. — Quand Luther a-t-il commencé à prêcher sa nouvelle doctrine ? — L'an 1517. — Et

Calvin ? — En 1537. — Y avait-il des Luthériens avant Luther, et des Calvinistes avant Calvin ? — On ne peut en citer aucun. — Que concluez-vous de là ? — Que ni les Luthériens ni les Calvinistes ne forment la véritable Église de Jésus-Christ, puisqu'il y a 1879 ans que Jésus-Christ est venu au monde, et qu'il a établi son Église avant de remonter au ciel. — Que répondent à cela les protestants ? — Que l'Église a subsisté pure pendant les quatre premiers siècles, et qu'ensuite la pureté de la doctrine s'est altérée, jusqu'à l'époque où Luther et Calvin sont venus la réformer. — Que pensez-vous de cette réponse ? — Elle est en contradiction avec les paroles de Jésus-Christ qui a promis d'être tous les jours avec son Église jusqu'à la consommation des siècles. Ou bien Jésus-Christ se serait trompé, ou bien il n'aurait pas été avec son Église tous les jours ; ce qui ne peut se dire sans blasphème.

Que faut-il demander aux protestants pour les confondre ? — Il faut leur demander où était la véritable Église avant Luther et Calvin. Ils répondent qu'elle était invisible ; que ceux qui pratiquaient leur doctrine le faisaient secrètement. Mais cette réponse ne vaut rien ; car alors ils étaient tous des traîtres et des hypocrites qui ne sauraient former l'Église de Jésus-Christ. — L'Église peut-elle exister sans être visible ? — Si elle n'était pas toujours visible, on ne pourrait pas, selon le commandement de Jésus-Christ, lui porter ses plaintes et recevoir ses décisions.

Les ministres protestants sont-ils les successeurs des apôtres ? — Cela ne se peut ; car loin d'être envoyés par les successeurs des apôtres, ils ont été rejetés et anathématisés par les évêques qui ont succédé aux apôtres. — Qui donc les a envoyés ? — Ils se sont envoyés d'eux-mêmes. — Que dit Jésus-Christ des pas-

teurs qui n'entrent pas par la porte, c'est-à-dire qui ne sont pas envoyés par les supérieurs légitimes ? — Que ce sont des voleurs et des larrons, qui entrent dans la bergerie pour tuer et égorgier les brebis.

Pourquoi les protestants sont-ils appelés luthériens et calvinistes ? — Parce qu'ils reconnaissent pour leurs maîtres Luther et Calvin. — Que dit saint Jérôme de ceux qui portent le nom d'un particulier ? — Qu'on doit regarder leur assemblée, non pour l'Église de Jésus-Christ, mais pour l'école de l'antechrist. — Comment Tertullien réfute-t-il de tels hérétiques ? — Il leur dit : Qui êtes vous ? D'où et depuis quand êtes-vous venus ? Que faites-vous dans mes domaines ? Je suis l'héritier des apôtres ; vous êtes des ennemis et des étrangers, puisque vous n'avez pas leur doctrine. — Que dit saint Augustin d'un certain hérétique nommé Donat ? — Il lui demande quelle est la terre qui l'a produit ; de quelle mer il est sorti, ou de quel ciel il est tombé.

Les grecs schismatiques ont-ils l'apostolicité ? — Non pas plus que les protestants ; ils ont rejeté plusieurs articles de foi enseignés par les apôtres, et leurs pasteurs ne sont pas les successeurs des apôtres ? — Leurs évêques n'ont-ils pas des sièges fondés par les apôtres ? — Il ne suffit pas, pour être successeurs des apôtres, d'être ordonnés par des évêques ; il faut de plus recevoir d'eux la mission et être en communion avec le chef des apôtres qui vit dans les Papes ses successeurs. Or, les évêques grecs schismatiques n'ont pas reçu leur mission des évêques légitimes, surtout du Pape, le successeur de saint Pierre, et ils ne sont pas en communion avec lui.

Quelle est donc la véritable Église de Jésus-Christ ? — C'est l'Église romaine seule, puisque seule elle possède les quatre caractères désignés dans le symbole ; elle est une, sainte, catholique et apostolique.

Saint Augustin nous fait connaître ce qui l'attachait à l'Église romaine : « Plusieurs choses me retiennent dans l'Église, dit-il ; le consentement des peuples ou des nations ; l'autorité que cette Église s'est acquise, autorité commencée par les miracles, nourrie par l'espérance, fortifiée par l'ancienneté. J'y suis retenu par la succession continuelle des évêques qui ont tenu jusqu'à ce jour le siège de Pierre depuis cet apôtre à qui Jésus-Christ, après sa résurrection, a confié le gouvernement de ses brebis. J'y suis retenu enfin par le nom même d'Église catholique, qui, avec raison, est demeuré tellement propre à cette Église, que, quoique tous les hérétiques veuillent passer pour catholiques, quand un étranger demande où est l'assemblée des catholiques, il n'y a pas un seul hérétique qui ose montrer son temple ou sa maison. Tous ces liens si chers et si graves du nom chrétien retiennent avec raison un homme fidèle dans l'Église catholique, quand même il n'aurait pas assez d'intelligence ou de vertu pour connaître la vérité avec évidence. Pour moi, je ne croirais pas à l'Évangile, si l'autorité de l'Église ne m'y déterminait. »

A quel culte appartenait le roi Henri IV ? — Au culte protestant. — Quel raisonnement l'engagea surtout à se faire catholique ? — Après avoir réuni des évêques et des théologiens catholiques avec des ministres protestants, il demanda aux catholiques : « Peut-on se sauver dans l'Église catholique ? — Oui, répondirent-ils. — Peut-on se sauver chez les protestants ? — Non. » Ayant fait les mêmes questions aux protestants, ceux-ci répondirent qu'on pouvait se sauver chez les protestants et chez les catholiques. Alors Henri IV reprit : « Vous convenez tous, catholiques et protestants, qu'il est possible de se sauver dans l'Église catholique ; les protestants seuls prétendent que l'on

peut se sauver dans leur culte. Mais puisque tous sont d'accord que je puis faire mon salut dans l'Église romaine, le parti le plus sûr pour moi est de me faire catholique. »

ONZIÈME SOIRÉE.

LES CARACTÈRES DE LA VÉRITABLE ÉGLISE SONT DES MIRACLES PERMANENTS QUI PROUVENT QUE L'ÉGLISE ROMAINE EST VRAIMENT L'ÉGLISE DE DIEU.

Comment avons-nous prouvé que la révélation mosaïque et la révélation chrétienne sont divines ? — En montrant dans l'une et l'autre quatre caractères qui ne peuvent venir que de Dieu, savoir : l'unité, la puissance, la science et la bonté. — Ne peut-on pas les appliquer aussi à l'Église ? — Très justement.

Quels motifs déterminent certains hommes à devenir hérétiques ou schismatiques ? — L'orgueil et l'amour de l'indépendance ; ils ne veulent pas se soumettre à l'autorité de l'Église. — Les hommes sont-ils naturellement portés à obéir à l'autorité ? — Tout au contraire, ils sont enclins à secouer tout joug. — Comment donc tous les catholiques se soumettent-ils à l'autorité du Pontife romain ? — Par la grâce de Dieu. — Peut-on humainement expliquer cette soumission ? — Non, puisqu'elle est opposée à la nature viciée de l'homme. — La conservation de l'unité dans l'Église romaine n'est donc pas une œuvre humaine ? — C'est un vrai miracle qui ressemble à celui que fit Jésus-Christ, lorsque d'une parole, il calma la tempête qui s'était élevée sur la mer de Galilée, ou mieux encore à celui du Jourdain

remontant vers sa source à la voix de Dieu. — Comment cela? — Lorsqu'une discussion s'élève, dans l'Église, sur un point de doctrine, les esprits s'échauffent, c'est une vraie tempête. Le Pape prononce et la cause est jugée; tous les catholiques se soumettent, et le calme est rétabli. Ou bien encore : Les hommes sont portés à suivre leurs idées comme les eaux d'un fleuve à couler dans le lit que la nature lui a creusé ; et de même qu'il a fallu la parole toute-puissante de Dieu pour faire remonter les eaux du Jourdain vers leur source, il faut une parole non moins puissante pour obliger les hommes à renoncer à leurs propres idées et à se soumettre à l'autorité. — En dehors de l'Église romaine, a-t-on jamais vu une société de deux cents millions d'hommes se soumettre à l'autorité d'un seul homme en fait de doctrine religieuse ? — C'est un spectacle inouï dans le monde ; on n'y trouverait pas même douze hommes pour accepter sans difficulté toute la doctrine qu'un treizième leur proposerait.

En quoi voyez-vous briller la puissance divine dans l'Église romaine ? — Dans l'unité, comme nous venons de le voir ; puis dans la sainteté, la catholicité et l'apostolicité. — Qu'est-ce que la sainteté ? — C'est la puissance de Dieu qui élève les individus et les peuples de l'ordre naturel à l'ordre surnaturel. — Comment la sainteté prouve-t-elle l'intervention d'une puissance divine ? — En ce que personne, en dehors de l'Église romaine, ni hérétique, ni schismatique, ni philosophe, n'a opéré la conversion d'une famille, pas même d'un individu. — Les ministres protestants ne font-ils pas de nombreuses conversions parmi les infidèles ? — Non ; les infidèles deviennent protestants sans être convertis. — Qu'appellez-vous conversion ? — La conversion est le changement du cœur, la fuite des péchés capitaux et la pratique des vertus chrétiennes. — Quelle différence y a-t-

il entre un protestant et un infidèle ? — Pour la conduite, je n'en vois aucune.

Comment la sainteté prouve-t-elle encore une puissance divine ? — Par le don des miracles. — Avons-nous des saints catholiques qui aient fait des miracles, depuis que les protestants existent ? — Oui, saint François Xavier, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, saint Alphonse de Liguori, et de nos jours le saint curé d'Ars. — Que prouvent ces miracles ? — Que la doctrine de l'Église romaine est la vraie doctrine, car Dieu ne saurait confirmer le mensonge ni soutenir l'erreur par des miracles.

Quelles autres œuvres exigent encore une puissance divine ? — L'immolation de soi-même pour le bien ou le salut du prochain. — Qu'est-ce qu'un prêtre, un religieux, une religieuse ? — Ce sont des personnes qui se sacrifient pour le bien et le salut du prochain. — Les protestants ont-ils chez eux des personnes qui s'immolent de la sorte ? — Ils ont essayé d'en établir ; mais on ne cueille pas de raisins sur des épines. — A-t-on vu des protestants, des hérétiques et des schismatiques se faire catholiques au risque de perdre leur liberté, leurs biens, leurs dignités et même leur vie ? — C'est un fait qui se renouvelle tous les jours. — Que supposent de tels sacrifices ? — Une vertu divine. — A-t-on vu des catholiques romains se faire hérétiques, schismatiques ou protestants, au prix de leur liberté, de leurs biens ou de leur vie ? — Jamais.

Comment la catholicité ou la puissance d'expansion prouve-t-elle la divinité de l'Église romaine ? — Parce que le Pape ne parviendrait jamais à maintenir l'ordre et la subordination dans son empire, aussi étendu que l'univers, s'il n'avait qu'une puissance humaine. — Quel a été le plus puissant des empires ? — L'empire romain, qui n'était pas aussi vaste que celui du Pape.

— Par quels moyens s'est-il maintenu ? — Par d'immenses trésors et des armées innombrables. — A-t-il subsisté longtemps ? — Non, il s'est affaibli, à mesure qu'il s'est étendu, et sa décadence a commencé précisément à l'époque de ses plus vastes conquêtes. — Quels moyens emploie le Pape pour maintenir l'unité dans son vaste empire ? — La parole et son autorité divine. — Peut-on humainement expliquer ce fait, qu'un vieillard, qui n'a ni trésors ni armées, se fasse obéir de deux cents millions d'hommes répandus sur toute la surface de l'univers ? — Non, il faut de toute nécessité admettre l'intervention d'une puissance divine. — Que concluez-vous de là ? — Que si l'Église romaine n'était soutenue de Dieu, il lui serait impossible de réunir deux cents millions de personnes dans la croyance à une doctrine qui semble révolter la raison, et qui contrarie les plus violents penchans de la nature.

Comment l'apostolicité, ou la puissance de conservation prouve-t-elle la divinité de l'Église romaine ? — Parce qu'elle a contre elle des ennemis nombreux et puissants qui lui font la guerre. — Quels sont les ennemis de l'Église romaine ? — Les ennemis extérieurs ont été les rois, les empereurs, les philosophes et les peuples païens ; et, aujourd'hui encore, les hérétiques, les schismatiques, les excommuniés et les apostats ; ainsi les ariens, les manichéens, les pélagiens, les mahométans, les grecs schismatiques et les protestants ; les ennemis intérieurs sont les chrétiens mauvais ou libres-penseurs et les pasteurs scandaleux. — Tous ces ennemis ne sont-ils pas divisés entre eux ? — Oui, ils se disputent les uns les autres, mais ils se réunissent tous pour faire la guerre à l'Église. — Donnez un exemple de cette conduite ? — Louis XIV, voulant dominer l'Église, soutenait les protestants d'Angleterre contre les catholiques, envoyait des secours aux Turcs

pour faire la guerre au Pape, favorisait les philosophes qui répandaient partout l'impiété et scandalisaient les fidèles par leur libertinage.

Indiquez-nous la puissance des ennemis de l'Église ? — Ils ont en main la force matérielle, des armées nombreuses, des trésors immenses, les dignités et les honneurs, le génie de la destruction et la science du mal. — Comment ont-ils attaqué l'Église ? — Ils ont employé contre elle le fer, le feu et les tourments de tous genres ; et ils ont obtenu pour récompenses les biens de l'Église, les dignités, les emplois, les places lucratives. Outre la confiscation des biens, la persécution, l'exil et la mort, ils ont soudoyé des philosophes et des lettrés ; et ceux-ci ont falsifié l'histoire, déversé sur les catholiques la calomnie, le mépris et la raillerie ; ils ont eu recours aux faux raisonnements, à la ruse et au mensonge ; ils ont fait de l'impiété dans toutes les sciences et dans tous les arts : en philosophie, en histoire, en astronomie, en géologie, en physique, en poésie, en peinture, en musique, en sculpture ; et ils ont propagé leurs funestes doctrines par des livres de tout format, par les romans, les journaux, les feuilletons, les brochures, les chansons, les almanachs.

De quelles armes l'Église s'est-elle servie pour se défendre ? — De la parole, de la prière et de la patience. — A-t-elle employé le sabre ? — Jamais ; les chrétiens ont toujours répondu qu'il recevaient la mort, mais qu'ils ne la donnaient pas. — A-t-elle séduit par l'appât des richesses ? — Elle n'a jamais prêché que le mépris des biens de la terre ; elle a vécu d'aumônes ou gagné son pain à la sueur de son front, et quand elle a possédé quelques richesses, ses ennemis les lui ont ravies. — La science lui est-elle venue en aide ? — Jamais elle n'a manqué d'hommes instruits ; mais souvent elle a eu contre elle des hommes de talent et de génie. — A-

t-elle favorisé les passions ? — Elle ne le pouvait ; son devoir est de les combattre. — Ses membres ont-ils été toujours unis entre eux ? — Souvent il s'est rencontré des déserteurs et des traîtres, des princes ambitieux, des chrétiens dérégés, quelquefois même des évêques, des prêtres et des religieux scandaleux. — Comment les autres cultes non catholiques ont-ils été défendus ? — Par tout ce qu'il y a de plus puissant. — Et l'Église romaine ? — Par tout ce qu'il de plus faible. — Qu'est-il résulté de tout cela ? — Ces religions formées par des hommes et si puissamment soutenues disparaissent tour à tour, et l'Église reste toujours la même, étend son empire et se fortifie avec le temps ; et c'est en elle que les individus et les sociétés vont puiser la vie. — N'est-ce pas un vrai prodige ? — C'est le plus grand de tous les miracles pour quiconque sait un peu réfléchir.

Supposons deux citadelles, l'une est bâtie avec des quartiers de rocher, garantie par des bastions, des redoutes, des forts détachés, et pourvue de toutes sortes de munitions. Elle est défendue par des soldats nombreux et aguerris, des capitaines expérimentés, à qui l'on prodigue l'or et l'argent, les dignités, les décorations. Vis-à-vis se trouve l'autre citadelle, bâtie avec un peu de boue, exposée à tous les traits de l'ennemi, n'ayant ni forts, ni redoutes, ni remparts. Ses défenseurs n'ont d'autres armes que la parole, la prière et la patience ; ils se laissent tuer les uns après les autres. Dénués de tout, ils manquent souvent du nécessaire. Parmi eux, il y a des traîtres qui passent à l'ennemi ou qui s'occupent à démolir les fondements de l'édifice. Depuis dix-huit siècles, leurs ennemis tirent sur eux à bout portant, et d'énormes boulets tombent sur la pauvre citadelle ; on dirait qu'elle va crouler à chaque instant, et cependant la citadelle de granit s'écroule en détail

et ensevelit ses défenseurs sous ses ruines ; on la reconstruit, mais elle tombe de nouveau pour être rebâtie par d'autres ouvriers qui ne réussissent pas mieux que les premiers. La citadelle de boue demeure inébranlable et résiste à tous les coups ; les boulets ne font que balayer la poussière qui s'y était attachée.

Quelle est cette citadelle de boue ? — C'est l'Église romaine, bâtie et défendue avec tout ce qu'il y a de plus faible et de plus pauvre. Ses seules armes sont la parole, la prière et la patience. Depuis dix-neuf siècles elle est combattue par les empereurs, les hérétiques, les schismatiques, les apostats, les incrédules, les révolutionnaires ; les victimes tombent par millions. Les mauvais chrétiens et les pasteurs scandaleux travaillent à sa démolition. Cependant l'Église demeure debout, inébranlable, étendant ses conquêtes de jour en jour.

D'où vient à l'Église romaine, cette force, qui résiste à tout et contre laquelle viennent se briser toutes les forces humaines ? — Du sang d'un Dieu avec lequel a été pétrie cette boue qui l'a formée. — Cette conservation est-elle une œuvre humaine ? — C'est un des plus grands prodiges que nous puissions admirer.

Quand le grand Napoléon fut tombé, ses vieux soldats disaient : il n'y a rien d'étonnant, il a été trahi par des soldats, par des capitaines et des généraux. Or, l'Église a été trahie par des chrétiens et des pasteurs scandaleux. Dans tous les temps, elle a eu à combattre toutes les puissances du monde conjurées contre elle, et elle reste immobile comme le rocher battu par les flots au milieu de l'Océan.

Les incrédules et les libres-penseurs accusent les pasteurs de l'Église d'être des ignorants et des libertins, que convient-il de leur répondre ? — Que ce sont d'infâmes calomnies. — Mais en acceptant l'accusation

comme fondée, que s'ensuivrait-il ? — Que l'Église devrait être détruite depuis longtemps. — Comment cela ? — Parce que plus le clergé catholique serait mauvais, plus rapide serait la ruine de l'Église, et plus manifeste serait la puissance divine qui la soutient, si elle ne tombait pas. Comment un édifice dont les colonnes sont pourries peut-il subsister ? La conservation de l'Église est donc l'œuvre de Dieu.

Pourquoi la véritable Église est-elle appelée romaine ? — Parce qu'elle reconnaît pour son chef visible et pour vicaire de Jésus-Christ sur la terre notre Saint-Père le Pape, qui est évêque de Rome.

Pourquoi l'évêque de Rome est-il le chef de l'Église ? — Parce qu'il a succédé à saint Pierre qui est mort évêque de Rome.

Vous voyez, mes enfants, que l'unité, la sainteté, la catholicité, l'apostolicité, qui se maintiennent dans l'Église romaine, sont des miracles éclatants pour quiconque sait réfléchir, miracles perpétuels et permanents, aussi étonnants que ceux que Jésus-Christ a opérés. Attachons-nous du fond de nos entrailles à l'Église romaine ; c'est l'arche de salut, en dehors de laquelle tout périt. Elle a reçu dans tous les siècles de bien solennels hommages. Qu'on aime à voir Napoléon, écrasé, tout grand qu'il était, et s'abaissant sous la main qui le frappait ! S'il a cru en Dieu et confessé la force divine de l'Église, un petit-maître peut bien s'y résoudre. Que le beau-diseur soit garçon d'écurie, bourgeois ou académicien, n'en ayez pas peur ; regardez-le en face, et, lui montrant le clocher de votre église, dites-lui : Un jour, Napoléon, du haut de son rocher de Sainte-Hélène, contempla le ciel, la terre et les mers ; il considéra les empires, les institutions, les grands hommes et leurs créations ; puis, s'étant profondément recueilli, il s'est écrié d'une voix qui a ému l'univers : *Les peuples passent, les trônes croulent, l'Église demeure !*

DOUZIÈME SOIRÉE

DE L'AUTORITÉ INFAILLIBLE DE L'ÉGLISE.

Nous venons de voir que l'unité de l'Église romaine et la puissance divine qui se manifeste dans ses quatre caractères prouvent évidemment qu'elle est d'institution divine. Il nous reste à démontrer qu'il y a aussi en elle une science et une bonté vraiment divines.

En quoi consiste cette science divine ? — Dans le privilège de l'infailibilité, qui consiste à ne jamais enseigner l'erreur. — Est-il certain que l'Église soit infailible ? — Oui, nous l'avons déjà prouvé. Jésus-Christ a dit à ses apôtres : « Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles ; celui qui n'écoute pas l'Église doit être regardé comme un païen et un publicain. » Il a dit à Pierre : « Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » Saint Paul appelle l'Église la colonne et le soutien de la vérité ; et il dit que Jésus-Christ a établi des apôtres, des pasteurs et des docteurs pour conserver l'unité de la foi, afin que nous ne soyons pas flottants comme de petits enfants et emportés à tout vent de doctrine. Si l'Église tombait dans l'erreur, les portes de l'enfer auraient prévalu contre elle ; elle ne serait plus la colonne et le soutien de la vérité, Jésus-Christ n'aurait point atteint son but, l'unité de la foi serait brisée.

Lorsqu'il s'est élevé, dans l'Église, des discussions sur quelques points de doctrine, comment les a-t-on terminées ? — Le Pape et les évêques se sont réunis, et après avoir consulté l'Écriture et la tradition, ils ont décidé les questions débattues. — Citez des exemples ? — Les premiers chrétiens disputaient pour savoir s'ils devaient observer les cérémonies légales. Les apôtres

s'assemblent à Jérusalem, décident la question et obligent tous les fidèles à se soumettre à leurs décrets. Leurs successeurs ont fait de même ; ils se sont assemblés à Nicée et ont défini contre l'évêque Arius que Jésus-Christ est vrai Dieu ; plus tard à Constantinople, pour décider contre Macédonius que le Saint-Esprit est Dieu ; à Ephèse, pour décider contre Nestorius qu'il n'y a qu'une personne en Jésus-Christ, et que la Sainte Vierge est vraiment Mère de Dieu ; et enfin à Trente, pour y condamner les doctrines des protestants. — Quelle a été la conduite des Docteurs et des Pères dans les cas de discussion ? — Ils en ont toujours appelé à l'autorité de l'Église, ont reçu ses décisions et les ont enseignées aux fidèles comme dictées par le Saint-Esprit.

Suffit-il, pour qu'une société soit bien gouvernée, de mettre le code civil entre les mains de chaque citoyen et de lui dire : Quand vous aurez des contestations, vous consulterez les lois et vous prononcerez vous-mêmes ? — Non, il faut des tribunaux et des juges ; autrement on ne terminerait aucun procès. — Pourquoi ? — Chacun voudrait avoir raison. — Peut-on, dans l'Église, mettre l'Écriture entre les mains des fidèles et leur dire : Quand vous aurez des doutes sur la doctrine, vous consulterez l'Écriture et vous déciderez vous-mêmes la question ? — Ce serait une folie ; on se disputerait sans fin. — Quelle est la règle des jugements dans les tribunaux ? Est-ce la loi ou les juges ? — La loi est la règle, les juges en font l'application. — Quelle est la règle des jugements portés sur la doctrine ? Est-ce l'Écriture ou les pasteurs ? — L'Écriture et la tradition sont la règle des jugements, et les évêques en font l'application.

Qui était juge des contestations religieuses dans l'ancienne loi ? — C'était le grand-prêtre, et tous

étaient tenus de se soumettre à son jugement sous peine de mort. — Pourquoi Dieu avait-il établi ce juge chez les Juifs ? — Parce qu'ils formaient une société, et que dans toute société, il faut un juge suprême de la sentence duquel nul ne puisse appeler. — Quel est en France, le juge suprême dans l'ordre civil ? — C'est la Cour de cassation. — Est-elle infaillible ? — Non, mais on est obligé de respecter ses décisions pour l'ordre public.

L'Église n'est-elle pas aussi un bercail ? — Oui, il y a des brebis et des pasteurs. — A-t-on vu des brebis se conduire elles-mêmes ? — Jamais ; c'est aux pasteurs de les conduire. — Qu'arriverait-il si les fidèles voulaient dirimer les questions religieuses ? — Les brebis se conduiraient elles-mêmes et conduiraient les pasteurs. — Que deviendraient-elles ? — La proie des loups.

La foi est-elle nécessaire au salut ? — Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu. — Quelles qualités doit avoir la foi qui sauve ? — Elle doit être : 1^o ferme et inébranlable ; 2^o prudente et raisonnable. — Pourquoi doit-elle être ferme et inébranlable ? — Parce que si elle n'était pas ferme, ce ne serait plus une foi divine, mais une opinion humaine ; le fidèle doit plutôt mourir que de révoquer en doute un seul article de la foi. — Pourquoi doit-elle être prudente et raisonnable ? — Pour n'être pas fanatique ou superstitieuse. — Où se trouve la foi avec ces conditions ? — Uniquement dans l'Église romaine, parce que seule elle est infaillible.

Qu'entendez-vous par règle de foi ? — J'entends un motif suffisant pour croire chaque article de foi avec une fermeté inébranlable. — Quelle est la règle de foi des catholiques ? — La parole de Dieu sûrement et infailliblement interprétée par l'Église. — L'Écriture toute seule ne suffit-elle pas pour régler la foi ? — Non, on peut l'interpréter mal. — Que faut-il de plus ? — La

certitude de posséder le véritable sens de tous les passages de la Bible. — Les catholiques ont-ils cette certitude ? — Oui, ils sont convaincus que l'Église est infaillible, et ils reçoivent d'elle l'explication de l'Écriture. — Ceux qui ne reconnaissent pas l'autorité de l'Église romaine, ont-ils cette certitude ? — Non ; car ils peuvent se tromper, ils ne sont pas infaillibles. — Que recommande saint Pierre à tous les fidèles ? — Qu'ils doivent savoir avant toutes choses qu'aucune prophétie de l'Écriture ne doit se faire par une interprétation particulière. — Doit-on toujours admettre le sens qu'un particulier donne aux paroles de l'Écriture ? — Il faut bien s'en garder ; Satan a tenté Jésus-Christ en lui citant des paroles de l'Écriture.

Pourquoi ceux qui n'admettent pas l'autorité de l'Église ne peuvent-ils avoir une foi divine ? — Parce qu'ils ne peuvent avoir la certitude sur les trois points suivants : 1° sur le canon des Écritures ; 2° sur leur version ; et 3° sur leur interprétation. — Qu'entendez-vous par le canon des Écritures ? — J'entends la liste de tous les livres inspirés. — Pourquoi ne peuvent-ils connaître infailliblement quels sont les livres inspirés ? — Parce que rejetant l'autorité de l'Église et de la tradition, ils n'ont plus qu'un seul moyen de les connaître, l'Écriture elle-même, et elle n'en fait aucune mention. — Ne peut-on pas les reconnaître à la lecture ? — S'il en était ainsi, tous les protestants reconnaîtraient les mêmes livres, et pourtant ils ne sont pas d'accord. Les uns ont rejeté l'Épître aux Hébreux et l'Apocalypse ; et d'autres les ont reçus comme divins ; Calvin appelle l'Épître de saint Jacques une épître d'or, et Luther l'appelle une épître de paille. — Ne peut-on pas à leur titre reconnaître les livres inspirés ? — Non, car il y en a qui portent le nom de saint Thomas et de saint Barthélemy, et ils sont rejetés comme n'étant pas divins.

— Ne peut-on pas les connaître par la tradition ? — Les protestants rejettent la tradition. — Que firent ceux de Strasbourg en 1598 ? — Ils retranchèrent du canon des Écritures l'Épître aux Hébreux, l'Épître de saint Jacques et l'Apocalypse de saint Jean ; et soixante-quatorze ans après, ils les réintégrèrent. — Que prouve cette conduite ? — Que ces sectaires se sont nécessairement trompés ou la première ou la seconde fois.

Qu'appellez-vous version de l'Écriture ? — C'est l'Écriture traduite en d'autres langues que celles dont les auteurs inspirés se sont servis. — Comments'assurer si les livres ont été bien traduits ? — Il faut d'abord connaître les langues dans lesquelles ils ont été écrits, l'hébreu, le grec et le latin, et ensuite toutes les langues dans lesquelles ces mêmes livres ont été traduits. — Ne peut-on pas s'en rapporter aux témoignages des savants ? — Les savants ne sont pas d'accord ; et quand ils le seraient, leur autorité n'est pas infaillible. — Que dit Zwingle, ce fameux protestant, de la traduction que Luther a faite du Nouveau Testament ? — Que Luther a corrompu la parole de Dieu. — Que dit Luther de la version de Zwingle ? — Que ceux qui y ont travaillé sont des ânes, des fous et des antechrists. — Que dit Bèze de la version d'Œcolampade ? — Qu'elle est impie et contraire à l'Esprit de Dieu. — Quel a été le sentiment des Anglais touchant la version de Genève ? — Qu'elle était la plus mauvaise et la plus infidèle qui eût encore paru.

Que dit Luther de sa propre version ? — Que dans ce texte de saint Paul, *nous estimons que l'homme est justifié par la foi*, il a ajouté, *par la foi seule*. — Est-ce le sens de saint Paul ? — Non, dans son épître aux Galates, il dit que *nous sommes justifiés par la foi qui opère par la charité*. — Comment Luther s'est-il justifié ? — Je sais bien, dit-il, que cette parole

n'est pas dans le texte ; mais si un papiste (un catholique) vous importune à ce sujet, dites-lui sans hésiter : Le docteur Martin Luther l'a ainsi voulu ; et il ajoute qu'un papiste et un âne sont la même chose. « Je suis fâché, dit-il, de n'avoir pas encore ajouté d'autres paroles. » — Que prouvent ces aveux ? — Qu'on ne peut avoir aucune confiance aux versions faites par des hérétiques ; on ne peut savoir s'ils ont bien traduit la Bible.

Que doit faire un protestant pour bien entendre la Bible ? — Il doit apprendre toutes les langues, lire toutes les versions de la Bible et les comparer entre elles. — Combien de temps lui faudrait-il pour un tel travail ? — Quelques centaines d'années ; ce n'est pas trop pour apprendre la philosophie, l'histoire, les règles de la critique, et enfin cinquante ou soixante langues différentes. — Tous les protestants devraient-ils acquérir ces connaissances ? — Assurément ; les cultivateurs, les vigneron, les artisans, les domestiques, les hommes, les femmes, etc. ; personne n'en serait exempt. — Pourraient-ils se servir de dictionnaires ? — Non ; on ne doit s'en rapporter à personne. — Quand donc un chrétien pourrait-il faire un acte de foi ? — Lorsqu'il serait parvenu à l'âge de Mathusalem.

Suffit-il de connaître le canon des Écritures et les versions qui en ont été faites pour former un acte de foi ? — Non ; il faut encore connaître le véritable sens de l'Écriture. — L'Écriture présente donc des sens différents ? — Oui, quelquefois même des sens tout opposés ; par exemple : Jésus-Christ dit que celui qui ne hait pas son père et sa mère ne peut être son disciple. — L'Esprit-Saint n'indique-t-il pas à chacun de quelle manière il doit entendre l'Écriture ? — S'il en était ainsi, tous les protestants seraient d'accord sur le sens de ces paroles : Ceci est mon corps : or, les luthériens les entendent de la présence substantielle du corps de Jésus-Christ, et

les calvinistes n'y voient que la figure ou le signe du corps. Ils n'ont pas tous raison, car le sens des uns est contradictoire au sens des autres.

Ne peut-on pas expliquer les passages obscurs par des passages plus clairs ? — Il ne le semble pas ; car les passages que citent les protestants leur paraissent clairs, et cependant ils se contredisent les uns les autres. — Que prouvent ces contradictions ? — Qu'il faut nécessairement un juge qui explique le vrai sens de l'Écriture et termine toutes les discussions religieuses, comme dans toute société il faut un tribunal sans appel pour terminer les procès. — Quel sera ce juge ? — Ce sera l'Église assistée du Saint-Esprit, afin qu'elle ne puisse se tromper dans ses jugements. — Quelle est cette Église ? — Le Pape seul, ou les évêques réunis au Pape.

Comment les catholiques ont-ils la certitude sur les trois points dont nous avons parlé ? — Par l'autorité de l'Église qui leur fait connaître : 1° quels sont les livres inspirés ; 2° quelles sont les versions fidèles ; 3° quel est le véritable sens de l'Écriture. — Quelles sont les qualités de la règle de foi des catholiques ? — Cette règle est 1° universelle ; 2° certaine ; 3° claire. — Comment est-elle universelle ? — Parce qu'elle est la même pour tous, pour les savants et pour les ignorants ; elle enlève tout doute et toute incertitude ; elle épargne aux ignorants la peine d'un examen dont ils sont incapables. — Comment cette règle est-elle certaine ? — Parce que c'est l'Esprit-Saint dont l'Église est animée qui explique la parole de Dieu. — Comment cette règle est-elle claire ? — Parce que l'Église explique clairement ce que chaque chrétien doit croire et savoir.

TREIZIÈME SOIRÉE.

L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE EST UNE LOI NÉCESSAIRE
ET PROVIDENTIELLE. — CONDITIONS POUR QUE
SES DÉCISIONS SOIENT INFALLIBLES.

Les catholiques ne raisonnent-ils pas mal ; ils se servent de l'autorité de l'Église pour expliquer l'Écriture et ils prouvent par l'Écriture l'autorité de l'Église ? — Non ; car l'Église catholique, fondée par Jésus-Christ, a été établie avant qu'aucun livre du Nouveau Testament eût existé. — Comment serez-vous certain de l'Église sans l'Écriture ? — De la même manière que les apôtres ont prouvé la divinité de leur mission près des peuples. — Que faisaient les apôtres ? — Ils disaient : Nous venons vous parler au nom du Seigneur et vous prêcher la doctrine qu'il nous a lui-même enseignée. Pour vous convaincre que nous vous parlons en son nom, voyez les prodiges que nous opérons par sa puissance. — Les Juifs et les Gentils étaient-ils déraisonnables en ajoutant foi à la parole des apôtres ? — Ils étaient au contraire souverainement raisonnables ; car il était évident pour eux que c'étaient des hommes envoyés et inspirés de Dieu. — Que font aujourd'hui les pasteurs de l'Église catholique ? — Ils raisonnent comme les apôtres ; ils disent : Voyez l'établissement de l'Église ; c'est un fait historique qui date de dix-neuf siècles bientôt ; or, dans cette société, les premiers magistrats, ou les évêques, décident infailliblement toutes les questions religieuses. — Ce fait est-il certain ? — Plus certain qu'aucun autre fait ; car il est cru par deux cents millions de catholiques ; la plupart des hérétiques, des schismatiques et des philosophes l'ont reconnu dans tous les temps. Or, le fait est de la plus haute importance pour les catholiques et les non catholiques ; car

cette Église impose à tous les hommes l'obligation de croire les mystères qu'elle enseigne et de remplir les devoirs si pénibles et si contraires à la nature, qu'elle prescrit. Est-il possible que tel fait soit faux? — S'il n'était pas certain, il faudrait douter de tous les faits historiques.

Comment l'Église prouve-t-elle sa mission divine? — Comme autrefois Jésus-Christ. Elle dit aux hommes : Je suis descendue des cieux, et je suis venue pour enseigner la vérité; ma doctrine n'est pas ma doctrine, c'est la doctrine de celui qui m'a envoyée, et je dis toujours la vérité. Si vous ne voulez pas me croire, croyez à mes œuvres. — Quelles sont donc les œuvres de l'Église? — Nous avons montré qu'elles sont vraiment divines, et que la puissance de Dieu se révèle de la manière la plus éclatante dans l'unité, la sainteté, la catholicité et l'apostolicité de l'Église, et que ce sont là des miracles aussi étonnants que ceux que Jésus-Christ lui-même a opérés. — Les hommes qui ne veulent pas croire à la divinité de l'Église sont-ils moins coupables que les Juifs qui n'ont pas cru à la divinité de Jésus-Christ? — Ils sont aussi coupables les uns que les autres et pour les mêmes raisons.

Pourquoi l'Église prouve-t-elle par l'Écriture ses caractères et ses prérogatives? — Par surabondance de droit, comme Notre-Seigneur prouvait par les prophéties qu'il était le Messie. Comme ses titres sont consignés dans l'Écriture, elle les montre à ceux qui veulent les examiner. — Pourquoi ne veut-elle pas que d'autres les discutent? — Parce que seule elle a le droit de les expliquer et de faire connaître le vrai sens de l'Écriture. — Comment peut-elle connaître seule le vrai sens de l'Écriture? — Parce qu'elle était là, quand les auteurs inspirés ont écrit et ils lui ont fait connaître le vrai sens de l'Écriture. — Expliquez ceci par une comparaison? — Un roi envoie pour le

représenter, dans une cour étrangère, un ambassadeur qui n'y est pas personnellement connu. Ce ministre présente ses lettres qui l'accréditent, signées par le souverain. La signature du roi étant constatée comme authentique, il est reconnu comme l'envoyé de ce roi. Si des doutes s'élèvent sur l'étendue de son pouvoir et de son autorité, il produit ses lettres de créance et se réserve le droit exclusif de les interpréter. Mon maître, dit-il, m'a tout expliqué, et voici comment il faut entendre tel mot et telle phrase.

Ce grand roi, c'est Dieu ; l'ambassadeur, l'Église catholique ; la cour étrangère, l'univers tout entier. L'Église se fait connaître comme l'envoyée de Dieu pour sauver les âmes ; les œuvres merveilleuses qu'elle opère sont la signature de Dieu. S'il s'élève des discussions sur son autorité, elle montre les livres inspirés qui sont ses lettres de créance ; elle en explique le vrai sens en disant : Mon Maître qui est mon Époux m'a donné le vrai sens de toute l'Écriture.

Voyez-vous quelque différence entre les moyens que Dieu a établis pour donner et conserver la vie du corps et ceux qu'il a établis pour donner et conserver la vie de l'âme ? — Je n'en vois aucune. En venant au monde, j'avais des yeux, et je ne voyais pas ; des oreilles, et je n'entendais pas ; des pieds et je ne marchais pas ; des mains, et je ne travaillais pas. Cependant j'avais besoin de nourriture de lumière, et d'instruction. La Providence a pourvu à tous mes besoins ; les yeux, les pieds et les mains de mes parents étaient mes yeux, mes pieds et mes mains. Ma mère m'a parlé et m'a expliqué le sens des mots que je ne comprenais pas. Mon estomac était trop faible pour digérer la nourriture ordinaire, ma mère m'a nourri de son lait. S'il survenait quelque danger, ma mère me prenait dans ses bras et m'arrachait au péril.

Que fait la Providence pour la vie de l'âme ? — A peu près la même chose. J'ai reçu l'existence, comme chrétien, de Jésus-Christ mon Père et de l'Église ma mère. A mesure que mon intelligence s'est développée, l'Église ma mère m'a instruit ; mais la vérité, telle qu'elle est dans l'Écriture, était une nourriture trop substantielle pour ma faible intelligence ; l'Église qui s'en nourrit me la présentait ensuite comme un lait excellent. Je ne pouvais travailler pour me procurer l'aliment et le vêtement de l'âme ; mon père et ma mère me les fournissaient, et, pour me soustraire aux dangers qui me menaçaient, ils m'ont confié aux soins maternels des pasteurs de l'Église.

Que seriez-vous devenu, s'il vous eût fallu vous procurer ces secours, par vous-même ? — Je serais mort mille fois avant d'y parvenir. — Peut-on croire les protestants, lorsqu'ils obligent chaque fidèle de lire l'Écriture et de se faire une croyance et une morale ? — Pas plus que ceux qui prétendraient qu'un enfant qui vient au monde est capable de se procurer ce qui est nécessaire à la vie. — Pourquoi ? — Parce que c'est exiger de chaque fidèle mille choses impossibles, comme nous l'avons vu. Les protestants ressemblent aux individus qui obligerait un enfant qui vient au monde à travailler comme un homme de vingt-cinq ans. — N'est-ce pas nier la Providence ? — Oui, car si elle pourvoit abondamment aux besoins d'un enfant en lui donnant un père et une mère pour lui conserver la vie du corps, la vie la plus grossière et la moins noble, il n'est pas croyable qu'elle l'abandonne à lui-même, lorsqu'il s'agit de la vie de l'âme, mille fois plus précieuse que la vie du corps ; autrement il n'y aurait pas de Providence dans l'ordre moral et religieux ; or, le penser serait un blasphème.

Pourquoi l'Église défend-elle aux fidèles de lire

l'Écriture ? — Par la même raison qu'une mère ne veut pas qu'on donne pour nourriture à son enfant au berceau du bœuf, du mouton ou du jambon. — Expliquez-vous ? — L'Écriture sans aucune explication est une nourriture trop substantielle pour la plupart des fidèles qui ne sont que des enfants. Il faut que l'Église leur délaye cette nourriture dans des explications courtes et simples. Elle leur permet de lire l'Écriture avec des notes qui en donnent le véritable sens ; elle les exhorte même à la lire fréquemment. — L'Écriture est donc bien difficile à comprendre ? — Saint Pierre dit expressément qu'il y a dans les Épîtres de saint Paul des choses difficiles à comprendre et que des hommes ignorants et légers expliquent pour leur damnation.

Comment appelle-t-on encore l'Écriture sainte ? — On l'appelle la parole de Dieu écrite, pour la distinguer de la parole non écrite, ou de la tradition. — Qu'est-ce que la tradition ? — C'est la doctrine enseignée de vive voix aux apôtres et que leurs successeurs se sont transmise verbalement. — Sommes-nous obligés de croire ce que la tradition enseigne, aussi fermement que l'Écriture ? — Oui ; les apôtres n'ont pas moins dit la vérité en prêchant qu'en écrivant, et le Saint-Esprit s'est exprimé aussi bien par leur bouche que par leur plume. — Que dit saint Paul en sa deuxième épître aux Thessaloniens ? — « Gardez les traditions que vous avez apprises, soit par nos paroles, soit par notre Épître. » — Les protestants n'admettent-ils pas certains points de dogme qui ne sont pas dans l'Écriture ? — Oui, c'est sur le témoignage de la tradition qu'ils regardent comme livres divins les quatre Évangiles, les Actes et les Épîtres des Apôtres, qu'ils admettent le Baptême des enfants et la sanctification du dimanche au lieu du sabbat.

Qu'ont enseigné les Pères touchant la tradition ? —

Qu'il faut l'admettre comme l'Écriture, et que par elle seule on peut savoir quels sont les livres inspirés. — Pourquoi dit-on que l'Écriture est la parole de Dieu? — Parce que cette parole a été prononcée avant d'être écrite. — Quelle différence voyez-vous donc entre l'Écriture et la tradition? — La tradition est une parole vivante et l'Écriture une parole morte. — Laquelle des deux l'emporte sur l'autre? — La parole vivante précède et explique la parole écrite. — Que veut dire saint Paul par ces paroles : *La lettre tue et l'esprit vivifie*? — Que ceux qui s'attachent à la lettre de l'Écriture y rencontrent la mort au lieu d'y trouver la vie. Il faut conserver l'esprit, ou la tradition qui explique la lettre.

Combien y a-t-il d'espèces de lois dans la société civile? — Deux : les lois écrites, et les lois non écrites qu'on appelle la jurisprudence ou la tradition, les usages ou les coutumes. — Explique-t-on les usages par les lois ou les lois par les usages? — On explique les lois par les usages ou la jurisprudence, parce que les lois sont une lettre morte; la tradition qui les vivifie est une parole vivante qui passe de génération en génération.

A quel caractère peut-on reconnaître qu'une sentence prononcée par l'Église est une décision infailible? — Toutes les fois qu'elle est portée sur un point de dogme ou de morale ou de discipline générale, soit par le Pape seul, soit par la majorité des évêques unis au Pape, et exprimée en des termes qui indiquent qu'elle oblige tous les fidèles sous peine de faute grave. — Faut-il que les évêques soient réunis en concile? — Assemblés ou dispersés, les évêques en majorité unis au Pape représentent toute l'Église. — Pourquoi le consentement de tous n'est-il pas exigé? — Ni l'Écriture, ni la tradition ne le requièrent;

l'Église suit le principe admis en toute société, que la majorité fait la loi.

Pourquoi les fidèles ne prennent-ils aucune part aux décisions de l'Église ? — Parce qu'aux apôtres et à leurs successeurs seuls Jésus-Christ a promis l'infaillibilité. — N'a-t-on pas autrefois admis dans les conciles des prêtres et même des laïques ? — Oui, mais seulement comme délégués des évêques, ou bien appelés pour donner quelques renseignements jugés nécessaires par les évêques ; mais ils n'avaient pas voix délibérative. — Les évêques n'auraient-ils pas usurpé le droit des prêtres et des laïques ? — S'il en était ainsi, il s'ensuivrait que l'Église ne serait pas infaillible, que Jésus-Christ n'aurait pas été avec elle tous les jours et qu'il serait menteur ; et personne ne peut le dire sans blasphème.

Comment appelle-t-on les assemblées des évêques ? — On les appelle Conciles, et ils sont généraux ou particuliers. — Qu'est-ce qu'un concile général ou œcuménique ? — C'est une assemblée à laquelle sont appelés tous les évêques, présidée par le Pape ou par ses légats, ou du moins confirmée par lui. — Un concile général peut-il enseigner l'erreur ? — Non, car il représente toute l'Église qui est infaillible *selon la promesse de Jésus-Christ. — Comment devons-nous regarder les décisions des conciles généraux ? — Comme des oracles rendus par le Saint-Esprit. — Rapportez les paroles prononcées au concile des apôtres à Jérusalem. — *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de ne vous imposer aucun autre fardeau.* — Est-ce un grand péché de ne pas se soumettre aux définitions et aux décisions de l'Église ? — C'est préférer son sentiment particulier à celui de l'Église ; c'est la détruire autant que possible ; c'est plus qu'un crime de lèse-nation.

Les ennemis de l'Église ont-ils prouvé que l'Église se soit trompée dans ses décisions ? — Ils ont essayé, mais sans succès. — A-t-on jamais rencontré une société semblable à l'Église romaine qui, depuis dix-neuf siècles, ait traité toutes les questions religieuses sans tomber dans aucune erreur ? — On n'a jamais vu et on ne verra jamais rien de semblable. — Que suppose un tel fait ? — Que Dieu assiste tous les jours son Eglise et lui communique une science ou une connaissance divine.

Après la bataille de Marignan, où François I^{er}, roi de France, remporta une célèbre victoire, le Pape Léon X jugea à propos d'aller complimenter le vainqueur. Après le dîner, il fut introduit au consistoire, où parurent ensemble un roi compté parmi les héros à l'âge de vingt-deux ans, et l'un des plus grands Papes âgé de quarante ans. Après avoir rendu ses hommages religieux au souverain Pontife, le roi lui dit d'un air de gaîté : « Saint-Père, je suis charmé de voir ainsi face à face le souverain Pontife, le vicaire de Jésus-Christ. Je suis le fils et le serviteur de Votre Sainteté ; elle me voit prêt à suivre ses ordres. » Le Pape lui répondit de la manière la plus gracieuse ; et cette entrevue fut également satisfaisante pour l'un et pour l'autre. Le lendemain, dans la célébration des saints mystères, le monarque français ne se contenta pas de rendre au Pontife les honneurs accoutumés ; mais le Pape allant à son trône pour y prendre les ornements pontificaux, le roi voulut absolument lui servir de caudataire, quoique le Pape pût dire pour l'en empêcher : le roi répondit qu'il se tenait très honoré de rendre les moindres services au vicaire de Jésus-Christ. On lui avait préparé un fauteuil ; il ne voulut point s'en servir ; il se tint debout jusqu'à la consécration, et de là jusqu'à la communion, il demeura prosterné, les mains jointes devant le visage.

Quand verra-t-on assis sur le trône de France des rois animés de ces pieux sentiments ?

QUATORZIÈME SOIRÉE.

DE LA BONTÉ DIVINE QUI RELUIT DANS L'ÉGLISE.

En quoi consiste la bonté de Dieu qui reluit dans l'Église ? — Dans les immenses avantages que procure à tous les fidèles la conservation de l'unité, de la sainteté, de la catholicité, de l'apostolicité et de l'infaillibilité de l'Église. — Quels sont les avantages de son unité ? — L'égalité religieuse, l'union, le dévouement. — Comment l'unité de l'Église produit-elle l'égalité ? — Parce que tous les fidèles, grands ou petits, riches ou pauvres, savants ou ignorants sont obligés de professer la même foi, la même morale et le même culte. — En est-il de même en dehors de l'Église catholique ? — Non ; les savants, les riches, les grands de la terre veulent avoir une doctrine, une religion différente de celle des ignorants, des pauvres et des petits. — Luther avait-il la même morale pour ses adeptes ? — Non ; il enseignait que l'homme ne devait avoir qu'une femme, et il permettait à un seigneur libertin, landgrave de Hesse, d'en avoir deux, parce qu'une seule, ne pouvait lui suffire.

Pourquoi donc dans les églises catholiques, les riches sont-ils assis et les pauvres debout, les riches enterrés avec pompe et les pauvres sans éclat ? — Parce que les philosophes ont volé les églises et que les législateurs obligent les fabriques à louer les bancs et les chaises pour se procurer des ressources ; et les pauvres se plaignent encore moins que les riches de cette fâcheuse

nécessité ; ils se montrent bien plus généreux pour l'Église que les riches. — Que devraient faire les riches, s'ils parlaient ainsi par amour pour les pauvres? — Doter les fabriques, et les pauvres assisteraient gratuitement aux offices.

Pourquoi l'Église donne-t-elle plus de pompe aux enterrements des riches qu'à ceux des pauvres? — Parce qu'ils lui demandent cette pompe, et que les frais que font les riches dans cette circonstance contribuent à l'entretien de l'Église et tournent ainsi au profit des pauvres. — Les âmes des pauvres souffrent-elles de cette simplicité du convoi funèbre des pauvres? — Pas le moins du monde ; l'Église accorde les mêmes prières aux pauvres qu'aux riches, et engage souvent les fidèles à prier et à faire prier pour les âmes abandonnées du purgatoire. — La pompe qui accompagne les funérailles des riches leur est donc peu avantageuse? — Évidemment ; et de fervents chrétiens demandent d'être enterrés comme les pauvres ; entre autres le général Drouot. — Les pauvres ne doivent donc point porter envie aux riches? — Loin de là ; car il est dit dans l'Évangile : Heureux les pauvres ; le royaume des cieux leur appartient ; il est aussi difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le trou d'un aiguille. C'est pourquoi on se réunit en grand nombre pour faire monter les riches au ciel ; ce sont de lourds fardeaux.

Quel est le plus grand de tous les biens pour la famille et la société? — C'est la paix et la concorde. — D'où vient la concorde? — De l'union des volontés. — Les volontés sont-elles d'accord, quand les esprits sont divisés? — Il faut unir les intelligences pour unir les volontés. — Que doit donc produire l'unité de doctrine et de gouvernement dans l'Église? — La paix et la concorde. — Pourquoi cela? — Parce que l'Église est un

seul corps, dont Jésus-Christ est le chef, et dont les fidèles sont les membres; ils doivent donc compatir aux maux les uns des autres. De là la charité et le dévouement.

Quels sont les avantages que produit la sainteté dans l'Église? — Elle détruit les péchés capitaux et plante sur leurs ruines les vertus chrétiennes; elle convertit les pécheurs et fortifie les justes. — Que devient le fidèle qui se rend docile à la voix de l'Église? — Il fait sans cesse de nouveaux progrès dans la connaissance de la vérité et dans la pratique de la vertu. — Quel est le principe de cette sainteté? — Elle résulte de l'unité; car la sainteté est la possession de la vie divine, et pour avoir la vie divine, il faut être uni à Dieu.

Quels avantages procure aux fidèles la catholicité de l'Église? — Trois principaux : 1^o elle les fortifie ; 2^o elle excite en eux la confiance en Dieu ; et 3^o elle les soutient et les défend contre les oppresseurs et les tyrans. — Comment les fortifie-t-elle dans la foi? — En formant une autorité à laquelle nulle autre pareille ne peut lui être comparée : chaque fidèle peut se dire : il n'y a pas un seul article de ma foi qui n'ait été cent fois étudié et très sérieusement examiné par huit ou neuf cents évêques, deux cent cinquante mille prêtres et une multitude de catholiques savants et vertueux ; il n'est donc pas possible que je sois dans l'erreur. — Faut-il beaucoup de science pour reconnaître la véritable Église? — C'est une simple question de géographie qu'un enfant de dix ans peut résoudre ; il suffit de constater qu'elle est la société qui est catholique et répandue par toute la terre.

Quelle est la véritable Église selon les protestants? — C'est celle qui enseigne la pure doctrine. — Et où s'enseigne la pure doctrine? — Dans la véritable Église. — Que pensez-vous de ces réponses? — Elles ne signi-

fient rien. — Montrez-le. — Un paysan vient en ville et demande où demeure l'évêque? — A l'évêché, lui dit-on. — Mais où est l'évêché? — A l'endroit où loge l'évêque. — Ne penserait-il pas qu'on veut se moquer de lui? — Il aurait raison.

Comment la catholicité ranime-t-elle la confiance des fidèles? — Parce que tous les catholiques étant les membres de la même famille, travaillent les uns pour les autres et prient aussi les uns pour les autres, en sorte que les pécheurs qui n'ont rien à offrir à Dieu, peuvent lui présenter néanmoins les mérites de Jésus-Christ, de la sainte Vierge, des apôtres, des martyrs et de tous les saints; ils peuvent lui offrir toutes les bonnes œuvres qui se font dans l'Église.

Comment la catholicité devient-elle un point d'appui et un soutien pour les fidèles contre leurs oppresseurs? — Parce qu'étant les membres d'un même corps et les enfants d'une même famille, c'est un devoir pour eux de se secourir et de se défendre mutuellement. — Citez des faits? — Les croisades ont été entreprises pour secourir les chrétiens d'Orient persécutés par les Turcs. — Quels avantages les croisades ont-elles procurés aux chrétiens? — Elles ont délivré les chrétiens de l'esclavage, fondé à Jérusalem un royaume pour les soutenir, élevé si haut le nom catholique qu'il a fait trembler les musulmans, préservé l'Europe de leur fureur, sans compter le développement qu'elles ont provoqué pour le mouvement des sciences et des arts.

N'est-ce que par les armes que les catholiques peuvent secourir leurs frères? — Ils disposent aussi d'une force morale incalculable. — Qui a fait trembler les tyrans et les despotes et sauvé la liberté au moyen âge? — Les Papes en les menaçant de l'excommunication. Et aujourd'hui que le Pape est prisonnier au Vatican, sa parole les effraie encore; ils voudraient

l'étouffer, mais cette parole si courageuse, si ferme et si prudente dévoile leurs injustices et leurs cruautés à tous les catholiques de l'univers. — Quel a été le principe de la belle et intéressante association pour la propagation de la foi ? — Le catholicisme. — Pourquoi l'Église travaille-t-elle à la conversion des infidèles et des sauvages ? — Parce qu'elle est et doit être universelle, elle doit tout sacrifier, même la vie de ses prêtres et de ses enfants, pour ne faire du genre humain tout entier qu'une seule famille, en répandant partout la lumière de l'Évangile et les bienfaits de la civilisation.

Quels avantages procure aux fidèles l'apostolicité de l'Église ? — Elle fortifie leur foi ; chacun d'eux peut se dire : Je professe la même religion que celle qu'ont professée, aimée et défendue les plus sages, les plus éclairés et les plus vertueux d'entre les hommes de tous les temps, depuis les apôtres jusqu'à nous. Il est impossible que le moindre doute sur la foi s'élève en son cœur. — En quoi l'apostolicité est-elle un moyen de perfectionnement pour les fidèles ? — En ce qu'ils sont les fils de tous les catholiques qui ont vécu jusqu'ici, et ils sont leurs héritiers dans les sciences et dans les arts. — En est-il de même en dehors de l'Église ? — En matière religieuse, chacun est réduit à son propre symbole, et il ne peut rien transmettre à ses descendants. — A quoi comparez-vous l'œuvre des uns et des autres ? — A un édifice auquel chaque génération apporte sa pierre ; chez les catholiques, il s'élève progressivement et ne sera terminé qu'à la fin du monde ; en dehors de l'Église, chaque individu en est réduit à son propre travail, et il ne parvient pas à asseoir solidement les bases de sa construction. Ou bien je compare la science catholique à un fleuve qui a pris sa source dans le paradis, traverse les siècles en se grossissant des eaux d'une multitude de ruis-

seaux jusqu'à ce qu'il se perde lui-même dans l'océan de l'éternité ; toutes les nations peuvent y aller étancher leur soif de science et de lumière. En dehors de l'Église la science religieuse est semblable à des torrents formés par des orages qui renversent tout sur leur passage, et se dessèchent bientôt, ne laissant après eux que la trace des ravages qu'ils ont causés.

Quels avantages procure aux fidèles l'infaillibilité ? — Elle exclut tout doute, rend le salut facile, même aux plus ignorants, permet à chacun de suivre sa vocation et perfectionne l'intelligence humaine. — Comment bannit-elle tout doute ? — Parce que, quand l'Église parle, elle est dirigée par le Saint-Esprit. — A quoi peut être comparée l'Église enseignante ? — A un grand vaisseau qui vogue sur la mer, mais qui est tellement bien équipé qu'il ne peut jamais faire naufrage. — Et la raison privée des individus ? — A une barque légère lancée aussi sur l'océan, mais battue par les flots contre lesquels elle ne peut lutter, et qui finissent par l'engloutir. — Que devient la raison des catholiques en s'appuyant sur l'autorité infaillible de l'Église ? — Ce que deviendrait une barque légère, si on l'attachait au grand vaisseau dont nous avons parlé, elle ne peut plus faire naufrage.

Comment l'infaillibilité rend-elle le salut plus facile ? — En ce que les plus ignorants peuvent aisément savoir ce qui est nécessaire au salut ; il leur suffit de se montrer dociles envers l'Église comme un enfant envers sa mère. — En est-il de même chez les protestants ? — Non, chacun doit lire l'Écriture et former sa croyance ; tant pis pour ceux qui ne savent pas lire ; leur salut est impossible. — Que dit l'Église catholique aux ignorants ? — Gravez dans votre mémoire les principales vérités que je vais vous apprendre, et vous pourrez vous sauver ; la foi vient de l'ouïe. — Un

incendie éclate dans une maison où se trouve un paralytique, et on lui dit : Levez-vous et sauvez-vous ! mais il répond : Je ne puis ni me lever ni me sauver, je suis perclus de mes membres. Cependant une femme se présente et lui dit : laissez-moi, mon fils, vous prendre dans mes bras pour vous arracher aux flammes ; et il se laisse emporter, et il regarde cette femme comme sa mère. — Quel est ce paralytique ? — L'ignorant qui ne sait pas lire. — Celui qui crie : sauvez-vous ? — Le protestant ou le philosophe. — Et cette bonne femme ? — L'Église catholique qui prend dans ses bras ceux qui ne peuvent marcher.

N'est-ce pas agir en aveugle que de s'en rapporter ainsi à l'Église ? — C'est agir en homme raisonnable. Un aveugle pénétré de son incapacité de marcher seul me tend la main et me prie de le conduire. Je lui rends ce service, et il marche avec confiance à mon côté. Encore qu'il ne voie rien, il sent qu'il est bien conduit, puisqu'il ne fait aucune chute. — Qui représente cet aveugle ? — Le chrétien ignorant. — Et celui qui se charge de le conduire ? — L'Église catholique. — Comment sait-il qu'il est bien conduit ? — Parce qu'il ne tombe pas dans le péché et qu'il sent la vie qui coule dans son âme.

Comment l'autorité infallible de l'Église aide-t-elle l'homme à perfectionner son intelligence ? — En lui faisant connaître les livres qui renferment quelque erreur. — Si l'on parvenait à placer des signaux partout, ou sous les eaux de la mer, il y a des écueils à redouter, ou si, quand un vaisseau approche de ces lieux dangereux ; une voix avertissait du danger ; un tel établissement ne serait-il pas bien précieux ? — En vérité, et l'inventeur serait considéré comme un bienfaiteur de l'humanité. — Mais la science religieuse est comme une vaste mer remplie d'écueils contre les-

quels les plus fermes intelligences vont sombrer ; et l'Église fait entendre sa voix aux capitaines de vaisseaux, et leur dit : N'approchez pas, vous ferez naufrage : acceptez la doctrine que l'Église vous enseigne dans ses conciles et dans son *Syllabus* ; et vous ne tomberez dans aucune erreur. Si, dans un pays de montagnes où les voyageurs sont exposés à tomber dans d'affreux précipices, un ingénieur établissait une route sûre et commode, de telle sorte que les accidents devinssent impossibles, à moins qu'ils ne fussent volontaires, ne serait-ce pas un grand progrès ? — Oui, et c'est ce que Dieu a établi dans le monde depuis dix-huit siècles. Le pays de la vérité est plus vaste que le monde et les précipices y sont nombreux. Dieu y a ménagé une route large, facile et sûre, que les voyageurs peuvent suivre à la suite des Pères et des Docteurs, et de tous les savants catholiques, que l'Église propose comme des guides très sûrs. Nul ne peut tomber dans une erreur, à moins qu'il ne veuille librement s'y jeter.

Que pensez-vous des chemins de fer ? — C'est une magnifique invention ; on parcourt en quelques mois plus de pays qu'autrefois on n'en aurait parcouru en cinquante ans. — Ne voyez-vous pas une invention semblable dans l'Église ? — Oui, un enfant de dix ans en l'espace de quelques mois sait son catéchisme, et alors il connaît plus de vérités que les plus célèbres philosophes n'ont pu en apprendre pendant toute leur vie. Il a fait plus de chemin en quelques jours dans le pays de la vérité que les plus grands hommes de l'antiquité durant cinquante ans.

Cette autorité qu'exerce l'Église pour régler la croyance ne détruit-elle pas la liberté ? — Pas plus qu'un gouvernement qui fait de belles routes dans un pays, ou qui signale les écueils de la mer aux capi-

taines des vaisseaux. Les voyageurs peuvent se tuer, s'ils le veulent, mais ils ne peuvent imputer leur mort qu'à eux-mêmes.

En dehors de l'Eglise romaine, voyez-vous une société qui procure aux chrétiens de pareils avantages, qui satisfasse aussi pleinement à tous les besoins de l'intelligence et du cœur ? — Non, il faut que l'amour qu'elle a pour les hommes soit vraiment divin, qu'elle soit animée de l'amour même de Jésus-Christ. Elle souffre pour le salut des hommes ; elle fait le sacrifice de son repos, de sa liberté, de son honneur et de sa vie ; elle est en butte aux calomnies, aux mépris, aux opprobres ; elle est persécutée et sacrifiée comme Jésus-Christ et avec Jésus-Christ. — Jésus-Christ n'a-t-il pas prédit ces persécutions contre l'Eglise ? — Il a dit à ses apôtres : « Le disciple n'est pas au-dessus du maître ; comme on m'a persécuté, on vous persécutera. »

Quels bienfaits procure aux hommes l'Eglise catholique ? — A peu près les mêmes que ceux dont Jésus-Christ les a comblés ; elle continue pour eux son œuvre et leur fait l'application de ses mérites. Par les ordres religieux qu'elle a fondés, elle vient au secours de toutes les misères. — Tous ces actes ne sont-ils pas l'effet d'un amour divin ? — Aucun amour naturel ne s'élève à cette hauteur ; c'est pourquoi ce n'est que dans l'Eglise romaine qu'on trouve ce dévouement personnel qui fait le sacrifice de tous les biens et même de la vie pour le salut du prochain.

Pourquoi avez-vous dit que dans l'Eglise romaine, chacun est libre de suivre sa vocation ? — Parce qu'il existe des sociétés et des ordres religieux de tous genres, pour toutes les aptitudes et pour toutes les vocations. — Pourquoi, en parlant de l'Eglise, disons-nous : notre mère la sainte Eglise ? — Parce que

l'Église est véritablement notre mère, et qu'elle nous aime infiniment plus qu'une mère de famille n'aime ses enfants.

N'oubliez-pas, mes bons amis, que sous le rapport religieux, nous sommes de pauvres aveugles, des voyageurs dans un pays du parcours le plus dangereux, des naufragés jetés sur l'océan, des paralytiques étendus sur un lit de douleur, et l'Église romaine nous tend les bras, nous donne la main pour nous conduire, nous montre les précipices et les écueils pour les éviter ; c'est pour nous la plus tendre des mères. Disons donc avec les illustres évêques de Meaux et de Cambrai : « O sainte Eglise romaine, que ma langue se dessèche dans mon palais, que ma main droite s'oublie elle-même, plutôt que je t'oublie jamais. »

Saint Pie V, Pape, déploya autant de génie pour soutenir dignement le rôle que la Providence l'appela à jouer dans les affaires de son temps, qu'il mit de charité et de vertu à accomplir ses devoirs de chrétien et de successeur de saint Pierre. Son humilité était admirable. Il allait souvent dans les quartiers les plus reculés de Rome pour prodiguer des secours aux pauvres et aux malades. Un jour qu'il s'était arrêté devant un malheureux lépreux couché contre une borne, un jeune seigneur anglais, protestant, vint à passer ; à la vue du souverain Pontife occupé à bander les plaies d'un des plus misérables de ses sujets, le seigneur, frappé d'admiration, tomba à genoux, et l'impression que ce spectacle fit sur lui fut telle qu'il se convertit à la religion catholique.

Une princesse persécutrice de l'Église demanda à un évêque de lui indiquer une veuve malheureuse pour lui faire une aumône. « Précisément, madame, lui répondit celui-ci, je connais une veuve affligée et

pauvre, qui s'est vué dans une grande aisance et à qui on a volé tous ses biens : le secours de votre Majesté lui arrivera bien à propos. — Comment se nomme-t-elle? demanda la reine. — L'Église, madame ; c'est l'indigente qui attend tout du ciel par les mains de votre Majesté. » La reine un peu surprise, répondit : « Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour que cette infortunée ait les consolations qu'il est si juste de lui accorder. »

QUINZIÈME SOIRÉE.

DE LA COMMUNION DES SAINTS. — POURQUOI ET COMMENT LES BIENS SPIRITUELS SE COMMUNIQUENT.

Que croyons-nous par cette autre partie du neuvième article : la communion des saints? — Nous croyons que les fidèles participent tous aux mérites des bonnes œuvres les uns des autres.

Quels sont les biens spirituels qui se communiquent entre les membres de l'Église? — Ce sont les sacrements, le saint Sacrifice de la Messe, les prières, les bonnes œuvres et les mérites de tous les fidèles.

Dans une famille bien réglée, les avantages se partagent-ils entre tous les membres qui la composent? — Il est juste qu'il en soit ainsi, puisqu'ils sont tous enfants du même père et de la même mère. — Quand les enfants travaillent avec courage, que font-ils de leurs économies? — Ils les mettent en réserve. — Il y a donc deux sortes de bien dans la famille? — Oui ; les biens nécessaires à la vie de chacun des enfants, et les biens mis en réserve. — Un enfant peut-il se priver des biens nécessaires à la vie? — Non ; charité

bien ordonnée commence par soi-même. — Son père peut-il l'en priver? — Non, à moins qu'il n'ait commis une faute grave qui mérite la mort. — Que deviennent les biens mis en réserve? — Quand le temps est venu, ils sont partagés entre les enfants. — D'après quels principes sont-ils distribués? — D'après les principes de la justice distributive, c'est-à-dire selon le travail de chacun au profit de la communauté; celui qui a plus travaillé reçoit davantage et celui qui a moins travaillé reçoit moins, comme dans une société de commerce. Jésus-Christ nous dit que nous avons tous reçu des capitaux et que nous devons les faire valoir par le commerce.

Combien y a-t-il de sortes de biens dans l'Église? — Deux sortes; les uns nécessaires à la vie de l'âme et les autres qui sont mis en réserve. — Un fidèle peut-il se priver des biens nécessaires à la vie de l'âme? — Il ne le peut sans péché: Dieu lui fait un devoir de conserver cette vie, même aux dépens de la vie du corps. — Dieu peut-il le priver de cette vie? — Il a le droit de priver le chrétien coupable des biens nécessaires à la vie de l'âme; cependant il les lui présente toujours, pendant qu'il reste sur la terre. — Que deviennent les biens mis en réserve? — Ils sont partagés entre les fidèles. — Quand doit se faire ce partage? — Tous les jours et à tous les instants une partie de ces biens est partagée; l'autre ne sera distribuée que dans le ciel. — Que procurent ces biens aux fidèles? — Dans ce monde, une plus grande abondance de vie ou une augmentation de grâce, ce qui est la vraie richesse, et dans l'autre une plus grande abondance de vie encore, c'est-à-dire plus de bonheur et plus de gloire. A peu près comme si dans une société de commerce on partageait chaque jour une partie des bénéfices et que l'autre partie ne fût distribuée qu'à une certaine époque.

Tous les fidèles participent-ils également à la communion des saints ? — Non ; ceux qui ont plus de foi, de charité et de sainteté participent plus abondamment que les autres à la communion des saints.

Écoutez ce récit : Ildephonse était le fils d'un pauvre berger ; né avec une intelligence rare, il quitta son père à l'âge de dix ans, et servit en qualité de domestique chez un seigneur très riche. Comme il était sage et laborieux, son maître le prit en affection et l'envoya à l'école pour apprendre à lire, à écrire et à calculer. En peu de temps, il fit de très rapides progrès dans les sciences et dans les arts. Quand il se crut suffisamment instruit, il quitta son maître pour se livrer au commerce. Il y fut si heureux qu'en quelques années il amassa d'immenses richesses, qu'il voulut partager avec ses frères. Lorsque ses amis d'enfance allaient le voir, il leur montrait ses belles et vastes propriétés. Voyez-vous, leur disait-il, ces bois, ces prairies et toutes ces fermes ; tout cela m'appartient. J'ai dix mille fermes semblables et dix mille fermiers qui cultivent mes terres. J'ai en outre cent mille ouvriers occupés dans des ateliers à divers travaux ; j'ai placé à leur tête un directeur intelligent, actif et dévoué, qui soigne mes intérêts comme les siens propres. Comprenez, si vous le pouvez, combien je gagne chaque jour, puisque des milliers de bras travaillent pour moi... » Et cet homme semblait se plaire dans son immense fortune.

Que représente ce fils de berger ? — Le chrétien qui, en venant au monde, est destitué de tout bien spirituel. — Quel est ce grand seigneur qui le prend à son service ? — C'est Dieu qui l'adopte pour son enfant dans le sacrement de Baptême. — Qui lui apprend à lire, à écrire et à calculer ? — C'est l'Église qui apprend à lire, à écrire et à calculer pour le ciel. —

Quelle profession exerce le chrétien ? — Celle de commerçant dans l'ordre surnaturel. — Peut-il devenir bien riche ? — Beaucoup plus riche qu'Ildephonse. Mais comme chrétien, un fils de berger ou un mendiant a plus de deux cents millions d'ouvriers qui travaillent pour lui ; il doit avoir part aux richesses spirituelles de Jésus-Christ, de la très sainte Vierge, des saints anges, des apôtres, des martyrs, et de tous les saints qui ont vécu depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours. D'où il faut conclure que, quand un homme posséderait le monde entier et que tous les habitants du globe travailleraient pour lui, il ne serait pas encore aussi riche que peut l'être spirituellement le mendiant dont nous parlons.

Quels biens le chrétien doit-il estimer le plus ? — Les biens spirituels qui procurent à l'âme des jouissances plus douces, plus pures et plus durables que les biens terrestres : au lieu de satisfaire ses désirs, ceux-ci ne font que les irriter davantage ; il ne les acquiert qu'avec des peines infinies, il ne les conserve qu'avec de vives inquiétudes, il ne les perd qu'avec douleur et angoisse, et il ne les possède qu'un instant.

Qui sont ceux qui ont une plus large part aux biens spirituels de l'Église ? — Ceux qui donnent davantage. — Les riches de la terre seront donc encore les plus riches dans le ciel ? — Ils peuvent l'être ; mais les pauvres peuvent encore être plus riches, s'ils le veulent. La sainte Vierge et les apôtres étaient bien pauvres sur la terre : et ils sont les plus riches dans le ciel. — Les pauvres peuvent donc donner plus que les riches ? — Oui, s'ils le veulent. — Comment cela ? — Il ne s'agit ici d'or ni d'argent ; mais de mérites que produit la pratique des vertus chrétiennes. Or, un pauvre peut avoir plus de foi, plus de charité, plus d'humilité, plus de sainteté qu'un riche, et il peut dé-

poser dans le trésor de l'Église plus qu'un riche. Il n'a qu'à sanctifier son travail, ses peines, ses souffrances, ses privations pour acquérir de très grands mérites ; tandis qu'il est très difficile aux riches de se détacher de leurs biens, et de pratiquer la vertu de pauvreté et de mortification.

Pourquoi donc portent-ils envie aux riches ? — Parce qu'ils ne comprennent ni les avantages attachés à la pauvreté, ni les inconvénients des richesses. — Et que deviendront les malades ? — Ils peuvent gagner par leurs souffrances infiniment plus que ceux qui sont en bonne santé ; Jésus-Christ a dit : *Heureux ceux qui souffrent*. — Que doit faire un chrétien pour être un des plus riches dans le ciel ? — Il doit être plus riche de mérites que ses frères, avoir plus de foi, plus d'abnégation, plus d'amour de Dieu, plus de patience, plus de dévouement, etc., s'approcher souvent des sacrements et avoir des intentions plus pures dans toutes ses actions.

Pourquoi ce chrétien reçoit-il une plus grande part des biens spirituels de l'Église ? — Parce qu'il apporte une plus grande part au trésor. Dans une société de commerce, le sociétaire qui double sa part afférente, reçoit aussi une part double dans les bénéfices. Dans le corps humain, les membres qui ont plus d'activité, ont aussi plus de vie. — Peut-on gagner en faisant faire des bonnes œuvres aux autres, sans en faire soi-même ? — Non, il faut d'abord que chaque chrétien travaille lui-même et pour lui-même ; puis il augmente la somme de ses mérites en travaillant au salut des autres.

Cette communication des biens spirituels ne se fait-elle qu'entre les fidèles sur la terre ? — Ceux qui sont au ciel ou en purgatoire peuvent y avoir aussi leur part. — Les anges y participent-ils ? — Oui ; Jésus-Christ est le chef de toute l'Église, des anges et des saints et des

fidèles. — Quels biens les anges peuvent-ils recevoir, puisqu'ils sont heureux ? — Ils reçoivent une augmentation de bonheur et de gloire. — Et les âmes qui sont en purgatoire ? — Elles obtiennent du soulagement à leurs souffrances, et peuvent même en être délivrées entièrement.

Pourquoi donne-t-on le nom de saints aux fidèles ? — Parce que les fidèles ont été sanctifiés par le Saint-Esprit, et qu'ils sont tous appelés à la sainteté, quoique plusieurs, par leur faute, ne soient pas saints. — Est-il permis d'appeler saints tous les fidèles ? — Oui, dans le sens que nous venons d'expliquer, saint Paul, dans ses épîtres, appelle saints tous les chrétiens. — Quels sont les saints qu'il soit permis de prier et d'invoquer publiquement ? — Ceux que l'Église a béatifiés ou canonisés, c'est-à-dire déclarés bienheureux ou saints.

Pourquoi tous les fidèles ne sont-ils pas saints ? — Parce qu'ils n'ont pas soin de conserver en eux la vie de la grâce ; et c'est de leur faute s'ils se perdent. — Quel a été le dessein de Jésus-Christ en formant son Église ? — Le dessein de Jésus-Christ a été de former un peuple saint consacré à rendre à Dieu un culte digne de sa majesté.

Pourquoi Dieu nous a-t-il créés et mis au monde ? — Pour deux raisons principales : pour sa gloire et pour notre bonheur. Dieu devait se proposer une fin aussi noble que lui-même ; par conséquent, il devait créer les êtres pour sa gloire. — Pourquoi Jésus-Christ nous a-t-il rachetés ? — Également pour sa gloire et pour notre bonheur. — Pouvons-nous sans la grâce être heureux et rendre à Dieu un culte digne de lui ? — Nous ne pouvons, sans la grâce, ni lui être agréables ni lui rendre un culte digne de sa majesté.

Quelle est donc la mission de l'Église ? — De continuer l'œuvre de Jésus-Christ, de procurer la gloire de

Dieu et le salut des hommes. — Comment l'Église procure-t-elle la gloire de Dieu ? — En lui rendant un culte digne de sa majesté infinie. — Pourquoi ce culte est-il digne de Dieu ? — Parce que les fidèles, ne formant qu'un seul corps avec Jésus-Christ, offrent à Dieu, par Jésus-Christ, en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, tous les mérites de ce divin Sauveur qui sont infinis ; ce culte est donc digne d'une majesté infinie. — Ce n'est donc pas le culte des fidèles qui est digne de Dieu ? — Si les hommes étaient réduits à leurs propres ressources, leur culte ne serait pas en proportion avec la majesté divine ; mais unis à Jésus-Christ comme les membres à leurs corps, et à cause de cette union, leur culte est d'une valeur infinie.

Comment l'Église procure-t-elle le salut des hommes ? — En leur prêchant l'Évangile de Jésus-Christ, et en leur faisant, par le moyen des sacrements, l'application des mérites de ce divin Sauveur. — Dieu ne pouvait-il pas employer quelques apôtres à cette grande œuvre ? — Sans aucun doute, mais il était plus convenable d'établir une société qui brave les temps et pénètre en tous lieux ; tandis que les particuliers sont bornés par le temps et par l'espace. — L'Église ne rendra-t-elle un culte à Dieu que pendant sa durée sur la terre ? — Elle continuera pendant toute l'éternité son adoration en union avec Jésus-Christ qui ne cessera de s'offrir à son Père pour l'adorer, le louer, le bénir et le remercier.

Mes amis, si vous pouviez placer des fonds sur toutes les sociétés commerciales ou industrielles du monde, et les voir s'augmenter chaque jour, vous deviendriez excessivement riches en peu de temps, et vous vous croiriez très heureux. Eh bien ! Dieu vous a accordé ce privilège dans l'ordre du salut. En votre qualité d'enfants de l'Église, vous avez part aux travaux des mission-

naires, aux mortifications des religieux et des religieuses, au dévouement des frères et des sœurs de charité de tous les ordres, en un mot, à tout ce qui se fait de bien dans le monde. Quel bonheur pour vous d'être enfants de l'Église, puisque par elle vous pouvez amasser des richesses immenses pour le ciel. Conservez donc précieusement le titre d'enfants de l'Église, et surtout la grâce sanctifiante. Si, quand cette mère partagera ses biens, vous n'aviez pas votre titre en bonne forme, elle vous renverrait les mains vides. Aimez-la de tout votre cœur, cette excellente et divine mère; réjouissez-vous de ses joies et compatissez à ses souffrances.

SEIZIÈME SOIRÉE.

CE QUE C'EST QUE LA GRACE.

Comment est-ce que Dieu nous rend saints ? — Dieu nous rend saints par sa grâce en nous accordant la rémission de nos péchés.

Dieu ne pouvait-il rendre les hommes saints autrement que par la grâce ? — Il pouvait leur accorder une sainteté ou une innocence naturelle, mais avec cette sainteté ils n'auraient pu entrer dans le ciel ni jouir du bonheur de Dieu. — Auraient-ils donc été damnés avec cette sainteté ? — Oui, en ce sens qu'ils auraient été privés de la vision intuitive de Dieu ; mais ils auraient joui d'un bonheur naturel en le contemplant dans ses œuvres.

Qu'est-ce que la grâce ? — La grâce est un don intérieur et surnaturel que Dieu nous fait en vue des mérites de Jésus-Christ, pour nous conduire au salut éternel.

Pourquoi dites-vous que la grâce est un don ? — Parce que Dieu ne la doit pas, et qu'elle est un pur effet de sa bonté et de sa miséricorde. — Pourquoi dites-vous que c'est un don intérieur ? — Pour la distinguer des autres dons qui sont extérieurs, tels que la prédication, les bons exemples, les avis sages, etc. — La grâce s'applique-t-elle directement à l'âme ? — Précisément, elle donne à l'âme une vie nouvelle ou la dispose à la recevoir. — Pourquoi dites-vous que la grâce est un don surnaturel ? — Parce qu'elle est un don au-dessus de toute nature créée ou créable et qu'elle élève l'homme à un état plus parfait que celui de tout être créé, quand même Dieu donnerait à cet être toute la perfection possible.

Une grande intelligence, un cœur magnanime ne sont-ils pas de grandes grâces ? — Oui, dans l'ordre naturel ; tout ce que nous avons reçu de Dieu en vertu de notre création, notre âme avec ses facultés, notre corps avec ses organes sont autant de grâces de Dieu, mais purement naturelles.

Pourquoi dites-vous que la grâce est un don que Dieu nous fait en vue des mérites de Jésus-Christ ? — Parce que toutes les grâces que nous recevons ne nous sont données que par les mérites de Jésus-Christ notre Sauveur. — La grâce accordée aux anges vient-elle du même principe ? — Plusieurs Pères de l'Église l'ont cru. — Pourquoi ajoutez-vous que le don de la grâce nous est donné pour nous conduire au salut éternel ? — Parce que c'est la fin que Dieu lui-même se propose.

Combien distingue-t-on de règnes dans la nature ? — Trois : les minéraux, les végétaux et les animaux. — Dieu peut-il créer des minéraux plus parfaits que ceux qui existent ? — Évidemment. — Peut-il en créer d'aussi parfaits que les végétaux ? — Jamais, à moins qu'il ne leur donne ce qui constitue la nature des vé-

gétaux. Une pierre, quelque parfaite qu'elle soit, sera toujours infiniment au-dessous d'une plante qui est d'un ordre plus élevé. — Une plante, en restant ce qu'elle est, pourra-t-elle égaler un animal ? — Jamais, quelque parfaite qu'elle soit, parce que les animaux sont d'un ordre plus élevé que les végétaux. — Un animal pourra-t-il jamais égaler l'homme ? — Jamais, à moins que Dieu ne lui donne ce qui constitue la nature humaine. Quelque parfait que soit un animal, ses actes ne seront jamais des actes humains.

Dieu peut-il créer des hommes qui, par leur nature, soient aussi parfaits que ceux qui sont ornés de la grâce ? — Jamais ; quelque parfait que soit un homme par sa nature, ses actes ne seront jamais que des actes humains ; tandis que les actes d'un homme orné de la grâce sanctifiante, sont des actes divins. — Comment sont-ils des actes divins ? — Parce que la grâce est une participation à la nature divine. — Expliquez ceci par une comparaison ? — De même que le fer mis au feu ne perd pas sa nature de fer, mais acquiert les propriétés du feu, il éclaire, échauffe et brûle comme le feu, dont la substance le pénètre ; ainsi, par la grâce sanctifiante, l'âme est pénétrée de la substance de Dieu ; elle est capable de connaître Dieu comme Dieu se connaît, de l'aimer comme il s'aime, d'agir comme il agit ; par conséquent, cet homme fait des actes divins ; ce n'est plus lui qui vit ; c'est Jésus-Christ qui vit en lui.

Si Dieu accordait à une pierre la vie de la plante, que serait un tel don ? — Surnaturel, par rapport à la pierre qui n'a droit qu'à la vie des minéraux. — S'il donnait à une plante la vie animale ? — Un don surnaturel pour la même raison. — S'il donnait à un oiseau la vie humaine ? — Ce serait un don surnaturel pour l'oiseau qui n'a droit qu'à la vie animale. — Et

quand il donne à l'homme une participation à la nature divine? — Il lui accorde un don surnaturel proprement dit, parce qu'il n'a droit qu'à ce qui constitue la vie humaine.

Combien y a-t-il de vie dans l'homme? — Deux, la vie du corps et la vie de l'âme raisonnable. — Ces deux vies existent-elles dans tous les hommes, justes ou pécheurs, chrétiens ou infidèles? — Oui, à moins qu'ils ne perdent l'usage de la raison. — Combien de vies en Jésus-Christ? — Trois; la vie du corps, la vie de l'âme raisonnable, et la vie divine. — Pourquoi a-t-il trois vies? — Parce qu'il a deux natures, la nature divine et la nature humaine; comme homme, il a la vie du corps et la vie de l'âme raisonnable; et comme Dieu il a la vie divine. — Combien de vies dans le chrétien orné de la grâce sanctifiante? — Trois, comme en Jésus-Christ, la vie du corps, la vie de l'âme raisonnable et la vie surnaturelle et divine; le chrétien est un autre Jésus-Christ; il n'est pas Dieu par sa nature, comme Jésus-Christ; il est seulement déifié ou divinisé par la grâce.

Quelle différence voyez-vous entre la grâce sanctifiante et une grâce naturelle? — La même que celle qui existe entre ce qui est divin et ce qui est humain. — Quelle est la valeur de la grâce surnaturelle? — Elle vaut mieux que tous les biens du monde. — Que dit saint Thomas à ce sujet? — Que le plus petit bien surnaturel vaut mieux que le plus grand bien naturel. Ainsi un acte de foi ou d'amour, fait en état de grâce, vaut mieux que la fondation d'un empire qui comprendrait tous les peuples du monde. — Qu'y a-t-il à préférer entre gagner un milliard et souffrir un affront pour Jésus-Christ? — Souffrir un affront pour Jésus-Christ vaut mieux que tous les trésors du monde.

Dieu nous fait un devoir de conserver la vie du

corps, et nous devons en prendre soin ; mais Notre-Seigneur nous dit : « Ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps, mais craignez celui qui peut perdre l'âme et le corps en enfer. » La vie par excellence, c'est la vie de la grâce ou la vie divine. O mes chers amis, faisons tout au monde pour conserver et augmenter en nous cette vie ; elle est indispensable pour entrer dans le ciel. Celui qui ne l'a pas au moment de la mort, eût-il été sur la terre le plus riche le plus savant, le plus puissant, il est perdu pour l'éternité.

Le trait suivant montre ce que peut la grâce dans un cœur bien disposé.

Voici le dialogue que le célèbre Thaulère eut avec un pauvre berger. — Mon ami, je vous souhaite le bonjour. lui dit Thaulère. — Je vous suis obligé du bon jour que vous me souhaitez ; mais je n'en ai jamais eu de mauvais. — Je prie le Seigneur de vous donner non-seulement une journée, mais toute la vie heureuse. — Je l'ai eue telle jusqu'à présent, grâce à Dieu. — Comment, mon ami, vous n'avez pas eu de mauvais jours depuis que vous êtes au monde ? Votre état est si triste et vous donne tant à souffrir ! Expliquez-vous un peu plus, je vous prie, comment entendez-vous ce que vous dites ?

— Je l'entends peut-être mal ; mais puisque vous le voulez, voici ce que je pense. Je me dis à moi-même : Le bon Dieu règle tout en ce monde ; il est notre Maître, notre Père ; il ne veut que notre bien. Ainsi, dans tout ce qui arrive, je regarde sa sainte volonté et je m'y conforme en tout ; je reçois comme un bien tout ce qui m'arrive, parce que Dieu le permet, et la consolation que j'ai de faire sa sainte volonté me rend véritablement heureux ; enfin, je veux en tout ce que Dieu veut ; je m'en tiens-là, assuré qu'il ne permettra rien que pour mon plus grand bien.

— Vous avez raison, la volonté de Dieu doit être accomplie en tout ; mais si Dieu voulait en ce moment vous précipiter en enfer, que feriez-vous ? — Je sais que Dieu ne le veut pas ; en tout cas, j'ai deux bras, je le serrerais si étroitement, que je le tirerais avec moi ; et si j'étais avec Dieu, je serais en paradis.

— Qui êtes-vous, mon cher ami ? — Je suis roi. — Où est votre royaume ? — Dans mon cœur. — Qu'est-ce que régner ? — C'est dominer ses sujets. — Et quels sont vos sujets ? — Ce sont mes passions, et je tâche de les combattre et de les assujettir en tout à la loi de Dieu. — Ah ! mon ami, que vous êtes heureux ! — Chacun peut commencer à l'être dans ce monde ; mais nous ne le serons parfaitement que dans l'autre. — Ainsi finit la conversation.

DIX-SEPTIÈME SOIRÉE.

DE LA GRACE SANCTIFIANTE OU HABITUELLE ET DE
QUELQUES-UNS DE SES EFFETS.

Ne distingue-t-on pas deux sortes de grâces ? — Oui, la grâce sanctifiante ou habituelle, et la grâce actuelle.

Qu'est-ce que la grâce sanctifiante ou habituelle ? — C'est une grâce que Dieu met et conserve dans nos âmes, qui nous rend justes et saints, et par là, dignes de la vie éternelle.

Qu'est-ce que la vie éternelle ? — C'est le bonheur même de Dieu. — En quoi consiste le bonheur de Dieu ? — Il consiste à se connaître tel qu'il est, à s'aimer autant qu'il est aimable, et à jouir de lui-

même. — Est-ce là un grand bonheur ? — C'est un bonheur infini, puisqu'il est la vérité, la beauté et l'amabilité infinies. — Peut-on offrir une faible image de ce bonheur ? — Le plaisir qu'éprouve une personne d'une beauté ravissante en se regardant dans une glace. — Dieu en se contemplant voit-il son image, comme une personne qui se regarde dans une glace ? — A peu près, et cette image est son Fils. — Quelle différence voyez-vous entre ces deux images ? — L'image formée dans une glace n'est ni réelle, ni vivante, c'est une simple représentation ; et l'image de Dieu est substantielle, vivante, infinie et parfaite comme lui. — Doit-il l'aimer beaucoup ? — Il l'aime infiniment. — Comment le Fils aime-t-il son Père ? — Autant qu'il est aimable, infiniment. — Que produit cet amour du Père et du Fils ? — Le Saint-Esprit.

Pouvons-nous, par nos propres forces, obtenir le bonheur de Dieu ? — Non, pas plus qu'une pierre ne peut s'élever par elle-même à la vie d'une plante, ni la plante s'élever à la vie animale, ni l'animal s'élever à la vie humaine. — Que devrait faire un homme qui voudrait élever un rossignol jusqu'à la vie humaine ? — Le rendre participant de la nature humaine. — Que doit faire Dieu pour nous rendre capables d'obtenir son bonheur ? — Nous rendre participants de sa nature et de ses perfections divines ; en sorte que nous connaissions avec l'intelligence de Dieu, que nous aimions Dieu avec son amour, et que nous jouissions de Dieu comme il jouit de lui-même. — Comment appelle-t-on cette participation de la nature divine ? — On l'appelle la grâce sanctifiante.

Comment la grâce sanctifiante nous rend-elle justes et saints ? — En effaçant nos péchés, en changeant nos cœurs, et en ornant nos âmes des vertus chrétiennes.

Quel effet produit dans l'âme le péché mortel ? — Il lui donne la mort. — Qu'est-ce que la mort ? — C'est la séparation de l'âme d'avec le corps. — Que devient le corps, quand l'âme en est séparée ? — Il n'a plus de vie, il devient hideux, il tombe en pourriture. — Qu'est-ce que la vie du corps ? — C'est l'union de l'âme avec le corps. — Quel est l'effet de cette union ? — L'âme donne au corps, la vie, la beauté et la force d'agir. — Qu'est-ce que la vie surnaturelle de l'âme ou la grâce ? — C'est l'union de l'âme avec Dieu. — Quel est l'effet de cette union ? — Elle donne à l'âme une vie divine, une beauté divine, et la force de faire des actes divins. — Qu'est-ce que la mort de l'âme ? — C'est la séparation de l'âme d'avec Dieu. — Quel est l'effet de cette séparation ? — La perte de la vie, de la beauté et de la force divines.

Que signifient ces paroles : La grâce sanctifiante nous rend justes et saints, en effaçant nos péchés ? — Elles signifient que la grâce sanctifiante ressuscite l'âme qui était morte par le péché. — L'âme perd-elle sa vie intellectuelle et raisonnable par le péché mortel ? — Non, elle perd la vie surnaturelle et divine. — Comment savez-vous que la grâce efface entièrement les péchés ? — La foi l'enseigne. — Que dit l'Église à ce sujet ? — Que les hommes sont justifiés ou rendus justes, non seulement parce que leurs péchés leur sont remis, mais encore parce que la grâce et la charité sont répandues dans leurs cœurs. — Qu'est-ce que la justification ? — L'Église appelle justification le passage de l'homme de l'état de péché à l'état de justice et de divine rédemption. L'homme est véritablement juste.

Un assassin n'est-il pas un homme injuste ? — Oui, il a commis une grande injustice, et il mérite la mort. — Si on lui remet la peine, est-il redevenu juste ? — Non, il reste coupable, tant qu'il n'a pas réparé son

injustice ou rendu la vie qu'il a ôtée. — Quand l'homme commet un péché mortel, est-il injuste ? — Oui, il commet une injustice envers Dieu, il attende à sa vie, et il mérite la mort éternelle. — Si Dieu se contente de lui remettre sa peine, est-il juste ? — Il reste injuste, tant que son injustice n'est pas réparée. — Que produit donc Dieu par la grâce sanctifiante dans l'âme du pécheur ? — Il efface tout à fait le péché en réparant l'injure faite par le péché et par conséquent : 1° il remet au pécheur la peine qu'il avait méritée ; 2° il lui rend la vie de l'âme qu'il avait perdue ; 3° et avec cette vie, la beauté et la force d'agir.

Pour effacer tout à fait l'injustice d'un assassin, suffit-il de rendre sa beauté au cadavre de l'homme assassiné ? — Non, il faut encore lui rendre la vie et la force dont il jouissait auparavant. — Pour effacer le péché, suffit-il de rendre à l'âme sa beauté ? — Non ; il faut lui rendre tout ce qu'elle a perdu par le péché, savoir : la vie divine, une beauté divine, et la force de faire des actes divins, comme avant le péché.

Les protestants croient-ils que la grâce produit dans l'âme ces trois effets ? — Non, ils prétendent qu'elle ne produit que le premier, sans la vie et la force. — Sur quoi fondent-ils leur prétention ? — Sur les paroles de David qui dit que les péchés sont cachés. — L'Écriture se contente-t-elle de dire que les péchés sont seulement cachés par la grâce ? — Elle dit de plus qu'ils sont effacés, et que l'homme est renouvelé comme celui qui a été créé dans la justice et dans la sainteté. — Que promet le Seigneur aux hommes par le prophète Ézéchiël c. 36, v. 25 ? — De les purifier de leurs souillures, de leur donner un esprit et un cœur nouveau, et cet esprit qu'il doit leur donner, c'est son propre esprit. Jésus-Christ leur rend tout ce que le péché leur a fait perdre, c'est-à-dire la vie de la grâce avec tous ses précieux effets.

A quoi saint Grégoire le Grand compare-t-il les péchés effacés par la pénitence? — Aux Égyptiens poursuivant les Hébreux et engloutis dans la mer Rouge, de manière qu'il n'en est point resté la moindre trace. — Et saint Jean Chrysostome? — A un vieillard décrépît et redevenu tout à coup un jeune homme plein de vie et de beauté. — Et saint Basile? — A la faculté de voir qui est dans l'œil sain; de même l'opération du Saint-Esprit est dans l'âme purifiée.

La justification du pécheur est donc une œuvre merveilleuse? — Elle est plus merveilleuse que la résurrection des morts qui en est la figure. Il est plus grand de la part de Dieu de justifier le pécheur par sa grâce, que de créer l'univers. — Serait-elle aussi merveilleuse, si l'homme n'eût pas péché? — A peu près; la grâce aurait élevé l'homme à l'ordre surnaturel.

Que veulent dire ces paroles: la grâce nous rend justes et saints en changeant nos cœurs? — Que Dieu change nos cœurs, de la même manière qu'il changerait un cadavre en lui rendant la vie. — Qu'enseigne l'Église sur ce point? — Elle déclare expressément que la justification n'est pas seulement la rémission des péchés, mais encore la sanctification et la rénovation de l'homme intérieur, ce qui signifie que la grâce change et renouvelle entièrement le cœur où elle habite. — Que dit l'Écriture? — Que Dieu, par sa grâce, purifie l'homme de ses péchés et lui donne un cœur nouveau.

Que signifient ces paroles: la grâce sanctifiante nous rend justes et saints en ornant nos âmes des vertus chrétiennes? — Elles signifient que la grâce efface le péché, donne une vie nouvelle à l'âme, et l'incline à faire toutes sortes de bonnes œuvres surnaturelles. — Quels effets sont produits sur un cadavre par la résurrection? — 1° Sa laideur disparaît; 2° la vie lui

est rendue ; 3^o toutes ses facultés lui sont restituées. Or, ces effets représentent ceux que la grâce produit dans les âmes.

Qu'appellez-vous une vertu ? — Une inclination ou une disposition permanente à faire le bien. — Qu'est-ce qu'une vertu naturelle ? — C'est une inclination bonne qui vient de la nature et qui porte au bien. — Combien y a-t-il de vertus naturelles ? — Sept principales, les trois vertus théologiques et les quatre vertus morales.

Qu'entendez-vous par vertus chrétiennes ? — J'entends des inclinations saintes et surnaturelles qui nous portent à faire le bien et à éviter le mal. — Combien y en a-t-il ? — Également sept, comme dans l'ordre naturel. — Quelle différence y a-t-il entre les unes et les autres ? — Par les vertus naturelles, l'homme ne mérite que des biens temporels ou naturels ; tandis que par les vertus surnaturelles, il mérite les biens surnaturels et le ciel.

Comment recevons-nous les vertus surnaturelles ? — Dieu nous les accorde avec la grâce sanctifiante. — Dieu se contente-t-il de donner la vie à un enfant quand il vient au monde ? — Il lui donne encore les moyens de conserver et de perfectionner cette vie. — Quels sont ces moyens ? — Les principaux sont les facultés : 1^o de voir les objets ; 2^o de se porter vers eux ; 3^o de se les approprier ou de s'en servir. — Comment donc peuvent vivre les aveugles, les paralytiques et les nouveaux-nés ? — Les parents ou des personnes charitables suppléent à ce qui leur manque. Ainsi les enfants et les autres faibles d'intelligence, vivent de la vie de leur mère la sainte Église, quand ils ont reçu le Baptême. — Des moyens analogues sont-ils aussi nécessaires dans l'ordre surnaturel ? — Évidemment ; c'est pourquoi avec la grâce, Dieu communique la foi pour connaître les vérités de l'ordre surnaturel ; l'es-

pérance pour se diriger vers les biens spirituels et la charité pour se les approprier et s'en nourrir. L'œil naturel représente la foi ; la force qui nous fait mouvoir, l'espérance, et l'estomac, la charité.

Comment vivent les plantes ? — La plante vit par ses racines, par sa tige et par ses feuilles. — Que représente la racine ? — Elle représente la foi ; de même que les racines s'enfoncent dans le sein de la terre pour y puiser les sucs nécessaires à la vie de la plante, ainsi la foi est la racine de la vie surnaturelle, et elles s'enfoncent dans les profondeurs de Dieu pour y puiser les sucs nécessaires à la vie divine. — Que représente la tige ? — Elle représente l'espérance : de même que la tige se tourne sans cesse vers la lumière qui l'échauffe et la vivifie, ainsi l'espérance est la tige du chrétien qui s'élève vers Jésus-Christ, le soleil des intelligences, pour y trouver lumière et chaleur. — Que représentent les feuilles, les fleurs et le fruit ? — La charité ; de même que les feuilles, la fleur et le fruit absorbent l'air, la lumière et la chaleur pour avoir la vie et la donner à la plante ; ainsi le chrétien par la charité, attire Dieu à lui et s'en nourrit.

Que faut-il à l'homme qui voyage sur mer ? — Une boussole pour le diriger, des voiles ou la force de la vapeur pour pousser le vaisseau qui le porte, et enfin des vivres. — N'est-ce pas l'image du chrétien sur la terre ? — Oui ; il est ici-bas comme sur une mer orageuse : la foi est sa boussole, l'espérance ses voiles, et la charité sa nourriture.

Que reçoit encore le chrétien avec la grâce sanctifiante ? — Il reçoit le noble cortège de toutes les vertus, dit le catéchisme de Trente. — Que dit saint Augustin ? — Que les quatre vertus cardinales lui sont données avec la grâce sanctifiante dans cette vallée de larmes. — Et saint Thomas ? — Que toutes les vertus morales

sont répandues dans l'âme avec la charité ou la grâce sanctifiante. — Comment prouve-t-il cette vérité? — L'homme ne peut aller au ciel sans observer toute la loi de Dieu ; or, pour observer toute la loi de Dieu, il faut pratiquer toutes les vertus morales ; donc Dieu doit les accorder avec la grâce sanctifiante pour le conduire au ciel. — Ne sentons-nous pas le besoin de ces vertus? — Oui, souvent nous offensois Dieu par défaut de prudence, de justice, de force ou de tempérance.

A quoi peut-on comparer la grâce sanctifiante et les sept vertus qui l'accompagnent? — A une couronne d'or du plus grand prix, enrichie de sept pierres précieuses qui en rehaussent l'éclat.

Que recevons-nous encore avec la grâce sanctifiante? — Les sept dons du Saint-Esprit. — Qu'est-ce qu'un don du Saint-Esprit? — C'est une perfection surnaturelle qui nous dispose à suivre les inspirations du Saint-Esprit. — Combien y a-t-il de dons du Saint-Esprit? — Il y en a sept : l'Intelligence, la Science, la Sagesse, le Conseil, la Piété, la Force et la Crainte de Dieu ; le don d'Intelligence perfectionne la foi ; celui de Science, l'espérance ; celui de Sagesse, la charité ; celui de Conseil, la prudence ; celui de Piété, la justice ; celui de Force, la force ; celui de Crainte de Dieu, la tempérance.

Comment savez-vous que nous recevons les dons du Saint-Esprit avec la grâce sanctifiante? — Parce que le Saint-Esprit habite dans l'âme ornée de la grâce sanctifiante ; or, le Saint-Esprit ne réside dans une âme que pour y répandre ses dons. — Qu'est-il arrivé au baptême de Jésus-Christ? — Le Saint-Esprit est descendu sur Jésus-Christ pour le remplir de ses dons. — Rapportez les paroles d'Isaïe. — L'Esprit du Seigneur repose sur lui, Esprit de sagesse et d'intelligence,

Esprit de conseil et de force, Esprit de science et de piété, et l'Esprit de crainte du Seigneur le remplira.

Que représente le baptême de Jésus-Christ? — Le baptême de tout chrétien : ce qui s'est passé visiblement au baptême de Jésus-Christ se passe d'une manière invisible au baptême des chrétiens. — Que promet le Seigneur par le prophète Ézéchiël? — De mettre son Esprit au milieu de nous, afin que nous observions ses commandements, et par conséquent de nous communiquer ses dons pour pratiquer toutes les vertus. — Que dit saint Paul? — Que ceux-là sont les enfants de Dieu qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, et que celui qui n'a pas l'Esprit de Dieu ne lui appartient pas.

Les Pères de l'Église parlent-ils dans le même sens que saint Paul? — Tous enseignent qu'avec la grâce sanctifiante le chrétien reçoit les dons du Saint-Esprit. — Que dit saint Jean Chrysostome en parlant du baptême? — Que le baptême n'efface pas seulement le péché, mais qu'il confère encore neuf prérogatives à celui qui le reçoit : il le fait libre, juste, saint, enfant de Dieu, héritier de Dieu, cohéritier de Jésus-Christ, membre de Jésus-Christ, temple et organe du Saint-Esprit. — Que dit saint Thomas? — Que nous recevons les dons du Saint-Esprit pour perfectionner en nous les vertus chrétiennes, et il prouve que ces dons nous sont nécessaires pour diriger notre conduite.

A quoi peut-on comparer l'âme ornée de la grâce sanctifiante, des vertus chrétiennes et des dons du Saint-Esprit? — A un orgue : la grâce sanctifiante est l'instrument ; les sept vertus chrétiennes sont les sept cordes qui répondent aux sept notes de la gamme musicale ; les sept dons du Saint-Esprit sont les sept touches, et le Saint-Esprit est l'organiste. Chaque pensée, chaque parole, chaque action, chaque désir, ayant une vertu pour objet, est une note qui fait résonner l'instru-

ment; en sorte que tous les mouvements d'un cœur chrétien forment une céleste harmonie qui ravit le cœur des anges et des saints, et même le cœur de Dieu. — Que sont les mauvais mouvements du cœur? — Des sons^s aigus et discordants, qui font rugir l'enfer d'une horrible joie et qui attristent le ciel. — A quoi peut-on comparer l'Église tout entière? — A un orgue immense dont chaque chrétien forme un jeu, et aux accompagnements duquel elle célèbre les louanges de Dieu, elle chante ses triomphes et soupire ses douleurs, tandis que les saints et les anges forment un second chœur en exécutant leur partition dans ce divin et admirable concert. — Quel est le chrétien qui accompagne le mieux le spirituel instrument de musique? — C'est le plus vertueux. — Que font les pécheurs? — Ils préludent au concert infernal des démons et des damnés.

Vous voyez, mes amis, que rien n'est plus précieux que la grâce sanctifiante. En entrant dans un cœur, elle lui communique la vie surnaturelle et divine, les trois vertus théologales, les quatre vertus cardinales et enfin les dons du Saint-Esprit. Elle rend le chrétien participant de la nature divine; elle le pénètre comme le feu pénètre le fer : il voit par la foi, comme avec les yeux de Dieu; il aime par la charité, ou avec le cœur de Dieu; il est vraiment déifié ou divinisé. Quelle grandeur, quelle gloire, quelle dignité! C'est une participation à la grandeur et à toutes les perfections de Dieu. Conservez donc avec le plus grand soin la grâce sanctifiante et augmentez-la tous les jours en vous.

Un pauvre mendiant disait un jour : « Je n'ai jamais eu de mauvais jours, et je suis toujours très content. Quand j'ai faim, je loue Dieu; quand il pleut, je le bénis; quand on me méprise, qu'on m'injurie et que j'éprouve d'autres misères, j'en rends gloire à mon Dieu, parce que je veux tout ce que Dieu veut, sans aucune réserve.

Je reçois tout ce qui m'arrive avec beaucoup de joie, comme m'étant plus avantageux que toute autre chose ; et c'est là ce qui me rend heureux. »

DIX-HUITIÈME SOIRÉE.

DE QUELQUES AUTRES RICHESSES QUE PROCURE LA GRACE SANCTIFIANTE.

La rémission des péchés se fait-elle sans la grâce sanctifiante ? — Non, Dieu n'efface le péché qu'en répandant dans l'âme la grâce sanctifiante. — Pourquoi cela ? — Parce que la grâce sanctifiante n'effacerait pas totalement le péché, si elle ne rendait au chrétien tout ce que le péché lui a fait perdre. — Expliquez-vous par une comparaison ? — Lorsqu'un homme se tue, il commet un péché mortel dans l'ordre physique ; pour effacer ce péché, il faut lui rendre la vie avec la beauté du corps et l'usage de ses sens et de ses facultés. Ainsi par un péché mortel le chrétien perd la vie surnaturelle, les vertus et les dons du Saint-Esprit. Pour effacer entièrement son péché, il faut lui rendre la vie divine, les vertus chrétiennes et les dons du Saint-Esprit.

Comment savez-vous que Dieu ne remet jamais le péché mortel sans répandre la grâce dans l'âme ? — L'Église l'enseigne, et la sainte Écriture nous répète souvent que quand le pécheur obtient la rémission de ses péchés, il devient enfant de Dieu et héritier du ciel. — Peut-il posséder ces titres sans la grâce sanctifiante ? — Non, puisque seule elle nous communique la vie surnaturelle et divine.

Par quels moyens Dieu remet-il les péchés ? — Par les sacrements et par la contrition parfaite. — Quand les

péchés sont effacés, les sacrements ne produisent-ils plus d'effet ? — Ils augmentent la grâce ou la vie divine. — La grâce est-elle la même pour tous les fidèles ? — Non, il en est qui la possèdent plus abondante que d'autres, comme il y en a qui ont plus de santé que d'autres. — Quel est l'homme dont la santé est la plus robuste ? — Celui qui a reçu de la nature la constitution la plus forte, et qui a le mieux observé les lois propres au développement du corps. — Quel est le chrétien qui a le plus de grâce ou de vie divine ? — Celui à qui Dieu la donne avec le plus d'abondance, et qui se montre le plus fidèle à y coopérer. — Pourquoi Dieu donne-t-il plus de grâces aux uns qu'aux autres ? — Pour qu'il y ait de la variété dans ses œuvres. D'ailleurs il est libre dans ses dons.

Sommes-nous obligés de faire des progrès dans la grâce ? — Oui ; l'apôtre saint Jean dit : Que celui qui est juste, se justifie encore, et que celui qui est saint se sanctifie davantage. — N'est-ce pas une loi universelle ? — Oui, l'arbre qui ne grandit pas périt ; le fruit qui ne mûrit pas pourrit. — Que faut-il faire pour augmenter la vie divine ? — A peu près ce que l'on fait pour perfectionner la vie du corps : respirer un air pur, prendre une nourriture substantielle, et s'exercer par le travail ; ainsi prier avec ferveur, fréquenter les sacrements et pratiquer les vertus chrétiennes.

Quels autres avantages nous procure la grâce sanctifiante ? — Elle nous fait enfants adoptifs de Dieu, frères de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit.

Qu'entendez-vous quand vous dites que la grâce sanctifiante nous fait enfants adoptifs de Dieu ? — J'entends que, par la grâce sanctifiante, Dieu donnant à nos âmes une vie surnaturelle et divine, il devient notre Père et nous devenons ses enfants.

Ne sommes-nous pas les enfants de Dieu en venant au monde ? — Nous le sommes, parce que nous tenons la vie de lui ; mais par la grâce, nous vivons de la vie de Dieu. — Est-il certain que nous vivons de la vie de Dieu ? — Saint Pierre enseigne que les fidèles sont participants de la nature divine. — Que dit saint Jean au chapitre premier de son Évangile ? — Que les fidèles sont nés de Dieu et que le Verbe divin a donné à ceux qui croient en son nom le pouvoir d'être enfants de Dieu. — Que dit saint Paul ? — Que nous avons reçu l'Esprit d'adoption des enfants de Dieu, et qu'il rend témoignage que nous sommes les enfants de Dieu, les héritiers de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ.

Que dit saint Augustin ? — Que le Fils de Dieu s'est fait homme, pour que l'homme fût fait Dieu. — Comment l'homme est-il fait Dieu. — Par l'union que la grâce établit entre l'âme et Dieu. — Quelle est cette union ? — C'est une union substantielle semblable à celle qui existe entre les trois personnes divines, suivant cette parole de Jésus-Christ, parlant à son Père : Qu'ils soient en moi comme je suis en vous. — De quelles comparaisons se servent les Docteurs pour exprimer cette union ? — De même, disent-ils, qu'une goutte d'eau jetée dans une grande quantité de vin prend la couleur et le goût du vin ; de même que le fer rougi au feu acquiert toutes les propriétés du feu ; de même que l'air éclairé des rayons du soleil devient lui-même lumière ; de même que l'or et le cuivre fondus ensemble ne font qu'une même masse de métal ; ainsi l'âme unie par la grâce à la substance divine devient comme une même chose avec Dieu.

Quel est le modèle de cette filiation divine ? — Celle du Verbe, Fils de Dieu, à qui Dieu le Père a dit de toute éternité : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré

aujourd'hui. — Les chrétiens sont-ils fils de Dieu comme le Verbe ? — Non, le Verbe est Fils de Dieu par nature, né de la propre substance divine et possédant cette même substance comme Dieu le Père ; et les fidèles sont enfants de Dieu par adoption ; ils ne sont pas nés de la substance de Dieu ; mais ils y participent. — Quelle différence voyez-vous entre un fils par nature et un fils par adoption ? — On appelle fils par nature celui qui est né de la substance du père, et qui a la même nature que le père. Un fils par adoption est né d'un autre que celui qui l'a adopté ; mais il a droit d'hériter des biens comme le fils par nature. — Est-ce ainsi que nous sommes les enfants adoptifs de Dieu ? — Notre adoption est beaucoup plus précieuse. Car Dieu ne se contente pas de nous donner droit à hériter de ses biens, mais il nous fait vivre de sa vie divine ; à peu près comme un père qui en adoptant un enfant lui communiquerait quelque chose de son sang et de son âme. Alors on pourrait dire que cet enfant participe à la nature et à la vie de son père adoptant.

Peut-on dire que le chrétien est un dieu ? — Oui, dans un certain sens ; comme saint Paul, lorsqu'il dit : Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. On peut dire que du fer rougi au feu est du feu ; mais il vaut mieux dire qu'il est ignifié, et dire du chrétien qu'il est déifié ou divinisé. L'Écriture appelle dieux les anges et même les chrétiens.

Quels avantages procure la filiation divine ? — Ils sont presque infinis ; en voici quelques-uns : 1° le titre d'enfant de Dieu élève l'homme à une si haute dignité, que Dieu avec toute sa puissance ne saurait l'élever plus haut ; 2° par cette adoption, l'homme acquiert un vrai droit à tous les biens de Dieu son Père, par conséquent à participer à ses divines perfections ; 3° les actions de l'homme ont un mérite infini, parce que

Dieu même les opère en lui par sa grâce et leur communique ce prix infini.

Vous voyez, mes enfants, qu'il n'y a pas de plus haute dignité au ciel et sur la terre que celle d'enfant de Dieu. Efforcez-vous donc d'être toujours dignes de cette adoption divine ; soyez bons, soyez patients, soyez saints, soyez charitables, soyez miséricordieux, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. Élevez-vous au-dessus de ce monde ; et que tout en y travaillant, vos pensées, vos sentiments et vos actions soient toujours conformes aux pensées, aux sentiments et aux actions de Dieu votre Père. Si vous pouviez dire en toute vérité : Je suis le fils d'un roi, le frère d'un roi, ou l'épouse d'un roi, vous vous croiriez un très grand personnage. Mais vous pouvez dire : Je suis le fils d'un Dieu, le frère d'un Dieu, et mon âme est l'épouse d'un Dieu. Que sont toutes les grandeurs de la terre à côté de la vôtre ? Tout au plus de superbes bagatelles. Elles ne valent pas la peine de fixer vos pensées ou vos regards.

Comment la grâce sanctifiante nous rend-elle les frères de Jésus-Christ ? — Parce que la grâce sanctifiante nous fait enfants adoptifs de Dieu dont Jésus-Christ est Fils unique par nature.

Pourquoi le Verbe divin est-il Fils par nature ? — Parce qu'il est né de son Père et qu'il possède la même nature que son Père ; et si la nature du Père est d'or, celle du Fils est aussi d'or. — Quelle est la nature des hommes ? — C'est la nature humaine qui peut être représentée par le cuivre. — Qu'arrive-t-il si l'on fond l'or avec le cuivre ? — Le cuivre acquiert les propriétés de l'or, et il devient le frère de l'or ; non pas dans toute la force du terme ; puisque le cuivre n'est pas changé en or ; il est seulement mêlé avec de l'or. — En est-il ainsi des fidèles à l'égard de Jésus-Christ ? —

Oui ; les fidèles ne sont pas changés en Dieu ; ils conservent la nature humaine ; mais la nature humaine est pénétrée par la nature divine ; elle est divinisée.

Qui vous a dit que nous sommes frères de Jésus-Christ ? — C'est lui-même lorsqu'il dit à Madeleine : Allez dire à mes frères : Je monte à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu. Et saint Paul dit qu'il n'a pas rougi de nous appeler ses frères. — Pouvez-vous dire en toute vérité : Mon frère le Roi des rois, mon frère le Seigneur des Seigneurs ? — Le dernier des mendiants, s'il est chrétien, peut le dire comme moi. — Que sont les rois à côté de lui ? — Des agents de police, des cantonniers ou des gardes champêtres. — Que pensez-vous du chrétien qui rougit de Jésus-Christ ? — C'est un lâche à qui Jésus-Christ dira un jour : Parce que vous avez rougi de moi sur la terre, je rougis de vous devant mon Père.

Comment la grâce sanctifiante nous fait-elle les temples du Saint-Esprit ? — C'est que le Saint-Esprit demeure d'une manière particulière dans les âmes ornées de la grâce sanctifiante.

Qu'est-ce qu'un temple ? — C'est un édifice plus grand et plus élevé que les habitations ordinaires ; les fondations en sont plus profondes. Il est plus orné à l'intérieur qu'à l'extérieur. Une tour ou une flèche s'élève vers le ciel ; dans cette tour sont des cloches qui sont comme la voix de Dieu annonçant aux hommes les éternelles vérités. Dans l'intérieur est un orgue pour chanter les louanges de Dieu. Ordinairement sept colonnes placées de chaque côté soutiennent l'édifice. Au milieu du sanctuaire est dressé le maître-autel sur lequel on offre à Dieu le saint sacrifice ; plus bas sont les autels collatéraux dédiés à la sainte Vierge et à quelques saints. Le temple est tenu dans une très grande propreté, parce que Dieu y habite substantiel-

lement, et les fidèles y vont prier, chanter, écouter la parole de Dieu et assister au Sacrifice.

Quel rapport y a-t-il entre ce temple matériel et le chrétien ? — Le vrai chrétien est plus humble et plus élevé par ses sentiments que les philosophes eux-mêmes. Son extérieur est d'une grande simplicité, mais l'intérieur est magnifiquement paré. Sa tête est la tour qui s'élève vers le ciel. Sa parole est le son de la cloche qui appelle ses facultés dispersées à rentrer dans l'intérieur de l'âme pour y prier et méditer la parole de Dieu. Sa parole devient un orgue pour chanter les louanges de Dieu ou annoncer la vérité aux hommes. Les sept colonnes de chaque côté sont les sept vertus et les sept dons du Saint-Esprit qui soutiennent le fidèle.

Le cœur du chrétien est un sanctuaire, un autel où Dieu réside sans vouloir céder sa place à personne. Plus bas sont des autels dédiés à la Sainte-Vierge, au saint patron, à la famille, aux amis. Le cœur est toujours pur, Dieu y habite substantiellement. Le chrétien y prie comme dans une église, il y chante les louanges de Dieu, il y écoute sa parole, il y offre des sacrifices, et c'est lui-même qui est tout à la fois le prêtre et la victime. — A qui ressemble le chrétien orné de la grâce sanctifiante ? — A la sainte Trinité ; la foi le rend semblable au Père, l'espérance au Fils et la charité au Saint-Esprit.

Que perdons-nous, en perdant la grâce sanctifiante ? — Nous perdons la qualité de fils de Dieu et de frère de Jésus-Christ, et au lieu d'être les temples du Saint-Esprit nous devenons les réceptacles du démon ; nous perdons tout droit au ciel, et nous méritons l'enfer. — Perdons-nous aussi toutes les vertus chrétiennes ? — Le péché mortel nous fait perdre la charité, les vertus morales et les dons du Saint-Esprit ; mais nous conser-

vons la foi et l'espérance, à moins que le péché commis ne soit contraire à ces vertus. Mais la foi et l'espérance sans la charité sont des vertus mortes. Elles forment un commencement de vie surnaturelle, mais cette vie n'est complète que par la charité. Sans elle, l'homme est un corps qui a tous ses membres, excepté le cœur ; il est donc sans vie. Ainsi en est-il du pécheur qui meurt avec la foi et l'espérance sans la charité, il ne peut rien posséder dans le ciel ; il n'est pas né viable pour l'autre monde.

Que sont tous les trésors de la terre à côté du ciel ? — Une vile poussière. — Pourquoi les saints, tels que Joseph, fils de Jacob, Suzanne, saint Laurent, sainte Lucie, sainte Agnès, etc., ont-ils mieux aimé être jetés en prison, souffrir tous les tourments et mourir plutôt que de perdre la grâce sanctifiante ? — Parce qu'ils l'estimaient au-dessus de tous les biens du monde. — Que perd l'homme en perdant la vie du corps ? — Quelques années d'existence, après lesquelles il faut toujours mourir. — Que devient le fidèle qu'on fait mourir, parce qu'il ne veut pas offenser Dieu ? — Il monte au ciel, sans passer par le purgatoire ; il passe d'une vie misérable à une vie infiniment heureuse. — Pourquoi les premiers chrétiens désiraient-ils si vivement le martyre ? — Pour arriver plus vite et plus sûrement au paradis.

Que doit faire un chrétien lorsqu'on veut lui ravir la vie divine par l'appât des plaisirs ou des richesses ? — Il doit imiter les martyrs et souffrir tous les tourments plutôt que d'offenser Dieu. Il fera bien de se rappeler ces paroles de Jésus-Christ : Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? — Ne pourrait-on pas accepter les richesses et les plaisirs, sauf à faire pénitence de ses péchés ? — On ne doit offenser Dieu pour rien au monde ; et si la mort frappe

le coupable aussitôt après son péché, il est perdu pour toujours. Supposez qu'il vive, il n'est pas assuré de recouvrer la grâce sanctifiante.

Pouvons-nous mériter la grâce sanctifiante? — Non, Dieu nous donne la grâce sanctifiante par un pur effet de sa miséricorde en vue des mérites de Jésus-Christ.

Qu'est-ce que mériter la grâce sanctifiante? — C'est s'élever par ses propres forces à l'ordre surnaturel; or, de même qu'un animal ne peut par sa nature faire des actes humains; ainsi l'homme avec sa nature humaine ne pourra jamais faire des actes divins. — Si l'homme étant sans péché, comme Adam après sa création, pourrait-il mériter cette grâce? — Pas plus qu'il ne pourrait s'élever au-dessus du sol en se prenant par les cheveux, ou toucher le ciel avec sa main. — Peut-il la mériter aujourd'hui? — Pas plus qu'un mort ne peut se ressusciter.

Avons-nous la certitude de posséder la grâce sanctifiante? — Non, à moins que Dieu ne le révèle expressément. L'Écriture nous dit que personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Ma conscience ne me reproche rien, disait saint Paul; et je ne suis pas pour cela justifié. — Ne pouvons-nous pas en avoir la certitude morale? — Oui; et cela doit nous suffire. — A quelles marques reconnaitrons-nous que nous sommes en état de grâce? — 1° A la joie et à la paix de la conscience; 2° au mépris des biens de la terre comparés aux biens du ciel; 3° à une vive horreur du péché, même véniel. Un seul de ces signes serait insuffisant; mais les trois réunis peuvent donner à l'âme le calme et la sécurité. — Pourquoi Dieu n'a-t-il pas voulu donner à l'homme une certitude absolue qu'il est en état de grâce? — Pour le faire travailler à son salut avec crainte et tremblement, pour le maintenir dans l'humilité, la vigilance, la prière et la pratique des bonnes

œuvres ; car celui qui saurait certainement posséder la grâce serait tenté d'orgueil et porté à se relâcher dans la prière et la pratique de la vertu.

Pouvons-nous être assurés de notre persévérance dans la grâce ? — Pas davantage. — Cette incertitude ne doit-elle pas détruire en nous la confiance en Dieu ? — Non ; nous avons l'assurance que Dieu ne nous abandonnera pas, si nous ne l'abandonnons les premiers ; cette incertitude n'est donc propre qu'à nous inspirer beaucoup de défiance de nous-mêmes et une grande confiance en Dieu. De plus, elle nous fait rendre à Dieu une très grande gloire. — Comment cela ? — Parce que le pécheur sachant qu'il a offensé Dieu, et ignorant s'il lui a pardonné, se jette entre ses bras comme dans un refuge assuré ; et par là il montre qu'il a de Dieu les sentiments les plus élevés.

Vous voyez, mes enfants, que lorsqu'on chante la généalogie de Jésus-Christ à la messe de minuit, on ne fait que chanter vos titres de noblesse ; vous êtes frères de Jésus-Christ ; vous avez donc pour ancêtres les rois de Juda, les patriarches jusqu'à Adam qui fut de Dieu ; soyez donc toujours nobles, toujours grands par vos pensées, par vos sentiments, par vos actes ; évitez avec grand soin tout ce qui pourrait vous avilir, c'est-à-dire tous les vices ; car il n'y a que les vices qui dégradent l'homme.

M. Boudon, grand archidiaque d'Évreux, fut calomnié auprès de son évêque par des hommes qui ne pouvaient lui pardonner sa piété et ses vertus, parce qu'elles étaient une censure continuelle de leurs désordres. Il fut déposé et interdit. Il se vit dans l'état où son divin Maître se trouva pendant sa Passion. Toutes les voies de la douleur s'ouvrirent pour lui, toutes celles de la consolation lui furent fermées. Trahi par les uns, abandonné par les autres, méprisé de tous, il fut un but que

nulle flèche n'épargna. Il ne paraissait dans les rues que ceint du bandeau de l'ignominie. On le montrait au doigt, on le chargeait d'injures ; on lui prodiguait les plus grossières qualifications ; la plupart évitaient son approche comme celle d'un chien enragé. On en vint jusqu'à faire le signe de la croix devant lui comme devant un démon, et à lui jeter de l'eau bénite comme à un possédé. Si cette conduite toucha l'archidiacre, ce ne fut que parce qu'elle offensait Dieu en blessant la justice. Pour lui, il y trouvait son compte, parce qu'il y trouvait de quoi souffrir. Modèle accompli de patience et d'abandon à la divine Providence, il n'ouvrit pas une seule fois la bouche pour se plaindre, il ne dit pas un seul mot pour sa justification, et demeura huit années sous le poids de la calomnie, content et joyeux d'avoir quelque ressemblance avec son divin Maître.

L'innocence de M. Boudon fut enfin reconnue. Il fut démontré que de toutes les accusations portées contre lui, il n'y en avait pas une qui ne fût le fruit de l'envie et de l'imposture. Mgr l'évêque d'Évreux lui rendit toute son estime et toute son affection, et voulut que tant qu'il demeurerait à Évreux, il n'eût point d'autre table que la sienne.

C'est ainsi que la grâce élève l'homme bien au-dessus de la nature.

DIX-NEUVIÈME SOIRÉE.

CE QUI FAIT PERDRE LA VRAIE VIE. — MOYENS DE LA RECOUVRER.

Pourquoi appelez-vous la grâce sanctifiante. grâce habituelle ? Parce que la grâce sanctifiante

demeure en nous, lors même que nous n'agissons pas, à moins que nous ne la perdions par le péché mortel.

Les vertus naturelles demeurent-elles dans l'âme, lorsque nous n'agissons pas ? — Il n'y a aucun doute. — Doit-il en être de même des vertus surnaturelles ? — Cela doit être, puisque les unes et les autres sont des inclinations vers le bien. — Un enfant qui a reçu le Baptême a-t-il la foi, l'espérance et la charité ? — Avec le Baptême, il reçoit toutes les vertus chrétiennes et les dons du Saint-Esprit. — A quoi lui servent ces vertus ? — Elles ornent son âme surnaturalisée ; il en fera des actes quand il aura l'âge de raison.

Pourquoi ajoutez-vous : A moins que nous ne la perdions par le péché mortel ? — Parce qu'il n'y a que le péché mortel qui fasse perdre la vie de la grâce. — Combien de crimes dignes de la peine capitale faut-il commettre pour être condamné à mort ? — Un seul. — Exige-t-on plusieurs défauts graves dans un domestique pour le chasser de la maison ? — Non, un seul suffit. — Combien de lois physiques faut-il violer pour perdre la vie du corps ? — Une seule, si elle est nécessaire à la conservation de la vie. — En est-il de même des lois morales ? — Oui, il suffit d'en violer une seule ou de commettre un seul péché mortel pour perdre la vie surnaturelle.

Est-il nécessaire de violer les lois de l'âme par des péchés d'action ? — Non, il suffit de pécher par omission ou de négliger de remplir un devoir important. Il n'est pas nécessaire de se brûler la cervelle pour perdre la vie du corps, il suffit de ne plus prendre de nourriture. — Que faut-il faire pour conserver la grâce sanctifiante ? — Eviter le péché mortel. — Pouvons-nous, avec la grâce de Dieu, Éviter tous les péchés

mortels ? — Assurément ; il n'est pas rare de rencontrer des personnes qui ne commettent pas un seul péché mortel dans l'espace de trente ou quarante ans. — Cela n'est-il pas bien difficile ? — Il ne faut que deux choses ; la grâce de Dieu qui ne nous manque jamais, si nous le voulons, et la bonne volonté qui est en notre pouvoir.

Celui qui perd la grâce sanctifiante, n'a-t-il plus que la grâce actuelle ? — Il peut encore avoir un reste de la grâce habituelle. — Comment cela ? — La foi est la racine de la justification, l'espérance en est la tige, et la charité en est le fruit. Celui qui pèche contre la foi ne peut plus rien avoir, comme celui qui arrache la racine d'une plante ; celui qui pèche contre l'espérance peut encore avoir la foi, comme celui qui enlève la tige d'une plante peut conserver la racine ; et celui qui pèche contre la charité peut conserver la foi et l'espérance ; comme celui qui perd le fruit d'une plante, peut conserver encore la racine et la tige. — Mais la foi et l'espérance, sans la charité, ne sont-elles pas des vertus mortes ? — Ce sont des vertus surnaturelles et habituelles, dont les actes ne seront pas récompensés dans le ciel, mais ils disposent le chrétien à recouvrer la grâce sanctifiante.

Le péché véniel nous fait-il aussi perdre la grâce sanctifiante ? — Non, mais il l'affaiblit en nous.

Qu'est-ce que le péché véniel ? — C'est une désobéissance à la loi de Dieu en chose légère, ou bien en chose grave, mais sans un parfait consentement. — Si quelqu'un prend une forte dose de poison, qu'arrive-t-il ? — Il meurt ; c'est l'image du péché mortel. — S'il n'en prend qu'en petite quantité ? — Il ne meurt pas, mais il est malade, la vie s'affaiblit en lui. Ainsi en est-il de la vie de l'âme. — Un grand nombre de péchés véniels forment-ils un péché mortel ? — Non, mais en com-

mettant facilement des péchés véniels, on tombe bientôt dans le péché mortel, comme des maladies fréquentes conduisent au tombeau. — Comment éviter ce malheur ? — En s'abstenant de tout péché véniel de propos délibéré. — Et comment se repentir de ces péchés légers ? — En réfléchissant que le péché véniel est quelque chose de révoltant pour quiconque aime Dieu, comme une grossièreté faite à un grand personnage, et que c'est un mal plus grand que tous les maux temporels.

Que faut-il faire pour recouvrer la grâce sanctifiante, quand on l'a perdue ? — Il faut concevoir une vraie douleur de ses péchés, commencer à aimer Dieu comme source de toute justice et renoncer à tout ce qui pourrait être une occasion de rechute. — Comment concevrons-nous une vraie douleur de nos péchés ? — 1° En réveillant notre foi, en croyant fermement les principales vérités de la religion comme le jugement de Dieu, l'enfer, l'éternité des peines, la gravité du péché mortel ; 2° en nous tournant ensuite vers Jésus-Christ notre Sauveur, et nous excitant à la confiance à la vue de ses miséricordes et de ses mérites ; 3° en commençant à aimer Dieu parce qu'il est infiniment bon ; 4° en formant une résolution généreuse et sincère d'observer les commandements.

Qu'est-ce que pécher ? — C'est s'éloigner de Dieu, comme fit l'enfant prodigue en quittant la maison paternelle. — Qu'est-ce que se convertir ou se disposer à recouvrer la grâce sanctifiante ? — C'est revenir à Dieu, comme fit le prodigue en revenant chez son père. (Voir l'explication de cette parabole.)

Pouvons-nous de nous-mêmes nous disposer à recouvrer la grâce sanctifiante ? — Nous ne pouvons nous disposer à recouvrer la grâce sanctifiante sans le secours de la grâce actuelle.

Comment, selon Luther, le pécheur est-il justifié? — Par la foi seule. — Sur quoi fonde-t-il sa prétention? — Sur les paroles de saint Paul qui enseigne que l'homme n'est pas justifié par les œuvres de la loi, ou qu'il ne peut mériter la justification par l'accomplissement de la loi, mais que Dieu le justifie par un pur effet de sa miséricorde. — L'Eglise catholique enseigne-t-elle le contraire? — Non; elle a déclaré que l'homme ne peut mériter la grâce sanctifiante par les œuvres qui précèdent la justification. — En quoi donc consiste l'erreur de Luther? — A prétendre que la foi seule justifie le pécheur, sans qu'il fasse rien pour se disposer à la justification. — Rendez ceci sensible par une comparaison? — Dieu nous donne la lumière gratuitement; cependant elle ne pénètre pas dans un appartement, à moins qu'on ne construise des fenêtres. La construction de ces fenêtres ne produit pas la lumière; mais c'est une condition essentielle pour que la lumière pénètre dans l'appartement. Ainsi les actes qui sont nécessaires pour se disposer à la justification, ne produisent pas la grâce, mais sont une condition essentielle pour l'obtenir.

Que dit saint Paul dans son épître aux Galates? — Il dit que nous sommes justifiés par la foi qui opère par la charité. — Et dans son épître aux Cor., ch. 13? — Quand j'aurais une foi capable de transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. » — Que dit le Sauveur en parlant de la femme pécheresse? — Beaucoup de péchés lui ont été pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. » — Que dit saint Jacques au chap. II de son épître? — « Abraham notre père ne fut-il pas justifié par les œuvres, lorsqu'il offrit son fils Isaac sur l'autel? Vous voyez donc que l'homme est justifié par les œuvres et non pas seulement par la foi. »

Quelle est la loi universelle pour la formation des êtres? — Tout être commence par une semence ou un germe, et il se développe sous l'action de deux agents, l'un intérieur et l'autre extérieur. — Appliquez cette loi à une plante? — On jette une semence en terre, et si le sol est bien préparé, la semence germe; il y a en elle une certaine force qui attire les sucs de la terre; c'est l'agent intérieur; puis à l'aide de la pluie, de la lumière et de la chaleur du soleil, elle parvient à sa maturité; c'est l'agent extérieur. — En est-il de même de la justification du pécheur? — A peu près; Dieu dépose dans son âme une première grâce; c'est la semence; cette première grâce, lorsque le pécheur y coopère, en attire d'autres; et ainsi l'homme juste se développe sous l'action de Dieu et par la coopération du pécheur jusqu'à ce qu'il soit complètement formé, c'est-à-dire qu'il ait obtenu la grâce sanctifiante.

Le pécheur peut-il mériter la première grâce? — Non; pas plus que la terre la plus fertile ne saurait par elle-même produire une semence. — Si cette semence divine ne renfermait pas une force qui attire à elle les sucs de la vie spirituelle, le pécheur obtiendrait-il la justification? — Non; pas plus qu'une semence ne germerait, s'il n'y avait en elle une force qui, pour la nourrir, attire les sucs de la terre. — Pourquoi faut-il que le pécheur prépare son cœur? — Par la même raison qu'il faut préparer la terre pour y jeter la semence. — Et pourquoi faut-il encore d'autres grâces pour arriver à une vie complète? — Parce que, outre la semence et une terre bien préparée, il faut encore de la pluie, de la lumière et de la chaleur, pour que la plante parvienne à sa maturité.

L'enfant se forme de la même manière dans le sein de sa mère. C'est pourquoi, notre Seigneur compare les

apôtres à une mère dans l'enfantement, et la justification à une nouvelle naissance.

Que faut-il pour que la vie de l'âme raisonnable se forme et se développe ? — Trois choses : 1° une intelligence ; 2° des maîtres qui lui communiquent les vérités ; 3° de l'étude et du travail. — Un enfant peut-il être instruit, si l'une de ces trois choses manque ? — C'est impossible. — Que faut-il à un adulte pour obtenir la vie surnaturelle et divine ? — Trois choses : 1° une première grâce intérieure ; 2° d'autres grâces, qui sont accordées gratuitement comme la première, pour nourrir et développer le germe de l'homme surnaturel ; 3° la coopération du pécheur. — Quels actes doit-il faire pour se disposer à la justification ? — Des actes de toutes les vertus, de foi, d'espérance, de charité, de contrition, etc. ; quoique ces vertus ne soient qu'ébauchées en lui et point encore animées par la charité, elles sont néanmoins surnaturelles, parce qu'elles ont pour principe la foi et l'espérance chrétiennes et peut-être encore la charité imparfaite.

Si, au commencement de cette instruction, je vous avais dit : Mes amis, je vais vous faire connaître la cause de toutes les maladies qui affligent l'humanité, et vous indiquer les moyens de n'être jamais malades ; si vous êtes dociles à mes leçons, vous vivrez heureux et contents pendant cinq ou six mille ans ; et s'il vous arrivait de tomber involontairement dans une maladie mortelle, je vous indiquerai des remèdes qui vous guériront infailliblement ; vous n'eussiez pas manqué de prêter une oreille très attentive, et en rentrant chez vous, vous eussiez mis par écrit les instructions que vous auriez reçues. Eh bien ! mes chers amis, par le Baptême, Dieu vous a communiqué une vie divine et il veut que vous viviez éternellement. Il n'y a que le péché mortel qui puisse vous faire perdre cette vie, et je vous

ai indiqué les moyens de l'éviter. Dans le cas où vous tomberiez dans une maladie mortelle, il y aurait encore pour vous du remède, ce serait de vous disposer à obtenir la grâce de la justification, et la vie divine vous serait rendue. Ne manquez donc pas, mes bons amis, d'écrire ces instructions si intéressantes, non sur du papier, mais sur les tables de votre cœur ; ou plutôt priez avec ferveur l'Esprit de Dieu qu'il les y grave lui-même en caractères ineffaçables et qu'il vous en rappelle sans cesse le souvenir.

VINGTIÈME SOIRÉE.

DE LA GRACE ACTUELLE, OU DES MOYENS DE CONSERVER ET DE PERFECTIONNER EN NOUS LA VIE SURNATURELLE ET DIVINE.

Qu'est-ce que la grâce actuelle ? — La grâce actuelle est une sainte pensée qui éclaire notre esprit, ou une pieuse affection qui touche notre cœur et que Dieu nous donne pour faire le bien et éviter le mal librement.

Comment la grâce actuelle éclaire-t-elle notre esprit ? — En nous faisant connaître le bien que nous devons faire et le mal que nous devons éviter. — A quoi peut-on comparer la raison humaine ? — A un flambeau. — Et que fait la grâce actuelle ? — Elle élève la raison humaine à l'ordre surnaturel en l'éclairant d'une lumière divine. — Comment la grâce actuelle touche-t-elle le cœur ? — En disposant la volonté à pratiquer les vertus chrétiennes. — Qu'est-ce que la volonté ? — C'est une force morale avec laquelle nous faisons le bien ou le mal librement. — Pouvons-nous par elle-même prati-

quer toutes les vertus ? — Nous ne pouvons pratiquer que quelques vertus naturelles ; elle est impuissante pour tout ce qui est de l'ordre surnaturel. — Qu'est-ce donc que la grâce actuelle considérée comme agissant sur la volonté ? — C'est une force divine que Dieu surajoute à la force naturelle pour rendre la volonté capable de pratiquer les vertus chrétiennes.

Que veut dire le mot *librement* ? — Il signifie que l'homme peut faire ou ne pas faire le bien vers lequel la grâce l'incline, selon qu'il lui convient. Il n'est pas forcé à faire le bien.

Pourquoi cette grâce est-elle nommée grâce actuelle ? — Parce que c'est un secours particulier que Dieu nous donne pour chacune des actions que nous avons à faire dans l'ordre du salut.

Quelle différence, y a-t-il entre la grâce habituelle et la grâce actuelle ? — La grâce habituelle demeure en nous, pour nous surnaturaliser, et la grâce actuelle est un secours particulier et momentané. — Expliquez ceci par une comparaison ? — La vie du corps est permanente comme la vie surnaturelle ; cependant il faut la soutenir par des aliments, comme il est nécessaire de conserver et de fortifier la vie divine par la grâce actuelle.

Combien distinguez-vous de grâces actuelles ? — Il y en a de deux sortes, les grâces extérieures et les grâces intérieures. — Quelles sont les grâces extérieures ? — Ce sont celles qui existent hors de l'homme, comme un miracle, une instruction, une lecture de piété, un bon exemple, etc. — Quelles sont les grâces intérieures ? — Celles qui sont au dedans de nous et qui agissent directement sur l'âme, comme les saintes inspirations et les pieux sentiments. — Les grâces extérieures suffisent-elles pour conduire au ciel ? — Non ; pas plus qu'il ne suffit de voir un homme fort agir, pour être fort soi-

même. — Sont-elles nécessaires ? — Les unes et les autres sont nécessaires ou utiles. — A quoi pouvez-vous les comparer ? — Les grâces extérieures peuvent être comparées à tout ce que fait dans son champ le laboureur pour recueillir une abondante moisson, et les grâces intérieures, à la rosée du ciel, à la lumière et à la chaleur du soleil, qui donnent directement la vie à la plante. Le travail du laboureur est nécessaire : cependant il ne produirait absolument rien, si Dieu n'envoyait un temps favorable : de même les grâces extérieures, quoique nécessaires, ne produisent rien sans les grâces intérieures.

Pouvons-nous, sans la grâce de Dieu, faire le bien et éviter le mal ? — Nous ne pouvons sans la grâce de Dieu, faire le bien et éviter le mal d'une manière utile pour le salut.

Pourquoi ajoutez-vous : *d'une manière utile pour le salut* ? — Parce que sans la grâce, l'homme peut faire quelque bien naturel. — Pouvons-nous, sans la grâce, connaître toutes les vérités et observer tous les préceptes de l'ordre naturel ? — Non ; l'intelligence de l'homme a été obscurcie, et sa volonté a été dépravée par le péché originel ; mais il peut encore connaître quelques vérités et faire quelque bien sans la grâce. — A qui saint Thomas compare-t-il l'homme sans la grâce dans l'état actuel ? — A un malade qui ne peut faire tous les travaux, mais seulement les plus faciles ; comme labourer la terre, aimer ses parents et ses amis etc. — Avant son péché, Adam pouvait-il, sans la grâce, connaître toutes les vérités et observer tous les préceptes de l'ordre naturel ? — Oui, parce que sa raison était éclairée, et sa volonté droite. — Aurait-il pu, sans la grâce, faire quelque bien surnaturel ? — Non, pas plus qu'un rossignol ne peut faire un acte humain, ou qu'un enfant qui n'est pas né ne peut faire un sabot. —

Pourquoi cela ? — Parce qu'un bien surnaturel est quelque chose de divin ; or, pour faire un acte divin, il faut avoir une vie divine, ou être né dans l'ordre surnaturel et divin, ou au moins y être conçu ; ce qui ne peut se faire sans la grâce.

Un enfant qui viendrait au monde sans le péché originel et sans la grâce, pourrait-il aller au ciel ? — Non, pas plus qu'une hirondelle, en demeurant ce qu'elle est, ne peut atteindre à la perfection de l'homme. — Pourquoi cela ? — Parce que le ciel est le vrai bonheur de Dieu et que pour l'obtenir, il faut avoir une vie divine, ou la grâce sanctifiante.

La grâce nous est-elle plus nécessaire qu'à Adam avant son péché ? — Saint Thomas enseigne formellement que la grâce était aussi nécessaire à Adam qu'elle l'est à nous-mêmes ; mais elle ne lui était nécessaire que pour une chose, pour l'élever à l'ordre surnaturel ; et elle nous est nécessaire pour deux choses, pour guérir notre nature dépravée, et pour l'élever ensuite à l'ordre surnaturel et divin.

Comment savez-vous que sans la grâce l'homme ne peut rien faire pour le salut ? — L'Église l'a ainsi défini ; et tous ceux qui enseignent le contraire sont hérétiques. — Ne dit-on pas dans le monde qu'il suffit d'être honnête homme pour aller au ciel ? — On le dit, en effet, mais l'enfer est rempli d'honnêtes gens. Sans la grâce sanctifiante il est impossible d'entrer dans le ciel.

Que dit Jésus-Christ ? — Il a dit : « Je suis la vigne et mon Père est le vigneron. Il retranche toutes les branches qui ne portent point de fruit en moi, et il taille toutes celles qui portent du fruit, afin qu'elles en portent davantage... Demeurez en moi comme je demeure en vous. De même que la branche de la vigne ne saurait porter de fruit d'elle-même, mais, qu'il faut

qu'elle demeure unie au cep, ainsi vous ne pouvez porter aucun fruit, si vous ne demeurez en moi... Vous ne pouvez rien faire sans moi. » La grâce est donc aussi nécessaire pour faire des œuvres surnaturelles que la sève de la vigne est nécessaire aux branches pour porter du fruit. — Que dit encore Jésus-Christ? — « Personne ne peut venir à moi, si mon Père ne l'attire. » — Que dit saint Paul sur ce point? — Que nous ne pouvons pas même avoir une pensée comme venant de nous-mêmes, mais que toute notre capacité vient de Dieu.

Rapportez quelques paroles de la 2^e ép. de saint Paul aux Cor., ch. II? — « L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur de l'homme n'a jamais connu ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment; mais il nous a révélé ces choses par son Esprit, parce que cet Esprit pénètre tout, jusqu'aux plus profonds secrets de Dieu. L'esprit de l'homme connaît les choses de l'homme. C'est pourquoi l'homme raisonnable, ne peut (sans la grâce) connaître les choses de Dieu. » — Pouvons-nous, sans la grâce, faire quoi que ce soit pour le salut? — Non, pas plus qu'un chou ne peut chanter comme un rossignol ni courir comme un lièvre; pas plus qu'un lièvre ne peut raisonner comme Aristote. — Qu'a fait Dieu pour élever l'homme jusqu'à lui? — Il lui a envoyé le Saint-Esprit pour l'éclairer et l'échauffer, comme le soleil envoie ses rayons à la plante.

Que pensez-vous donc de la religion de l'honnête homme? — C'est la religion des Pélagiens condamnés par l'Église comme hérétiques. — En quoi consiste leur doctrine? — Ils prétendent que l'homme peut mériter le ciel sans la grâce, par la pratique des vertus naturelles; comme si l'homme pouvait s'élever jusqu'au ciel en se prenant par les cheveux.

Le chrétien orné de la grâce sanctifiante a-t-il encore

besoin de la grâce actuelle? — Saint Paul l'enseigne. Il veut que les fidèles prient souvent pour qu'ils ne soient pas vaincus dans le combat qu'ils livrent aux démons. — Que leur recommande-t-il encore? — D'être armés de toutes pièces comme des soldats, de prendre la foi pour bouclier, la parole de Dieu pour casque et pour épée, la vérité pour ceinture et la justice pour cuirasse. — Qu'enseignent ces figures? — Que l'homme a toujours besoin des grâces de Dieu pour faire le bien et éviter le mal.

Ce besoin de secours est-il particulier à l'homme pour atteindre sa fin? — C'est une loi universelle; tous les êtres ont besoin de quelque chose pour atteindre leur fin, les plantes, les arbres, les animaux, etc.

Dieu nous accorde-t-il toujours les grâces qui nous sont nécessaires? — Oui, Dieu nous donne toujours au moins la grâce de la prière, avec laquelle nous pouvons obtenir les autres grâces dont nous avons besoin.

Dieu accorde-t-il aux justes toutes les grâces qui leur sont nécessaires? — Oui, l'Église a condamné comme hérétiques ceux qui soutiennent que l'observation des commandements de Dieu est impossible au juste. — Que dit saint Paul dans sa 1^{re} épît. aux Cor., ch. x, v. 12? — « Dieu est fidèle; il ne souffrira pas que vous soyez tentés au delà de vos forces; mais il fera en sorte que, lorsque la tentation sera venue, vous puissiez la soutenir, ou en sortir victorieux. » — Quelle est la doctrine des protestants touchant les commandements de Dieu? — Qu'il est impossible de les garder. — Que dit le Sauveur au ch. xi, de saint Mathieu? — « Mon joug est doux et mon fardeau léger. » — Et saint Jean, 1^{re} épît., ch. v, v. 3? — « Notre amour envers Dieu consiste à garder ses commandements, et les commandements qu'il a faits ne sont pas

difficiles. » — Que lisez-vous au chap. xxx, v. 11 du Deutéronome ? — « Le commandement que je vous prescris n'est ni au-dessus de vous ni loin de vous. Il n'est point dans le ciel pour vous donner lieu de dire : Qui de nous peut monter au ciel pour apporter ce commandement, afin que, l'ayant entendu, nous l'accomplissions. »

Les pécheurs ont-ils aussi les grâces nécessaires au salut ? — L'Église enseigne que les méchants ne périssent pas, parce qu'ils n'ont pu être bons, mais parce qu'ils n'ont pas voulu l'être. — Que dit le Seigneur à ce sujet ? — « Je jure par moi-même, dit-il, que je ne veux point la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. » — Comment l'hérétique Jansénius explique-t-il ces paroles ? — Il ne les explique pas, mais il prononce un affreux blasphème, en disant que l'Ancien Testament a été une grande comédie. — Qu'est-ce à dire ? — Que Dieu est un comédien, un menteur et un hypocrite.

Dieu abandonne-t-il les grands pécheurs ? — Jamais ; il jure qu'il veut le salut de l'impie ; et il n'y a pas de péché qui ne puisse être effacé. — Le péché contre le Saint-Esprit, a dit Jésus-Christ, ne peut être remis ni dans ce monde, ni dans l'autre ? — On entend par là la mort dans le péché mortel, et cela se conçoit.

Les grâces que Dieu nous donne sont-elles proportionnées à la difficulté des devoirs à remplir ? — Cela me paraît juste. — Expliquez ceci par une comparaison ? — Un voiturier est chargé de conduire une certaine quantité de marchandises à Strasbourg. Le cheval peut à peine traîner la voiture en plaine. Mais voici une petite montagne à franchir. Là il trouve un cheval de renfort ; un peu plus loin, il en trouve deux, parce que la montagne est plus raide ; et ainsi de suite.

Que représente ce voiturier ? — Chacun de nous. —

Et le poids des marchandises qu'il conduit ? — L'ensemble de nos devoirs. — Et la route qu'il doit suivre ? — La vocation particulière, ou l'état spécial que chacun embrasse. — Et ces montagnes à franchir ? — Les difficultés ou les obstacles qui se rencontrent dans l'accomplissement de nos devoirs. — Et ces chevaux de renfort ? — Les grâces plus fortes et plus abondantes proportionnées aux obstacles. — Et ce maître qui trace la route et fait préparer ces chevaux de conduite ? — C'est Dieu qui destine chacun de nous à un genre de vie, à une profession particulière et qui lui prépare des grâces nécessaires pour en remplir tous les devoirs, même les plus difficiles.

Si le voiturier eût suivi une autre route que celle que lui a tracée son maître, aurait-il eu des montagnes à franchir ? — Sans aucun doute. — Aaurait-il trouvé des chevaux de renfort ? — Non. — Et que serait-il devenu ? — Il aurait péri. — Que devient le chrétien qui ne suit pas sa vocation ? — Il s'engage dans une route où il ne trouvera pas les moyens d'atteindre le terme de son voyage et s'expose à périr en route. — Dieu est-il tenu de lui envoyer du secours ? — Non, il ne lui doit rien. — Mais s'il reconnaît sa faute et s'en repent sincèrement, peut-il espérer son pardon ? — Dieu lui accordera par bonté ce que sa justice ne l'oblige nullement à lui procurer. — Ceux qui, par devoir, se trouvent dans des occasions de péché, peuvent-ils compter sur le secours de Dieu ? — Très certainement ; dès lors qu'ils sont où Dieu les veut, ils font sa volonté, et il leur doit son secours. — En est-il de même de ceux qui recherchent les occasions du péché ? — Non, ils s'exposent à périr. L'Esprit-Saint dit que celui qui aime le danger, périra dans le danger.

Pourquoi dites-vous que nous avons toujours la grâce de la prière ? — Parce qu'en effet nous pouvons

toujours prier. — Qu'est-ce donc que la prière ? — C'est la monnaie avec laquelle on achète tout ce qui est nécessaire à la vie de l'âme ; comme avec l'argent on se procure tout ce qui est nécessaire à la vie du corps.

Suffit-il de prier pour obtenir les grâces nécessaires au salut ? — Non ; il faut encore agir. — Que faut-il faire ? — Il faut : 1° commencer par accomplir en toutes choses la volonté de Dieu ; 2° fuir les occasions du péché ; 3° recourir aux sacrements ; 4° prendre tous les moyens que la religion nous indique, soit pour recouvrer la grâce sanctifiante, soit pour la conserver ou la perfectionner. — A qui comparez-vous le chrétien ? — Au laboureur ; il doit cultiver son champ, comme si la moisson ne dépendait que de ses travaux, et il doit en même temps prier Dieu de lui accorder un temps favorable et attendre de Dieu seul tout le succès de ses efforts, parce que c'est Dieu seul qui fait mûrir les moissons.

S'il vous arrive, mes enfants, de commettre un péché mortel, vous perdrez plus d'un milliard ; vous perdrez Dieu, la vie divine, les vertus chrétiennes, les dons du Saint-Esprit ; et si vous mourriez en cet état, vous seriez ensevelis dans les enfers pour l'éternité. Quel épouvantable malheur ! Ne tardez pas de revenir à Dieu ; vous n'êtes pas certains de vivre un seul jour : recourez à Dieu sur-le-champ, implorez votre pardon ; courez à votre confesseur, jetez-vous à ses pieds et faites-lui l'aveu de vos fautes avec un sincère repentir. Et, réconciliés avec Dieu, ne négligez rien pour persévérer ; priez le matin, priez le soir, priez en travaillant, priez en voyageant ; que votre cœur prie toujours. Fréquentez les sacrements une fois par mois, s'il est possible, évitez les occasions du péché, efforcez-vous de pratiquer toutes les vertus chrétiennes.

Saint Thomas d'Aquin ayant rencontré deux rabbins

à la maison de campagne d'un cardinal, entra en discussion avec eux et leur prouva solidement que le Messie était venu, que ce Messie était Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, et qu'il fallait par conséquent se soumettre à l'Évangile. On convint de part et d'autre de reprendre la conférence le lendemain. Saint Thomas passa la nuit au pied des autels et conjura Celui qui peut seul convertir les cœurs d'achever l'ouvrage qu'il avait déjà commencé; sa prière fut exaucée. Les deux rabbins vinrent le trouver le lendemain matin, non pour recommencer la discussion, mais pour embrasser la religion catholique; leur exemple fut suivi de plusieurs autres.

VINGT-UNIÈME SOIRÉE.

AU LIEU DE DÉTRUIRE LA LIBERTÉ, LA GRACE
LA PERFECTIONNE.

Devons-nous coopérer à la grâce ? — Oui, nous devons coopérer à la grâce, et c'est elle-même qui fait que nous y coopérons.

Qu'est-ce que coopérer à la grâce ? — C'est suivre les bonnes pensées et les pieux sentiments que la grâce met en nous et qu'elle nous inspire. — En venant au monde, auriez-vous conservé la vie, si vous n'aviez pas mangé, quand l'appétit vous poussait à prendre la nourriture ? — Je serais mort infailliblement. — Qu'y a-t-il en vous qui vous fait marcher et manger quand vous voulez ? — Un principe actif qu'on appelle la liberté. — Qu'est-ce que la liberté ? — C'est la faculté d'agir ou de ne pas agir, de faire une chose ou d'en faire une autre. — La vie du corps et de l'âme raison-

nable est-elle une grâce de Dieu ? — Oui, c'est une grâce naturelle. — Qu'est-ce qui fait que vous pouvez agir pour conserver cette vie naturelle ? — C'est la volonté et la liberté. — Sont-ce là aussi des grâces de Dieu ? — Évidemment ; l'homme ne peut ni se donner ni mériter la volonté et la liberté.

Que signifient ces paroles, *coopérer à la grâce*, en les appliquant à la vie naturelle ? — Elles signifient que nous suivons les inclinations de la nature pour conserver et perfectionner en nous la vie naturelle. — Devons-nous coopérer à la nature ? — Oui, nous devons coopérer à la nature, et c'est elle-même qui fait que nous y coopérons. — Comment cela ? — Parce que c'est notre nature elle-même qui nous incline à suivre ses mouvements.

L'homme peut-il mériter la grâce, c'est-à-dire se donner la vie surnaturelle et divine ? — Non, pas plus qu'il ne peut se donner la vie naturelle. — Lorsqu'il a reçu cette vie surnaturelle, peut-il faire des actions surnaturelles ? — Certainement. — D'où lui vient cette impulsion qui le porte à faire ces actions ? — Elle lui vient de la grâce. — Doit-il suivre cette impulsion ? — Oui ; de même qu'il doit suivre les bons désirs de la nature pour faire ce qui est nécessaire pour conserver et perfectionner la vie naturelle. — Qui le fait coopérer à la grâce ? — C'est la grâce elle-même ; comme c'est la nature qui lui fait suivre les bons sentiments qu'elle lui inspire.

Que produit en l'homme la première grâce qu'il reçoit ? — Elle y établit un principe d'activité ou un germe qui, fortifié par d'autres grâces, le fait parvenir à la vie complète de la grâce et accomplir des actes surnaturels. — C'est donc la grâce qui produit tout dans l'homme et sans lui ? — Non, car la grâce agit avec l'homme et l'homme agit avec la grâce ; c'est-à-

dire que la grâce est tellement unie à l'âme qu'elle ne forme avec elle qu'un seul principe actif, la liberté surnaturalisée. — Un homme tombe en faiblesse par défaut de nourriture. Si quelqu'un le fait marcher en donnant du mouvement à ses jambes, est-ce lui qui agit? — Non, puisque le mouvement ne vient pas de lui-même. — Mais si un homme charitable lui procure une nourriture substantielle, s'il recouvre ses forces peu à peu et s'il travaille, quelle est la cause de son action? — C'est la nourriture qu'il a reçue. — C'est donc la nourriture qui fait tout en lui et sans lui? — Non, la nourriture lui a communiqué une force qu'il n'avait pas, et cette force s'est identifiée en lui, ou est devenue une même chose avec lui.

Citez-nous des exemples des saints qui ont coopéré à la grâce? — Samuel qui dit à Dieu qui l'appelle : Me voici. Saint Paul qui dit à Jésus-Christ : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? David, en disant au prophète : J'ai péché. Saint Pierre, après que Jésus eut jeté un regard de miséricorde sur lui. Marie-Madeleine, se jetant aux pieds du Sauveur et les arrosant de ses larmes. — Citez des exemples contraires? — Les hommes qui vivaient du temps de Noé; les parents de Loth; Les Juifs indociles aux prédications de Jésus-Christ.

Dieu nous faisant faire le bien et éviter le mal par sa grâce, ne blesse-t-il pas notre liberté? — Non; nous sentons que nous restons libres sous l'action de la grâce. — Comment savez-vous que nous sommes libres avec la grâce? — L'Église a déclaré hérétique quiconque prétend que depuis le péché d'Adam le libre arbitre ou la liberté a été anéanti, ou bien que Dieu opère en nous les mauvaises comme les bonnes actions. — Si l'homme n'était pas libre avec la grâce, faudrait-il exhorter les pécheurs à se convertir et les

justes à pratiquer toutes sortes de bonnes œuvres? — Ce serait une folie ; ce serait recommander la sagesse au soleil ou à la lune. Or, l'Écriture est remplie d'exhortations à la pratique de la vertu. — Qu'est-ce que cela prouve? — Que l'homme reste libre avec la grâce.

Que disent les saints Pères à ce sujet? — Pour prouver que l'homme est libre avec la grâce, ils citent ces paroles de Jésus-Christ à Jérusalem : « Combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu n'as pas voulu ! » — Que disent Luther et Calvin ! — Ils prétendent que c'est Dieu qui produit tout dans l'homme, le mal comme le bien, qu'il est l'auteur de la trahison de Judas comme de la conversion de saint Paul.

Ne dit-on pas tous les jours que c'est le protestantisme qui a amené la liberté dans le monde? — On le dit en effet, et c'est comme si l'on disait que le choléra est venu y apporter la santé. Luther a fait un livre pour prouver que l'homme n'est pas libre : il a pour titre *de servo arbitrio, du serf arbitre*. — Ce n'est donc pas la réforme qui a donné la liberté? — A peu près comme la nuit donne la lumière, ou comme les loups enfantent des agneaux. — Que deviendrait la société si l'homme n'était pas libre? — Un troupeau de bêtes s'égorgeant les unes les autres.

Un paralytique peut-il faire par lui-même quelque mouvement? — Non ; pour qu'il marche ou qu'il agisse, il faut qu'une main étrangère lui remue le pied ou la main. — Que disent les protestants du péché originel? — Qu'il a totalement détruit la liberté. — L'homme est donc un paralytique ou un cadavre? — A peu près. — Que fait sur lui la grâce? — Elle efface les péchés en les cachant, comme une couche de blanc efface les taches d'une muraille. Elle n'entre pas dans l'âme ; c'est une main étrangère qui remue le pied ou la main ; il n'y a plus de liberté.

Qu'enseigne l'Église sur le libre arbitre ? — Que le péché originel l'a affaibli, mais non pas détruit. Ainsi l'homme est libre d'accepter ou de repousser la grâce ; et s'il l'accepte, sa volonté se fortifie et il peut à son gré faire des actes de vertu ou s'abandonner au vice. — Expliquez ceci par une comparaison ? — Un homme est tombé malade ; un médecin lui présente un remède ; le malade l'accepte ainsi que les autres qui lui sont administrés. Son corps reprend une nouvelle vigueur. Plus il est fort, plus il est libre dans ses mouvements, et moins il est sujet à tomber. Ainsi en est-il de la volonté ; plus elle reçoit de grâces, plus elle est forte ; plus elle est libre et moins elle est sujette à pécher. Ainsi les saints dans le ciel sont parfaitement libres et ils ne peuvent plus tomber, c'est-à-dire offenser Dieu.

La grâce peut donc exister avec la liberté ? — Mais c'est la grâce qui restaure et perfectionne la liberté. — Comment cela ? — En ce que la grâce agit sur la volonté comme sur l'intelligence. — Comment agit-elle sur l'intelligence ? — En lui communiquant une lumière surnaturelle ; et une grande lumière ajoutée à une faible lumière augmente et perfectionne celle-ci. De même la grâce agissant sur la volonté est une force surnaturelle ajoutée à la force naturelle de la liberté, et par conséquent elle l'augmente et la perfectionne. — La lumière de la grâce ajoutée à la lumière de l'intelligence détruit-elle l'intelligence ? — Non, pas plus que de bonnes lunettes placées sur les yeux ne détruisent la vue. — La force de la grâce ajoutée à la force de la volonté naturelle détruit-elle la liberté ? — Pas plus que la force que donne la nourriture ne détruit la liberté naturelle. La force de la grâce se personnifie dans l'homme, et il en est le maître, il en dispose à son gré comme de sa liberté naturelle. La liberté est

pénétrée de la grâce et ne forme qu'une même chose avec elle.

Un fer rougi au feu allume un incendie, peut-on dire que l'incendie est l'effet du feu seul ? — Oui, puisque le fer, dans son état naturel, n'aurait jamais produit l'incendie. — Peut-on dire aussi qu'il est l'effet du fer ? — Oui ; non pas du fer dans son état naturel, mais du fer ignifié ou pénétré du feu. — Peut-on dire que nos œuvres surnaturelles sont l'effet de la grâce seule ? — Oui, puisque la liberté humaine, sans la grâce, ne peut pas plus en produire que le fer, dans son état naturel, ne saurait allumer un incendie. — Peut-on dire que les œuvres surnaturelles sont aussi l'effet de la liberté ? — Sans doute ; non pas de la liberté dans son état naturel ; mais de la liberté surnaturalisée par la grâce.

On peut donc résister à la grâce ? — Oui, nous pouvons résister à la grâce, et nous n'y résistons que trop souvent.

Comment savez-vous qu'on peut résister à la grâce ? — L'Église déclare hérétique celui qui soutient qu'on ne peut résister à la grâce. — Comment appelle-t-on la grâce qui produit son effet ? — On l'appelle grâce efficace. — Peut-on résister à cette grâce ? — Oui, nous sentons que si nous le voulions, nous résisterions facilement à ses inspirations. — Comment appelle-t-on la grâce qui nous donne assez de forces pour remplir nos devoirs et qui cependant ne produit pas son effet ? — On l'appelle grâce suffisante. — Quelle différence y a-t-il entre l'une et l'autre ? — Elles sont les mêmes dans leur nature. — Expliquez ceci par une comparaison ? — Deux hommes arrivent au pied d'une montagne si rapide qu'ils ne peuvent la monter. Un cavalier se présente et leur tend la main ; l'un des voyageurs saisit cette main et monte quoique avec peine, voilà la grâce efficace. L'autre voyageur repousse la main qui lui

est présentée ; mais il ne peut monter. Voilà la grâce suffisante. Ou si vous aimez mieux, ces deux voyageurs sont épuisés par la fatigue et par la faim, et ne peuvent plus marcher. On leur offre à tous deux un bon repas qui leur rend des forces. L'un continue sa route et arrive au terme de son voyage au temps marqué. Voilà la grâce efficace. L'autre s'amuse à cueillir des fleurs et à jouer, et il n'arrive pas comme le premier. Voilà la grâce suffisante. La nourriture est la même pour les deux voyageurs. Elle est efficace pour celui qui coopère et suffisante pour celui qui ne coopère pas.

Qu'est-ce que résister à la grâce ? — C'est ne pas suivre les bonnes pensées et les bons désirs qu'elle met en nous et qu'elle nous inspire. — Que fit Judas, quand Jésus lui dit qu'il trahissait le Fils de l'homme par un baiser ? — Il résista à la grâce, comme Caïn, Saül, le prophète Jonas, les Juifs qui lapidèrent saint Étienne. — Que fait un jeune homme qui fréquente les mauvaises compagnies, malgré les remords de sa conscience ? — Il résiste à la grâce. — A qui résiste-t-on en résistant à la grâce ? — Au Saint-Esprit, de qui viennent les saintes inspirations.

Que devons-nous craindre en résistant aux grâces de Dieu ? — Nous devons craindre que Dieu, en punition de notre résistance à ses grâces, n'en diminue le nombre et la force, ce qui nous exposerait à tomber dans l'aveuglement de l'esprit et l'endurcissement du cœur.

Dieu abandonne-t-il tout à fait celui qui résiste à ses grâces ? — Il en aurait le droit, et le pécheur ne pourrait se plaindre ; cependant le Seigneur est si bon et si miséricordieux, qu'il accorde toujours les grâces nécessaires au salut. — Les pécheurs n'ont donc rien à craindre en résistant aux grâces de Dieu ? — Ils ont au contraire tout à craindre ; car 1° s'ils offensent Dieu

dans l'espérance qu'il leur pardonnera facilement, c'est une monstrueuse ingratitude ; ils s'autorisent de la bonté de Dieu pour être plus méchants ; 2^o s'ils ne se convertissent pas, quand ils sont comblés de grâces, ils se convertiront bien moins, lorsqu'ils auront moins de grâces, et la mort les surprendra avant leur conversion. — Mais ils sont jeunes et bien portants ? — La mort n'épargne aucun âge, et Jésus-Christ nous prévient qu'elle nous surprendra, qu'elle viendra au moment où nous nous y attendrons le moins.

Gardez-vous de résister à la grâce, mes chers enfants. Dites souvent à Dieu : Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute. Ou bien comme saint Paul : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? — Imitiez les apôtres qui, à la voix de Jésus, ont tout quitté sur-le-champ pour le suivre. Vous inspire-t-il la bonne pensée de réciter quelques prières, de faire l'aumône à un pauvre, de visiter le Saint-Sacrement, de le saluer en passant près d'une église, ou de vous confesser et de communier un jour de fête, suivez ces bonnes inspirations. Avez-vous des amis qui vous entraînent dans les cabarets ou dans les cafés, et auxquels vous n'osez résister malgré les remords de votre conscience ; rompez avec eux et ne les fréquentez plus.

Le fait suivant montre comme on doit coopérer à la grâce.

Dans le temps des croisades, un jeune anglais nommé Gilbert fit le voyage de Jérusalem avec son domestique appelé Richard, dans le dessein de combattre contre les infidèles. A peine furent-ils arrivés qu'ils furent faits prisonniers et jetés en prison. Mais le prince traita Gilbert avec une grande bonté, parce qu'il voyait en lui un homme bien élevé.

Ce prince sarrasin avait une fille qui admirait la conduite de Gilbert et était charmée de sa vertu. Elle

chercha l'occasion de lui parler seule et lui demanda quelle religion il professait. Gilbert lui expliqua en peu de mots les principaux mystères de la foi chrétienne. Un jour elle lui demanda s'il serait disposé à mourir pour Jésus-Christ, qu'il paraissait tant aimer, et il lui répondit que ce serait son plus grand bonheur. Quelque temps après, Gilbert avec son domestique, ayant trouvé une occasion favorable, se sauva la nuit sans rien dire à personne. La princesse l'ayant appris, versa beaucoup de larmes, s'enfuit secrètement de la maison de son père, s'embarqua et arriva heureusement en Angleterre.

Arrivée à Londres, elle fut dans un grand embarras. Inconnue, étrangère, manquant de tout, ne connaissant pas la langue du pays, elle ne savait que devenir, lorsque Dieu permit que Richard vint sur la place publique et la reconnut. Elle lui dit qu'elle était venue pour se faire instruire de la religion catholique, que c'était son seul désir en ce monde. Richard prévint son maître, qui pria une dame de sa connaissance d'en prendre soin comme de sa propre fille. Dès que la jeune sarrasine vit Gilbert, elle se jeta à ses pieds, embrassant ses genoux, les arrosant de ses larmes, le conjurant d'avoir pitié d'elle et de continuer l'ouvrage de son salut, qui était le seul motif qui lui avait fait entreprendre un si long et si pénible voyage. Gilbert fut touché de ses larmes, et, d'après l'avis de son évêque, il l'épousa quand elle fut chrétienne. C'est de ce mariage qu'est né saint Thomas de Cantorbéry.

VINGT-DEUXIÈME SOIRÉE.

DU MÉRITE OU DE LA VALEUR DES ŒUVRES.

Toutes nos bonnes actions sont-elles méritoires et dignes d'une récompense éternelle ? — Non, nos bonnes actions ne sont méritoires et dignes d'une récompense éternelle que quand elles sont faites en état de grâce, en vue de Dieu et conformément à sa volonté.

Qu'appelle-t-on une bonne action ? — C'est un acte conforme à la loi de Dieu, comme le travail, la prière, l'assistance à la messe, une aumône faite à un pauvre. — N'est-ce pas aussi une bonne œuvre de résister à ses passions et aux tentations ? — Un ivrogne ne peut rien faire de plus méritoire ni de plus agréable à Dieu que de résister à la tentation de s'enivrer ; de même les avars, les blasphémateurs, et les intempérants font des actions très méritoires pour le ciel lorsqu'ils résistent à leurs tentations.

Combien distinguez-vous de sortes d'œuvres ? — Deux sortes : les œuvres naturelles et les œuvres surnaturelles. — Qu'est-ce qu'une œuvre naturelle ? — C'est celle qui est faite par les seules forces de la nature, librement et conformément à la volonté de Dieu. — Qu'est-ce qu'une œuvre surnaturelle ? — C'est celle qui est faite par l'homme aidé de la grâce, librement et conformément à la volonté de Dieu.

Les œuvres naturelles seront-elles récompensées dans le ciel ? — Non, elles ne méritent qu'une récompense temporelle. — Pourquoi cela ? — Parce que le bonheur du ciel est quelque chose de divin et d'infini, et qu'une œuvre naturelle est d'une valeur bornée et finie. — L'homme peut-il donc faire des actions d'un prix infini ? — Oui ; la grâce l'élève à l'ordre surnaturel et

divin et ses actions sont dignes d'une récompense infinie.

Les œuvres surnaturelles sont-elles toutes méritoires et dignes d'une récompense éternelle ? — Non ; celles qui sont faites en état de péché mortel ne le sont pas. — Quelles sont donc les conditions requises pour qu'une œuvre soit récompensée dans le ciel ? — Il faut : 1° une promesse de la part de Dieu ; 2° la liberté dans l'homme ; 3° l'état de grâce ; 4° la pureté d'intention. Les deux premières conditions n'exigent aucun effort de notre part, Dieu nous a promis de récompenser dans le ciel toutes les œuvres surnaturelles ; et l'homme aidé de la grâce est toujours libre, et il est d'autant plus libre qu'il a plus de grâces. — Combien nous reste-t-il de conditions à remplir ? — Deux : être en état de grâce et agir en vue de Dieu.

Pourquoi Dieu exige-t-il que l'homme soit en état de grâce ? — Pour trois raisons : 1° pour qu'il y ait proportion entre l'œuvre et la récompense ; 2° parce que Jésus-Christ a déclaré que celui qui ne lui est pas uni par la grâce ne portera aucun fruit ; 3° parce qu'un ennemi de Dieu ne peut être récompensé d'une œuvre qu'il fait dans son inimitié. — Le chrétien ne peut-il être uni à Jésus-Christ que par la grâce sanctifiante ? — Il peut lui être uni imparfaitement par la foi et par l'espérance ; à peu près comme une branche desséchée est unie à l'arbre, mais ce n'est que par la charité ou la grâce sanctifiante qu'il lui est uni parfaitement comme une branche verte et vivante est unie à l'arbre dont elle reçoit la sève et la vie. — Qu'est-ce qu'un pécheur par rapport à Dieu ? — C'est un soldat qui a pris les armes contre lui et lui fait la guerre. — Est-il juste qu'il le récompense de ses actions ? — Il doit, au contraire, le punir.

Pourquoi faut-il que les bonnes œuvres soient faites

en vue de Dieu et conformément à sa volonté ? — Il n'est pas juste que le maître récompense celui qui n'a travaillé que pour lui-même et non pour son maître. Il n'a droit à être payé que quand il fait la volonté de son maître. — Si donc un chrétien fait des actions, non pas en vue de Dieu, mais par des motifs humains, pour être estimé du monde ou pour s'enrichir, peut-il espérer une récompense ? — Non ; Jésus-Christ déclare qu'il a reçu sa récompense. — Il doit donc faire toutes ses actions en vue de Dieu ? — Oui, suivant ce précepte de saint Paul : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu.*

Comment les rois de France récompensaient-ils autrefois les princes qui avaient bien mérité de la patrie ? — Ils leur accordaient quelquefois le privilège de battre monnaie. — Ces princes pouvaient donc facilement s'enrichir ? — En supposant qu'ils eussent des lingots d'or et d'argent à leur disposition, ils devaient se procurer d'immenses richesses. — Que penseriez-vous de ces princes, si, au lieu de battre de la monnaie d'or et d'argent, ils n'eussent mis en circulation que du papier-monnaie ? — Ils se fussent conduits comme des insensés. La monnaie d'or et d'argent a une valeur réelle dans tous les pays du monde, tandis que le papier-monnaie n'a qu'une valeur fictive et n'a pas cours partout.

Comment Dieu a-t-il traité les chrétiens ? — En princes et en grands seigneurs ; il leur a donné à tous le droit de battre monnaie et a mis à leur disposition d'immenses lingots d'or et d'argent. — Expliquez cette merveille. — Toutes leurs actions, même les plus ordinaires comme boire, manger, dormir, se récréer, etc., peuvent être des lingots d'or ou d'argent. — Que doivent faire les chrétiens pour que toutes leurs actions deviennent des pièces d'or ou d'argent ? — Il leur suf-

fit d'être en état de grâce et d'agir en vue de Dieu. — Que deviennent les actions faites sans ces deux conditions ? — C'est un papier-monnaie qui n'a qu'une valeur fictive ; quand ils sortiront de ce monde pour entrer dans l'autre et qu'ils passeront à la banque, on ne l'acceptera pas, il n'a pas cours pour le ciel ; il passera par le feu, et il n'en restera que des cendres. — Quelle est cette banque ? — C'est le tribunal de Dieu auquel seront examinées et pesées toutes les actions des hommes.

Une dame du monde est remplie d'esprit, tient son ménage avec beaucoup d'ordre et de propreté, gouverne toute sa maison avec une grande sagesse, mais pour conquérir l'estime du monde, quelle monnaie amasse-t-elle ? — Du papier-monnaie qui sera un jour réduit en cendres. — Cette dame a pour domestique une pauvre fille qui ne sait que son catéchisme ; mais elle est pieuse et fait toutes ses actions par amour pour Dieu ; gagne-t-elle autant que sa maîtresse ? — Elle gagne infiniment plus ; toutes ses actions sont des pièces d'or pour l'éternité.

Un ministre d'état, versé dans toutes les sciences, se fait remarquer par sa sagesse et son habileté ; c'est lui qui fait adopter les lois les plus sages, mais il n'a en vue que le bien matériel et moral de ses concitoyens et sa propre réputation, que gagne-t-il devant Dieu ? — Il paraîtra au jugement les mains vides. — Il a pour cocher un pauvre garçon, ignorant, qui ne sait que soigner et conduire ses chevaux ; mais il remplit exactement ses devoirs de chrétien ; qu'aura-t-il amassé à la fin de sa vie ? — Des trésors immenses, inculcables.

D'où vient donc le mérite des actions ? — Il vient uniquement de l'état de grâce dans lequel se trouve le chrétien et de l'intention qui le fait agir, et non pas des dignités ou des qualités qui le distinguent. — N'y a-t-il

pas plus de mérite à faire des miracles, à posséder la science des anges, à convertir le monde entier, qu'à labourer la terre ou balayer les rues ? — Les hommes sont disposés à le croire, mais Dieu en juge autrement. — Que dira Jésus-Christ à ces illustres personnages qui auront étonné le monde par leur science ou leur sagesse, mais qui n'auront pas conservé la grâce ou n'auront agi que par des motifs humains ? — Il leur dira : Je ne vous connais pas ; retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquités. — Que dira-t-il aux ouvriers et aux pauvres qui auront conservé la grâce et travaillé pour sa gloire ? — Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. — Devons-nous encore porter envie aux riches, aux grands seigneurs, aux magistrats ? — Nous devons les plaindre. Ils auront beaucoup plus de difficultés de gagner le ciel que les laboureurs et les artisans ; comme chrétien, un savetier peut gagner plus qu'un roi.

Quelle est la créature la plus élevée dans le ciel ? — C'est la très-sainte Vierge. — Qu'a-t-elle fait d'extraordinaire ? — Ni l'Écriture ni l'histoire ne le disent. Nous savons seulement que c'était une vierge pauvre et vertueuse, qu'elle a vécu pauvre et qu'elle a bien fait son ménage. — Que concluez-vous de ce fait ? — Que la femme du plus pauvre mendiant peut être placée dans le ciel plus haut que la reine la plus illustre.

Une même action peut-elle être plus ou moins méritoire pour le ciel ? — Oui ; cela dépend des motifs qui l'inspirent. Madeleine a plus mérité en baisant les pieds du Sauveur que Simon en lui donnant un grand repas ; la veuve qui mit deux oboles dans le tronc du temple mérita plus que le riche qui y déposa une forte somme.

Le bonheur du ciel est-il une récompense ? — C'est tout à la fois un don et une récompense. — L'homme en

état de péché mortel peut-il mériter le ciel ? — Non, ses bonnes actions sont des œuvres mortes. — Le juste peut-il le mériter ? — Il a droit au ciel, mais il ne le mérite pas ; il peut mériter un plus grand degré de gloire. — A qui donc le juste est-il redevable du droit d'entrer au ciel ? — A Jésus-Christ seul qui nous l'a obtenu par ses mérites. — Comment le ciel est-il une récompense ? — En ce qu'il est le prix de la coopération à la grâce.

Est-il certain que le ciel soit une récompense ? — Oui ; Jésus-Christ recommande à ses apôtres de se réjouir dans les peines et les persécutions, parce qu'une grande récompense les attend dans le ciel. — Que dit l'Écriture (*Prov. ch. II, v. 18*) ? — « Celui qui sèmera la justice moissonnera une riche récompense. » — Citez les paroles de saint Jacques (*ch. I, v. 12*) ? — « Heureux est celui qui supporte l'épreuve, il recevra la couronne de vie. » — Rapportez les paroles de saint Paul (*2^e épît. à Timothée, ch. IV, v. 7*) ? — « J'ai achevé ma course ; la couronne de justice m'est réservée, et le Seigneur qui est le juste Juge, me la rendra en son grand jour, non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son avènement. »

Qu'est-ce qui nous fait mériter le ciel et un plus grand degré de gloire ? — C'est la grâce sanctifiante qui nous unit à Jésus-Christ et nous donne part à ses mérites. — Pourquoi donc Jésus-Christ dit-il que quand nous aurons fait tout ce que nous devons faire, nous sommes encore des serviteurs inutiles ? — Parce que, quoique nous fassions, nous ne pourrons jamais payer nos dettes envers Dieu ni le rendre plus heureux. Nous sommes des serviteurs inutiles pour lui, mais non pas pour nous, puisque nous obtenons, par nos bonnes œuvres, la récompense que Dieu nous a promise.

Dieu pouvait-il imposer à l'homme l'obligation de

faire des bonnes œuvres sans lui promettre de récompense? — Sans aucun doute : mais la bonté de Dieu envers les hommes a été si grande, qu'il veut que ses propres dons deviennent leurs mérites. — Pouvons-nous mettre notre confiance dans nos bonnes œuvres? — A Dieu ne plaise, dit l'Église, qu'un chrétien se confie et se glorifie en lui-même et non pas dans le Seigneur. — Pourquoi cela? — Parce que tous les mérites du chrétien lui viennent de la grâce, et la grâce lui vient de Jésus-Christ. — Quand une vigne pousse de belles branches, et que ces branches produisent de bons fruits, à qui en revient toute la gloire? — Au cep ou à la racine de la vigne; plus les branches sont belles, plus les fruits sont suaves et abondants, plus la bonté du cep se manifeste. — Que représente ce cep, ces branches et ces fruits? — Le cep représente Jésus-Christ; les branches tous les chrétiens; et les fruits, leurs bonnes œuvres. Plus les chrétiens multiplient leurs bonnes œuvres, plus ils rendent gloire à Jésus de qui leur viennent la sève et la vie.

Montrez par une comparaison que le ciel est à la fois un don et une récompense? — Un riche seigneur s'engage à faire héritier de tous ses biens un enfant pauvre. s'il tient une conduite régulière pendant trente ans. L'enfant promet et tient parole. Le seigneur lui doit ses biens en toute justice; et cette fortune est tout à la fois un don et une récompense. Ainsi Dieu ne doit rien aux hommes; mais, par un traité passé entre lui et les hommes, il leur a promis de leur accorder le bonheur du ciel pour récompense, s'ils accomplissent sa volonté. Si donc les hommes remplissent cette condition, Dieu est obligé par justice à tenir sa parole et à leur donner le ciel pour récompense.

Le fidèle peut-il perdre le fruit de ses bonnes œuvres? — Il le perd par le péché mortel. — Est-il perdu pour

toujours ? — Oui, s'il meurt en cet état de péché mortel. Mais s'il recouvre la grâce sanctifiante, il récupère en même temps tous les mérites qu'il avait acquis par la grâce et perdus par le péché. — Pourquoi cela ? — Parce que, par la bonté de Dieu, la grâce sanctifiante qui rend à l'âme la vie divine, fait revivre toutes ses richesses et tous ses droits. — Expliquez-vous par une comparaison. — Un homme est condamné à mort ; il perd la propriété de tous ses biens. La loi peut vouloir que, s'il ressuscite, comme autrefois Lazare, tous ses biens lui soient rendus. C'est ce que Dieu, par sa bonté, a établi dans l'ordre surnaturel.

A quoi servent les bonnes œuvres faites en état de péché mortel ? — Elles préparent à la rémission des péchés, mais elles ne seront pas récompensées dans le ciel.

Le pécheur, mort à la grâce, peut-il encore faire des bonnes œuvres ? — Oui, il peut encore faire des bonnes œuvres naturelles, puisque sa nature n'a pas été détruite par le péché ; elle a été détériorée ou dégradée. Or, un habit détérioré donne encore de la chaleur ; un terrain détérioré produit encore quelques fruits. — Peut-il faire des œuvres surnaturelles ? — Oui, par le moyen de la grâce actuelle, et par une certaine grâce habituelle ; car il peut encore avoir la foi, l'espérance et même un commencement d'amour de Dieu ; quoique ces vertus ne soient pas vivantes. Il ressemble à la nature pendant l'hiver ou à un malade. — Un ouvrier atteint d'une maladie grave peut-il travailler et gagner sa journée ? — Non ; tout ce qu'il peut faire, c'est de suivre le régime que lui prescrit son médecin pour recouvrer la santé. Ainsi en est-il du pécheur, il ne peut gagner sa journée pour le ciel ; mais il peut faire des actes surnaturels qui le disposent à recouvrer la grâce ou la vie divine.

En quel temps Dieu récompense-t-il les œuvres méritoires ? — Dieu récompense les œuvres méritoires dès cette vie ; mais ce n'est qu'après la mort qu'il en donne la écompense éternelle.

Le chrétien peut donc mériter quelque grâce ? — Oui, et de deux manières : par convenance et par justice. — Comment mérite-t-il par convenance ? — Lorsqu'il fait des bonnes œuvres en état de péché mortel, Dieu ne lui doit rien en toute justice ; mais parce qu'il est infiniment bon, il convient à sa bonté de lui accorder quelque grâce pour le bien qu'il a fait. — Quand mérite-t-il par justice ? — Lorsqu'il est en état de grâce. — Pourquoi cette différence ? — Parce que Dieu agit envers nous, comme un bon maître avec son serviteur. Le maître est tenu de payer le gage convenu au serviteur, si celui-ci a exécuté les ordres de son maître. Mais en supposant qu'il n'ait pas accompli la volonté du maître et que cependant il ait travaillé dans les intérêts du maître, celui-ci ne lui doit rien par justice, mais il convient de lui accorder une certaine gratification. — Appliquez la comparaison ? — Ainsi Dieu est tenu par justice de récompenser les bonnes œuvres faites en état de grâce, car telle est la condition du traité passé entre Dieu et nous. Mais il ne doit rien par justice au chrétien en état de péché mortel, puis qu'il est en révolte contre Dieu. Mais s'il fait quelques bonnes œuvres, il convient à la bonté de Dieu de les récompenser par quelques grâces.

Quand le chrétien mérite-t-il encore par convenance ? Lorsqu'il est en état de grâce, et qu'en considération de ses bonnes œuvres, Dieu lui accorde des grâces extraordinaires qui dépassent de beaucoup le mérite de ses bonnes œuvres. C'est ainsi que la très sainte Vierge a mérité d'être la Mère de Dieu par convenance et par justice.

Dans quelles proportions les grâces peuvent-elles s'augmenter ? — En doublant toujours ; l'âme, fidèle à une grâce, en obtient deux, et si elle est fidèle à cette grâce, elle en obtiendra une autre qui en vaudra quatre. Ainsi en peu de temps elle parviendra à un degré qui dépasse l'imagination. — Sur quoi vous fondez-vous pour croire à cette augmentation de grâce ? — Sur la parabole dans laquelle Jésus-Christ compare le royaume des cieux à un roi qui a distribué des talents à ses serviteurs en leur ordonnant de les faire valoir. Or, les talents furent doublés ; le serviteur qui en avait reçu cinq en présenta cinq autres, celui qui en avait reçu deux, en présenta deux autres. — Quelle leçon à tirer de cette doctrine ? — S'il y avait sur la terre une banque qui doublerait de jour en jour les capitaux qu'on y déposerait ; les plus pauvres s'empresseraient de lui confier quelque petite somme, afin d'amasser promptement d'immenses trésors. Mais puisque les richesses du ciel sont infiniment préférables à celles de la terre, ne négligeons rien pour répondre ou coopérer à la grâce.

Pouvons-nous mériter des grâces pour les autres ? — Oui, par convenance et non par justice. Jésus-Christ a pu mériter pour d'autres la grâce sanctifiante. — Est-il utile de prier pour l'avancement des justes ou pour la conversion des pécheurs ? — Rien n'est plus louable. C'est même un devoir de justice et de reconnaissance à l'égard des parents, des supérieurs et des bienfaiteurs, et un devoir de charité pour tous les hommes. Dieu convertit quelquefois de grands pécheurs, en considération des prières et des mérites d'une personne pieuse. L'Église attribue la conversion de saint Augustin aux prières et aux larmes de sa vertueuse mère.

Sainte Monique alla trouver un savant et pieux évêque et le conjura de travailler à la conversion de son

filz Augustin. Le vénérable pontife lui répondit qu'il ne fallait rien précipiter, mais attendre le moment de la grâce. Cette tendre mère insista, sanglotant et versant d'abondantes larmes : « Allez, lui dit l'évêque, le filz de tant de larmes ne périra pas. »

Les bonnes lectures sont souvent un moyen dont Dieu se sert pour communiquer sa grâce aux pécheurs et les convertir.

Saint Ignace reçut le jour au château de Loyola, en Biscaye. Après avoir été page du roi Ferdinand IV, il embrassa la profession des armes, dans laquelle il donna, jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans, un libre cours à ses passions. En 1521, se trouvant renfermé dans la ville de Pampelune assiégée par les Français, il eut la jambe droite cassée, la gauche fort maltraitée par des éclats de pierre que fit voler un boulet. Pendant que les chirurgiens s'occupaient de sa guérison au château de Loyola, où il avait été transporté, on lui apporta, pour le désennuyer, à défaut d'autres livres, une vie de Jésus-Christ et une légende des saints. Il lut d'abord les deux ouvrages sans autre dessein que de passer le temps ; mais bientôt il se sentit touché des grands exemples de vertu qu'il remarqua dans la vie des saints et prit la résolution de les imiter.

Saint Jean Colombini négligeait entièrement le soin de son salut, ne songeait qu'à plaire au monde et vivait dans un oubli continuel de Dieu et de l'éternité. Revenant un jour à midi très fatigué, parce qu'il avait été occupé d'affaires tout le matin, il ne trouva pas le dîner prêt, ce qui le fit entrer dans une étrange colère ; sa femme pour le désennuyer lui donne un livre et le prie de lire jusqu'à ce qu'il se mette à table : c'était la vie des saints. Colombini, dans l'accès de sa colère prend le livre et le jette à terre. Mais bientôt il a honte de lui même, il ramasse le livre, l'ouvre et tombe sur la

vie de sainte Marie d'Égypte. Il la lit, y trouve tant de plaisir qu'il ne pense plus à son dîner. — Insensiblement son cœur s'attendrit ; il conçoit de la douleur de ses péchés ; il se détermine à changer de conduite, et cette résolution fut si sincère et si efficace, qu'allant toujours de vertus en vertus, il parvint à la sainteté la plus éminente et mérita d'être mis au nombre des saints.

N'oubliez jamais, mes bons amis, que Dieu nous a traités en princes ; qu'il nous a accordé le droit de battre monnaie, et de faire chaque jour pour nous une grande quantité de pièces d'or et d'argent. Pour amasser d'immenses trésors deux conditions sont à remplir : 1° Agir toujours en vue de Dieu et pour lui plaire. Est-il donc si difficile de nous recueillir le matin et quatre ou cinq fois dans la journée pour offrir à Dieu nos pensées, nos paroles, nos actions et nos peines, en les unissant à celles de Jésus-Christ ? 2° Nous conserver en état de grâce. Si nous avons soin de nous approcher des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie tous les mois avec de saintes dispositions, il est à peu près certain que nous éviterons le péché mortel, ou s'il nous arrivait d'y tomber, nous nous relèverions promptement. Et nous jouirons du plus grand bonheur qu'on puisse se procurer ici-bas, de la paix de la conscience.

Dans toutes les carrières, on se plaint qu'il n'y a pas d'avancement ; qu'il faut rester trop longtemps dans les rangs inférieurs avant de monter aux emplois plus élevés et plus lucratifs. Au service de Dieu, chacun peut avancer à son gré ; point de concurrents pour nous supplanter. Les plus pauvres, les plus petits, les plus misérables peuvent devenir les plus grands, les plus riches, les plus honorables. O mes chers enfants ! quelle bonté infinie de la part de Dieu ! Aimons-le de tout notre cœur et de toutes nos forces.

VINGT-TROISIÈME SOIREE.

DE LA RÉSURRECTION GÉNÉRALE — DES QUALITÉS
DES CORPS RESSUSCITÉS.

Que doit-on entendre par le dixième article : la rémission des péchés ? — On doit entendre que Jésus-Christ a donné à son Église un véritable pouvoir de remettre les péchés.

Comment l'Église remet-elle les péchés ? — Par les sacrements, mais plus particulièrement par les sacrements de Baptême et de Pénitence. Ceci sera expliqué à l'article des sacrements.

Que reconnaissons-nous par le onzième article : la résurrection de la chair ? — Nous reconnaissons qu'à la fin du monde tous les hommes ressusciteront avec les corps qu'ils auront eus en cette vie.

Pourquoi employer le mot *chair* pour signifier les corps ? — Parce que les corps sont surtout composés de chair. — Pourquoi la résurrection des hommes est-elle appelée la résurrection de la chair ? — Parce que l'âme, qui est immortelle, ne ressuscite point. Pour que les hommes ressuscitent, il suffit que les âmes se réunissent aux corps qu'elles ont auparavant occupés en cette vie.

Comment savons-nous que nous ressusciterons un jour ? — L'Église l'enseigne comme un article de foi dans le symbole des apôtres, et dans ceux de Constantinople et de saint Athanase. — Tous les hommes ont-ils cru cette vérité ? — Il le paraît. Job disait : « Je sais que mon Rédempteur est vivant et que je ressusciterai au dernier jour ; je serai de nouveau revêtu de ma peau et je verrai mon Dieu dans ma chair, et je le contemplerai de mes propres yeux. » — Était-ce aussi la croyance

du peuple juif ? — Oui, car les frères Machabées s'exhortaient au martyre par l'espérance de la résurrection. — Que nous enseigne Jésus-Christ ? — Il a dit aux Juifs : « Est-ce que, touchant la résurrection des morts, vous ne lisez pas ce que Dieu a proféré en disant : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ? Or, Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants, car tous vivent par lui. »

Quelle est donc sur ce dogme la doctrine de saint Paul ? — Non seulement il enseigne la résurrection des morts, mais il démontre encore que tous les hommes doivent ressusciter un jour. — Sur quels motifs fait-il reposer ce point de doctrine ? — Il enseigne que les hommes doivent ressusciter : 1^o parce que Jésus-Christ est ressuscité ; 2^o parce que, s'ils ne ressuscitaient pas, ils seraient les plus malheureux des hommes ; 3^o parce que, dans la nature, tous les êtres ressuscitent.

Pourquoi la résurrection de Jésus-Christ est-elle le principe de la nôtre ? — Parce que Jésus-Christ, le second Adam, est le père de tous les chrétiens et qu'il les représente tous. — Que doit faire le second Adam ? — Il doit nous rendre héritiers de la vie, comme le premier nous a rendu héritiers de la mort. — Pourquoi est-il venu sur la terre ? — Pour réparer la faute d'Adam avec toutes ses suites. — Si nous ne ressuscitions pas, Jésus-Christ aurait-il entièrement réparé la faute d'Adam ? — Non, la mort qui est entrée par le péché, règnerait toujours. — Comment sommes-nous unis à Jésus-Christ ? — Comme le corps est uni à la tête. Nous formons tous un seul corps : Jésus est la tête et nous sommes les membres. — Que serait ce corps mystique sans la résurrection des morts ? — Une espèce de monstruosité : ce serait une tête vivante sur un cadavre.

Pourquoi, si nous ne devons pas ressusciter, serions-nous les plus malheureux des hommes ? — Parce que

les chrétiens, sur la terre, doivent pratiquer des vertus difficiles et pénibles, telles que l'humilité, la pauvreté, la mortification ; souffrir sans murmure la faim, la soif, la calomnie et les persécutions ; or, sans la résurrection, il n'y aurait aucune compensation à leurs maux.

Dieu ne pourrait-il pas récompenser l'âme sans le corps ? — Oui, mais ce ne serait plus l'homme qui serait récompensé ; car il se compose d'une âme et d'un corps ; et il ne pratique presque aucune vertu sans que le corps n'y prenne part ; il jeûne, le corps souffre ; il prie, le corps s'humilie ; il se sert de ses pieds pour visiter les malades, de ses mains pour faire l'aumône et travailler, de sa langue pour louer Dieu et exhorter le prochain à la vertu, de ses yeux pour pleurer ses péchés. N'est-il pas juste que le corps soit récompensé et puni avec l'âme ? — Comme le serviteur qui a aidé son maître à une bonne ou à une mauvaise action, doit être récompensé ou puni avec le maître.

Comment la nature enseigne-t-elle que l'homme doit ressusciter ? — Parce que tout dans la nature semble mourir à l'entrée de l'hiver et ressusciter au printemps. — Que dit saint Paul ? — « Voyez, dit-il, ce grain de froment, ou toute autre semence jetée en terre, il meurt d'abord, puis il ressuscite. » — Comment saint Thomas établit-il ce dogme ? — 1° Le don que nous a fait Jésus-Christ, dit-il, est plus grand que le péché d'Adam ; or, si les hommes ne ressuscitaient pas, ce don n'aurait pas effacé le plus triste effet du péché, la mort ; 2° les membres d'un corps doivent être conformes à la tête : donc les chrétiens qui sont les membres du corps dont Jésus-Christ est la tête doivent ressusciter comme lui ; 3° L'homme tout entier doit être récompensé du bien ou puni du mal qu'il aura fait durant sa vie.

Que remarquez-vous encore dans la création ? — Une ascension continuelle par laquelle les êtres montent

à un degré de vie supérieur ; les minéraux nourrissent les végétaux ; et les plantes à leur tour servent de nourriture aux animaux ; enfin le corps de l'homme se nourrit des minéraux, des végétaux et des animaux ; et le corps de l'homme est ce qu'il y a de plus parfait dans le monde matériel. — Que concluez-vous de là ? — Que le corps de l'homme doit aussi avoir sa transformation, ce qui ne peut avoir lieu que par la résurrection.

Comment se fait la résurrection de la plante ? — Elle produit une semence qui est jetée en terre et s'y décompose durant l'hiver ; mais, lorsqu'au printemps, le soleil darde ses rayons, le germe, renfermé dans la semence, se développe et produit souvent une fleur magnifique. — En est-il ainsi des corps ? — A peu près : les fossoyeurs creusent des sillons dans le champ de Dieu, y déposent les corps humains qui resteront enfouis durant l'hiver de cette vie ; mais à la fin des siècles, Jésus-Christ, le soleil de justice se lèvera, fera germer et grandir ces plantes et les transformera en des fleurs vivantes et parlantes qui serviront à orner la maison de Dieu durant l'éternité.

Les réprouvés, n'étant pas membres de Jésus-Christ, ressusciteront-ils aussi bien que les élus ? — Oui, tous les hommes ressusciteront, les méchants comme les bons, parce que tous sont représentés en Jésus-Christ et lui sont conformes en tout ce qui tient à la nature. C'est pourquoi ils ressusciteront avec leur nature, mais ils ne seront pas semblables à Jésus-Christ, parce qu'ils n'auront pas voulu lui ressembler sur la terre. — Comment les enfants morts sans baptême ressusciteront-ils ? — En ce qu'ils auront par la mort expié ce qu'ils auront contracté de la faute d'Adam, touchant le corps ; ils devront ressusciter.

Comment se fera la résurrection générale ? — Elle

s'opèrera comme notre naissance, par la toute-puissance de Dieu. Il ne lui sera pas plus difficile de ressusciter les corps que de les créer. — Mais comment réunir toutes les molécules des corps dispersées en tant de lieux ? — Dieu peut tout ce qu'il veut. A quoi bon nous inquiéter des moyens d'action qu'il doit employer. Il a dit que tous les hommes ressusciteront : cela doit suffire ; il est la vérité même.

Quelles seront les qualités des corps glorifiés, c'est-à-dire des élus ? — Les corps glorifiés, outre l'immortalité, auront quatre qualités, savoir : la clarté, l'impassibilité, l'agilité et la spiritualité.

Quelle sera cette clarté des corps ? — Les corps seront tout brillants et tout resplendissants de lumière. — Quel en est le modèle ? — Jésus-Christ dans sa transfiguration. Son visage devint brillant comme le soleil et ses vêtements blancs comme la neige. — Que dit Jésus-Christ à ce sujet ? — Il dit que les justes brilleront comme le soleil dans le royaume des cieux. — Et que dit saint Paul ? — Que le corps est semé dans l'ignominie et qu'il ressuscitera dans la gloire, c'est-à-dire avec clarté.

Tous les corps auront-ils la même clarté ? — Non ; ils auront une clarté différente selon leurs mérites ; comme la clarté des astres n'est pas la même pour tous. Plus un saint aura de mérites, plus sa gloire sera grande. — Comment connaîtra-t-on la gloire de l'âme ? — Comme on voit une boule d'or placée dans un vase de cristal. — La couleur des corps et des membres sera-t-elle conservée ? — Oui, mais elle sera infiniment plus belle. Sainte Thérèse raconte qu'un jour le Sauveur lui montra sa main, et cette vue lui causa tant de bonheur qu'elle se croyait au ciel. — Chaque élu connaîtra donc l'histoire des autres ? — Oui, on verra dans l'âme des saints toutes les vertus qu'ils auront pratiquées ; on lira la vie de chacun, mille fois plus clairement que si elle était

écrite sur le front. — Ne sera-t-on pas ébloui par cette clarté ? — Non, elle fortifiera et réjouira la vue.

Que signifient ces paroles : *Les corps seront impassibles* ? — Qu'ils ne pourront souffrir aucune douleur, ni rien de pénible ni de mauvais. — Quelle est la doctrine de saint Paul ? — Il dit que le corps est semé dans la corruption et qu'il ressuscitera dans l'incorruptibilité, c'est-à-dire dans l'impassibilité. — Seront-ils sujets aux maladies ? — Non, rien ne pourra les faire souffrir, parce que la grâce de Dieu sera répandue en eux. Comme membres de Jésus-Christ, ils participeront à toutes ses qualités ; et Jésus-Christ est impassible, il ne peut plus souffrir.

A quoi serviront les différents sens de l'homme ? — Tous seront rassasiés de bonheur. La vue, en contemplant Jésus-Christ, la sainte Vierge et les saints et les merveilles de la nouvelle terre et des nouveaux cieux dont parle saint Pierre ; le palais, ou le goût, en éprouvant une saveur plus parfaite que celle des choses les plus exquises ; la langue, en chantant les louanges de Dieu, en racontant ses merveilles ; le toucher, en ne palpant rien que de très agréable ; et l'odorat en respirant un parfum céleste et divin.

Pourquoi chaque sens aura-t-il son bonheur particulier ? — Parce que s'étant mortifié sur la terre, il est juste que chacun reçoive une récompense proportionnée au degré de vertu qu'il aura pratiqué.

Qu'entendez-vous par l'agilité ? — J'entends que les corps pourront se transporter d'un lieu dans un autre avec la rapidité de la pensée, à peu près comme l'électricité qui parcourt soixante-quinze mille lieues dans une seconde. — Qui dit que les saints auront des corps agiles ? — Saint Paul : « Le corps est semé dans l'infirmité, dit-il, mais il ressuscitera dans la vertu ou la force, c'est-à-dire avec agilité. — D'où lui viendra

cette agilité ? — De son union avec Jésus-Christ.

A quoi servira aux saints leur agilité ? — A parcourir le monde nouveau pour en admirer les merveilles et pour leur propre satisfaction. — Ils ne seront donc pas au paradis ? — Mais ce nouveau monde sera le paradis qui est partout où est Dieu, puisque le bonheur du ciel est de voir Dieu dans son essence. — Pourquoi dit-on que les saints sont assis sur des trônes dans le ciel ? — Pour exprimer qu'ils partagent la royauté de Dieu, mais non parce qu'ils restent immobiles comme des statues. Le bonheur, c'est la vie, et la vie c'est le mouvement ; et dans le ciel, c'est le bonheur parfait.

Comment les corps seront-ils spirituels ? — Ils seront tellement subtils qu'ils pourront pénétrer partout, à travers les corps les plus durs, sans les offenser et sans en être offensés. Saint Paul dit que le corps est semé animal et qu'il ressuscitera spirituel ou semblable à l'esprit. — Les corps seront-ils convertis en esprit ? — Non, la chair et les os subsisteront. Les saints ressembleront à Jésus-Christ. Or, le Sauveur a fait toucher sa chair et ses os à ses apôtres et il est entré au cénacle les portes fermées.

Les corps seront-ils immortels ? — Oui même ceux des réprouvés. C'est un article de foi. Notre-Seigneur leur dira : Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel.

A quel âge les corps ressusciteront-ils ? — A l'âge où il devaient avoir leur développement, à l'époque de la virilité, vers l'âge de trente ans. — Pourquoi pas à l'âge où ils sont morts ? — Parce que la grâce, au jour de la résurrection, doit corriger tous les défauts de la nature ; et dans l'enfance le corps n'est pas encore formé, et il est décrépité ou affaibli dans la vieillesse. — Quelle sera leur taille ? — Ce sera celle qu'ils auraient obtenue, s'il n'y avait pas eu défaut dans leur nature. — Les

hommes seront-ils distingués des femmes ? — Sans aucun doute ; quoique dans le ciel les élus vivent comme les anges d'une vie tout à fait divine.

Pourquoi les corps des saints auront-ils les quatre qualités dont nous avons parlé ? — Parce que Dieu veut leur accorder une récompense proportionnée aux vertus qu'ils auront pratiquées ; et ces qualités sont la récompense et la perfection des quatre vertus cardinales.

Quelle qualité correspond à la vertu de prudence ? — C'est la clarté. Pour pratiquer la prudence, le chrétien méprise les maximes du monde qui sont de vraies ténèbres, pour ne se conduire que d'après les lumières de l'Évangile ; il est juste qu'il soit resplendissant de lumière durant l'éternité.

Quelle qualité correspond à la vertu de justice ? — L'impassibilité ; sur la terre, le chrétien souffre pour la justice ; il est juste qu'il ne souffre plus et ne puisse plus souffrir dans le ciel. L'amour de Dieu, dont il est rempli, exclut toute souffrance.

Quelle qualité répond à la vertu de force ? — C'est l'agilité. Le chrétien a triomphé de la paresse, du monde, du démon, et il est juste qu'il triomphe dans le ciel et puisse s'y promener comme un conquérant dans son domaine.

Quelle qualité répond à la vertu de tempérance ? — C'est la spiritualité ou la subtilité. Il est juste que celui qui pendant sa vie s'est élevé au-dessus des sens et de la matière, participe aux perfections de l'esprit.

Quels sont ceux d'entre les fidèles qui auront une plus grande part aux qualités des corps glorieux ? — Ceux qui auront pratiqué avec plus de perfection les quatre vertus cardinales, la prudence, la justice, la force et la tempérance.

Quelles seront les qualités des corps des réprouvés ? — Elles seront opposées à celles des élus. Ils seront

ténébreux, passibles, lourds et matériels. Ils souffriront toutes sortes de tourments, parce qu'ils n'auront pas voulu souffrir pour faire la volonté de Dieu sur la terre, et chacun de leurs sens aura son châtement particulier : la vue sera tourmentée par tout ce qu'il y aura de plus hideux ; l'ouïe, par des cris et des hurlements effroyables ; l'odorat, par des odeurs fétides et insupportables ; leurs corps seront tellement lourds qu'ils seront eux-mêmes la chaîne qui les attachera dans l'enfer, et ils seront tellement matériels qu'ils brûleront toujours sans se consumer.

Quelles sont les qualités corporelles que les hommes désirent le plus dans ce monde ? — Une grande beauté, une santé vigoureuse et perpétuelle, une force capable des plus grands travaux et une grande souplesse dans les membres ; et ce sont en germe les qualités des corps glorifiés. — Quels sont les défauts de la nature que nous détestons le plus ? — La laideur, la souffrance, la faiblesse et la pesanteur : c'est une faible image des difformités des réprouvés.

Quand se fera la résurrection ? — A la fin du monde. — Quand viendra la fin du monde ? — Nous n'en savons rien ; Dieu n'a pas voulu le révéler, afin que, ne sachant pas quand elle doit arriver, nous nous tenions toujours prêts à paraître au tribunal de Dieu. — Ne croit-on pas qu'elle arrivera bientôt ? — Plusieurs le disent ; ils pensent que le monde ne durera que six mille ans, comme il y a six jours dans la semaine, et que le dimanche figure le repos éternel ; le monde aura vécu deux mille ans sous la loi de nature, deux mille ans sous la loi écrite et deux mille ans sous la loi de grâce. — Que disent les autres ? — Que la miséricorde l'emporte sur la justice, et puisque le genre humain a vécu quatre mille ans sous la loi de servitude, on doit penser que la loi de grâce durera

plus longtemps. Dans son Épître aux Galates, saint Paul nous dit que la loi ancienne a été donnée aux hommes comme un pédagogue, et que Jésus-Christ est venu au temps de l'émancipation. Mais si les quatre mille ans qui ont précédé la naissance du Sauveur représentent le premier âge de la vie jusqu'à la majorité, on peut conclure que le monde vivra encore au moins dix ou douze mille ans, représentant le laps de temps à partir de la majorité jusqu'à l'âge de soixante-dix ans.

Puisque la miséricorde l'emporte sur la justice et que Dieu a mis quatre mille ans pour préparer les hommes au grand événement de l'Incarnation, il y aura un plus grand laps de temps pour en appliquer les précieux effets. Depuis deux mille ans que l'Église enseignante travaille à propager le christianisme, on ne compte encore au nombre des chrétiens que la cinquième ou tout au plus la quatrième partie des habitants de la terre.

Si je vous disais : je connais un moyen de donner à votre corps une beauté incomparable, une santé si florissante que vous ne serez jamais malades, une force qui vous rendra capables de faire tout ce que vous voudrez, un air spirituel qui sera répandu sur toute votre personne, et vous posséderez ces avantages pendant dix mille ans ; et, ce moyen est fort simple ; il vous suffira de bien travailler, et de pratiquer les vertus chrétiennes pendant dix jours, par conséquent de vous abstenir de tout péché mortel : quel est celui d'entre vous qui n'accepterait la proposition avec la plus vive reconnaissance ? Et comment donc trouvez-vous dur d'être bons chrétiens durant soixante ou quatre-vingts ans, pour mériter un bonheur infini et éternel ? Car vous paieriez bien plus cher vos dix mille ans de bonheur temporel par la pratique des

vertus chrétiennes pendant huit ou dix jours, que vous ne payez une éternité de bonheur par deux cents ans d'une vie pénitente et mortifiée.

Lorsqu'on vint apporter le bâton de Maréchal de France à M. de Castelnau, six heures avant sa mort, il répondit : « Cela est beau en ce monde, mais je vais dans un pays où cela ne me servira guère. » C'est ce que tout chrétien doit se dire à la vue de tout ce qui peut flatter son orgueil et sa vanité.

VINGT-QUATRIÈME SOIRÉE.

DE LA VIE ÉTERNELLE. — DU PARADIS.

Que nous dit le douzième article : la vie éternelle? — Qu'après la résurrection de la chair, il y aura une nouvelle vie qui ne finira jamais.

Pourquoi le symbole finit-il par cet article : *la vie éternelle* ? — Pour nous rappeler sans cesse notre fin dernière, nous faire comprendre que nous devons lui rapporter toutes nos actions, et que notre bonheur ne peut consister dans les biens de ce monde qui sont périssables. — Que nous enseignent encore ces paroles ? — Qu'une fois en possession du bonheur que Dieu nous a promis, nous ne pourrons plus le perdre.

De quels noms se sert l'Écriture pour exprimer le bonheur de la vie éternelle ? — L'Écriture l'appelle le règne de Dieu et de Jésus-Christ, le royaume des cièux, les noces de l'Agneau, le festin des noces, un torrent de plaisirs, le ciel, le paradis, la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, le temple et la maison de Dieu.

Pourquoi est-elle appelée le règne de Dieu et de

Jésus-Christ ? — 1° Parce que, dans cette heureuse vie, Jésus-Christ, Dieu-Homme, est le maître absolu de tous les saints ; tous font sa volonté avec plaisir, et aucun ne saurait la transgresser ; 2° parce que leur bonheur ne sera complet qu'après que Jésus-Christ aura triomphé de tous ses ennemis.

Pourquoi l'appelle-t-on le royaume des cieux ? — Parce que le ciel est comme la capitale de ce royaume, que tous ceux qui l'habiteront participeront à la royauté de Jésus-Christ. L'Église de la terre est aussi appelée quelquefois le royaume des cieux.

Pourquoi l'appelle-t-on les noces de l'Agneau ou le festin des noces ? — Parce que l'union que Jésus-Christ contracte avec son Église et tous les fidèles est un mariage spirituel qui se consommera dans le ciel. De même que les époux sont deux dans une même chair, ainsi Jésus-Christ sera tout en tous ; tous les fidèles seront un en Jésus-Christ dans une même substance, dans la substance divine. En les pénétrant de sa divinité, il leur fera goûter son propre bonheur.

Pourquoi l'appelle-t-on un torrent de plaisirs ? — Pour exprimer l'immensité du bonheur que goûtent les saints dans le ciel ; ils en sont inondés comme par torrent.

Pourquoi l'appelle-t-on le ciel ? — Parce que l'Écriture parle du ciel comme étant le séjour de la gloire des saints.

Pourquoi l'appelle-t-on le paradis ? — Parce que c'est un lieu de délices dont le paradis terrestre n'était qu'une figure.

Pourquoi l'appelle-t-on la sainte cité ou la nouvelle Jérusalem ? — Parce que, dans le ciel, la société des saints formera comme une grande ville, qui sera sainte, puisqu'elle ne sera habitée que par des saints,

et que Jérusalem, où Dieu résidait et faisait éclater sa gloire, était l'image du ciel.

Pourquoi l'appelle-t-on un temple ou la maison de Dieu? — Parce que dans le ciel, les saints adorent, louent, remercient Dieu et chantent sa gloire, à peu près comme les fidèles dans les temples ici-bas pendant le saint sacrifice de la messe.

A quelle époque commencera la vie éternelle? — Aussitôt après la fin du monde. — Qu'arrivera-t-il donc à la fin du monde? — A la fin du monde arrivera la résurrection générale, suivie du jugement dernier, qu'on appelle encore jugement général, ou universel. — Quel sera la suite du jugement dernier? — Après le jugement dernier, il n'y aura plus de purgatoire, les saints iront en corps et en âme au paradis, et les méchants seront précipités en corps et en âme dans l'enfer. — Qu'est-ce que le paradis? — C'est le séjour heureux où Dieu récompense les saints après cette vie.

Est-il certain que les justes qui meurent entièrement purifiés de leurs péchés vont aussitôt en paradis? — L'Église l'enseigne et l'a défini au Concile de Florence. Et saint-Paul nous le fait assez entendre (2^{me} *Épît. aux Cor.*, chap. v), lorsqu'il dit que dans notre corps nous sommes éloignés du Seigneur; et que, dans l'espérance d'en jouir par une claire vue, nous aimons mieux sortir de ce corps pour aller habiter avec le Seigneur.

Que disent les Pères de l'Église? — Ils sont unanimes à célébrer le bonheur du ciel et à exhorter les fidèles à surmonter les plus rudes tentations pour gagner le paradis. — Qu'est-ce qui donnait aux martyrs tant de courage au milieu des tourments? — L'espoir d'entrer dans le ciel aussitôt après leur mort.

Qu'ont pensé les païens sur ce dogme? — Tous

croyaient que le juste en mourant s'envolait dans le sein de la divinité pour y jouir d'un bonheur parfait.

Qu'a dit Jésus-Christ au bon larron ? — Vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis. — Qu'est-il arrivé au pauvre Lazare ? — A sa mort, les anges ont transporté son âme dans le sein d'Abraham, c'est-à-dire au paradis. — Comment le maître récompense-t-il le bon serviteur ? — Lorsqu'il vient à lui, c'est-à-dire au moment de la mort, et qu'il le trouve accomplissant la volonté de son maître, il le fait entrer dans sa joie, ou au paradis.

En quoi consiste le bonheur des Saints ? — Il consiste à jouir de Dieu qui est le souverain bien, sans craindre de le perdre jamais. — Comment les Saints jouissent-ils de Dieu ? — Ils jouissent de Dieu, en le voyant tel qu'il est en lui-même, et en l'aimant parfaitement, ce qui les remplit d'une joie qui ne peut s'exprimer.

Combien y-a-t-il de vies dans le chrétien ? — Trois : la vie du corps, la vie de l'âme raisonnable et la vie divine.

Quelles sont les conditions pour obtenir le bonheur de la vie du corps ? — Elles sont au nombre de trois ; voir de belles choses, posséder de grandes et de belles choses et en jouir. — La vue est-elle une vraie jouissance ? — Évidemment. Quel plaisir ne procure pas la vue d'une grave et imposante cérémonie de l'Église, d'une armée rangée en bataille, d'une ville où tous les édifices sont des palais, la vue d'un ciel sans nuages, d'une nuit sereine, d'une belle campagne, qu'on découvre du haut d'une montagne ? Il y a des hommes qui voyagent toute leur vie pour contempler les merveilles de la nature et de l'industrie.

Suffit-il de voir de belles choses pour être heureux ? — Non, on désire les posséder ; demandez-le à l'ouvrier

qui voit rouler devant lui des barils remplis de pièces d'or ; et aux dames qui contemplent des robes superbes dans un magasin.

C'est donc un bonheur d'être riche ? — Voyez avec quelle satisfaction un roi, un prince, un grand seigneur dit à ses amis : Ces vastes prairies, ces troupeaux, ces forêts, ces montagnes, ces fermes, ce château, ce palais, ces meubles précieux, cet or, cet argent, ces bijoux, tout ce que vous voyez m'appartient et je l'ai gagné à la sueur de mon front.

Suffit-il d'être riche pour être heureux ? — Non, il faut pouvoir jouir de ses biens. Il y a des millionnaires qui sont atteints de maladies graves ; obligés de se soumettre à un régime pénible et rigoureux. — Qu'est-ce que jouir des biens matériels ? — C'est en user avec plaisir pour satisfaire les besoins du corps et des sens. Par exemple un homme possède des milliards, une santé robuste, une femme aimable et vertueuse ; de jolis enfants ; sa table est splendidement servie, et il éprouve de douces jouissances, en savourant ses mets exquis et ses vins délicats.

Supposons maintenant que Dieu crée un monde aussi parfait qu'il est possible à sa toute-puissance, et que les hommes eux-mêmes puissent jouir de tous les biens matériels possibles sans dégoût, sans ennui, sans maladie et durant l'éternité, en sorte que tous leurs désirs soient pleinement satisfaits au point de vue matériel ; ne serait-ce pas là un bonheur parfait ? — Il me le semble.

Pour la vie de l'âme raisonnable, à quelles conditions l'âme jouira-t-elle d'un bonheur parfait ? — Aux mêmes conditions que pour la vie du corps, voir, posséder, jouir. — Quels objets peut voir l'âme ? — Tout ce qui est beau et bon dans l'ordre intellectuel et moral, la vérité et la vertu. — Tous les hommes sont-ils

épris de l'amour de la vérité et de la vertu ? — C'est un besoin de leur âme. — Pourquoi donc se passionnent-ils pour l'erreur et le vice ? — Parce qu'ils se persuadent que l'erreur est la vérité et que le vice est la vertu ; mais jamais ils n'aiment l'erreur et le vice quand ils les reconnaissent pour tels.

Les hommes les plus ignorants n'éprouvent-ils pas un grand plaisir à voir les beautés de la vérité et de la vertu ? — C'est pour eux un vrai bonheur. — Mais cette vue leur suffit-elle ? — Non ; ils désirent posséder la vérité. Les jeunes gens font tous leurs efforts pour graver dans leur mémoire les sciences et les arts, et tout le monde s'écrie : Heureux les hommes savants qui possèdent toutes sortes de sciences !

La possession de la vérité rend-elle l'homme parfaitement heureux ? — Non, il faut en jouir ; c'est-à-dire qu'il faut bien la comprendre. De même que l'homme, en s'incorporant une liqueur exquise, éprouve une sensation très agréable qui va quelquefois jusqu'à l'ivresse ; ainsi lorsqu'il comprend bien une vérité, elle entre dans son âme, il se l'assimile, et il éprouve un si grand bonheur, qu'il oublie la nourriture corporelle : témoin la multitude qui suivit Jésus dans le désert pour entendre ses discours. Un paysan qui sait lire entend la lecture d'une oraison funèbre de Bossuet ; il n'en est pas frappé ; mais un homme savant entend cette même lecture, et il s'écrie : que c'est donc beau ! Il lit de nouveau, et plus il examine et l'ensemble et les détails, plus il est ravi. Il jouit de la vérité, parce qu'il la comprend ; tandis que le paysan n'en jouit pas. Deux hommes contemplent un tableau de Raphaël ; l'un le trouve assez ordinaire, mais l'autre qui est un peintre distingué ne se lasse pas de le considérer et de s'écrier avec enthousiasme : que c'est donc beau ! son intelligence découvre toutes les beautés du tableau. Son

âme éprouve plus de plaisir que ses sens avec les mets les plus délicats.

Supposons que Dieu vous donne l'intelligence la plus parfaite qu'il puisse créer, et que vous possédiez parfaitement toutes les sciences possibles et tous les arts ; ne serait-ce pas là le bonheur parfait pour la vie de l'âme raisonnable ? — Je le crois. — Est-ce là le bonheur du ciel ? — Il s'en faut bien ; ce n'en est qu'une grossière image.

En quoi consiste donc le bonheur du ciel ? — A voir, à posséder et à jouir ; à voir Dieu comme Dieu se voit, à le posséder comme il se possède et à jouir de lui comme il jouit de lui-même.

Est-il possible à une créature de voir Dieu comme Dieu se voit ? — Pourquoi pas ? — Parce que Dieu se voit avec une intelligence infiniment parfaite ; et quelque grande que soit l'intelligence d'une créature elle sera toujours à une distance infinie de l'intelligence de Dieu. — Mais si Dieu unit son intelligence à celle des Saints, alors l'intelligence des Saints sera agrandie par celle de Dieu, et ils pourront voir Dieu comme Dieu se voit, puisqu'ils le verront avec son intelligence.

Est-il certain que les Saints dans le ciel voient Dieu comme Dieu se voit ? — Saint Jean l'enseigne : « Nous savons, dit-il, que quand Dieu se montrera à nous dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. » Ainsi pour voir Dieu tel qu'il est, il faut être semblable à lui, c'est-à-dire divinisé ou pénétré de la substance divine, participant de l'intelligence divine. Les Saints appellent cette vue immédiate de Dieu, la vision de Dieu face à face, ou la vision intuitive de Dieu. — Rapportez-nous la comparaison dont se sert saint François de Sales ? — De même qu'une mère nourrit son fils de sa propre subs-

tance en lui donnant son lait, non pas avec une cuillère ni un autre instrument, mais en lui mettant son sein dans la bouche ; ainsi Dieu non-seulement nourrit les élus de sa propre substance, mais encore par sa propre substance. » — Et saint Thomas ? — « De même que le feu pénètre le fer, ainsi la substance de Dieu pénètre la substance des Saints, en sorte qu'ils participent à toutes les perfections de Dieu. »

L'intelligence des Saints est donc infinie ? — Non, mais elle participe à l'infini ; les Saints connaissent Dieu comme Dieu se connaît, mais non pas autant qu'il se connaît. — Faites comprendre cette vérité par la comparaison des trois espèces de durée ? — Le temps a un commencement et une fin ; l'éternité n'a ni commencement ni fin ; l'immortalité a un commencement et n'aura pas de fin. — L'intelligence humaine ressemble au temps, elle est bornée ; l'intelligence de Dieu ressemble à l'éternité, elle est infinie ; et l'intelligence des Saints ressemble à l'immortalité ; elle est finie en tant qu'elle est une intelligence créée, mais elle est infinie en tant qu'elle participe à l'intelligence divine ; comme l'immortalité est une participation à l'éternité. — Peut-on dire que les Saints existeront autant que Dieu ? — Cela se dit tous les jours, et cela ne signifie pas qu'ils sont éternels comme Dieu. De même nous pouvons dire que les Saints voient Dieu comme Dieu se voit ; et cela ne signifie pas qu'ils ont une intelligence comme Dieu, mais seulement qu'ils participent à son intelligence infinie.

Quelle est la seconde condition du bonheur des Saints ? — C'est de posséder Dieu comme Dieu se possède. — Comment Dieu se possède-t-il ? — Les trois personnes divines sont l'une dans l'autre et se possèdent de la manière la plus parfaite ; elles ont toutes les trois une seule et même substance. Et les Saints sont tellement

pénétrés de la substance divine, qu'ils ne forment plus qu'une même chose avec Dieu, comme le fer rougi au feu ne fait plus qu'une même chose avec le feu. — Pourquoi un fer rougi au feu perd-il insensiblement le feu ? — Parce qu'il n'est pas uni au principe du feu.

Expliquez ceci par une autre comparaison ? — Au moment où le soleil paraît sur l'horizon, ses rayons passent à travers les vitres de ma chambre, et la lumière ne fait plus qu'une même chose avec le verre ; mais aussitôt que le soleil disparaît, le verre cesse d'être lumineux. Il n'en serait pas de même, si le soleil était uni substantiellement au verre de mes fenêtres, il serait toujours lumineux, parce qu'il serait uni au principe même de la lumière.

Que devient la nourriture que vous prenez ? — Elle devient comme une partie de moi-même et je la possède comme ma propre substance. Ainsi les Saints dans le ciel se nourrissent de Dieu et il devient comme leur propre substance. — Les Saints possèdent donc Dieu comme Dieu se possède ? — Oui, mais seulement par participation ; leur nature humaine n'est point transformée en la nature divine ; mais elle est pénétrée comme une livre de cuivre fondue avec une montagne d'or ; le cuivre n'est pas changé en or, mais il est pénétré d'or.

Quelle est la troisième condition du bonheur des Saints ? — C'est de jouir de Dieu comme Dieu jouit de lui-même. — Comment Dieu jouit-il de lui-même ? — En se contemplant et en s'aimant ; comme il est à lui-même son principe de vie, et qu'il est infiniment parfait, il se nourrit de lui-même, ce qui lui procure un bonheur infini. — Expliquez ceci par une comparaison ? — Supposez qu'il y ait une liqueur d'une suavité exquise et qui procure au corps avec une santé parfaite un plaisir inouï. L'homme aimerait cette liqueur avec

passion. Or, la substance divine est une nourriture d'une amabilité infinie, telle qu'elle procure à Dieu lui-même un bonheur infini et qu'elle le satisfait pleinement. Mais dans le ciel les saints se nourrissent de la même substance et participent ainsi à la jouissance et au bonheur même de Dieu. — Comment les païens concevaient-ils le bonheur de Dieu ? — Ils prétendaient que les dieux étaient heureux en se nourrissant d'un breuvage appelé nectar et que les justes en buvaient pour être heureux. — Comment le bonheur des saints est-il représenté dans l'Écriture ? — Comme un repas ou un festin de noces, où les saints sont abreuvés d'un torrent de voluptés, et sont enivrés de plaisirs. — Que promet Jésus-Christ à ses apôtres ? — De les faire asseoir à sa table dans le royaume de son Père et de les servir lui-même. — Que signifie ce langage ? — Que les Saints dans le ciel sont nourris de la même nourriture que le Fils de Dieu, et que c'est par lui que la substance divine s'unit à eux et forme comme une partie de leur substance.

Dieu pouvait-il donner à de simples créatures un bonheur plus grand ? — Non, puisqu'il les fait participer à son propre bonheur. — Peut-on dire en toute vérité que les Saints sont les héritiers de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ ? — Oui, car ils jouissent des biens de Dieu et ils les partagent avec Jésus-Christ.

Si quelquefois la pratique de la vertu vous paraît difficile, rappelez-vous, mes enfants, la grandeur de la récompense qui vous est réservée. — Que sont tous les plaisirs de la terre, tous les honneurs de ce monde, toutes les richesses de l'univers à côté du bonheur du ciel ? Tous les hommes travaillent avec une ardeur infatigable pour obtenir des richesses, des dignités ou des jouissances qui ne sont que poussière et boue, si on les compare aux biens célestes, et nous,

chrétiens, nous avons tant de peine à remplir nos devoirs pour mériter un bonheur infini ! Qui d'entre vous ne se lèverait de grand matin et ne travaillerait avec joie pour gagner mille francs par jour, et nous sommes lâches lorsqu'il s'agit de travailler pour Dieu, lorsqu'il nous offre plus d'un million par jour ! N'est-ce pas une vraie folie ? Laissons les biens de la terre à ceux qui les recherchent, et ne travaillons que pour obtenir le paradis.

Saint Augustin ayant parlé souvent à son peuple d'Hippone du royaume des cieux lui dit un jour : « Je suppose que Dieu vous accorde de vivre éternellement au milieu de tous les plaisirs et de tous les biens, mais à condition de ne le voir jamais tel qu'il est en lui-même et de ne l'aimer jamais. » Alors un cri s'éleva dans toute l'assemblée : « Que tout périsse et que Dieu nous reste ! »

Les Saints voient Dieu comme Dieu se voit, ils possèdent Dieu comme Dieu se possède, et ils jouissent de Dieu, comme Dieu jouit de lui-même. Ils connaissent donc Dieu dans son essence, dans sa nature et dans la Trinité des personnes divines. L'intelligence des Saints embrasse-t-elle totalement l'essence divine ? — Non, il n'y a que l'intelligence de Dieu qui soit proportionnée à sa nature.

Expliquez cette vérité par des comparaisons ? — Si j'avais la vue assez forte pour pénétrer l'essence de la lumière, il me suffirait d'ouvrir les yeux pour connaître l'essence de la lumière qui frappe mes yeux ; et je pourrais dire que je connais l'essence de toute lumière, quoique mon œil ne puisse embrasser tous les rayons qui s'échappent du soleil. Quand je vais communier, je reçois la divinité de Jésus-Christ. Or la divinité ne peut pas être reçue par parties, elle est un être simple, je reçois donc la divinité toute entière ; cependant je

ne renferme pas en moi totalement la divinité, puisque Dieu est partout ; il est infini. Si, après la communion Dieu me faisait connaître l'essence de la divinité qui est en moi, je pourrais dire que je connais toute l'essence de Dieu, quoique mon intelligence ne puisse embrasser toute la nature ou l'essence de Dieu.

Les Saints connaissent-ils toutes les perfections de Dieu ? — Oui, ils connaissent sa puissance, sa bonté, sa sagesse, sa miséricorde, sa justice, sa sainteté, etc. — Connaissent-ils les trois personnes divines ? — Oui, car il est de l'essence de Dieu d'être un seul Dieu en trois personnes ; et puisqu'ils connaissent l'essence de Dieu en elle-même, il faut nécessairement qu'ils connaissent le mystère de la sainte Trinité. Dieu le Père se contemple en lui-même, comme une belle personne se considère dans une glace ; il voit son image parfaite ou son Fils, et parce que le Fils est infiniment parfait, il l'aime infiniment ; et pour la même raison le Fils aime infiniment le Père ; ils poussent un soupir d'amour et c'est la production du Saint-Esprit. Or, les Saints sont associés à ces actes ; pénétrés par l'intelligence divine ils contemplent Dieu en lui-même et ils voient son divin Fils, et ils l'aiment, non plus avec leur petit cœur, mais avec leur cœur agrandi par celui de Dieu, et c'est ce qui leur procure un bonheur infini.

Les Saints connaissent-ils tous les mystères de la religion ? — Oui ; car 1^o s'ils les ignoraient, leur désir de connaître ne serait point satisfait ; 2^o la vision intuitive est la récompense de la foi ; or, la justice veut que la récompense embrasse autant d'objets que l'épreuve ; et, par conséquent, les Saints doivent connaître tout ce qui a été l'objet de leur foi, tous les mystères qu'ils ont crus, les mystères de la sainte Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption, la nature des esprits et des corps ; ils connaissent toutes les sciences naturelles et surna-

turelles, et ils pénètrent tous les secrets. — Où puisent-ils ces connaissances ? — Dans leur propre source, qui est le Verbe de Dieu, auquel ils sont unis substantiellement. — Chacun des élus connaît donc autant que le Fils de Dieu ? — Non, mais il a des connaissances proportionnées à ses mérites ; et il n'y en a aucun, dit saint Thomas, qui ne connaisse tout ce qui le regarde.

Les Saints connaissent-ils ce qui se passe sur la terre ? — Oui, ils connaissent au moins ce qui les intéresse : ainsi un pape connaît ce qui regarde toute l'Église ; un évêque ce qui concerne son diocèse, un curé, un père, une mère, un ami, ce qui intéresse ses paroissiens, ses enfants, ses amis, etc. — La religion ne détruit donc pas les sentiments patriotiques ni les affections de famille ou d'amitié ? — Au contraire, elle les développe, les purifie, les sanctifie et les conserve jusque dans l'éternité.

Si les saints connaissent si parfaitement la nature de Dieu et tous les mystères, leur bonheur ne devient-il pas monotone ? — Non, pas plus que le bonheur de Dieu, puisque c'est le même. Or, il n'est pas monotone pour Dieu, puisque c'est un bonheur infiniment parfait ; il ne peut donc pas l'être non plus pour les Saints.

Tout ce que nous avons dit sur le ciel peut se résumer en quelques mots : Dieu est infiniment parfait, et son bonheur est infiniment parfait comme lui ; or, le bonheur des Saints consiste à partager le bonheur de Dieu, à être heureux de son bonheur. Est-il possible de désirer quelque chose de plus ? Un père dominicain étant apparu après sa mort à saint Thomas lui dit : « Dans le ciel, on voit Dieu d'une manière plus noble que tout ce que l'esprit de l'homme peut concevoir. »

Efforçons-nous donc, mes chers amis, d'obtenir ce

bonheur vraiment infini, et dont le plus parfait bonheur de la terre n'est pas même une ombre. Que désirez-vous ici-bas ? La grandeur, la gloire, la science, la richesse, la beauté, la sainteté, la force, etc. ? Ce sont là précisément tous les biens que Dieu vous réserve ; vous serez grands, riches, glorieux, savants, beaux, puissants ; vous serez riches de toutes les richesses de Dieu, grands de sa grandeur, glorieux de sa gloire, savants de sa science, beaux de sa beauté, forts de sa puissance, saints de sa sainteté.

Nous avons dit que le chrétien a trois vies, la vie du corps, la vie de l'âme raisonnable et la vie divine. Après la résurrection, les élus jouiront d'un bonheur parfait pour chacune de ces vies. Nous avons démontré que les corps ressusciteront glorieux et parfaits, et que les sens auront chacun sa récompense : ce sera le bonheur de la vie physique ou corporelle. Et nous venons de prouver que chaque élu possèdera toutes les connaissances naturelles et surnaturelles ; ce sera le bonheur de la vie de l'âme raisonnable.

N'oublions pas que Dieu n'accorde ses biens qu'à titre de récompense ; or, pour mériter une récompense, il faut passer par quelque épreuve, et l'épreuve doit être nécessairement en opposition ; il faut donc de toute nécessité, pour mériter la gloire, les richesses et les jouissances du paradis, supporter les mépris, la pauvreté, les souffrances et la mortification.

Saint Thomas nous enseigne que la vision intuitive de Dieu est la récompense de la foi, la possession de Dieu, la récompense de l'espérance, et la jouissance de Dieu la récompense de la charité. Nous croyons les mystères, et nous verrons la vérité dans son essence ; nous espérons un bonheur infini, et nous posséderons le souverain bien ; nous aimons Dieu tout en combattant pour lui, et nous jouirons de son bonheur. Celui

qui croit, mérite de voir ; celui qui espère, mérite de posséder, et celui qui aime, même dans la souffrance, mérite de jouir.

Lorsque les Saints parlent du jour de la mort des martyrs, ils l'appellent le jour de leur naissance, parce qu'en effet les Saints, en mourant à la terre, viennent au monde pour le ciel. Le chrétien est donc dans le sein de l'Église comme dans le sein de sa mère ; son corps et ses membres, ses sens et leurs organes, son âme et ses facultés, loin d'être détruits, se perfectionnent et se développent de jour en jour.

La grâce sanctifiante communique à l'âme des vertus ou puissances surnaturelles et divines pour lui faire observer toute la loi de Dieu, et aucune de ses vertus ne se perd à la mort ; toutes sont récompensées et perfectionnées ; la foi, faible lumière, par la vision intuitive ; l'espérance, par la possession de Dieu ; la charité, par la jouissance de Dieu ; la prudence, par la clarté des corps ; la justice, par l'impassibilité ; la force, par l'agilité, et la tempérance par la spiritualité. Faites donc chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu et vous mériterez de plus en plus de voir Dieu, de posséder Dieu et de jouir de Dieu dans le ciel.

Un homme couvert d'ulcères s'était retiré dans une forêt, loin des regards de ses semblables, qui tous fuyaient sa vue ; sa chair tombait par lambeaux, et il faisait retentir les bois de saints cantiques. Un voyageur, attiré par le son de sa voix, s'étonna d'entendre des sons si doux dans un état si cruel et lui en témoigna sa surprise. Voici la réponse qui lui fut faite : « Je sens s'écrouler cette muraille de boue qui me sépare de Dieu, et je chante le cantique de ma délivrance. »

VINGT-CINQUIÈME SOIRÉE.

DU PURGATOIRE.

Qu'est-ce que le purgatoire ? — C'est un lieu où souffrent après la mort les âmes des justes qui ne sont pas assez purifiées pour entrer dans le ciel.

Est-il certain qu'il y a un purgatoire ? — C'est un article de foi enseigné par l'Église catholique ; l'Écriture, la tradition et la raison le démontrent. — Que dit l'Église ? — Elle déclare hérétiques tous ceux qui nient l'existence du purgatoire.

Prouvez l'existence du purgatoire par l'Écriture sainte ? — Au ch. XII du 2^e liv. des Machabées, il est dit que Judas Machabée, général d'armée, envoya douze mille drachmes d'argent à Jérusalem pour offrir des sacrifices en faveur de ceux qui étaient morts dans le combat. — Que dit ensuite l'Écriture ? — « C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient déliés de leurs péchés. » — Qu'enseignent ces paroles ? — Qu'il y a un lieu intermédiaire entre le ciel et la terre. — Comment cela ? — Parce que les âmes qui sont au ciel n'ont pas besoin de prières, et celles qui sont en enfer ne peuvent recevoir aucun soulagement ; il faut donc qu'il y ait un autre lieu où les âmes reçoivent quelque avantage des prières faites à leur intention.

Le livre des Machabées est-il un livre canonique ? — L'Église, dès les premiers temps, l'a reconnu pour tel, comme le prouvent les témoignages de saint Ambroise, de saint Cyprien et de saint Augustin.

Comment prouvez-vous par le Nouveau Testament qu'il y a un purgatoire ? — Par les paroles de Notre-Seigneur, chap. XII de saint Mathieu : « Si quelqu'un profère quelques paroles contre le Saint-Esprit, il n'y

aura de pardon pour lui ni dans ce siècle, ni dans l'autre. » De là saint Augustin conclut qu'il y a des péchés qui se remettent dans l'autre monde. — Les péchés se remettent-ils dans le ciel ? — Non, rien de souillé n'entre dans le ciel. — Se remettent-ils en enfer ? — Non, en enfer, il n'y a nulle rédemption.

Rapportez les paroles de saint Paul, 1^{re} *Épît. aux Cor.*, ch. III ? — « Le feu fera l'épreuve de chaque ouvrier. Celui dont l'ouvrage subsistera, sera récompensé. Celui dont l'ouvrage sera brûlé souffrira de la perte ; il sera néanmoins sauvé lui-même, mais en passant par le feu. » — Citez les paroles du même apôtre de son *Épît. aux Philippiens*, ch. II ? — « Qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers. » Comme ceux qui sont en enfer ne fléchissent pas le genou au nom de Jésus, il faut donc que ce soit les âmes du purgatoire qui révèrent ce nom. — Que dit saint Jean ? — « Rien de souillé n'entre dans le royaume des cieux. » Il faut donc un lieu destiné à purifier les âmes des taches dont elles se sont souillées dans cette vie et qui n'auront pas été purifiées par suite d'une mort subite.

Que signifient ces paroles de l'*Ecclésiast.* au ch. XI : « De quelque côté que l'arbre tombe, soit du côté du midi, soit du septentrion, il y restera ? » — C'est que tout homme qui meurt est sauvé ou damné. En effet, ceux qui vont au purgatoire sont sauvés comme ceux qui vont aussitôt au paradis.

Jésus-Christ n'a-t-il pas dit au bon larron : « Vous serez aujourd'hui avec moi en paradis ? » — Le bon larron faisait une rude pénitence, en mourant en croix avec de vifs sentiments de foi et d'amour, et cette pénitence pouvait lui tenir lieu de purgatoire.

Comment, par la tradition, prouve-t-on l'existence du purgatoire ? — Par le témoignage unanime des saints

Pères. — Que demanda saint Ephrem dans son testament spirituel ? — Des prières après sa mort pour le repos de son âme. — Que dit Eusèbe dans son 4^e livre de la *Vie de Constantin* ? — Il dit que cet empereur voulut être enterré dans une église, afin que les fidèles se souvinssent plus aisément de prier Dieu pour lui. — Quel avis donne saint Jean Chrysostome dans son homélie sur la 1^{re} *Épît. aux Cor.* ? — Il avertit que les larmes des vivants sont inutiles aux morts, et que les aumônes et les prières seules peuvent leur procurer des secours.

Rapportez ce que saint Jérôme écrit à Pommachius ? — Il lui dit que de son temps existait la coutume de répandre des fleurs sur le tombeau des femmes décédées ; mais que Pommachius avait bien mieux fait en répandant des aumônes pour le soulagement de son épouse défunte. — Que dit saint Augustin au 9^e livre de ses *Confessions*, ch. XIII, en parlant des funérailles de sa mère ? — « Je ne versai aucune larme dans le temps qu'on offrait le sacrifice de la rédemption pour ma chère mère. » — Que dit-il sur le psaume 37 ? — « Purifiez-moi, Seigneur, dans cette vie, afin que je n'aie pas besoin de ce feu qui est destiné à purifier les âmes dans l'autre monde. » — Et dans son livre *Des hérésies* (Hérésie 23^e) ? — Il dit qu'Aérius est le premier qui ait osé enseigner qu'il ne fallait offrir ni prières ni sacrifices pour les morts, et que cette erreur est la 53^e hérésie.

Que répondre à ceux qui prétendent que le purgatoire est de l'invention des moines ? — Il faut leur citer ces paroles de saint Augustin : « C'est la cinquante-troisième hérésie de nier qu'il faille prier pour les morts. » On pourrait leur répondre que c'est aussi vrai que de dire que les maladies sont de l'invention des médecins, ou que les prisons et les cachots sont de l'invention des prisonniers.

Les philosophes grecs ont-ils admis l'existence du purgatoire ? — Oui, Platon dit expressément qu'aussitôt après leur mort, les justes vont dans le séjour du bonheur, les méchants descendent aux enfers pour y demeurer toujours, et ceux qui ont commis des fautes légères ou guérissables les expient avant d'entrer dans le séjour des dieux. — La coutume de prier et de faire des sacrifices pour les morts, a-t-elle été particulière au peuple Juif ? — Non, elle était universelle ; on la retrouve chez tous les peuples païens. — Que prouve cette pratique ? — Que tous les peuples ont cru à l'existence du purgatoire, que jamais on n'a songé à prier pour les justes qui sont au ciel ou dans les Champs-Élysées, ni pour ceux qui sont en enfer ou dans le Tartare.

L'Église catholique a-t-elle toujours prié pour les morts ? — Oui ; de savants protestants avouent que cette coutume existait depuis le second siècle. — N'y a-t-il pas, dans le canon de la messe, des prières particulières pour les morts ? — Oui, on demande à Dieu de soulager les âmes des morts et de les conduire au lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. — Qui a composé les prières de la messe ? — Elles datent des temps apostoliques.

Les grecs schismatiques prient-ils aussi pour les morts ? — Oui, tous les schismatiques et tous les hérétiques, à l'exception d'Aérius et des protestants, ont prié et prient pour les morts. Les Anglicans prient aussi et plusieurs d'entre eux avouent qu'il est permis de prier pour les défunts.

Une coutume admise chez les Juifs, chez les païens, chez les catholiques, les hérétiques et les schismatiques, qui ont des caractères et des intérêts si différents, qui sont ennemis les uns des autres sur tant d'autres points, ne peut venir que de Dieu, de Jésus-

Christ et des apôtres. Il est impossible de citer une erreur qui ait été admise aussi universellement, pas même la pluralité des dieux.

Comment la raison prouve-t-elle qu'il y a un purgatoire? — Elle se fonde sur la justice et la bonté de Dieu qui ne peut pas confondre celui qui se convertit à la mort avec celui qui meurt dans son péché. Sa justice ne lui permet pas de l'admettre dans le ciel, sans avoir expié ses péchés, puisqu'elle l'exige de tous ceux qui se convertissent durant la vie; elle ne lui permet pas non plus de le précipiter en enfer, puisqu'il est converti. — Que suit-il de là? — Qu'il faut un lieu où ceux qui se convertissent sans avoir satisfait à la justice de Dieu expient les péchés dont ils ont obtenu le pardon.

Cette croyance n'est-elle pas bien consolante? — Oui; lorsque nous perdons des personnes qui nous sont chères et qui n'ont pas toujours rempli leurs devoirs de chrétiens, quoiqu'elles soient revenues à Dieu sur la fin de leur vie, nous disons: sans doute, elles n'étaient pas assez parfaites pour entrer aussitôt dans le ciel; mais cependant elles sont mortes avec un sincère repentir de leurs péchés. Nous avons donc lieu d'espérer que Dieu les a reçues dans sa miséricorde; que nous les soulagerons par nos prières et nos bonnes œuvres et que nous serons réunis un jour avec elles dans le ciel.

Quelle est une des fêtes les plus consolantes pour les fidèles? — La commémoration des morts, le lendemain de la Toussaint. Les chrétiens les plus indifférents, les incrédules mêmes vont à l'Église prier pour leurs chers défunts, tant la croyance au purgatoire est conforme aux sentiments les plus doux et les plus légitimes de la nature.

Les âmes demeurent-elles longtemps en purgatoire?

— Elles y demeurent jusqu'à ce qu'elles aient entièrement satisfait à la justice de Dieu. — Peut-on déterminer le temps qu'elles ont à y rester ? — Non ; il est proportionné au nombre et à la gravité de leurs péchés. — Ne peut-on pas les délivrer en leur appliquant une indulgence plénière ? — Cela n'est pas certain ; les indulgences ne sont applicables aux morts que par manière de suffrage ou de prière.

Souffre-t-on beaucoup en purgatoire ? — Oui, les âmes du purgatoire, sont privées de la vue de Dieu, et souffrent au delà de tout ce qu'on peut souffrir en cette vie. — Pourquoi ces deux sortes de peines, la privation de Dieu et la peine des sens ? — Parce qu'elles sont en rapport avec leurs fautes ; elles ont manqué d'amour de Dieu et de mortification. Il est juste qu'elles soient privées de la vue de Dieu pour un temps et qu'elles endurent des peines sensibles.

Dieu n'est-il pas trop sévère en infligeant d'aussi grandes souffrances pour des péchés qu'il a pardonnés ? — Non ; il montre en cela une très grande miséricorde ; car si, par impossible, Dieu ouvrait un jour les portes de l'enfer et disait à tous les damnés : Je vous envoie au purgatoire, mais vous y resterez un million de fois plus longtemps que les âmes qui s'y trouvent, qui m'ont offensé autant que vous, mais qui ont commencé leur satisfaction avant la mort, tous les damnés béniraient Dieu, et pas un seul ne resterait en enfer. — Les peines du purgatoire sont-elles aussi grandes que celles de l'enfer ? — Il s'en faut bien : il n'y a pas de comparaison à établir entre elles. — Si l'enfer n'est qu'un châtement justement mérité, n'est-ce pas une bonté infinie de la part de Dieu de pardonner à l'homme ses péchés et de ne lui imposer qu'une peine infiniment moindre que celle qu'il mérite ? — Il faut le reconnaître, bénir son infinie misé-

ricorde et le remercie de son indulgence. — Si un juge disait à un coupable condamné aux galères perpétuelles : Repentez-vous du crime que vous avez commis, et vous n'aurez qu'un jour de galères, ce coupable pourrait-il se plaindre de la sévérité de son juge ? — Il devrait, au contraire, le bénir. — La plus grande peine du purgatoire comparée au supplice de l'enfer est-elle plus qu'un jour de galères comparé à cinquante ans de la même peine ? — Elle n'est pas même une heure.

Est-il vrai que les âmes du purgatoire souffrent la peine du feu ? — C'est la croyance commune. — Sur quoi repose cette croyance ? — Sur les paroles de saint Paul, lorsqu'il dit que le feu éprouvera les œuvres de chacun, et que celui qui supportera des pertes sera sauvé, mais en passant par le feu. — Ce feu est-il bien violent ? — Plusieurs docteurs prétendent qu'il ne diffère point de celui de l'enfer. — Les âmes en purgatoire, souffrent donc autant que les damnés ? — Non ; au milieu de leurs tourments ces âmes éprouvent de grandes consolations ; elles sont unies à Dieu par la grâce sanctifiante ; elles ont la certitude que leurs peines finiront et qu'elles verront Dieu face à face ; et elles désirent souffrir, parce qu'elles savent que les souffrances les purifient et les rendent dignes du bonheur du ciel. — Faites-en concevoir l'idée par une comparaison ? — Un homme qui craint la mort d'une manière effroyable tombe dangereusement malade et s'imagine qu'il va mourir, et cette crainte lui fait souffrir des douleurs atroces, son médecin le rassure et lui annonce qu'il ne mourra pas, mais qu'il souffrira de grandes douleurs durant quelques mois. Alors le malade prend courage et ses souffrances lui paraissent très légères, encore qu'elles n'aient pas diminué d'intensité.

Que pensez-vous de ceux qui ne veulent pas faire pénitence dans ce monde et qui attendent le purgatoire pour expier leurs péchés ? — Ce sont des imprudents qui exposent leur salut et risquent de tomber en enfer. — Pourquoi cela ? — Parce que, quand on jette une pierre un peu loin, il faut toujours viser plus haut qu'on ne doit atteindre. — Que voulez-vous dire ? — Que le chrétien doit s'efforcer d'entrer immédiatement au ciel en quittant la vie, parce que, s'il n'y est pas admis incontinent, il n'aura probablement que peu de temps à passer au purgatoire ; tandis que s'il ne vise que le purgatoire, il pourra bien ne pas l'atteindre, et alors il tombera en enfer. — Que pensez-vous de ceux qui, étant guéris d'une grave maladie, mais conservant encore une certaine indisposition, diffèrent pendant quelques années de prendre les remèdes qui feraient disparaître cette indisposition ? — Que très probablement, au lieu de se guérir, ils retomberont pour ne jamais plus se relever. — Que signifie ces paroles ? — Que le pécheur qui, après avoir obtenu le pardon de ses péchés, ne s'efforce pas de les expier aussitôt, s'expose à quelque rechute grave et à perdre le ciel pour toujours.

L'existence du purgatoire est l'objet d'une croyance universelle et un article de la foi catholique. Vous croirez donc cette vérité, mes bons amis, et vous la croirez d'autant plus volontiers, que le purgatoire est un effet de la miséricorde infinie de Dieu, et que rien n'est plus propre à nous consoler à la mort de nos parents et de nos amis. Cependant la crainte des peines qu'on y souffre doit nous engager à faire tous nos efforts pour expier nos péchés en cette vie. En supportant en vue de Dieu les peines de notre condition ou les souffrances d'une maladie, ou bien en nous imposant à nous-mêmes de légères pénitences, nous pouvons satisfaire à la jus-

tice divine beaucoup plus en un seul jour que par plusieurs années de souffrances en purgatoire.

VINGT-SIXIÈME SOIRÉE.

SUITE DU PURGATOIRE, OU RAPPORTS DE L'ÉGLISE
MILITANTE AVEC L'ÉGLISE SOUFFRANTE.

Pouvons-nous soulager les âmes du purgatoire ? — Oui, nous pouvons soulager les âmes du purgatoire et même obtenir leur délivrance par nos prières, nos bonnes œuvres et surtout par le saint sacrifice de la messe.

Comment savez-vous que nous pouvons soulager les âmes du purgatoire ? — C'est un article de foi de l'Église catholique qui déclare hérétiques tous ceux qui le nient. — Pourquoi priaient-on et offraient-on des sacrifices chez les Juifs et les païens pour les morts ? — Pour procurer du soulagement aux âmes du purgatoire. — On a donc toujours cru qu'on peut les soulager ? — C'est une croyance universelle.

Qu'est-ce que l'Église ? — C'est une grande famille, dont les enfants sont partagés en trois classes et habitent, la première, le ciel ; la seconde, la terre ; et la troisième, le purgatoire. — Que font ceux qui habitent le ciel ? — Ils jouissent de la fortune qu'ils ont amassée à la sueur de leur front. — Que font ceux de la terre ? — Ils travaillent à leur fortune. — Et ceux du purgatoire ? — Ils souffrent de certaines maladies qu'ils ont contractées en travaillant. -- Quels ordres ces divers enfants ont-ils reçus de leur père céleste ? — Les premiers doivent aider les seconds et ceux-ci les troisièmes.

Ceux qui habitent la terre présentent une main à ceux du ciel, afin que ceux-ci les attirent à eux ; et ils offrent l'autre main à ceux du purgatoire pour les arracher à leurs souffrances et les tirer de leur cachot. — Nous sommes donc les infirmiers de ces derniers ? — Oui, et chargés de leur procurer du soulagement. — N'est-ce pas une perte que nous faisons en travaillant pour les autres ? — En soulageant les âmes du purgatoire nous travaillons pour nous-mêmes, parce que les travailleurs que Dieu récompense avec plus de générosité sont les infirmiers et ceux qui s'occupent des œuvres de charité.

Si l'un de vos frères était emprisonné pour dettes, que feriez-vous pour le délivrer ? — Il me suffirait de payer ses dettes. — Ne serait-ce pas vous appauvrir de la somme que vous donneriez pour lui ? — Oui. — Supposons que le créancier soit assez généreux pour considérer cette somme comme un prêt fait à lui-même, et qu'il vous en paie les intérêts à cent pour cinq, ne serait-ce pas un placement avantageux ? — Ce serait magnifique.

Que sont les peines dues au péché ? — Ce sont des dettes contractées envers Dieu. — Qu'arrive-t-il au chrétien qui meurt avant d'avoir payé toutes ses dettes ? — Dieu les lui fait acquitter par les peines du purgatoire — Consent-il à ce que les vivants paient pour les morts ? — Il les exhorte à faire cette œuvre de charité. — Ce que nous donnons pour les âmes du purgatoire est-il perdu pour nous ? — Non, Dieu regarde nos œuvres de charité comme autant de prêts faits à lui-même et il nous paie les intérêts à cent pour cinq.

Comment les vivants peuvent-ils envoyer des secours aux morts qui sont si éloignés d'eux ? — Rien n'est plus facile. — Où est donc le purgatoire ? — On l'ignore quelques-uns croient qu'il est au centre de la terre, à

côté de l'enfer. — Comment pouvons-nous secourir les âmes qui y sont renfermées ? — En allant trouver leur créancier, c'est-à-dire Dieu, qui est partout, et en lui soldant la dette de ces âmes.

Lorsqu'un membre du corps est malade, est-il toujours nécessaire d'appliquer le remède sur ce membre ? — Non, il suffit souvent de prendre le remède par manière de médecine, et alors l'estomac fournit au membre malade ce qui lui est nécessaire pour le guérir. — Que sont les âmes du purgatoire ? — Ce sont les membres malades d'un corps dont Jésus-Christ est la tête et le cœur ; Jésus-Christ reçoit le remède et l'applique aux membres malades.

Dans un gouvernement bien ordonné, que devient l'argent que donnent les contribuables ? — Il est remis entre les mains des percepteurs, puis envoyé dans le trésor de l'État. — Que devient-il ensuite ? — Le prince le distribue aux membres de la société qui en ont besoin. — Par quels moyens le leur fait-il parvenir ? — Par l'intermédiaire des payeurs qui agissent selon les ordres qu'ils ont reçus.

Qu'est-ce que l'Église ? — C'est une grande société bien ordonnée, dont sont membres les saints du ciel, les fidèles de la terre et les âmes du purgatoire. — Quels sont les contribuables ? — Les fidèles qui sont sur la terre. — Quelles contributions ont-ils à payer ? — Les prières, les aumônes et les bonnes œuvres. — A qui doivent-ils remettre ces contributions ? — Aux anges qui font l'office de percepteurs pour les présenter à Jésus-Christ, le chef de l'Église. — Que fait Jésus-Christ de tous ces trésors ? — Il les distribue selon les intentions des contribuables, comme autant de secours aux membres qui en ont besoin.

Que faut-il faire pour soulager les âmes du purgatoire ? — Il faut commencer par se mettre en état de grâce ;

car lorsque le chrétien s'est mis en état de révolte par le péché mortel, il ne peut espérer apaiser Dieu pour les autres. — Que doit-il faire, lorsqu'il est en état de grâce ? — Il doit prier, distribuer des aumônes, visiter les malades, ou faire d'autres bonnes œuvres de pénitence ou de charité. Il peut aussi offrir à Dieu à l'intention des fidèles défunts, toutes les peines et les actions de la journée, ou communier, principalement dans l'octave des morts.

Quel est le plus efficace et le plus salutaire de tous les moyens ? — C'est le saint sacrifice de la messe. — Les âmes pour lesquelles on fait dire beaucoup de messes sont-elles plutôt délivrées du purgatoire ? — Il n'y a aucun doute, puisqu'elles reçoivent des secours plus abondants. Il y a dans l'oblation du sacrifice de la messe un fruit particulier qui est appliqué aux personnes pour lesquelles on célèbre la messe. — Il vaut donc mieux faire célébrer dix messes basses qu'une messe haute ? — Nous ne le pensons pas ; il paraît juste que Dieu fasse l'application du fruit de la messe en proportion de l'offrande qui lui est faite. Or, la célébration d'une messe haute est un acte de foi, d'espérance et de charité, pratiqué extérieurement et solennellement, très propre à édifier les fidèles. Nous sommes portés à croire qu'il est aussi utile et peut-être plus de faire célébrer une messe haute dont les honoraires s'éleveraient à dix francs, par exemple, que de faire dire huit ou dix messes basses pour la même somme.

L'argent donné pour faire célébrer la sainte messe peut-il être considéré comme le prix du sacrifice ? — Non, ce serait un crime : on ne saurait donner les choses saintes pour de l'argent sans commettre un grand péché qu'on appelle le péché de simonie. — Pourquoi donne-t-on de l'argent ? — Pour l'entretien du prêtre qui célèbre la messe, puisque saint Paul dit que

celui qui sert à l'autel doit vivre de l'autel. Il est permis au prêtre qui célèbre de recevoir des honoraires, mais à titre d'aumône.

Les prêtres de l'ancienne loi recevaient-ils quelque chose pour les fonctions saintes qu'ils exerçaient? — Tous les Juifs étaient obligés de leur donner la dîme, c'est-à-dire la dixième partie de leurs revenus. — Les ministres protestants reçoivent-ils quelque chose? — Ils se font payer les enterrements et surtout l'éloge du mort qu'ils font ordinairement sur la fosse; ils reçoivent encore des honoraires pour les baptêmes et pour les mariages et souvent un impôt sur la population, un franc par tête, chaque année. — Pourquoi donc appellent-ils la religion catholique une religion d'argent, parce que les prêtres reçoivent des honoraires à raison de leurs fonctions? — Pour discréditer la religion catholique, et en cela, ils ont un double tort, puisque, d'après saint Paul, il est permis au prêtre de vivre de l'autel et qu'eux-mêmes reçoivent des honoraires. — Lorsqu'ils accusent les prêtres d'avoir inventé le purgatoire pour avoir de l'argent, que leur répondrez-vous? — Je leur dirai que cela est aussi vrai qu'il est vrai d'accuser les ministres protestants d'avoir inventé la mort pour faire des enterrements; les juges, d'avoir inventé la justice pour avoir un traitement; les geôliers, d'avoir inventé les prisons pour avoir une place, et les médecins d'avoir inventé les maladies pour être payés en les guérissant.

Y a-t-il en purgatoire des âmes totalement abandonnées? — Non, elles reçoivent toutes plus ou moins de soulagement des bonnes œuvres des fidèles et du saint sacrifice de la messe, selon que Dieu se montre à leur regard plus ou moins miséricordieux et selon leurs dispositions au moment de la mort.

Est-on obligé de procurer, autant qu'on le peut, du

soulagement aux fidèles trépassés ? — C'est un devoir de reconnaissance à l'égard des pères et mères et des bienfaiteurs ; un devoir de justice à l'égard de ceux qu'on a portés au mal, et un devoir de charité à l'égard de tous les autres fidèles.

Pourquoi est-ce un devoir de reconnaissance à l'égard des pères et mères ? — Parce que la reconnaissance oblige celui qui a reçu du bien à secourir dans sa détresse celui qui le lui a fait. — Quels biens les enfants reçoivent-ils de leurs parents ? — C'est des parents que les enfants reçoivent la vie et tous les avantages dont ils jouissent en ce monde. Les parents n'épargnent ni travaux ni sacrifices pour leur procurer une santé vigoureuse pour développer en eux la vie intellectuelle et morale et aussi la vie surnaturelle. C'est sur les genoux de sa mère que l'enfant apprend à prier Dieu, à le louer et à le bénir ; c'est elle qui par son affection et sa tendresse développe les bons sentiments qui sont dans son cœur. On peut dire que les parents se sacrifient pour leurs enfants.

N'est-il pas juste que les enfants à leur tour viennent en aide à leurs parents quand ils souffrent ? — C'est de toute justice, et le monde même regarde comme des monstres d'ingratitude les enfants qui laissent leurs parents dans le besoin et la pauvreté, sans les secourir, lorsqu'ils le peuvent. — Quelle est la situation des âmes du purgatoire ? — C'est à peu près celle de pauvres mendiants qui souffrent horriblement, sans pouvoir être soulagés que par les aumônes des âmes charitables. — Supposons qu'un enfant riche rencontre son père ou sa mère, tout couvert de haillons, et mendiant, aurait-il le courage de répondre par un *Dieu vous bénisse* ? — Je ne le pense pas, son cœur s'y refuserait. — Si ses parents venaient frapper à sa porte et lui demander l'aumône, serait-il insensible à leur prière ? — Il serait,

au contraire, vivement ému, se jetterait à leur cou, les arroserait de ses larmes, les conduirait dans sa maison, leur donnerait des vêtements, les ferait asseoir à sa table et les servirait de ses propres mains.

Que sont les âmes du purgatoire ? — Ce sont nos parents qui ont tout sacrifié pour nous, et qui sont devenus pauvres et mendiants à cause de nous ; ils frappent à notre porte et nous demandent du secours. Pourrions-nous être assez insensibles pour fermer l'oreille à leurs supplications et ne pas leur procurer quelque soulagement par nos prières et nos bonnes œuvres ? — N'avons-nous pas les mêmes devoirs à remplir envers nos bienfaiteurs ? — A peu près, puisque nos bienfaiteurs ont eu pour nous une tendresse paternelle.

Pourquoi est-ce un devoir de justice pour ceux qu'on a portés au mal ? — Parce que la justice exige la réparation du tort fait au prochain. — Quel tort faisons-nous au prochain par nos scandales ? — Nous lui faisons plus de tort que si nous lui avions ôté la vie du corps ; car nous lui avons fait perdre la vie de l'âme, qui est infiniment plus précieuse que la vie du corps. — Mais si nous sommes seulement la cause qu'il a commis des péchés véniels ? — Dans ce cas, nous lui avons fait plus de tort que si nous l'avions dépouillé de tous ses biens.

A quoi est tenu celui qui est cause qu'un homme est tombé gravement malade ou a été jeté en prison pour plusieurs années ? — Il est tenu de l'indemniser de tout le tort qu'il lui a fait, de lui envoyer un médecin pour le guérir, ou de le délivrer de prison. — S'il parvient à le guérir ou à le faire sortir de prison, aura-t-il satisfait à la justice ? — Non, car il ne peut réparer la peine qu'il lui a causée par sa maladie ou par la prison. — Comment appelle-t-on celui qui ne répare pas le tort fait au prochain ? — On l'appelle injuste, ravisseur du bien d'autrui ou voleur.

Est-il certain que nous ayons porté quelqu'un au mal ? — Il ne l'est que trop pour la plupart des hommes. Il y en a infiniment peu qui ne donnent quelque scandale par paroles, par actions ou par leur négligence à remplir leurs devoirs religieux. — Tous doivent donc prier pour ceux qu'ils ont scandalisés ? — La justice l'exige.

Pourquoi est-ce un devoir de charité à l'égard de tous les hommes ? — Parce que la charité oblige de secourir tous ceux qui sont dans la peine, chacun dans la limite de ses ressources. — Pourquoi devons-nous, lorsque nous le pouvons, secourir tous ceux qui souffrent ? — Parce que tous les hommes sont nos frères. — Que penseriez-vous d'un voyageur qui verrait un malheureux tomber dans une fournaise, et ne l'en arracherait pas, s'il le pouvait ? — Je le regarderais comme le plus barbare des hommes. — En est-il de même de celui qui ne prie jamais pour les âmes du purgatoire ? — C'est la même barbarie et la même cruauté.

Quel avantage retirent les vivants de la prière pour les morts ? — Celui de se rendre agréables à Dieu ; les œuvres de charité sont celles qui lui plaisent davantage ; et ensuite de mériter que d'autres viennent à leur secours, si quelque jour ils ont besoin de prières. — Quel service les âmes délivrées du purgatoire peuvent-elles rendre à ceux qui ont prié pour elles ? — Elles s'intéressent auprès de Dieu pour eux et leur obtiennent des grâces très abondantes.

Quel est le moyen le plus efficace de procurer du soulagement aux âmes du purgatoire ? — C'est celui de leur appliquer des indulgences. Nous en parlerons en expliquant le sacrement de pénitence.

La mort nous sépare de nos parents et de nos amis ; cependant nous vivons avec eux bien moins sur la terre que dans l'autre vie, et nos rapports ici-bas sont souvent moins immédiats. Lorsqu'ils nous quittent pour voya

ger, nous ne pouvons plus converser avec eux. Mais après leur mort, qu'ils soient au ciel ou au purgatoire, nous pouvons leur parler toujours et partout, et ils nous entendent, quoiqu'ils ne puissent pas nous répondre. La mort ne rompt pas les liens qui nous unissent tous en Jésus-Christ; elle les resserre davantage, nous l'avons montré. Oh! la belle et heureuse famille que l'Église, où ceux qui se sacrifient pour le prochain gagnent plus encore que s'ils travaillaient pour eux-mêmes! N'oublions jamais ceux qui souffrent en purgatoire; écoutons leurs plaintes, leurs gémissements, leurs prières. « Ayez pitié de nous, nous disent-ils à chaque instant, venez à notre secours, nous souffrons d'horribles tourments dans ces flammes vengeresses; ayez pitié de nous! »

Qui donc nous parle de la sorte? C'est un père, une mère, un frère, une sœur, un parent, un ami. Notre cœur sera-t-il froid et insensible? Non, mes amis, je connais trop bien les sentiments généreux qui vous animent. Priez pour eux: il est si facile de prier. Lorsque vous allez dans les champs ou que vous en revenez, récitez en cheminant quelques prières pour vos chers défunts. Vous leur procurerez du soulagement sans vous fatiguer; vous voyagerez dans la compagnie de ces saintes âmes; et à leur tour, elles vous préserveront des périls auxquels vous seriez exposés.

Je vais vous citer quelques faits qui me paraissent bien authentiques.

Saint Grégoire le Grand écrit que l'âme de Pasquier apparut à saint Jérôme, pour le remercier de ce qu'il avait été délivré des peines du purgatoire par ses prières. Lorsque saint Grégoire était abbé de son monastère, un de ses religieux, nommé Juste, défunt, apparut à l'un de ses compagnons nommé Coprose, et lui dit qu'il avait été délivré des tourments du purgatoire par les trente

messes que Précieux, prieur du monastère, avait célébrées pour le repos de son âme sur l'ordre de saint Grégoire.

Saint Grégoire de Tours raconte qu'une sainte fille nommée Vitalienne apparut à saint Martin, et lui dit qu'elle était en purgatoire pour un péché véniel qu'elle avait commis, et qu'elle fut délivrée par les prières du saint. Pierre Damien rapporte que saint Séverin apparut à un clerc, et lui dit qu'il avait passé en purgatoire pour avoir manqué de réciter l'office divin à ses heures, et que depuis, Dieu l'avait délivré et conduit avec les bienheureux. D'après le récit de saint Bernard, saint Malachie délivra une de ses sœurs des peines du purgatoire par ses prières; cette sœur lui était apparue pour lui demander ce secours. Saint Bernard délivra une autre âme qui avait enduré un an entier les peines du purgatoire.

Saint Lambert, archevêque de Brême, ayant jeûné quarante jours pour un prêtre nommé Arnulfe, le délivra du purgatoire; et ce saint Arnulfe lui apparut et l'en remercia. Saint Thomas d'Aquin, étant en oraison, une de ses sœurs, religieuse, décédée, lui apparut pour l'avertir qu'elle était en purgatoire; et, en étant sortie, elle vint le remercier du secours qu'elle en avait reçu par le moyen de ses jeûnes, de ses messes et de ses oraisons, et lui parla de la gloire dont elle jouissait déjà au ciel. Une autre fois, étant à Naples, un de ses frères nommé Romain lui apparut, et lui dit qu'il était en paradis, après avoir payé en purgatoire la négligence qu'il avait apportée à l'exécution d'un testament.

VINGT-SEPTIÈME SOIRÉE.

DE L'EXISTENCE DE L'ENFER.

Qu'est-ce que l'enfer ? — L'enfer est ce lieu d'horreur où sont tourmentés ceux que la mort a surpris en état de péché mortel.

Est-il certain qu'il y a un enfer ? — Rien n'est plus certain : la foi l'enseigne ; l'Écriture, la tradition et la raison le démontrent. — Que dit l'Église ? — Que les méchants seront punis par un feu éternel. — Que dit Jésus-Christ sur ce dogme ? — En parlant du jugement dernier, il déclare que les méchants iront au feu éternel. — Quel est le sens du mot *éternel* ? — Il signifie une durée sans fin ; car en parlant du feu de l'enfer, l'Écriture dit qu'il ne s'éteindra jamais et que le remords des damnés est un ver rongeur qui ne mourra jamais.

Les saints Pères et les Docteurs de l'Église ont-ils enseigné cette vérité ? — Il n'en est pas un seul qui ne l'enseigne et ne l'explique. — Les Juifs ont donc cru à l'existence de l'enfer ? — Assurément le prophète Isaïe leur disait : « Qui de vous pourra habiter dans un feu dévorant et dans les flammes éternelles ? » — Qu'en pensaient les peuples païens ? — Tous, sans aucune exception, ont cru à l'existence de l'enfer. — Que dit Platon, le plus célèbre des philosophes de la Grèce ? — Voici comment il s'exprime dans son dialogue appelé Gorgia. Après avoir parlé de ceux qui ont commis des péchés guérissables et qui les expient avant d'entrer dans les Champs-Élysées, il ajoute : « Pour ceux qui, ayant atteint les limites du mal, sont tout à fait incurables, ils servent d'exemple aux autres, sans qu'il leur en revienne aucune utilité, parce qu'ils ne sont

pas susceptibles d'être guéris, ils souffriront des supplices épouvantables. »

Pourquoi Platon rappelait-il cette vérité ? — Pour s'exhorter et exhorter les autres à mépriser de vains honneurs, à n'estimer que la vérité, à se montrer ardents pour le combat de la vertu, le plus grand que nous ayons à soutenir sur la terre, à vivre et à mourir en homme de bien. — Que dit-il du jugement que les hommes doivent subir ? — Il dit que tous se présenteront devant le grand Juge qui, la sentence rendue, ordonnera aux justes de passer à la droite et de monter aux cieux, et aux méchants de passer à gauche et de descendre aux enfers.

Quelle est sur le dogme de l'enfer la doctrine des Indiens ? — On lit dans un de leurs livres sacrés : « C'est là que les méchants brûlent et brûleront toute l'éternité. » Voici un abrégé des tourments qu'on y souffre : On y sera plongé dans une éternelle nuit, pendant laquelle on n'entendra jamais que des gémissements et des cris : on y sera étroitement lié ; on y ressentira tout ce que peut causer de douleur l'instrument le plus aigu dont on se sert pour percer et pour déchirer. Enfin, insectes, poisons, mauvaises odeurs, et tout ce qu'on imaginera de plus terrible, ne feront qu'une partie des supplices des damnés ; ce qui y mettra le comble et les jettera dans le désespoir sera l'éternité d'un feu qui les brûlera sans les consumer.

Les poètes païens parlent-ils de l'enfer ? — Non seulement ils parlent de son existence, mais ils décrivent très longuement les horribles tourments auxquels sont condamnés les méchants, et la seule pensée de ces effroyables supplices fait frissonner d'horreur.

Comment prouvez-vous par la raison l'existence de l'enfer ? — Parce que Dieu existe, et que Dieu est infiniment sage, infiniment juste et infiniment bon. —

Montrez-nous que la sagesse de Dieu exige qu'il y ait un enfer? — Rien n'est plus facile. Dieu existe, nous l'avons démontré ; et il a promulgué des lois, qu'il veut qu'on observe. Il doit donc récompenser ceux qui les observent et punir ceux qui les enfreignent. — A-t-on jamais rencontré un peuple qui ait un code de lois sans un code pénal? — Jamais ; un code de lois sans code pénal est une lettre morte. — Quel est le code pénal de Dieu? — C'est l'enfer. — Ne suffirait-il pas de punir les hommes par quelques millions d'années de souffrances? — Il ne le paraît pas, puisque, tout convaincus qu'ils doivent être de l'éternité des peines de l'enfer, ils ne laissent pas de faire le mal. — Les méchants ne sont-ils donc pas assez punis dans ce monde? — Il en est un grand nombre qui tirent profit de leur mauvaise conduite. On emprisonne les petits voleurs, et souvent on donne la croix d'honneur aux grands.

Prouvez que la justice de Dieu exige qu'il y ait un enfer? — Jésus-Christ nous dit dans l'Évangile : « Un homme riche se nourrissait délicatement et portait des habits magnifiques. A côté de lui se trouvait un pauvre nommé Lazare, tout couvert d'ulcères, et à qui on ne donnait pas même les restes de la table du riche. Il mourut et il fut porté dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi et fut enseveli dans les enfers. Ayant levé les yeux, il aperçut Lazare, et il s'écria : Abraham, envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe son doigt dans l'eau et qu'il en laisse tomber une goutte sur moi ; car je souffre horriblement dans cette flamme. Abraham lui répondit : Vous avez reçu les biens sur la terre, Lazare a été malheureux ; il est juste qu'il soit heureux maintenant et que vous soyez tourmenté. Il y a entre vous et nous un chaos immense qu'on ne saurait franchir ; de sorte qu'il est

impossible d'aller à vous d'ici, ou de venir ici du lieu où vous êtes. Le mauvais riche répliqua : Envoyez-le, je vous prie, sur la terre, où j'ai encore cinq frères, afin qu'il les avertisse de ne pas s'exposer à tomber dans cet abîme. Ils ont Moïse et les prophètes, répondit Abraham. Si un mort se présente à eux ils l'écouteront de préférence, dit le mauvais riche. S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, reprit Abraham, ils n'écouteront pas non plus quelqu'un qui sera ressuscité d'entre les morts. »

Mais personne n'est encore revenu de l'enfer pour nous dire qu'il existe ? — Donc il faut tâcher de ne pas y aller, puisque dès qu'on y est, on n'en sort plus. Cependant quelqu'un est venu de l'autre monde, et il sait ce qui s'y passe ; il nous a raconté l'histoire que je viens de rapporter ; il connaît tout, il ne saurait mentir, il est la vérité même. Or il a répété souvent qu'il fallait craindre celui qui peut perdre le corps et l'âme dans l'enfer, là où il y a des pleurs et des grincements de dents.

Combien faut-il de péchés mortels pour mériter l'enfer ? — Il n'en faut qu'un seul ; comme il ne faut commettre qu'un seul crime, par exemple un assassinat, pour mériter la peine de mort ; comme il suffit de violer gravement une loi nécessaire à la conservation du corps pour mourir. — Quel est l'abrégé des lois que le chrétien doit observer ? — C'est le décalogue ou les dix commandements de Dieu. — Comment peut-on considérer ces dix commandements ? — Comme une chaîne composée de dix anneaux. Un bout de cette chaîne est fixé au ciel ; le chrétien tient l'autre bout dans sa main et reste ainsi suspendu au-dessus de l'enfer. — Est-il nécessaire que les dix anneaux se brisent pour qu'il tombe dans l'abîme ? — Non, il suffit qu'un seul soit rompu.

N'est-ce pas une injustice de condamner à des peines éternelles pour une faute d'un moment? — Non, pas plus qu'il n'est injuste de condamner à mort un assassin pour un crime qui a duré moins d'une minute. — Mais la société ne condamne pas à des peines éternelles? — La condamnation à mort est dans un sens une peine éternelle, puisque le coupable est à jamais retranché du nombre des vivants. — La gravité de la faute dépend-elle du temps qu'il a fallu pour la commettre? — Non, elle vient de l'importance de la loi violée. — Pourquoi l'assassinat est-il un grand crime? — Parce que l'assassin a violé une loi nécessaire à la conservation de la société; s'il restait impuni, les assassins se multiplieraient et la société serait bientôt anéantie.

Quelle loi viole celui qui commet un péché mortel? — Il a attenté à la vie de Dieu même; en violant une loi grave que Dieu lui a imposée, il s'est élevé au-dessus de Dieu; s'élever au-dessus de Dieu c'est vouloir qu'il ne soit plus Dieu; c'est vouloir l'anéantir. — C'est donc un bien grand crime? — C'est une espèce de déicide, comme le crime des Juifs qui ont fait mourir Jésus-Christ. On ne conçoit rien de plus grave. Sa malice est en quelque sorte infinie, puisqu'il attaque la majesté de Dieu qui est infinie.

Que demande la justice en fait de punition? — Qu'elle soit proportionnée à la gravité de la faute. Si la gravité est d'une malice infinie, le châtiment doit être infini. — L'homme peut-il souffrir un châtiment infini? — Il ne peut souffrir une peine infinie dans son intensité, puisqu'il est fini, mais il peut souffrir une peine infinie en durée. — L'enfer doit donc être éternel? — La justice l'exige ainsi.

N'est-ce pas en opposition avec la bonté infinie de Dieu? — Non; la bonté de Dieu exige même qu'il y ait

un enfer. — Mais vous m'étonnez ; Dieu est notre père et nous sommes ses enfants. Est-il possible qu'un père voie ses enfants souffrir éternellement sans avoir pitié d'eux ? — C'est possible et cela doit être. — Un père serait-il bon, s'il n'empêchait ceux de ses enfants qui feraient du mal aux autres de continuer à leur nuire ? — Non, il serait injuste et cruel. — Serait-il bon s'il pardonnait à des enfants qui le maudiraient et qui voudraient l'anéantir lui-même ainsi que leurs frères ? — Ce serait un acte de faiblesse impardonnable. — Et si, pour les empêcher de tuer leurs frères ou de les rendre mauvais comme eux, ce bon père avait fait renfermer dans une prison ces enfants rebelles, songerait-il à les faire élargir, s'il les voyait s'obstiner à persévérer dans leurs dispositions criminelles ? — Il s'irriterait de plus en plus contre eux.

Les damnés se repentent-ils de leurs fautes ? — Non ; le temps du repentir est passé pour eux ; ils maudissent Dieu et désirent toujours l'anéantir. — Dieu n'aurait-il pas dû établir des peines successives qui eussent disposé les coupables au repentir ? — Sa bonté s'y opposait ; car elle exige qu'il prenne les moyens nécessaires pour porter les hommes à mériter le ciel avant toutes choses, par conséquent à observer ses lois. Or, si Dieu n'avait établi que des peines temporelles, quoique sévères, les hommes se fussent peu souciés d'observer ses lois. — Comment le savez-vous ? — Si la crainte d'endurer éternellement des tourments effroyables ne les retient pas dans le devoir, l'appréhension de châtimens temporaires ne produirait aucun effet sur eux.

Quel moyen reste-t-il au bon père pour empêcher que ses enfants pervers ne nuisent à leurs frères vertueux ? — C'est d'enfermer ces méchants dans une prison et de les y retenir jusqu'à ce qu'ils se conver-

tissent. — Combien de temps doit durer la séparation des bons et des méchants ? — Jusqu'à ce que les méchants se soient corrigés. — Mais s'ils restent toujours méchants ? — Elle durera toujours. — Qu'est-ce que l'enfer ? — C'est une prison où Dieu tient les méchants renfermés pour les empêcher de nuire aux bons. — Combien de temps seront-ils méchants ? — Toujours. Ils ne peuvent se convertir qu'avec la grâce de Dieu, et le temps de la grâce est passé. — Quand donc finira leur incarcération ? — Jamais.

Qui donc a fait l'enfer ? — C'est le péché ; s'il n'y avait pas eu de péché, il n'y aurait jamais eu d'enfer. — Quel est l'inventeur des prisons ? — Ce sont les malfaiteurs. — Lorsqu'un père donne à ses enfants tout ce qui est nécessaire pour les rendre heureux, et qu'un d'entre eux se détruit par le suicide, ce père est-il coupable du crime de son fils ? — Nullement ; c'est le suicidé qui est le seul responsable. — Dieu accorde-t-il à tous les hommes les grâces nécessaires au salut ? — Oui, nous l'avons démontré. — Que font les pécheurs ? — Ils violent la loi et donnent la mort à leur âme. — Dieu peut-il être la cause de cette mort ? — Non ; car il ne veut pas la mort de l'impie, mais il veut qu'il se convertisse et qu'il vive. — Qui donc en est la cause ? — Ce sont les pécheurs eux-mêmes ; ce sont eux qui ont creusé l'enfer de leurs propres mains.

Vous entendrez quelquefois, mes chers amis, des hommes proclamer qu'il n'y a pas d'enfer. Gardez-vous bien d'ajouter foi à leurs assertions mensongères. Dire qu'il n'y a pas d'enfer, c'est soutenir que Dieu a menti dans l'Écriture, que les Docteurs de l'Église et que tous les peuples ont été dans l'erreur sur un point capital de leur croyance ; c'est prétendre que les hommes n'ont aucune loi à observer, qu'ils peuvent, selon leur bon plaisir, se livrer à toutes sortes de

crimes, qu'il n'y a plus ni vice ni vertu. Que servirait à l'homme de contrarier ses mauvais penchants pour obéir à la loi, s'il avait le même sort à attendre que celui qui s'abandonne aux passions les plus honteuses ?

Les hommes qui nient l'enfer sont ou des ignorants grossiers, ou des menteurs effrontés, ou de profonds libertins qui voudraient qu'il n'existât pas ; ils ne peuvent se dissimuler que, s'il existe, ils en prennent le chemin, et qu'un jour il les engloutira dans ses abîmes. Il n'y a que deux partis à prendre, mes chers amis ; croire avec tous les catholiques, les hérétiques et les schismatiques, les Juifs et tous les peuples, même païens, les philosophes et les poètes, qu'il existe un enfer ; ou bien croire avec quelques ignorants, quelques menteurs et quelques débauchés, qu'il n'en existe pas. C'est d'un côté se ranger avec les personnes les plus instruites et les plus vertueuses, car il ne s'est jamais rencontré un seul homme de bien qui ait nié l'enfer ; c'est d'un autre côté donner la main à tout ce qu'il y a de plus ignorant et de plus infâme. Quelle compagnie choisirez-vous ? — Vous ne balancerez pas, je l'espère, mes bons amis ; vous croirez toujours à l'existence de l'enfer comme l'ont toujours cru les hommes les plus éclairés et les plus vertueux.

Quelques jeunes libertins se trouvant avec un religieux d'un ordre très austère, se mirent à le plaisanter sur son genre de vie, et finirent par lui dire : « Ah ! mon père, vous serez bien attrapé, s'il n'y a point de paradis. — Vous le serez bien plus, leur répondit le religieux, s'il y a un enfer, comme la religion vous l'apprend. »

« Crois-tu à l'enfer ? demandaient à un prêtre les juges révolutionnaires de Lyon. — Et comment, répondit-il, pourrais-je en douter en vous voyant et en considérant ce qui se passe ? J'aurais été incrédule que

je serais devenu croyant. » Rien ne prouve mieux, en effet, l'existence d'une autre vie, que l'impunité dont les méchants jouissent dans celle-ci.

VINGT-HUITIÈME SOIRÉE.

DES PEINES DE L'ENFER.

Quelles sont les peines de l'enfer ? — Les peines de l'enfer sont la privation de Dieu, un feu éternel et dévorant, les remords et le désespoir.

Pourquoi les damnés sont-ils privés de la vision de Dieu ? — Parce qu'ils sont morts sans avoir la grâce sanctifiante. — Tous ceux qui sont morts sans cette grâce sont-ils privés de cette vision ? — Oui, même les enfants morts sans baptême ; mais il est probable que ces derniers ne souffrent pas de cette privation. — Est-ce là un grand supplice ? — Oui, c'est un horrible supplice ; parce que la grâce qu'ils ont reçue pour faire le bien a produit en eux trois effets qu'ils ne peuvent détruire et qui les rendent malheureux. — Quel est le premier ? — L'immortalité ; les damnés souffrent des tourments horribles sans pouvoir mourir. — Quel est le second ? — L'incorruptibilité ; les tourments qu'ils éprouvent ne sauraient les détruire ; le feu les brûle sans les consumer. — Quel est le troisième ? — C'est l'impossibilité de voir Dieu dont ils eussent pu jouir, ce qui les fait souffrir au delà de toute expression. — D'où vient cela ? — De la grâce de Dieu qu'ils ont reçue et qui a creusé dans leur cœur comme un abîme que Dieu seul pouvait combler. — Rendez ceci sensible par une

comparaison ? — Représentez-vous un homme dévoré par une soif telle, que pour l'étancher, il tarirait des rivières et des fleuves ; il est penché au-dessus d'une source abondante, sans pouvoir en approcher ses lèvres. Ainsi l'âme du damné éprouve une soif de Dieu qui le torture, et encore que Dieu soit tout près d'elle, elle ne peut s'en abreuver. — D'où vient cette horrible souffrance ? — De ce que la grâce a grandi l'âme jusqu'à l'infini pour y recevoir Dieu, et plus le pécheur a reçu de grâces, plus sa capacité est grande, plus son désir est véhément, plus son tourment est horrible. Ainsi comme la possession de Dieu procure aux saints un bonheur infini, ainsi la privation de Dieu est un tourment infini.

La privation de Dieu est donc le plus grand tourment des damnés ? — Oui, c'est le plus grand et le principe de tous les autres. — Comment est-il le plus grand ? — Parce que les damnés estiment les choses à leur juste valeur. Or, la peine qu'on éprouve de la perte d'un objet est proportionnée à son prix. Qu'un homme perde quelques francs, il s'en console volontiers ; mais qu'il perde un million et soit réduit à la mendicité, il éprouve un chagrin mortel. Or les damnés comprennent qu'ils ont perdu le bien souverain, un bonheur infini, et la peine qu'ils en éprouvent est égale à la valeur du bien qu'ils ont perdu.

Comment la privation de Dieu est-elle le principe des autres tourments ? — Parce que l'âme, privée de la nourriture qui lui est nécessaire, voit s'allumer en elle un feu qui la dévore. — Comment cela ? — De même qu'un homme longtemps privé de nourriture éprouve les effets d'une fièvre qui le brûle, ainsi s'allume dans l'âme privée de sa nourriture, qui est Dieu, un feu qui la dévore sans la consumer. — Ce feu est-il réel ? — Aussi réel que celui qui brûle sur la terre et qui n'est qu'une faible image de celui de l'enfer.

Comment un feu matériel peut-il brûler des âmes spirituelles? — Nous n'en savons rien. — Les philosophes ne disent-ils pas que c'est impossible? — C'est une de leurs sottises à joindre à beaucoup d'autres. — Pourquoi une sottise? — Parce que si l'âme peut souffrir étant unie au corps, Dieu peut également la faire souffrir séparée du corps, ou établir un intermédiaire s'il en est besoin, ou créer un feu de la nature de l'âme. — L'Église n'a-t-elle pas blâmé cette explication? — Elle n'a blâmé que ceux qui prétendent que le feu de l'enfer n'est pas un feu réel, mais un feu métaphorique.

Quelles sont les propriétés du feu de l'enfer? — 1° Il s'attache tellement aux corps des damnés, qu'il les accompagne partout; 2° il conserve toujours la même force; 3° il ne fait que nuire aux damnés, il brûle sans éclairer et sans consumer.

Qu'entendez-vous par le remords des damnés? — C'est la peine qu'ils éprouvent d'avoir perdu le ciel par leur faute. — Cette peine est-elle bien grande? — Elle est proportionnée à la grandeur du bien qu'ils ont perdu. — Qu'est-ce qui rend le remords plus déchirant? — C'est qu'il est continuel et que la perte du ciel est irréparable. — Pourriez-vous nous en donner une faible image? — Représentons-nous un fils d'un mendiant adopté par un roi et sur le point de monter sur le trône. La veille de son installation, il est accusé et convaincu d'avoir voulu assassiner son père adoptif; il est jeté dans un noir cachot et tourmenté de toutes manières. Il s'écrie: Je suis malheureux, et c'est de ma faute. Oui, c'est de ma faute! Ce mot est comme une épée qui lui perce l'âme, et on le lui répète sans cesse.

Comment les réprouvés souffrent-ils de toutes manières? — Je veux dire qu'ils souffrent dans leurs

facultés et dans leurs sens. — Quel est le tourment de l'imagination ? — Elle est remplie de noires images et de fantômes effrayants, ce qui provoque les plus furieuses passions, la crainte, la tristesse, l'ennui, le désespoir, l'envie et la rage.

Quel est le tourment de la mémoire ? — Elle se rappelle les biens dont le réprouvé a joui, les grâces dont il a abusé, la facilité pour lui de gagner le ciel. Elle est comme une mer agitée de furieuses tempêtes qui ne lui laissent aucun repos. Elle voudrait écarter ces souvenirs qui la déchirent, sans pouvoir y parvenir.

Quel est le tourment de l'entendement ? — Il est rempli de si épaisses ténèbres, qu'il n'est capable ni de raisonner ni de rien concevoir d'agréable. Il ne s'occupe que de ses maux ; ce qui le rend furieux, c'est qu'il est forcé de proclamer la justice de Dieu.

Quel est le tourment de la volonté ? — Elle demeure inflexible et endurcie dans le mal et dans une haine implacable à Dieu et aux saints. Elle ressemble à un tigre qui se dévorerait lui-même ; elle est son plus cruel bourreau, parce qu'elle n'a pas voulu se soumettre à Dieu.

Quel est le tourment des différents sens ? — Les yeux ne voient que des objets d'horreur et d'effroi, des monstres épouvantables, des spectres hideux, des figures horribles ; l'oreille n'entend que les cris les plus déchirants ; l'odorat est puni par une puanteur insupportable ; le palais éprouve une amertume effroyable qui cause des soulèvements de cœur et d'insupportables dégoûts ; et le toucher souffre les douleurs les plus aiguës dans toutes les parties du corps.

En quoi consiste le désespoir des damnés ? — A savoir d'une manière certaine qu'ils souffriront durant toute l'éternité, sans aucune consolation et sans aucun soulagement. — Donnez une image de ce tourment ? —

Qu'au milieu d'une nuit obscure un homme soit transporté dans un souterrain rempli de serpents qui le déchirent sans néanmoins le faire mourir, il demande à grands cris des secours, et personne ne lui répond. Il reste ainsi dans les ténèbres pendant deux mille ans sans entendre une seule fois le son d'une horloge ou d'une voix humaine. Au bout d'une année son désespoir est au comble. Que sera-ce donc lorsqu'il apprendra que son tourment sera éternel.

Qu'est-ce que l'éternité ? — C'est une durée qui n'a pas de fin et qui cause le désespoir des damnés. — Donnez-nous en une idée ? — Lorsque le réprouvé aura passé autant d'années qu'il y a de gouttes d'eau dans les rivières, les fleuves et la mer ; autant que de grains de sables sur toute la terre ; autant que de feuilles sur les arbres et d'atomes dans les airs ; il ne sera encore qu'au commencement. Il ne faut que dix chiffres pour exprimer un milliard. Supposons qu'on ait écrit des chiffres sur un ruban qui serait roulé un milliard de fois autour de la terre ; de ce nombre prodigieux à l'éternité il y a encore une distance infinie. Supposons que l'univers soit un globe d'acier, et que Dieu ait placé sur ce globe une fourmi pour y marcher jusqu'à ce qu'elle l'ait usé tout entier par le frottement de ses pieds, le globe aura disparu que le damné commencera son éternité.

Jugez maintenant si les damnés trouvent le temps long ! L'un demande à l'autre : quelle heure est-il ? — Une voix épouvantable répond : Éternité. Un autre demande combien de temps dureront ces tourments ? On lui répond : Éternité. — Ne finira-t-elle pas bientôt ? — Jamais. Les plus cruels tourments des damnés sont ces trois mots : *Toujours... jamais... éternité.*

On dit que l'éternité des damnés est simultanée ; Qu'entendez-vous par là ? — J'entends qu'ils embras-

sent tout à la fois le passé, le présent et l'avenir. — Est-ce bien possible ? — Mais nous en avons une image dans ce monde. L'homme ne vit guère dans le présent ; il vit beaucoup plus dans le passé et dans l'avenir. — Comment cela ? — Parce que le souvenir du passé et la prévision de l'avenir l'occupent beaucoup plus que le présent. Ainsi le souvenir d'un crime honteux et la prévision d'un mal ou d'une humiliation inévitable torturent l'homme qui semble le plus heureux dans le présent.

Comment donc vous représentez-vous l'éternité ? — Comme une immense boule qui pèse de tout son poids sur la tête de chaque réprouvé, quoiqu'elle ne le touche qu'en un seul point. La ligne perpendiculaire qui correspond à ce point est le présent ; la partie antérieure, représente l'avenir, et la partie opposée représente le passé. Quoique ces trois points soient distants l'un de l'autre, ils se réunissent et pèsent de tout leur poids sur la tête du réprouvé.

Représentez-vous un voyageur qui part de Nancy pour aller à Paris ; arrivé à Châlons, son présent est Châlons, son passé Nancy, et son avenir Paris. Mais s'il avait le pied assez long, pour couvrir la route de Nancy à Paris, il serait sur tous les points à la fois. Or, l'âme des réprouvés est tellement agrandie par la grâce, qu'elle atteint le passé et l'avenir comme le présent, parce qu'elle participe à l'éternité de Dieu. Une fois entré dans l'autre monde, l'éternité enveloppe le réprouvé comme un cercle et il ne peut s'en dépouiller ; il touche à tous les points à la fois.

Montrez-nous que les peines de l'enfer sont justes ? — La privation de Dieu est juste. Pendant la vie Dieu frappe à la porte du pécheur pour entrer dans son cœur, et le pécheur le repousse il ne veut point de lui. Ou bien, lorsqu'il y est entré, il le chasse en commet-

tant un péché mortel. Il dit donc à Dieu, non en paroles, mais par sa conduite : je ne veux pas de vous. Alors Dieu se retire, il laisse l'homme libre de le recevoir ou de le repousser. C'est le pécheur lui-même qui a opéré cette éternelle séparation entre lui et Dieu.

Et que dites-vous de la peine des sens ? — Elle est juste également. Le pécheur ne veut pas servir Dieu, parce qu'il faudrait souffrir ; il aime mieux servir ses passions, quoiqu'elles le fassent souffrir beaucoup plus ; il est juste qu'il soit l'esclave de ses passions durant l'éternité ; et comme elles n'ont plus d'objet, le pécheur souffre une faim et une soif que rien ne peut apaiser.

Et pourquoi le remords ? — Parce que sur la terre, le remords est la voix de Dieu qui appelle le pécheur ; mais s'il ferme l'oreille, il est puni par où il a péché. Le remords sur la terre est la voix d'un Dieu plein de miséricorde, et dans l'autre vie, c'est la voix d'un Dieu juste et vengeur du crime.

D'où vient le désespoir ? — Il est causé par la pensée que le supplice de l'enfer n'aura pas de fin. — Ce tourment n'excède-t-il pas la justice ? — Non, puisque si le pécheur pouvait vivre toujours sur la terre, il ne changerait jamais de conduite. Il a donc la volonté d'offenser Dieu éternellement. La peine doit être proportionnée à la malice de la volonté.

Tous les damnés souffrent-ils également ? — Le châtiment est éternel pour tous ; mais il est aussi proportionné à la gravité et au nombre des péchés qu'on a commis. — Il en est qui disent : Puisqu'on est damné pour un péché mortel ; autant en commettre mille ? — C'est raisonner comme celui qui dirait : Je me suis cassé une jambe, autant me casser l'autre et les deux bras. Je me suis fait arracher une dent, autant les faire arracher toutes.

Pensez-vous qu'il y ait des hommes convaincus que l'enfer n'existe pas ? — Ce n'est pas possible ; car il est aussi évident qu'il existe un enfer, qu'il est certain qu'il y a des prisons, des bagnes, et une guillotine, ou qu'il y a des peines pour punir les malfaiteurs dans tous les pays. — Quels sont ceux qui voudraient qu'il n'y eût ni prison, ni bague, ni guillotine ? — Ceux qui méritent l'une ou l'autre de ces peines. — Les honnêtes gens s'en fâchent-ils ? — Ils en sont au contraire très satisfaits. — Quels sont ceux qui voudraient qu'il n'y eût pas d'enfer ? — Ce sont les impies, les voleurs, les ivrognes, les libertins et tous les gens vicieux. — Les bons chrétiens en sont-ils mécontents ? — Non ; et ils désirent que la crainte de l'enfer ramène à Dieu tous les pécheurs.

Comment considérez-vous ceux qui disent, ou dans leurs livres ou dans leurs conversations ! qu'il n'y a pas d'enfer ? — Je les considère comme les ennemis de Dieu, de la société et d'eux-mêmes. — Pourquoi sont-ils les ennemis de Dieu ? — Parce que dire qu'il n'y a pas d'enfer, c'est dire que Dieu n'est ni bon, ni juste, ni sage. C'est donc nier Dieu ; c'est vouloir qu'il n'existe pas.

Comment sont-ils les ennemis de la société ? — Parce que, s'il n'y a pas d'enfer, chacun peut suivre, sans crainte, les plus mauvais penchants, voler, tromper, brûler, tuer, pourvu qu'il sache se soustraire aux rigueurs de la justice humaine. — Ils sont donc bien coupables, ceux qui tiennent ce propos, *qu'il n'y a pas d'enfer* ? — Ils sont mille fois plus coupables que les assassins, les voleurs et les incendiaires, parce que de semblables paroles ne peuvent que multiplier les criminels.

Comment sont-ils ennemis d'eux-mêmes ? — Parce que ces paroles les compromettent ; elles font

voir qu'ils ont des fautes ou des crimes très graves à se reprocher ; et ils ne parlent ainsi que pour s'autoriser dans le vice.

Est-il bon que les chrétiens se rappellent l'existence de l'enfer ? — Oui, Jésus-Christ en parle souvent dans l'Évangile ; et pour imprimer plus fortement cette vérité dans les esprits, il met sous les yeux cette scène effroyable qui doit clore le cours de tous les événements, le jugement dernier, et il a rapporté les paroles foudroyantes qui retentiront comme le tonnerre aux oreilles des méchants : *Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel qui a été préparé au diable et à ses anges.*

En faut-il davantage pour nous faire trembler ? — Non sans doute ; si nous nous rappelions souvent la pensée de l'enfer, nous ne commettrions jamais de péché mortel. — Pourquoi donc craignons nous tant les souffrances de cette vie, et si peu les peines de l'enfer ? — C'est un aveuglement qui ne peut s'expliquer, car les plus grandes souffrances de cette vie ne sont que l'ombre des peines de l'enfer.

Un paysan voulant faire l'impie dit un jour à son curé : « Pour moi, je ne crois pas à l'enfer ; car on dit qu'il y a du feu en enfer, et jamais je n'ai rencontré les voitures qui y conduisent le bois » — « Je le crois bien, lui répond le curé ; cela n'est pas étonnant : vous marchez dans la même direction que ces voitures ; vous allez en enfer avec elles ; retournez sur vos pas et vous les rencontrerez certainement, et vous vous apercevrez que vous êtes vous-même dans une de ces voitures pesamment chargées. »

Saint Jean Climaque, parlant des pénitents du monastère de la Prison, rapporte qu'il vit là des hommes si humiliés, si mortifiés, et qui sentaient si vivement le poids de leurs fautes, que leurs cris et leurs fer-

ventes prières auraient été capables de toucher les plus endurcis. « Nous reconnaissons, ô mon Dieu, s'écriaient-ils, qu'il n'y a point de peines ni de châtimens que nous n'ayons mérités, et que le nombre de nos péchés est si grand, que, quand tous les hommes nous aideraient à les pleurer, nous ne pourrions pas y satisfaire. Nous vous conjurons, de toute l'étendue de notre âme, ne nous reprenez pas dans votre fureur et ne nous châtiez pas dans votre colère. Heureux serons-nous, si vous nous épargnez ces supplices éternels aussi insupportables qu'incompréhensibles... »

Quand l'un d'entre eux était sur le point de mourir, les autres s'approchaient de lui avec un cœur percé de douleur et un visage tout baigné de larmes. « Comment vous trouvez-vous, mon frère, lui disaient-ils ? Qu'espérez-vous ? Que craignez-vous ? Vous trouvez-vous dans quelque assurance de votre salut, ou en avez-vous encore quelque doute ? » Si le malade exprimait de la confiance, ils en remerciaient Dieu ; mais s'il témoignait quelque crainte, ils se retiraient encore plus épouvantés.

Saint Augustin faisait souvent à Dieu cette prière : « Seigneur, brûlez, coupez, tranchez ici-bas, pourvu que vous m'épargniez dans l'éternité. »

Saint Jean Climaque, voyant le cuisinier du grand monastère d'Alexandrie sans cesse occupé à son office et néanmoins toujours recueilli en lui-même et les larmes aux yeux, le conjura de lui dire comment il avait obtenu de Dieu une telle grâce ; ce cuisinier lui répondit : « Je n'ai jamais cru rendre service aux hommes, mais à Dieu ; c'est pourquoi je pense que je ne dois me donner aucun repos ; et le feu que j'ai continuellement devant les yeux me fait souvenir de cet autre feu qui brûlera éternellement les pécheurs. »

Saint Polycarpe ayant été amené devant le proconsul, celui-ci, après l'avoir pressé de dire des injures à Jésus-Christ, et de jurer par la fortune de César, lui dit : « J'ai des bêtes, je t'y exposerai, si tu ne changes. » Saint Polycarpe lui répondit : « Faites-les venir, car je suis incapable de changer de bien en mal ; mais il m'est utile de passer des souffrances à la justice. » Le proconsul lui dit : « Je te ferai consumer par le feu, si tu méprises les bêtes. » Le saint répondit : « Vous me menacez d'un feu qui brûle pour un temps et qui s'éteint aussitôt ; car vous ne connaissez point le feu du jugement futur et du supplice éternel qui est réservé aux impies. » Le crieur public répéta trois fois que Polycarpe était chrétien, et une multitude de païens cria qu'il fallait le brûler vif. Mais le bûcher ne fut pas plutôt allumé, qu'une grande flamme s'arrondit autour du martyr sans le brûler. Ses persécuteurs lui firent enfoncer un poignard dans le corps, d'où il sortit du sang en si grande abondance qu'il éteignit le feu.

Sainte Thérèse raconte ce que Dieu lui a fait voir et sentir des peines de l'enfer. « Étant un jour en oraison, dit-elle, je me trouvai en un moment en enfer.... L'entrée m'en parut être comme une de ces petites rues longues et étroites qui sont fermées par un bout, et telle que serait celle d'un four fort bas, fort serré et fort obscur.... Au bout de cette rue était un creux fait dans la muraille en forme de niche où je me vis logée très à l'étroit. Le tourment que j'éprouvai était si terrible, que tout ce qu'on en peut dire ne saurait en représenter la moindre partie. Je sentis mon âme brûler dans un si horrible feu que je ne puis le décrire. J'ai éprouvé les douleurs les plus insupportables que l'on puisse endurer en cette vie, tant par ce retirement de nerfs qu'en plusieurs autres manières, par d'autres

maux que les démons m'ont causés. Mais ce n'est rien en comparaison de ce que je souffrais alors en voyant que ces peines étaient éternelles, et c'est encore peu, si on le compare à l'agonie où se trouve l'âme, il lui semble qu'on l'étouffe, qu'on l'étrangle ; son affliction et son désespoir sont tels qu'il est impossible de les exprimer.

« C'est peu de dire qu'il lui paraît qu'on la déchire sans cesse, parce que ce serait une violence étrangère qui voudrait lui ôter la vie, au lieu que c'est elle-même qui se l'arrache et se met en pièces. Je puis encore bien moins représenter ce feu intérieur et ce désespoir qui sont comme le comble de tant d'horribles tourments. Je me sentais brûler et comme hacher en pièces ; ce qui me semblait la plus terrible de toutes les peines. Pas la moindre espérance de quelque consolation ; pas de place pour s'asseoir ou se coucher. J'étais là comme dans un trou fait dans la muraille qui serre et presse ce qu'elle renferme. Tout étouffe dans ce lieu là. Ce ne sont qu'épaisses ténèbres et sans aucune lumière, ce qui n'empêche pas qu'on y voie tout ce qu'il a de plus pénible à la vue.

« Il y a six ans que j'éprouvai ce tourment, et le seul souvenir glace mon sang dans mes veines. Les plus grands maux de ce monde à côté de ce que j'ai souffert me paraissent méprisables. Ah ! nous nous plaignons sans sujet. L'une des plus grandes grâces que Dieu m'ait faites, c'est de m'avoir montré de si horribles souffrances, pour m'empêcher de craindre les afflictions de cette vie, pour m'obliger à les souffrir avec patience et à rendre grâces à Dieu de ce qu'il veut bien me délivrer de ces terribles et épouvantables peines, dont la durée est éternelle. »

Après une pénitence de vingt-cinq années dans le désert, saint Martinien, ermite en Palestine, se trouva ex-

posé à une tentation très prochaine de commettre un crime, auquel il avait consenti. Mais touché de repentir, il descend dans sa cellule, allume un grand feu et il y met ses pieds. La violence du mal lui fit jeter des cris ; et une femme nommée Zoé, à qui il avait donné l'hospitalité comme à une étrangère et qui était venue pour le solliciter au mal, objet de la tentation, accourut au bruit, le trouva par terre, les pieds à demi brûlés et baigné de ses larmes. Il lui dit alors : « Hélas ! si je ne puis endurer un feu si faible, comment pourrais-je souffrir celui de l'enfer, auquel je viens de m'exposer pour avoir consenti à vos désirs. »

Zoé, effrayée de cette pénitence, et touchée des vifs sentiments de douleur avec lesquels Martinien implorait la miséricorde de Dieu, se convertit elle-même et passa le reste de ses jours dans le monastère de Sainte-Paule à Jérusalem, où elle vécut dans une mortification continuelle, jeûnant tous les jours au pain et à l'eau, et n'ayant pour lit que la terre nue. Martinien de son côté s'étant guéri de sa brûlure, qui l'avait retenu sept mois sur le pavé, se retira dans la solitude, où il mena une vie très austère ; il y passa six années exposé jour et nuit aux injures de l'air. Sa mémoire est en grande vénération dans l'Église grecque.

Saint François de Borgia, qui avait vécu à la cour du roi d'Espagne, où il avait géré les plus hauts emplois, renonça au monde pour entrer dans la société de Jésus. Un jour que, tombant de fatigue, il voyageait à pied, en compagnie d'un homme du monde qui le plaignait et ne pouvait comprendre son courage à mépriser ce qu'il y'a de plus pénible, il lui dit : « Que cela ne vous étonne pas, partout où j'arrive, il y a quelqu'un qui me prépare tout ce qu'il me faut au delà de mes désirs. » Ce gentilhomme ne pouvant s'expliquer quel pouvait être celui qui prenait tant de soin de ce religieux, le pria

de le lui dire, saint François lui répondit : « Je sais que j'ai mérité l'enfer et je ne l'oublie jamais ; c'est ce qui fait que je trouve qu'on me reçoit partout trop bien et au delà de mes désirs. »

Voilà, mes bons amis, un admirable secret pour être toujours heureux. Êtes-vous pauvres ? Souffrez-vous la faim ou la soif ? Êtes-vous tourmentés par une horrible maladie ? Vous a-t-on calomniés où persécutés ? Rappelez-vous que vous avez mérité l'enfer, et qu'il faut que Dieu soit bien miséricordieux pour se contenter de ces légères souffrances, au lieu des supplices éternels auxquels la justice de Dieu vous condamnait. Si vous êtes bien pénétrés de cette vérité, vous ne vous plaindrez jamais ; vous remercierez sans cesse le Seigneur de ce qu'il est si bon pour vous, et cette pensée répandra dans votre cœur les consolations les plus abondantes. Vous direz comme saint Augustin : « Brûlez, Seigneur, coupez, tranchez jusqu'au vif, pourvu que vous m'épargniez dans l'éternité. »

Quel sera le nombre des reprouvés ? — Personne n'en sait rien ; il est permis de croire qu'il sera moindre que le nombre des élus.

« Si, sous le nom de chrétiens, dit Suarès, nous entendons ceux-là seuls qui meurent dans le sein de l'Église catholique, il nous paraît plus vraisemblable que le plus grand nombre est sauvé sous la loi de grâce. La raison en est qu'une très grande partie des enfants qui meurent avant l'âge de raison, quittent ce monde avec la grâce du baptême, et quoique parmi les adultes, le plus grand nombre tombe dans des péchés mortels, ils se relèvent souvent néanmoins et passent leur vie dans des rechutes et des retours à la grâce. Mais il en est peu qui, à la fin de leur vie, ne se préparent à la mort par la réception des sacrements, et n'aient de leurs péchés au moins l'attrition, ce qui suffit pour ob-

tenir la grâce de la justification, et après qu'ils l'ont reçue, ils persévèrent aisément sans commettre un nouveau péché mortel durant ce léger intervalle qui les sépare de la mort. Donc, tout bien considéré, il est vraisemblable que le plus grand nombre des chrétiens est sauvé. » (*De prædestin. et reprob. c. III.*)

Sous la loi mosaïque et du temps des patriarches, il y avait une espèce de sacrement pour effacer le péché originel, et saint Bernard enseigne qu'il y avait aussi une cérémonie analogue chez les Gentils. Il est donc permis de croire qu'un grand nombre d'enfants ont été sauvés et chez le peuple juif et chez les Gentils. Les adultes, quelque coupables qu'ils soient, qui meurent après avoir fait un acte de contrition parfaite, sont sauvés ; mais qui pourrait en limiter le nombre ? Il est peu d'hommes connaissant Dieu, qui ne se repentent de leurs péchés, lorsqu'ils se sentent sur le point de mourir. L'usage de la prière, dit saint Augustin, est une preuve manifeste de la croyance à la nécessité de la grâce ; or, la prière a été, et est encore en usage chez tous les peuples, et avec la prière l'homme peut obtenir toutes les grâces dont il a besoin.

Remarquez que jamais l'Église n'a prononcé la damnation de personne, et qu'elle permet aux fidèles de prier, au moins en leur particulier, pour tous les défunts quelques grands coupables qu'ils aient été.

Mais comment expliquer ces paroles de l'Évangile : *il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus* ? — Bergier prouve que les commentateurs ne sont pas d'accord sur le sens qu'il faut donner à ces paroles, et qu'un bon nombre d'entre eux entendent par élus les fidèles qui conservent la grâce du baptême jusqu'à la mort, ou bien ceux qui acceptaient les enseignements de Jésus-Christ et qui étaient en très petit nombre, tandis que tous étaient appelés.

Si les paraboles de l'Évangile peuvent servir de preuves, on en doit plutôt conclure le grand nombre que le petit nombre des élus. Jésus-Christ compare la séparation des bons d'avec les méchants, au jugement dernier, à celle que l'on fait du bon grain d'avec l'ivraie. Or, dans un champ cultivé avec soin, l'ivraie n'a jamais été plus abondante que le bon grain. Il la compare à la séparation des mauvais poissons d'avec les bons, A quel pêcheur est-il arrivé de prendre moins de bons poissons que de mauvais ? De dix vierges appelées aux noces, cinq sont admises à la compagnie de l'époux. Dans la parabole des talents, deux serviteurs sont récompensés, un seul est puni ; dans celle du festin, un seul des convives est chassé ; dans celle du jugement dernier, les brebis sont placées à la droite et les boucs à la gauche : on n'a pas coutume de nourrir plus de boucs que de brebis dans un troupeau.

Cela doit-il vous rendre moins zélés et moins actifs pour travailler à votre salut ? A Dieu ne plaise. Si je vous annonçais que la foudre va tomber sur cette salle et qu'elle tuera le quart des auditeurs, vous prendriez tous la fuite. Si Dieu vous prévenait que la peste va tomber sur les habitants de cette ville qui compte soixante mille âmes, et qu'elle précipitera dans la tombe six mille personnes ; mais que ceux qui observeront le régime qu'il va prescrire seront certainement épargnés. Quels sont ceux qui ne s'empresseraient pas de le suivre exactement, lors même qu'il serait un peu pénible à la nature ?

VINGT-NEUVIÈME SOIRÉE.

CE QUE C'EST QUE LA MORALE, LA VERTU ET UN ACTE HUMAIN.

Combien distingue-t-on de parties dans la religion ? — Trois : le dogme, la morale et le culte. — Qu'est-ce que le dogme ? — L'ensemble des vérités à croire. — Qu'est-ce que la morale ? — Ce sont les préceptes à observer. — Qu'est-ce que le culte ? — Ce sont les moyens à employer par le chrétien pour obtenir, conserver et augmenter en lui la vie divine. Ces trois parties correspondent aux trois personnes divines, le dogme, au Père, la morale au Fils, le culte au Saint-Esprit.

Que est l'abrégé de la morale chrétienne ? — Le décalogue ou les dix commandements de Dieu, auxquels on peut ajouter les préceptes de l'Église qui ne sont autre chose que l'application de quelques commandements de Dieu. — Pourquoi les commandements à observer sont-ils appelés *morale* ? — Parce que ce sont des principes qui règlent les mœurs ou la conduite de la vie. — Ne peut-on pas dire que le dogme est la lumière qui montre au chrétien le terme de son voyage, et la morale le chemin qu'il faut suivre pour l'atteindre ? — Oui, et le culte est la voiture qui le transporte. — Que signifient ces mots ; *garder ou observer les commandements* ? — Ils signifient faire des actes conformément aux prescriptions de ces commandements. — Comment nomme-t-on ces actes ? — Actes de vertus, s'ils sont conformes aux commandements, et péchés quand ils leur sont contraires.

Que faut-il faire pour éviter le malheur des damnés et parvenir au bonheur des saints ? — Il faut fuir le péché et pratiquer les vertus chrétiennes.

Que faut-il faire pour conserver la vie du corps, récolter une abondante moisson, faire régner la paix et la tranquillité dans les États ? — Il faut observer les règles de l'hygiène, les principes de l'agriculture et les lois civiles. — Ce n'est donc pas seulement dans la religion qu'il y a des lois à observer ? — Il y en a dans toutes les sciences et dans tous les arts ; en philosophie, en histoire, en géométrie, en physique, en peinture, en musique, en poésie, en architecture, en toutes choses ; et il faut les observer, si l'on veut obtenir quelque succès dans les sciences et dans les arts. — Pourquoi cela ? — Parce qu'en toutes choses l'homme ne peut obtenir aucun résultat avantageux sans employer les moyens que Dieu a mis à sa disposition pour le lui procurer. — S'il y a des lois à observer pour conserver et développer la vie du corps et la vie de l'âme raisonnable, est-il étonnant qu'il y en ait aussi pour la vie divine ? — Il serait bien surprenant, s'il n'y en avait point.

Pourquoi Dieu a-t-il établi des lois partout et oblige-t-il l'homme à les observer ? — Parce qu'il traite l'homme avec honneur et respect, en lui fournissant les moyens d'avoir une ressemblance plus parfaite avec lui. — En quoi l'observation des lois le rend-il plus semblable à Dieu ? — En ce que la grandeur de Dieu consiste à posséder en lui-même la plénitude de la vie et qu'il peut dire : Je suis l'auteur de mon bonheur. Or, les saints dans le ciel pourront dire aussi dans un certain sens : Je suis l'auteur de mon bonheur ; j'ai mérité le ciel ; je suis le fils de mes œuvres. — La ressemblance est-elle parfaite ? — Pas tout à fait ; car l'homme reçoit tout de Dieu ; mais il est libre d'accepter ou de repousser les dons de Dieu, de choisir la vie ou la mort. Ainsi pour la culture de ses terres, il devient comme un second créateur, ou un créateur en second. Il peut dire en montrant son vin et son blé : C'est moi qui ai produit ces beaux fruits.

Qu'est-ce qu'un acte de vertu ? — C'est un acte humain conforme à la loi. — Quand l'homme fait-il un acte de vertu ? — Toutes les fois qu'il observe une loi de Dieu. — Et quand il résiste aux tentations ou à ses mauvais penchants ? — C'est la même chose : s'il a résisté vingt fois dans un jour, il a fait vingt actes de vertu. — Acquiert-il de grands mérites en résistant à ses passions ? — Oui, parce que la pratique de la vertu exige plus d'efforts à faire, plus d'obstacles à vaincre. — Un bon soldat se plaint-il de se trouver souvent sur le champ de bataille ? — Tout au contraire ; les combats lui donnent lieu de montrer sa bravoure, d'obtenir de l'avancement et de gagner la croix d'honneur.

Qu'appelle-t-on un acte humain ? — Un acte humain est un acte, soit intérieur, soit extérieur, fait avec connaissance et liberté.

Combien de conditions pour faire un acte humain ? — Deux : 1^o la connaissance ; 2^o la liberté dans celui qui agit. — Un enfant qui n'a pas l'âge de raison, un aliéné, un homme endormi ou ivre, font-ils des actes humains ? — Non ; ils agissent sans connaissance de cause. — S'il vous arrivait de faire gras un jour de Quatre-Temps, parce que vous ne vous êtes point rappelé que c'était la semaine des Quatre-Temps, auriez-vous fait un acte humain ? — Oui. — Auriez-vous commis un péché ? — Non, parce que j'aurais agi par inadvertance. — L'homme est-il quelquefois responsable des actes qu'il fait en état d'ivresse ? — Oui, lorsqu'il prévoit ou qu'il peut prévoir qu'en cet état il fera des actions contraires à la loi. — Mais si l'ivresse est involontaire ? — Alors il n'y a plus d'acte humain ; il n'est plus responsable. — Un médecin prévoit qu'en donnant telle potion à un malade, celui-ci vomira des blasphèmes, que doit-il faire ? — Si la potion est nécessaire pour rétablir la santé du malade, le médecin n'est point res-

ponsable des blasphèmes. Celui qui accomplit un devoir n'est pas responsable des fautes qu'il peut occasionner. — Lorsque les païens saisissaient le bras aux chrétiens et les forçaient à jeter de l'encens sur le feu, les chrétiens faisaient-ils le péché d'idolâtrie ? — Non, ils n'agissaient pas librement.

Le consentement à une mauvaise pensée, ou à une mauvaise parole, ou à une mauvaise action, est-il un péché ? — Oui, c'est un acte intérieur, fait avec connaissance et liberté en opposition avec la loi de Dieu. — Quelqu'un frappe votre ennemi, et vous vous en réjouissez ; est-ce un péché ? — Oui, j'ai consenti à une infraction à la loi de Dieu. — Faut-il, pour être coupable, exprimer son consentement ? — Quelquefois il suffit de garder le silence. — Le garde champêtre voit un homme qui cause du dommage ; il ne dit rien ; est-il coupable ? — Oui ; parce qu'il est de son devoir d'empêcher ce dommage. — Un simple particulier, dans la même circonstance, commet-il un péché ? — Oui, la charité l'oblige d'empêcher qu'on fasse du mal au prochain, quand il le peut sans inconvénient. — Un père voit ses enfants faire le mal, et il ne s'y oppose pas ? — Il les approuve par là-même, et il offense Dieu.

Quelles sont les causes qui empêchent qu'une action ne soit toujours un acte humain ? — Ce sont l'ignorance, la concupiscence, la crainte et la violence.

Qu'est-ce que l'ignorance ? — C'est le défaut de connaissance. — Combien y a-t-il d'espèces d'ignorance ? — Il y a l'ignorance vincible, qui peut être dissipée, et l'ignorance invincible qui ne peut pas être dissipée. — Quand l'ignorance empêche-t-elle que l'acte soit humain ? — Lorsqu'elle est invincible, l'acte n'est pas fait avec connaissance de cause ; mais si elle est vincible, l'acte est coupable, parce que l'ignorance est volontaire. — Le fils Henri ignore les principaux mystères de la

religion, parce qu'il n'a jamais voulu assister aux instructions, est-il coupable ? — Oui, son ignorance est volontaire. — Mais si son père l'a forcé à rester à la maison ? — Son ignorance est invincible, et il n'est pas coupable. — S'il a des doutes sur la bonté ou la malice d'une action, que doit-il faire ? — Il doit consulter et examiner sérieusement ce qu'il peut faire sans péché. — S'il veut rester dans l'ignorance, afin de violer la loi sans éprouver de remords ? — Il est doublement coupable.

Qu'est-ce que la concupiscence ? — C'est un mouvement intérieur qui porte vers les objets sensibles et agréables à la nature. — Quand la concupiscence empêche-t-elle que l'acte soit humain ? — Lorsqu'elle ôte tout à fait l'usage de la raison ; si elle ne fait que l'affaiblir, elle diminue seulement la malice du péché. — Si l'homme excite la concupiscence qui l'entraîne à des choses défendues, est-il coupable ? — Il l'est beaucoup plus que précédemment, parce que la concupiscence a augmenté la force de la volonté. — S'il le fait pour se porter à la vertu ? — La concupiscence en augmente le mérite. — Il éprouve de la répugnance pour le travail ; mais à force de méditer sur les heureux effets de l'amour du travail, il s'y applique avec grand plaisir, a-t-il du mérite de son travail ? — Il a plus de mérite, parce qu'il travaille avec plus de cœur, et une plus grande force de volonté.

Qu'est-ce que la crainte ? — C'est un trouble de l'âme occasionné par la vue d'un mal dont on est menacé. — Si la crainte provient d'une cause intérieure, empêche-t-elle que l'acte ne soit humain ? — Non, parce que, dans ce cas, l'homme reste toujours libre. — Théophile est malade, et la crainte de la mort lui fait promettre à Dieu que, s'il revient en santé, il fera un pèlerinage, ou que de sa vie, il ne boira de vin, sera-t-il tenu, s'il guérit, d'accomplir sa promesse ? — Oui, parce qu'il l'a faite

librement. — Mais un voleur l'étreint et le menace de la mort, s'il ne promet de lui donner deux cents francs ; est-il tenu de remplir un tel engagement ? — Non, la crainte l'a privé de sa liberté. — Mais s'il vous menace de vous maltraiter, si vous ne l'aidez à voler des fruits, seriez-vous exempt de péché, en cédant à ses désirs ? — Non ; ce ne serait là qu'une crainte légère qui ne me priverait pas de ma liberté.

Qu'est-ce que la violence ? — C'est une force extérieure qui pousse à faire une chose contre la volonté. — Cette force détruit-elle la volonté ? — Non ; la volonté peut toujours rester maîtresse d'elle-même. — Un jour de vendredi, Arsène est saisi par deux garçons robustes qui le forcent d'avaler un bouillon gras ; viole-t-il la loi de l'abstinence ? — Il est innocent, pourvu qu'il ne donne aucun consentement intérieur.

Pourquoi dites-vous qu'un acte humain est un acte intérieur ou extérieur ? — Parce que l'homme peut faire deux sortes d'actes, les uns intérieurs, et les autres extérieurs. — Peut-on mériter par des actes purement intérieurs ? — On acquiert de très grands mérites, et les actes extérieurs ne sont méritoires qu'autant qu'ils sont accompagnés des actes intérieurs qui y correspondent.

Une action faite conformément à la loi, avec connaissance et liberté, est-elle toujours un acte de vertu ? — Oui, à moins que les circonstances ou l'intention ne la corrompent. — Est-il permis à Pierre de tuer un assassin qui veut le tuer lui-même ? — Rien n'est plus légitime que de repousser la force par la force. — Qu'est-ce qui légitime cette action ? — C'est la circonstance prévue par la loi. — Peut-on donner à quelqu'un du poison pour le faire mourir ? — Non, c'est un homicide. — Peut-on en donner pour remède ? — Oui, c'est un acte de charité lorsqu'un médecin le juge à propos. — Camille qui est

pauvre fait l'aumône ; a-t-il plus de mérite que s'il était riche ? — Oui. — Quelle est la règle générale par rapport aux circonstances ? — La voici : Les circonstances peuvent augmenter ou diminuer la bonté ou la malice d'une action.

En est-il de même de l'intention ? — Oui ; l'intention augmente ou diminue la bonté ou la malice d'une action ; elle peut rendre mauvaise une action honnête en elle-même ; mais elle ne peut rendre bonne une action mauvaise en elle-même. — Peut-on voler pour soulager un pauvre ? — Jamais. — Alexis chante à l'église pour louer Dieu ? — C'est une bonne action. — Mais il chante par vanité, pour faire éclater sa belle voix ? — C'est un péché. — Jules est retenu dans son lit par une maladie grave ; il désirerait beaucoup assister à la sainte messe, mais il ne le peut pas ? — Son intention est un acte très méritoire. — Léon a un cœur excellent, il voudrait faire l'aumône à tous les pauvres ; mais il n'a rien ; a-t-il quelque mérite devant Dieu ? — Il en a peut-être plus que les plus riches qui font de grandes aumônes. — Quelquefois il s'impose des privations pour donner cinq centimes ? — Ces cinq centimes lui vaudront des milliards pour le ciel, si toutefois il remplit les conditions prescrites pour que ses actions soient méritoires pour le ciel.

Quelles sont les conditions requises pour que nos actions soient récompensées dans le ciel ? — Il faut être en état de grâce, et faire ses actions en vue de Dieu. — Suffit-il d'offrir à Dieu chaque jour le matin ses actions de la journée ? — Cela peut suffire, si l'intention n'est pas changée dans le cours de la journée ; mais comme l'orgueil se glisse souvent dans le cœur de l'homme, il est très utile de renouveler trois ou quatre fois dans la journée l'offrande qu'on a faite le matin. C'est ce que nous allons vous montrer par la parabole suivante :

Un saint roi nommé Alfred dit un jour à ses sujets : Je veux vous enrichir en vous enseignant les moyens d'acquérir d'immenses trésors. Je vais remettre à chacun un instrument semblable à un moulin à café nommé chrysogène, c'est-à-dire qui produit de l'or. Vous le remplirez de tout ce qu'il vous plaira, de terre, de bois, de pierre, de boue, de paille, peu importe. Vous mettrez le chrysogène en mouvement, et vous verrez sortir des billets blancs. Il faudra l'inspecter trois ou quatre fois chaque jour, afin de vous assurer que rien ne manque, ce qui se fait en un clin d'œil. Il s'imprimera sur ces billets certains caractères invisibles encore, mais qu'un jour je saurai rendre visibles. Si vous négligez de faire cette inspection, les billets resteront sans aucun imprimé. Dans dix ans, vous vous présenterez tous devant moi, et je solderai les billets en pièces d'or. Ceux qui n'en auront aucun à présenter, ou qui en présenteront sur lesquels mon image ne sera point empreinte, seront dépouillés de tous leurs biens et condamnés aux galères perpétuelles : J'en fais le serment devant Dieu. Et pour vous montrer que j'ai assez de pouvoir et de richesses pour opérer ce prodige, je vais commander à un homme qui est mort depuis quatre jours de se lever, et il m'obéira. » En effet, le roi parla, et le mort fut ressuscité.

Tous se dispersent et mettent en mouvement le chrysogène. Cependant quelques-uns ne se fient pas encore aux promesses du roi, et négligent le présent qu'ils ont reçu. D'autres le brisent et ils ne veulent pas le faire réparer, quoique le prix de réparation puisse être soldé même par les plus pauvres. Les autres s'en servent, mais ils négligent l'inspection. Enfin d'autres exécutent ponctuellement les recommandations du roi. Les dix ans étant révolus, le roi fait comparaître devant lui tous ses sujets, se fait remettre tous les billets, souffle dessus,

et les caractères, invisibles jusque-là, apparaissent à tous les regards et présentent des billets de banque de différentes valeurs, depuis deux francs jusqu'à un milliard. Cependant quelques citoyens en avaient plus de cent mille ; ils en avaient produit de quarante à cinquante par jour ; combien de billets ! combien de millions et de milliards !

D'autres avaient aussi un grand nombre de billets sur lesquels l'image du roi n'apparut point. Le roi les jeta au feu et condamna les porteurs aux galères. Quelle fut la surprise générale, lorsque des scieurs de bois, des bûcherons, de pauvres domestiques présentèrent des millions de billets de très grande valeur, tandis que des princes, des seigneurs, des barons, des orateurs déposèrent des billets blancs ou s'avancèrent les mains vides ! Ils auraient voulu se soustraire aux regards du roi et de la foule ; ils voulaient se retirer à l'écart, ils suppliaient leurs domestiques de leur donner quelques billets écrits ; mais une main invisible les attachait à leur place et les forçait de lever la tête pour subir toute la honte dont ils s'étaient couverts. Les premiers, au contraire, étaient tout radieux, remplis d'une joie et d'un bonheur indicibles.

Ce bon roi ne pouvait donner à ses sujets un moyen plus facile de s'enrichir ; il leur suffisait de mettre en mouvement chaque matin leur chrysogène ; il marchait seul toute la journée. Il était facile d'en faire l'inspection, et de le faire réparer, quand il était brisé. Ceux donc qui n'en profitèrent pas étaient grandement coupables.

Que représente ce roi ? — Notre-Seigneur Jésus-Christ. — N'est-il pas venu sur la terre pour nous enrichir ? — Saint Paul le dit expressément. — Quel est ce chrysogène qu'il leur a donné ? — Leur conscience. — Comment la conscience mise en mouvement le matin

produit-elle des billets toute la journée? — Parce qu'un chrétien avec une conscience ornée de la grâce, et offrant à Dieu toutes les actions de la journée, les rend toutes méritoires pour le ciel, et ce sont comme autant de billets de banque. — Que signifient ces pierres, ce bois et cette boue qui se transforment en billets? — Ce sont les actions les plus ordinaires, telles que manger, boire, dormir, balayer les rues, laver les planchers, garder les montons; actions qui se surnaturalisent et deviennent plus précieuses que des billets de banque.

Que signifie cette inspection qu'il faut faire plusieurs fois le jour? — C'est l'intention d'agir pour Dieu, qu'il faut renouveler trois ou quatre fois chaque jour. — Que produit cette intention? — Elle imprime sur chaque action l'image de Dieu, comme on imprime l'image d'un prince sur la monnaie, et cette image donne à la monnaie une valeur infinie. — Quels sont les ouvriers qui réparent la conscience quand elle est brisée par le péché mortel? — Ce sont les confesseurs qui refont le chrysogène à très bon marché. — Que signifie cet espace de dix ans, après lequel le roi rembourse les billets par de l'or? — La vie de chaque individu. — Qu'arrive-t-il à la mort? — Il faut nous présenter devant le roi avec nos billets ou nos œuvres. — Qui sont ceux qui n'ont pas de billets? — Les incrédules et tous ceux qui n'ont pas la foi. — Qui sont ceux qui n'ont que des billets blancs. — Les chrétiens qui n'ont pas agi en vue de Dieu ou avec une intention surnaturelle. — Que sont les autres qui ont des billets imprimés? — Les chrétiens qui ont fait leurs actions en état de grâce et par amour de Dieu.

Est-il bien vrai que chacune de nos actions est un billet d'une valeur infinie, quand elle est faite pour Dieu? — Une seule action surnaturelle vaut mieux que toutes les richesses de l'univers. — Pouvons-nous en faire cin-

quante par jour ? — Oui, et même plus de cent. Il faut bien peu de temps pour faire une bonne action, par exemple pour réciter un acte d'amour, ou l'oraison dominicale, ou toute autre prière ; et si une même action dure toute une journée, elle peut être considérée comme une multitude d'actions qui se succèdent sans interruption. Un laboureur peut en faire plus qu'il ne trace de sillons, un tailleur de pierres plus qu'il ne donne de coups de ciseaux et un menuisier autant que de coups de rabot.

Vous voyez, mes chers enfants, que nous pouvons gagner chaque jour pour le ciel plus que des millions, puisqu'une action surnaturelle vaut mieux que tout l'or du monde, et qu'il nous est possible d'en faire beaucoup chaque jour. Les pauvres, les aveugles, les malades, les ouvriers, les mendiants peuvent gagner plus que les riches et les philosophes. Notre-Seigneur a dit : « Heureux les pauvres, heureux ceux qui souffrent ! » Leurs journées seront payées à poids d'or.

Mais n'oublions pas qu'il y a deux conditions à observer : 1° Se tenir en état de grâce ; 2° faire ses actions en vue de Dieu. Or, tout chrétien peut, avec la grâce, éviter le péché mortel ; et s'il a le malheur d'en commettre un seul, qu'il aille aussitôt purifier son âme au saint tribunal de la pénitence. Pour faire nos actions en vue de Dieu, offrons-les lui dès le matin, et renouvelons notre intention quelques fois dans la journée. Si nous arrivons les mains vides devant Dieu, nous ne pourrons nous en prendre qu'à nous-mêmes, nous ne serons pauvres que de notre propre faute. Remercions Dieu, mes bons amis, de sa générosité envers nous ; aimons-le, bénissons-le, et observons fidèlement tout ce qu'il nous a prescrit.

Un précepteur était chargé de l'éducation d'un enfant qui donnait de grandes espérances, et auquel

d'Alembert, ce fameux incrédule, prenait un intérêt particulier. Un jour il lui demanda s'il ne conviendrait pas de faire faire la première communion à cet enfant qui entrait dans sa treizième année. « Sans doute, » répondit-il brusquement ; et après avoir rêvé un instant, il ajouta : « Quand les gens n'ont pas de religion, ils envoient la morale à tous les diables. »

TRENTIÈME SOIRÉE.

DE LA CONSCIENCE. — DE LA LOI.

Comment nomme-t-on la connaissance de la loi que l'homme porte en lui-même et qui forme la règle de ses actions ? — On la nomme la conscience ? — Qu'est-ce que la conscience ? — C'est un jugement par lequel l'homme déclare que telle action est conforme ou contraire à la loi de Dieu. — Comment nomme-t-on la conscience qui ne porte que des jugements justes ? — La conscience droite. — Peut-il y avoir plusieurs consciences droites ? — Non, pas plus qu'il n'y a qu'une seule ligne droite entre deux points donnés. — Qu'appelle-t-on une conscience timorée ou délicate ? — C'est celle qui sert Dieu avec zèle, qui a horreur des moindres fautes, et ajoute quelques pratiques de piété à ses devoirs.

Qu'est-ce qu'une conscience fausse ou erronnée ? — C'est celle qui porte des jugements faux sur les actions humaines, qui appelle bien ce qui est mal et mal ce qui est bien. — Théophile croit enfreindre le jeûne pour la communion en avalant de la salive ; peut-il agir contre sa conscience, avaler de la salive et aller com-

munier ? — Non ; il offenserait Dieu ; parce que d'après saint Paul, tout ce qui n'est pas selon la conscience est un péché. — Mais avaler sa salive avant de communier n'est pas un péché ? — Non ; mais Théophile le croit ; et en allant communier, après avoir avalé de la salive, il a la volonté d'enfreindre la loi du jeûne, puisqu'il croit que la loi s'étend jusque là, et il pèche. — Est-il toujours permis de suivre sa conscience même fausse ? — Non. — Que faut-il donc faire, si on ne peut la suivre, et si en la suivant, on pèche ? — Il faut la redresser en s'instruisant.

Est-il nécessaire, pour agir, que l'homme ait la certitude morale que l'action qu'il va faire est bonne ? — Sans cette certitude morale, il pêcherait ou s'exposerait à pécher. — S'il ne peut s'éclairer, que faire ? — Il doit suivre sa conscience, quoique fausse. — Est-il obligé de s'instruire ? — Certainement ; s'il néglige de s'instruire, tous les péchés qu'il commettra par suite de son ignorance lui seront imputables. — Mais s'il ne peut s'instruire ? — Il sera excusé devant Dieu. — Il fait gras un jeudi, avec la persuasion que c'est vendredi, est-il coupable ? — Oui. — Et s'il fait gras un vendredi, croyant que c'est un jeudi ? — Il n'est pas coupable. — Comment doit-on agir avec une conscience perplexe ? — Justin garde son frère malade un jour de dimanche. Il croit qu'en manquant d'assister à la messe, il pèche, et qu'en abandonnant son frère pour y assister, il pèche également ? — Il peut prendre le parti qu'il voudra. S'il est persuadé que manquer à la messe est un plus grand péché que de laisser son frère sans gardien, il doit assister à la messe ; et s'il croit le contraire, il doit rester près de son frère.

Pour ne pas se trouver dans de semblables embarras, que doit-il faire ? — Il doit 1° assister régulièrement aux instructions de sa paroisse ; 2° les écouter attenti-

vement et les méditer dans son cœur ; 3° interroger son confesseur, ou des personnes instruites, sur ses doutes ; 4° demander souvent à Dieu de connaître sa volonté ; 5° être toujours disposé à l'accomplir, quand elle lui sera connue. Voilà les vrais moyens d'avoir une conscience droite.

Qu'est-ce qu'une conscience scrupuleuse ? — C'est celle qui voit souvent des péchés où il n'y en pas, qui regarde les fautes légères comme de gros péchés. — Que doit faire un scrupuleux ? — Il doit suivre exactement les avis de son confesseur. — Mais son confesseur lui ordonne de communier, et il est convaincu que s'il va communier, il commettra un sacrilège ? — Il doit se défier de lui-même et se convaincre qu'en obéissant à son confesseur, il n'offensera pas Dieu. — Quel est donc le remède contre les scrupules ? — Une obéissance parfaite à son confesseur.

Qu'appellez-vous une conscience certaine ? — C'est celle qui porte des jugements certains. — Peut-on suivre une conscience certaine ? — Il le faut bien. — Qu'est-ce qu'une conscience douteuse ? — C'est celle qui fait douter si telle action est permise ou défendue. — Que doit faire celui qui a une conscience douteuse ? — Il doit, avant d'agir, éclaircir son doute en recourant à la prière, à l'étude, aux lumières de son confesseur ou de personnes instruites. — Si le temps ne lui permet pas de consulter ? — Il s'abstiendra d'agir. — Mais s'il faut qu'il se décide sur-le-champ ? — Il prendra le parti de la loi, celui où il est certain de ne pas pécher.

Qu'est-ce qu'un homme sans conscience ? — C'est celui qui ne conforme pas sa conduite aux règles de la morale chrétienne, mais qui agit d'après son intérêt ou ses passions.

Qu'est-ce qu'une loi ? — Une loi est un précepte

permanent et général, notifié par une autorité légitime avec l'intention d'obliger.

Pourquoi dites-vous qu'une loi est un précepte ? — Pour la distinguer des conseils et des recommandations. — Pourquoi est-elle un précepte établi avec l'intention d'obliger ? — Pour faire entendre que ce n'est pas un règlement et qu'il y a obligation de conscience de l'observer. — Pourquoi doit-il être notifié ? — Parce qu'il faut que le commandement soit connu, et comme obligeant en conscience. — Pourquoi dites-vous notifié par une autorité légitime ? — Pour deux raisons : 1^o parce que l'autorité, ou le supérieur seul, a le droit de commander ; 2^o parce qu'une autorité qui n'est pas légitime n'a pas ce droit.

Combien y-a-t-il d'espèces de lois ? — Il y en a de deux espèces : la loi divine et la loi humaine.

Qu'est-ce que la loi divine ? — C'est la loi que Dieu a portée. — Qu'est-ce que la loi humaine ? — C'est celle qui est portée par les hommes.

Combien y a-t-il de lois divines ? — Il y en a deux : la loi naturelle et la loi surnaturelle ou révélée.

Qu'est-ce que la loi naturelle ? — C'est celle qui est fondée sur la nature des êtres. — L'homme peut-il la connaître par les lumières de sa raison naturelle ? — Ayant été obscurcie par le péché originel, elle ne peut plus connaître toute la loi naturelle. — La loi naturelle n'a-t-elle pas été révélée dès le commencement du monde ? — Cela paraît certain ; mais ce n'est pas la loi révélée proprement dite. — La loi naturelle est-elle nécessaire ? — Oui ; lorsque Dieu donne à un être une nature quelconque, il le soumet nécessairement aux lois de sa nature. Ainsi Dieu, ayant donné à l'homme une nature intelligente, l'oblige par là même à connaître la vérité. — Quels sont en général les devoirs imposés par la loi naturelle ? — La loi naturelle nous

oblige 1° à faire ce qu'elle ordonne ; 2° à éviter ce qu'elle défend ; 3° à faire ou à omettre à notre gré, ce qu'elle permet ou conseille, pourvu qu'une autre loi ne s'y oppose pas.

Qu'est-ce que la loi surnaturelle ou révélée ? — C'est une loi qui appartient à l'ordre surnaturel, ainsi la loi de recevoir les sacrements. — Comment connaissons-nous la loi surnaturelle ? — Par la révélation proprement dite, dont nous avons parlé. — La loi naturelle fait-elle partie de la loi révélée ? — Oui ; la grâce ne détruit pas la nature ; elle la suppose et la perfectionne ; ainsi la plupart des lois naturelles sont aussi des lois surnaturelles et révélées et font partie de la loi surnaturelle, par exemple les commandements de Dieu. — La loi naturelle fait donc partie des deux ordres ? — Il le faut bien, puisque l'homme lui-même est tout à la fois dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel.

Par le ministère de qui Dieu a-t-il fait connaître aux hommes la loi révélée ? — Il l'a révélée lui-même à Adam et aux Patriarches ; aux Juifs par le ministère de Moïse, et aux chrétiens par Jésus-Christ. La première s'appelle la révélation primitive ; la seconde la révélation mosaïque, et la troisième la révélation chrétienne. — Combien de parties renferme chaque révélation ? — Trois parties, le dogme, la morale et le culte. — N'y a-t-il pas quelque chose de plus dans la révélation mosaïque ? — Oui, il y a les lois cérémonielles, civiles et judiciaires. — La loi mosaïque subsiste-t-elle encore ? — Les lois civiles et judiciaires ne subsistent plus, ni les lois cérémonielles qui figuraient le Sauveur ou qui annonçaient sa venue. La réalité, qui est Jésus-Christ, étant arrivée, les figures ont disparu, comme les ombres devant la lumière.

Pourquoi la loi chrétienne ne renferme-t-elle plus les

lois civiles et judiciaires ? — Parce que l'Évangile a été donné pour tous les peuples, et les peuples différents de mœurs et de caractères, et ils ont besoin de lois civiles et judiciaires différentes. — Pourquoi la loi évangélique ou chrétienne a-t-elle été donnée à tous les peuples ? — Parce que Jésus-Christ veut sauver tous les hommes. — Tous les hommes sont donc obligés d'observer la loi évangélique ? — Oui, tous sans exception, excepté ceux qui l'ignorent ; car une loi n'oblige qu'autant qu'elle est connue ou qu'elle peut être connue. — L'Évangile ne renferme-t-il que des préceptes ? — Il contient aussi des conseils dont les uns s'adressent à tous les hommes, et dont les autres ne concernent que ceux que Dieu appelle à un état plus parfait.

Combien y a-t-il d'espèces de lois humaines ? — Il y en a deux : la loi ecclésiastique et la loi civile.

Qu'appellez-vous lois ecclésiastiques ? — Celles qui sont faites par les pasteurs légitimes de l'Église. — A qui appartient-il de faire des lois dans l'Église ? — Il appartient au Pape de faire des lois dans toute l'Église, et aux évêques dans leurs diocèses. Jésus-Christ a dit à saint Pierre en particulier : Pais mes agneaux, pais mes brebis, c'est-à-dire les fidèles et les pasteurs ; et il a dit aux apôtres en général : Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le Ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.

Les évêques ont-ils le droit de faire des lois pour toute l'Église ? — Ils peuvent faire des lois pour toute l'Église, quand ils sont réunis en concile général ; pour toute la nation, en concile national ; et pour toute la province en concile provincial. — Chacun d'eux a-t-il le droit d'en faire pour son diocèse ? — Oui, parce qu'ils sont établis pour gouverner l'Église de Dieu.

Qu'entendez-vous par les lois civiles ? — J'entends

les lois portées par le pouvoir temporel. — Le pouvoir civil a-t-il le droit de faire des lois qui obligent en conscience? — Oui, il le possède à deux titres, parce que l'Évangile le lui reconnaît et qu'il est fondé sur la nature même de la société. — Que dit saint Paul à ce sujet? — « Que toute âme soit soumise aux puissances supérieures, car toute puissance vient de Dieu : c'est lui qui a établi celles qui existent. Ainsi, celui qui leur résiste, résiste à l'ordre de Dieu et s'attire la damnation. Soyez donc soumis non seulement par la crainte du châtiment, mais encore par motif de conscience ; rendez à chacun ce qui lui est dû, le tribut, l'impôt, l'honneur, le respect à qui ils appartiennent. » (Rom. ch. XIII.) — Comment ce droit est-il fondé sur la nature de la société? — Dieu veut que l'homme vive, se développe et se perfectionne sur la terre ; or, l'homme ne peut se conserver et se perfectionner qu'en société ; et la société est impossible sans un pouvoir qui ait le droit de porter des lois. — Il y a donc obligation de conscience d'observer les lois civiles? — Oui, à moins que ces lois ne soient évidemment injustes, opposées à la morale ou à la religion.

Toutes les lois ont-elles été écrites? — Non ; il y a des lois ecclésiastiques et civiles qui n'ont pas été écrites, mais introduites par la coutume. — Obligent-elles en conscience? — Elles sont obligatoires, quand elles sont regardées comme telles par des personnes vertueuses et éclairées.

Pour observer les lois, doit-on avoir l'intention de les remplir? — Non, il suffit généralement de faire l'action commandée par la loi. Martin assiste à la messe tous les jours ; il ne songe pas que le dimanche c'est pour lui une obligation grave ; il satisfait au précepte.

Quels sont ceux qui sont tenus d'observer les lois?

— Tous les hommes sont tenus d'observer les lois divines ; tous les chrétiens doivent observer les lois de l'Église, et tous les citoyens d'un État celles du gouvernement qui les régit. — Les Juifs et les infidèles sont-ils tenus d'observer les lois de l'Église ? — N'étant pas membres de l'Église, ils ne sont pas soumis à ses lois. — Ceux qui n'ont pas l'usage de raison doivent-ils observer les lois divines et humaines ? — Il est permis de leur laisser enfreindre les lois humaines ; mais il est très convenable de leur faire observer les lois divines.

Quels motifs peuvent excuser de péché ceux qui n'observent pas les lois ? — L'ignorance, quand elle est invincible ; la crainte, quand elle est grave, et enfin l'impossibilité d'accomplir la loi. — Peut-on dispenser de la soumission aux lois ? — Celui qui porte une loi a le droit d'en dispenser. — Est-il permis d'user d'une dispense obtenue par fraude ? — Jamais la fraude ne doit profiter à qui que ce soit. — Celui qui a des motifs de dispense, pèche-t-il en n'observant pas la loi ? — Non ; mais comme il pourrait facilement se faire illusion, il doit toujours, autant que possible, demander la dispense dont il a besoin.

TRENTÉ ET UNIÈME SOIRÉE.

DES VERTUS SURNATURELLES. — DE LA FOI. —
DE SA NÉCESSITÉ.

Qu'entendez-vous par vertus chrétiennes ? — J'entends des inclinations saintes et surnaturelles qui portent à faire le bien et à s'abstenir du mal.

Quelles sont les vertus qui ne sont pas chrétiennes ?

— Cesont les vertus naturelles ou purement humaines.
 — Qu'entendez-vous par vertus naturelles ? — Ce sont des inclinations qui viennent de la nature, qui portent à faire le bien naturel et à s'abstenir du mal. — Les vertus naturelles peuvent-elles conduire au ciel ? — Non ; elles ne sont pas en proportion avec la fin de l'homme qui est surnaturelle. Aucun homme ne peut arriver au ciel avec des vertus purement naturelles, quand même il serait sans péché. — Dieu peut-il damner des hommes qui ont fait le bien ? — Dieu ne damnera pas, parce qu'on aura pratiqué des vertus naturelles, mais parce qu'on n'aura pas pratiqué les vertus surnaturelles.

Tous les hommes peuvent-ils pratiquer les vertus surnaturelles ? — Tous peuvent pratiquer les vertus surnaturelles indispensables au salut, puisque Dieu accorde à tous les grâces nécessaires pour se sauver. — Que pensez-vous de ceux qui disent : Dieu est bon, il ne damnera pas ceux qui ont fait le bien ? — Dieu ne damnera pas ceux qui auront fait le bien dans l'ordre surnaturel ; mais il damnera ceux qui n'auront fait le bien que dans l'ordre naturel, parce qu'ils n'auront pas pratiqué les vertus surnaturelles, et qu'ils auront gravement désobéi à Dieu.

Pourquoi dites-vous que les vertus chrétiennes sont des inclinations saintes ? — Parce qu'elles viennent de la grâce, qui est sainte et qu'elles portent à faire des actions saintes. — Pourquoi dites-vous qu'elles sont des inclinations surnaturelles ? — Parce que l'homme ne peut avoir de telles inclinations, ni par sa nature, ni par ses efforts, elles lui viennent d'en haut ; et Dieu les lui accorde par sa grâce qui est un don surnaturel. — Quel bien font opérer ces vertus ? — L'accomplissement de la volonté de Dieu en toutes choses dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel. — Quel mal font-elles éviter ? — Le péché et tout ce qui porte au péché.

Combien y a-t-il de principales vertus chrétiennes? — Il y a sept principales vertus chrétiennes tant théologiques que morales. — Quelles sont les vertus théologiques? — Les vertus théologiques sont la foi, l'espérance et la charité.

Pourquoi ces trois vertus sont-elles appelées théologiques? — Parce qu'elles ont Dieu pour objet direct et immédiat. — Comment cela? — Il est facile de le comprendre: Nous croyons en Dieu, nous espérons en Dieu et nous aimons Dieu: ainsi Dieu est l'objet de notre foi, de notre espérance et de notre amour.

Qu'est-ce que la foi? — La foi est une vertu surnaturelle qui nous porte à croire fermement ce que Dieu a révélé à son Église, et cela à cause qu'il l'a révélé.

Pourquoi la foi est-elle une vertu? — Parce qu'elle est une disposition, ou bien une inclination, ou une habitude qui demeure dans l'âme, lors même que l'homme n'agit pas ou qu'il dort. — Pourquoi dites-vous que c'est une vertu *surnaturelle*? — Pour la distinguer de la foi naturelle et montrer qu'elle vient de la grâce — Pourquoi dites-vous que la foi porte à croire fermement? — Parce que si la foi n'est pas ferme, on doute si Dieu n'aurait pas trompé les hommes, et ce doute est injurieux à Dieu. — Que signifie ces mots: *Ce que Dieu a révélé à son Église*? — Ils marquent tout ce que le chrétien doit croire. — Pourquoi doit-il croire tout ce que Dieu a révélé? — Parce que, rejeter une seule des vérités que Dieu a révélées, c'est le prendre pour un menteur. — Que signifient ces mots: *et cela à cause qu'il l'a révélé*? — Ils expriment le motif de la foi; il montrent que le chrétien croit les vérités révélées sur la parole même de Dieu, et non parce qu'elles lui paraissent belles ou solidement démontrées.

Sur quoi est fondée notre foi ? — Notre foi est fondée sur la parole de Dieu qui nous est enseignée par l'Église, incapable de se tromper et d'être trompée, parce qu'elle est toujours conduite par le Saint-Esprit.

Pourquoi croyons-nous les vérités chrétiennes ? — Parce que Dieu a parlé et qu'il ne peut ni se tromper ni nous tromper. — Comment savez-vous que Dieu ne peut se tromper ni nous tromper ? — Parce qu'il connaît tout et qu'il est la souveraine vérité qui ne saurait jamais mentir. — Comment savez-vous que Dieu a parlé aux hommes ? — L'Église l'enseigne. — L'Église ne peut-elle pas se tromper ou tromper ses enfants ? — Non ; elle est toujours conduite par le Saint-Esprit. — L'Église sait-elle tout ce que Dieu lui a révélé ? — Oui ; le Saint-Esprit le lui rappelle quand il est nécessaire.

Ne pouvons-nous pas croire les vérités chrétiennes sans l'autorité de l'Église ? — Oui, mais ce n'est plus qu'une foi naturelle ; parce qu'elle n'est plus fondée que sur des moyens naturels, la raison ou le raisonnement. — Quel est donc le moyen surnaturel de connaître les vérités révélées ? — C'est la sainte Église catholique.

Où est contenue la parole de Dieu ? — Dans l'Écriture et la tradition. — Qu'est-ce que l'Écriture sainte ? — C'est la parole de Dieu écrite dans les livres du Nouveau et de l'Ancien Testaments. — Comment appelle-t-on encore l'Écriture sainte ? — La sainte Bible. — Que signifie ce mot *Bible* ? — Il signifie *livre* : ainsi la Bible signifie le *Livre* par excellence. — Pourquoi ajoutez-vous le mot *sainte* ? — Parce qu'il contient la parole de Dieu, qui est toute sainte. — Que signifie le mot *Testament* ? — Il signifie un contrat par lequel un homme donne ses biens à un héritier.

— Pourquoi l'Écriture est-elle appelée l'Ancien et le Nouveau Testaments? — Parce que ce sont comme deux contrats par lesquels Dieu a fait alliance avec les hommes et les a rendus héritiers de ses biens.

Quel respect devons-nous avoir pour la parole de Dieu? — Le plus grand et le plus profond, comme si nous l'entendions sortir de la bouche même du Seigneur. — Est-il à propos de lire souvent l'Écriture sainte? — Rien n'est plus utile: c'est le moyen de se remplir l'esprit de saintes pensées et le cœur de pieux sentiments. — Y a-t-il obligation de la lire? — Non; pourvu que nous connaissions les vérités nécessaires au salut, cela suffit, et l'Église est chargée de nous les enseigner. — Quels sont ceux qui peuvent lire l'Écriture sainte? — Tous ceux qui savent lire. — Que feront ceux qui ne savent pas lire? — Ils se contenteront d'écouter les instructions que leur fait l'Église par la bouche de ses pasteurs.

Dans quelles dispositions doit-on lire l'Écriture sainte? — Avec l'intention de devenir meilleur et une entière soumission de son esprit à l'Esprit de Dieu. — Peut-on expliquer la parole de Dieu dans le sens particulier d'un individu? — Oui, pourvu que l'explication ne soit pas opposée à l'enseignement de l'Église. — Pourquoi doit-on suivre l'enseignement de l'Église pour l'explication de l'Écriture? — Parce que l'Église est infaillible, et que tout homme peut se tromper. — Pourquoi encore? — Parce que l'expérience prouve que ceux qui suivent le sens privé pour l'explication de l'Écriture se contredisent les uns les autres. Or, l'Esprit-Saint ne peut pas se contredire. — Quand le diacre Philippe demanda à l'Eunuque de la reine d'Ethiopie s'il comprenait les paroles d'Isaïe qu'il lisait, que répondit ce dernier? — Comment les comprendrai-je, si personne ne me les explique?

— Que pensez-vous de cette réponse ? — Elle est très sensée, et chacun de nous doit la répéter.

A qui faut-il s'adresser pour avoir l'intelligence de l'Écriture ? — A l'Église catholique dans la personne de ses premiers pasteurs, que Jésus-Christ a chargés d'enseigner les fidèles. — Que doit-on faire pour tirer profit des pieuses lectures ? — Purifier son cœur ; demander à Dieu, par une prière fervente, qu'il donne comme à ses apôtres les yeux de l'intelligence pour comprendre sa sainte parole ; graver dans son esprit et dans son cœur les vérités qu'on vient de lire, les méditer souvent et les mettre en pratique. — Quel est celui qui peut ouvrir le livre des sept sceaux, ou de l'Écriture ? — L'Agneau immolé ; c'est-à-dire que celui-là seul qui est mort à lui-même est capable d'ouvrir le livre de l'Écriture, ou de le comprendre.

Qu'est-ce que la tradition ? — C'est la parole de Dieu non écrite. — Pourquoi l'appelle-t-on tradition ? — Parce qu'elle a été transmise comme de main en main jusqu'à nous. — Comment doit-on la considérer ? — Comme l'Écriture ; car elle est aussi la parole de Dieu. — Ne peut-on pas se passer de la tradition ? — Beaucoup moins que de l'Écriture. Les hommes ont vécu depuis Adam jusqu'à Moïse, au moins deux mille cinq cents ans, sans Écriture ; et depuis l'Ascension de Jésus-Christ, jusqu'à ce que saint Mathieu eût écrit son Évangile, l'Église n'en a pas eu.

Les protestants ne disent-ils pas qu'ils se passent de la tradition ? — Oui, mais cela n'est pas. Ils admettent plusieurs vérités qu'ils ne connaissent que par la tradition, par exemple : l'inspiration de tel ou tel livre saint, la nécessité de donner le baptême aux enfants, la validité de ce sacrement conféré par des

hérétiques, l'obligation de sanctifier le dimanche, la perpétuelle virginité de la sainte Vierge, etc. — Quelles erreurs admettent-ils comme vérités, et dont il n'est point parlé dans l'Écriture ? — Qu'il n'y a que deux sacrements, le Baptême et l'Eucharistie ; que la foi seule justifie sans les œuvres ; qu'il n'y a pas de purgatoire ; qu'on ne doit pas prier pour les morts, ni invoquer les saints, ni honorer les images ; que le sacrifice de la messe est une superstition ; qu'il faut rejeter le jeûne et l'abstinence : de tout cela il n'est pas dit un mot dans l'Écriture.

La tradition n'a-t-elle pas été donnée pour suppléer à l'Écriture ? — C'est tout le contraire ; l'Écriture a été donnée pour suppléer à la tradition : car la parole de Dieu vivante et parlée est proprement la parole de Dieu : l'Écriture est une parole morte qui n'a de prix et de valeur que par l'esprit vivant de la tradition. — Pourquoi, si la parole écrite suffit, les ministres protestants prêchent-ils ? — C'est une contradiction de leur part. — A-t-on rencontré des peuples sans lois écrites ? — Très souvent. — En a-t-on vu sans tradition, ou sans lois non écrites ? — Jamais ; parce que les lois écrites ne sont qu'un cadavre ; mais la tradition est l'esprit qui leur donne la vie. — Quelle différence voyez-vous donc sous ce rapport entre l'Église catholique et le protestantisme ? — L'Église catholique est une grande famille, où le père et la mère sont occupés à préparer et à donner à tous leurs enfants la nourriture qui convient à chacun, et sans mélange d'aucun poison, parce qu'ils savent le reconnaître partout où il se trouve. Les protestants ne forment pas même une famille, puisqu'ils ne reconnaissent d'autre autorité que l'Écriture interprétée par chaque individu ; ce sont des enfants abandonnés qui sont tous obligés, les plus jeunes comme les plus vieux, de se procurer

la nourriture, sans pouvoir discerner celle qui est empoisonnée de celle qui ne l'est pas. Il n'est pas étonnant qu'ils meurent affamés ou empoisonnés.

La foi est-elle nécessaire ? — La foi est nécessaire parce que, sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu.

Que nous dit Jésus-Christ à ce sujet ? — « Celui qui ne croira pas sera condamné. » — Et l'apôtre saint Paul ? — « Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu. »

Quelle est la doctrine des saints Pères ? — Ils enseignent que la foi est la source de la vie surnaturelle, le fondement de l'édifice spirituel, la racine de la justification, l'organe qui reçoit la nourriture de l'âme. — Un ruisseau peut-il exister sans une source ? — Non. — Une maison sans fondement ? — Non. — Une plante ou un arbre sans racines ? — Non. — Un corps vivant sans estomac ? — Non. — La foi est donc aussi nécessaire que la source au ruisseau, le fondement à l'édifice, la racine à la plante et l'estomac au corps de l'homme.

La foi n'est-elle pas pour la vie de la grâce, ce que l'intelligence est pour la vie de l'âme raisonnable, et la vue pour la vie du corps ? — Oui ; la foi est la vue de l'âme dans l'ordre surnaturel ; l'intelligence est la vue de l'âme pour la vie raisonnable ; et les yeux pour la vie du corps.

Victor doit faire un voyage ; pourra-t-il le terminer, s'il en ignore le terme et le chemin qu'il doit suivre pour l'atteindre ? — Il ne pourra pas même se mettre en route. — Que sommes-nous ici-bas ? — Des voyageurs qui vont du temps à l'éternité. — Quel est le terme de notre voyage ? — Le ciel. — Quelle route à suivre pour y arriver ? — Les commandements de Dieu. — Où puiser des forces pour faire la route ? — Dans la

prière et les sacrements. — Qui fait connaître à l'homme le terme de son voyage et l'éclaire dans sa route ? — La foi, et la foi seule.

TRENTE-DEUXIÈME SOIRÉE.

DES QUALITÉS DE LA FOI.

Quelles qualités doit avoir la foi ? — Elle doit être surnaturelle, vivante, ferme, universelle et pratique.

1° Qu'entendez-vous quand vous dites que la foi doit être surnaturelle ? — J'entends qu'elle doit venir de la grâce et être fondée sur la parole de Dieu qui nous est enseignée par l'Église. — Est-il défendu d'appuyer ses convictions sur le raisonnement ou sur des démonstrations ? — Non ; les raisonnements ou les démonstrations augmentent, au contraire, le mérite de la foi, parce qu'elle est l'effet d'une volonté plus ferme et plus entière. C'est pourquoi les Pères et les Docteurs de l'Église se sont appliqués à démontrer les vérités de la foi.

2° Qu'appellez-vous une foi vivante ? — C'est celle qui est animée par la charité. — Pourquoi la foi doit-elle être vivante ? — Parce qu'une foi morte n'empêche pas de tomber en enfer. Saint Paul nous enseigne que la foi qui sauve est celle qui opère par la charité.

3° Qu'entendez-vous quand vous dites que la foi doit être ferme ? — J'entends qu'il faut croire avec une parfaite soumission d'esprit et de cœur, avec une entière assurance et une pleine persuasion qui ne laisse aucun doute.

4° Qu'est-ce à dire que la foi doit être universelle ? — Cela signifie que tout fidèle doit croire toutes les vérités que Dieu a révélées à son Église.

Sommes-nous obligés de croire tout ce que l'Église croit et enseigne ? — Oui, nous sommes obligés sous peine de damnation, de croire, du moins en général, tout ce que l'Église croit et enseigne.

Pourquoi devons-nous croire tout ce que l'Église croit et enseigne ? — Parce que la foi est une et indivisible, et que quiconque refuse de croire une seule des vérités que l'Église enseigne, perd la foi, comme s'il n'en croyait aucune. De même qu'il suffit pour perdre la charité, de violer, en chose grave, un seul précepte du décalogue ; on perd la foi en refusant de croire une seule vérité révélée. — Voulez-vous nous donner une comparaison ? — Dans l'arc en ciel, il y a sept couleurs ou sept rayons. Or, lorsqu'on pratique, dans une chambre obscure, un petit trou à un volet fermé, et qu'au moyen d'un morceau de cristal qu'on présente au petit filet de lumière, on a les sept couleurs, l'on ne peut pas séparer une couleur des autres couleurs, parce que la lumière est indivisible. Ainsi en est-il de la foi : elle n'entre dans l'intelligence qu'avec toutes les vérités, comme la lumière n'entre dans la chambre qu'avec ses sept rayons, ou ses sept couleurs.

Pourquoi encore faut-il croire toutes les vérités que Dieu a révélées ? — Parce que, si l'on en rejette une seule, c'est dire que Dieu peut mentir sur un point ; or, croire que Dieu peut mentir sur un seul point, c'est admettre que Dieu n'est pas la souveraine vérité ; c'est donc lui faire une grave injure. — Pourquoi Dieu exige-t-il la foi du chrétien ? — Pour lui fournir un moyen de l'honorer. — Comment le chrétien honore-t-il Dieu par la foi ? — C'est que par la foi le chrétien confesse la souveraine véracité de Dieu. — Celui qui croit les vérités révélées à l'exception d'une seule, reconnaît-il que Dieu est la souveraine vérité qui ne peut se tromper, ni nous tromper ? — Non, il déclare que Dieu peut se tromper.

Qu'est-ce que croire en général tout ce que l'Église croit et enseigne ? — C'est croire par un seul acte de foi, toutes les vérités que Dieu a révélées à son Église. — Récitez l'acte de foi ? — *Mon Dieu, je crois fermement tout ce que l'Église croit et enseigne, etc.* — En disant que vous croyez tout ce que l'Église croit et enseigne, n'embrassez-vous pas toutes les vérités révélées ? — Cela me paraît ainsi.

N'y a-t-il pas plusieurs vérités de foi que tout fidèle est obligé de croire en particulier ? — Tout fidèle est obligé de croire en particulier les mystères de la sainte Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption, l'immortalité de l'âme, le paradis et l'enfer.

Celui qui n'aurait pas la connaissance de ces premières vérités de la foi, pourrait-il être sauvé ? — Non ; la connaissance de ces premières vérités de la foi est absolument nécessaire au salut, parce qu'elles sont la base et le fondement de toute la religion. — Pourquoi la connaissance de ces vérités suffit-elle ? — Parce que ces vérités renferment en elles-mêmes toutes les autres. — N'en est-il pas de même des autres vies du chrétien ? — Oui, à peu près.

Pour avoir et conserver la vie du corps, ne faut-il pas connaître les principaux moyens de l'entretenir, et les accepter ? — Oui ; car si l'homme ne savait pas qu'il faut manger, boire et dormir, et se procurer les substances alimentaires, il ne vivrait pas une semaine. — Cette simple connaissance suffit-elle ? — Evidemment ; il n'est pas nécessaire que tous les hommes soient aussi instruits que les médecins. — Ils sont donc inutiles, les médecins ? — Nullement ; ils sont nécessaires dans la société pour enseigner aux autres hommes, comment, dans certaines circonstances, ils doivent se conduire pour se garantir des maladies ou pour s'en guérir, et cela suffit. — Faut-il aussi dans l'Église des hommes

très instruits sur la religion ? — Il faut pour les âmes des médecins qui aient une connaissance approfondie de tout ce qui est nécessaire pour les préserver des erreurs et des hérésies qui sont les maladies spirituelles.

Pour avoir et conserver la vie de l'âme raisonnable, ne faut-il pas connaître en particulier les principales vérités qui sont la base de la raison ? — Oui, sans cette connaissance, l'homme cesserait d'être raisonnable. — Est-il nécessaire qu'il connaisse en détail toutes les sciences humaines, telles que l'histoire, la philosophie, le droit, etc. ? — Cela n'est pas nécessaire ; il suffit que quelques hommes possèdent ces sciences, afin de diriger les autres et les empêcher de faire fausse route. — Est-il nécessaire que chaque fidèle connaisse les principales vérités révélées ? — Absolument, sans cette connaissance, il ne posséderait pas la vie surnaturelle. — Est-il nécessaire qu'il ait la science d'un théologien, ou qu'il connaisse en détail toutes les vérités révélées ? — Nullement ; il suffit que quelques-uns la possèdent pour diriger les autres et les empêcher de faire fausse route.

Pour être bon cultivateur, n'y a-t-il pas des connaissances indispensables ? — Oui ; il faut au moins savoir labourer les terres, les fumer et les ensemercer en temps et lieu ; ce sont là comme les principes qui renferment les autres connaissances. — Est-il nécessaire de connaître la physique, la chimie, la géologie, etc. ? — Nullement ; mais il serait très utile au cultivateur d'avoir quelques notions sur ces sciences.

Est-il nécessaire que chaque chrétien connaisse toutes les vérités révélées ? — Il suffit qu'il connaisse et croie les principales vérités qui renferment toutes les autres ; cependant il peut tirer un très grand profit de la connaissance approfondie de la religion.

Chaque profession exige de celui qui veut l'exercer des connaissances spéciales et indispensables ; mais elle ne réclame pas les connaissances de toutes les sciences avec lesquelles elle a quelque rapport. Ainsi les maçons et les charpentiers doivent connaître ce qui est essentiel à leur profession, mais il n'est pas nécessaire qu'ils soient aussi savants que des architectes.

Qu'est ce qu'un mystère ? — Un mystère est une vérité de notre sainte religion qui, sans être contraire à la raison, est cependant au-dessus des lumières de la raison.

Le mystère de la sainte Trinité est-il une vérité contraire à la raison ? — Non ; jamais personne n'a prouvé que ce mystère renfermât une contradiction, ainsi que nous l'avons fait voir. — N'en peut-on pas dire autant de tous les mystères ? — Oui ; aucun philosophe n'en a jamais pu citer un seul qui fût contraire à la raison.

N'est-il pas déraisonnable de croire des vérités qui sont au-dessus des lumières de la raison ? — Non ; car si le plus grand philosophe ne croyait que ce que sa raison comprend, il ne croirait rien. — Comment cela ? — Parce qu'il n'y a rien dans ce monde que l'homme le plus savant comprenne parfaitement. — Quelle est la nature de la matière, du feu, de la lumière, de l'électricité, de la force d'attraction et de répulsion ? — Le plus savant n'en sait rien. — Et pourquoi donc les philosophes les admettent-ils et les croient-ils, ces choses incompréhensibles ? — Parce qu'elles reposent, disent-ils, sur des faits incontestables. — Avons-nous des raisons aussi fortes pour croire les mystères de la religion ? — Oui ; ces mystères reposent aussi sur des faits incontestables, sur le fait de la révélation ; et nous avons prou-

vé que le fait de la révélation chrétienne est tellement certain que celui qui ne l'admet pas, ne doit plus croire à aucun fait historique.

Suffit-il de savoir les principaux mystères ? — Non ; tout chrétien est encore obligé de savoir au moins le symbole des Apôtres, les commandements de Dieu et de l'Église, l'oraison Dominicale, et ce qui est nécessaire pour recevoir dignement les sacrements.

Pourquoi tout chrétien est-il obligé de savoir le symbole des apôtres. — Parce que tout chrétien doit connaître les vérités principales de la religion, comme nous l'avons prouvé ; et le symbole des apôtres en est l'abrégé. — Pourquoi doit-il savoir les commandements de Dieu et de l'Église ? — Parce que ces commandements sont l'abrégé de tous les devoirs qu'il doit remplir envers Dieu, envers les autres hommes et envers lui-même. — Pourquoi faut-il qu'il sache l'oraison Dominicale ? — Parce que tout chrétien doit prier ; or, l'oraison Dominicale renferme tout ce que l'homme peut avoir à demander à Dieu. — Est-il à propos de savoir la Salutation angélique ? — Assurément. — Pourquoi faut-il qu'il sache ce qui est nécessaire pour recevoir dignement les sacrements ? — Parce que tout chrétien doit recevoir quelques sacrements durant sa vie, et qu'il ne peut les recevoir avec fruit sans connaître les dispositions avec lesquelles il faut s'en approcher.

Ernest doit aller à Rome ; que faut-il qu'il sache pour se mettre en route ? — Il faut qu'il sache 1° ce qu'il est lui-même, où il se trouve actuellement, où Rome est située ; 2° qu'il connaisse quels pays il doit traverser pour arriver à Rome ; 3° ce qu'il faut, ou comment il doit parler pour obtenir les choses dont il aura besoin dans son voyage ; 4° se procurer la

nourriture nécessaire pour se soutenir durant la route. — Ne sont-ce pas là des choses indispensables? — Je le crois. — Montrez qu'il en est de même du chrétien? — Tout chrétien est un voyageur qui va au ciel; le symbole des Apôtres lui fait connaître ce qu'il est lui-même, d'où il vient, et où il va; les commandements de Dieu et ceux de l'Église sont les pays à traverser pour arriver à la cité de Dieu; l'oraison Dominicale, ce qu'il doit dire pour obtenir les choses dont il a besoin pendant le voyage; enfin les sacrements sont les aliments qui le soutiennent et lui donnent la force de terminer sa carrière.

Tout chrétien a-t-il assez de temps et de capacité pour apprendre ces choses nécessaires au salut? — Chaque fidèle est capable de les apprendre même en très peu de temps. — Celui qui les ignore de sa faute est-il coupable? — Il se rend digne de la damnation. — Les pères, les mères, les maîtres, les maîtresses, les instituteurs, les institutrices, sont-ils obligés de donner ou de faire donner ces connaissances à leurs enfants, à leurs domestiques, à leurs élèves? — Ils y sont tenus sous peine de faute grave.

S'il s'agissait d'apprendre l'art de ne jamais souffrir et de faire une fortune considérable en peu de temps, et si l'on punissait de la prison les parents et les enfants négligents, pensez-vous qu'il y en aurait beaucoup qui manqueraient aux leçons qui leur seraient données? — Les boiteux y courraient, et les malades s'y feraient porter. — De quoi donc s'agit-il? — Il s'agit d'apprendre l'art de ne pas souffrir pendant l'éternité, de gagner une fortune qui vaut mieux que la possession de l'univers. — Quelle sera la peine infligée aux paresseux? — Les galères perpétuelles ou l'enfer.

5° Qu'est-ce à dire que la foi doit être pratique? —

Qu'il ne suffit pas de croire de cœur et de confesser de bouche les vérités de la foi, mais qu'il faut encore les mettre en pratique ou être chrétien pratiquant. — Qu'appellez-vous chrétien pratiquant ? — C'est celui dont les paroles, les sentiments et la conduite sont en tous points conformes aux vérités de la foi. — Un homme ne serait-il pas catholique, s'il se contentait de croire de cœur et de professer de bouche les vérités de la foi ? — Il serait catholique, mais son catholicisme ne l'empêcherait pas de tomber en enfer. — Comment cela ? — Jésus-Christ déclare qu'il fera jeter au feu le serviteur paresseux. — Le mauvais riche est-il enseveli dans les flammes de l'enfer pour avoir manqué de foi ? — Il n'a pas eu une foi pratique. — Quelles vierges furent admises aux noces de l'Agneau ? — Les vierges sages qui tinrent leurs lampes allumées, qui eurent une foi pratique. — Quels seront ceux que Jésus-Christ placera à sa droite au jugement dernier ? — Ceux qui auront fait des bonnes œuvres.

Est-on obligé de faire une profession extérieure de la foi ? — Oui, parce que Jésus-Crist désavouera devant son Père ceux qui auront rougi de se déclarer pour lui devant les hommes.

Que serait un Français qui rougirait de sa patrie, ou un enfant qui rougirait de son père ? — Il serait indigne de porter le nom de Français ou le nom de son père, et il mériterait d'être chassé comme un lâche et honni comme un ingrat.

Un bon moyen d'avoir la foi pratique est d'imiter saint Bernard, qui avait coutume de se dire souvent pendant le jour : *Si tu devais mourir aujourd'hui, ferais-tu cela ?* — Et quand il commençait quelque bonne action ou quelque œuvre d'obligation, il se demandait : *Si tu devais mourir après cette action,*

comment la ferais-tu ? — Et ainsi, le souvenir fréquent de la mort l'animait d'une nouvelle ferveur.

Or, mes enfants, tout nous rappelle la mort, nous la voyons partout. A notre réveil, remercions Dieu de ce qu'il nous donne encore un jour dont nous ne verrons peut-être pas la fin. Étant couchés, pensons que le sommeil est l'image et le frère de la mort, que notre lit est la figure du tombeau où nous entrerons bientôt, et que la pourriture et les vers nous serviront de couverture. Dans nos repas, pensons que tous les aliments que nous prenons ont passé par la mort, et que c'est peut-être le dernier repas que nous prendrons. Quand nous entendons sonner l'horloge, pensons que nous sommes plus proches de la mort d'une heure, et qu'il faudra rendre compte de la manière dont nous avons employé tous les moments de notre vie. Sainte Thérèse disait alors : « Grâces soient rendues à Dieu, j'ai une heure de moins à être sur la terre. »

TRENTE-TROISIÈME SOIRÉE.

NÉCESSITÉ DE FAIRE DES ACTES DE FOI. — PÉCHÉS CONTRE LA FOI.

Doit-on faire des actes de foi ? — On doit faire souvent des actes de foi, mais principalement quand on est tenté contre la foi.

A quel âge doit-on faire des actes de foi ? — A l'âge de raison, parce que Dieu veut que nous le servions librement, et qu'il nous ordonne de nous attacher à lui aussitôt que nous le connaissons. — Quand un enfant doit-il être sevré ? — Lorsqu'il est assez fort pour digérer la nourriture ordinaire. — Quand doit-il

apprendre les éléments des connaissances humaines ? — Lorsqu'il atteint l'âge de raison. — Quand doit-il vivre de la vie divine par lui-même ? — A la même époque. Jusqu'à l'âge de raison l'enfant vit de la vie de l'Église, sa mère, comme il vit de la vie de sa mère avant sa naissance ; et lorsqu'il atteint l'âge de raison, il doit vivre de sa vie propre ou par lui-même ; or, il prend de la nourriture en faisant des actes de foi.

Pourquoi faut-il faire des actes de foi, lorsqu'on est tenté contre cette vertu ? — Parce que c'est le moyen le plus efficace de vaincre la tentation. Comme le but du démon est de nous faire perdre la foi, et qu'en faisant des actes de foi nous nous fortifions dans cette vertu, il s'éloignera bien vite, lorsqu'il verra que ses artifices ne servent qu'à notre avantage.

Quand doit-on faire encore des actes de foi ? — Il faut en faire de temps en temps ; 1° au moins une fois par semaine ; 2° lorsqu'il s'agit de professer extérieurement notre foi ; 3° en danger de mort. — Pourquoi faut-il faire des actes de foi dans ces circonstances ? — Parce que les vérités de la foi sont la nourriture de l'âme ; et que de même qu'il faut nourrir et fortifier le corps par des aliments, il est nécessaire de nourrir et de développer la vie divine.

Pourquoi tout chrétien doit-il faire des actes extérieurs de foi ? — Parce que Jésus-Christ déclare qu'il confessera devant son Père ceux qui l'auront confessé devant les hommes. — Que dit saint Paul sur ce sujet ? — Que nous devons croire de cœur pour être justifiés et professer de bouche pour être sauvés. — En combien de classes l'Église divise-t-elle les saints qu'elle honore d'un culte public ? — En deux classes, les martyrs et les confesseurs. — Qu'est-ce qu'un martyr ? — C'est celui qui a scellé de son sang la profession de sa foi. — Qu'est-ce qu'un confesseur ? — C'est un saint

qui n'est pas martyr, mais qui s'est sanctifié en confessant Dieu devant les hommes, en faisant une profession extérieure de sa foi.

Pourquoi encore les fidèles doivent-ils faire des actes extérieurs de la foi chrétienne ? — Parce qu'ils composent une grande société qu'on appelle l'Église : or, on ne reconnaît les membres d'une société que par la profession extérieure des obligations imposées par l'acte constitutif de cette société. — Est-il nécessaire que les membres de l'Église soient reconnus extérieurement ? — Absolument nécessaire ; autrement l'Église serait invisible, et l'on ne pourrait la distinguer des autres sociétés qui en prennent le nom.

Quand devons-nous faire une profession extérieure de la foi ? — Lorsque l'Église l'ordonne, ainsi, en assistant à la messe et aux autres offices de la paroisse, en recevant quelque sacrement, en prenant part à une cérémonie religieuse et publique. — Un chrétien, cité devant un tribunal et interrogé sur sa foi par des juges, est-il obligé de la professer extérieurement ? — C'est pour lui une obligation rigoureuse, dût-il en résulter pour lui la perte de la vie. — Que répondaient les martyrs, lorsque les persécuteurs les interrogeaient sur la foi ? — Qu'ils étaient chrétiens et qu'ils aimaient mieux mourir que de renier leur foi. — Comment se conduisait l'Église à l'égard des chrétiens lâches qui reniaient leur foi ? — Elle ne leur accordait la remise de ce crime qu'après leur avoir imposé une pénitence très sévère.

Est-il permis de fuir en temps de persécution ? — Jésus-Christ a dit à ses apôtres que si on les persécutait dans une ville, ils fuient dans une autre. — Un curé peut-il fuir dans la persécution ? — Si sa présence est nécessaire pour soutenir ses paroissiens ou pour leur administrer les sacrements, il doit demeurer

au milieu d'eux ; le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.

De combien de manières un chrétien peut-il renier sa foi ? — De plusieurs manières : 1° de vive voix et par écrit, en déclarant qu'il n'est pas catholique ou qu'il rejette une vérité catholique ; 2° par action, lorsqu'il accomplit un acte qu'on peut regarder comme une marque d'apostasie, comme de brûler de l'encens devant les idoles, de fouler aux pieds la croix, de pratiquer certaines cérémonies propres aux hérétiques, aux infidèles, aux francs-maçons. — Si, en haine de la religion catholique, on forçait un chrétien de faire gras un jour de vendredi, le pourrait-il sans renier sa foi ? — Non ; à l'exemple du vieillard Éléazar, il devrait plutôt mourir que de manger des aliments défendus.

Est-ce un grand péché de renier sa foi ? — C'est un crime ; Jésus-Christ déclare qu'il désavouera devant son Père ceux qui auront renié leur foi. — Pourquoi est-ce un crime de renier sa foi ? — Parce que c'est renier Dieu, attenter à l'existence de l'Église et même à l'existence de la société ; c'est violer ses engagements, agir contre sa conscience et faire un acte de lâcheté.

Comment celui qui renie sa foi renie-t-il Dieu ? — Parce que Dieu est lui-même l'objet de la foi, puisque nous disons : Je crois en Dieu. Renier sa foi, c'est dire qu'on ne croit plus en Dieu, ou que Dieu peut se tromper ou nous tromper, ou qu'il n'est pas Dieu. — Comment nomme-t-on celui qui renie sa foi ? — On l'appelle renégat.

Comment le renégat attente-t-il à la vie de l'Église ? — Parce qu'il devient traître et rebelle à l'Église. Or, le crime de trahison et de rébellion est un attentat à la vie de la société contre laquelle on se révolte. — Comment attente-t-il à la vie de la société temporelle ? —

Parce que la société temporelle ne subsiste que par la foi que les citoyens ont les uns aux autres. Or, celui qui renie sa foi envers Dieu ne gardera pas sa foi envers les hommes. — Pourquoi encore ? — Parce que les vérités de la foi sont le plus ferme appui de la société temporelle, et que renverser les colonnes qui soutiennent un édifice, c'est jeter par terre l'édifice lui-même.

Comment le renégat viole-t-il ses engagements ? — Parce que, en recevant le baptême, et plus tard au moment de sa première communion, il s'est engagé à garder sa foi toute sa vie. — Pourquoi agit-il contre sa conscience ? — Parce qu'il est convaincu que c'est Dieu lui-même qui a révélé toutes les vérités que l'Église catholique croit et enseigne, et que, malgré cette conviction, il les renie. — Comment fait-il un acte de lâcheté ? — Parce que tout fils qui renie son père, tout citoyen qui renie sa patrie, tout soldat qui abandonne son drapeau pour passer du côté de l'ennemi, est un lâche et un déserteur.

Qu'arrive-t-il lorsque, chez un peuple, il se trouve beaucoup de renégats ou de chrétiens indifférents ? — La foi s'affaiblit de jour en jour et finit par disparaître. — Que devient un peuple qui n'a plus la foi catholique ? — Il retombe dans la barbarie. — En connaissez-vous des exemples ? — Tous les peuples de l'Asie et de l'Afrique, qui ont embrassé le mahométisme, sont devenus ignorants et barbares.

Qui sont ceux qui pèchent contre la foi ? — Ceux-là pèchent contre la foi qui refusent de croire quelqu'une des vérités de la foi, ou qui négligent les moyens de s'instruire de celles qu'ils doivent savoir.

Les infidèles pèchent-ils contre la foi ? — Ceux qui peuvent connaître les vérités de la foi sont coupables ; les autres ne le sont pas. — Pourquoi ceux qui refu-

sent de croire quelqu'une des vérités de la foi sont-ils coupables ? — Parce que ce refus est comme une déclaration que Dieu peut se tromper, ou être menteur. — Quels sont encore ceux qui pèchent contre la foi. — Les apostats, les athées, les déistes, les panthéistes et tous les incrédules.

Pourquoi celui qui doute pèche-t-il contre la foi ? — Parce qu'il met en doute la souveraine véracité de Dieu ; comme s'il lui disait : Il pourrait se faire que vous êtes un menteur. C'est là une injure très grave. — Le doute involontaire est-il un péché ? — Non ; c'est une tentation.

Pourquoi ceux qui négligent de s'instruire des vérités de la foi qu'ils doivent savoir pèchent-ils contre la foi ? — Parce que la connaissance de ces vérités est absolument nécessaire au salut. — Celui qui se laisse mourir de faim, est-il coupable ? — Il l'est grandement. — Que fait celui qui néglige de s'instruire. — Il laisse son âme mourir de faim.

Qu'est-ce qui nous expose le plus à perdre la foi ? — C'est la négligence à remplir nos devoirs, le libertinage, la fréquentation des personnes qui parlent mal de la religion et la lecture des mauvais livres.

Comment la négligence à remplir nos devoirs nous expose-t-elle à perdre la foi ? — Parce que la foi, comme tous les arts, ne se conserve et ne se fortifie que par la pratique ; elle se perd quand on la laisse dans l'inaction. — N'en est-il pas de même de nos organes ? — Oui, ils s'affaiblissent et se perdent de la même manière. — Celui qui n'exerce pas son intelligence ne finit-il pas par la perdre ? — Il devient bientôt ignorant ou idiot. — D'où vient que tant de chrétiens n'ont pas de foi ou n'ont qu'une foi chancelante ? — De ce qu'ils ne travaillent pas dans l'ordre du salut ou négligent leurs devoirs de chrétien.

Comment le libertinage fait-il perdre la foi ? — En ce qu'il pousse l'homme à contenter ses passions, et comme la foi s'oppose aux satisfactions grossières en excitant des remords au fond de la conscience, le libertin fait des efforts pour l'éteindre en lui. — Comment raisonne-t-il ? — Il dit : On me fait observer qu'en suivant mes penchants, je me damnerai ; mais c'est pour m'effrayer, il n'y a peut-être pas d'enfer. — Un médecin prédit à un ivrogne que sa passion pour le vin le conduira au tombeau, que répond l'intempérant ? — Il se moque du médecin, méprise ses avis et prétend qu'il peut boire à discrétion sans se rendre malade ; et s'il succombe, il soutient que sa maladie a une autre cause que l'ivrognerie. — Quel médecin nous défend de nous livrer au libertinage ? — C'est la foi qui nous fait connaître les suites funestes des mauvaises passions, et le libertin s'en moque comme l'ivrogne du médecin.

Que fait un enfant dissipé qui a toujours à ses côtés un maître qui le reprend de ses défauts et qui le punit souvent ? — Il s'en débarrasse le plus tôt qu'il peut. — Quel maître Dieu nous a-t-il donné pour guide dans la vie ? — La foi qui est en nous, qui nous reprend de nos défauts et nous punit par les remords. — Que fait le libertin qui ne veut pas se corriger ? — Il éloigne ce maître ; il anéantit, autant qu'il le peut, la foi en lui.

Les péchés souvent répétés n'affaiblissent-ils pas aussi la foi. — A peu près comme les maladies fréquentes affaiblissent la santé. — Si les vérités de la foi n'imposaient pas des devoirs pénibles, pensez-vous qu'il y eût beaucoup d'incrédules ? — On n'en rencontrerait pas un seul. — Pourquoi les savants croient-ils si facilement les vérités mathématiques ? — Parce que cette croyance ne leur coûte rien. — Est-il évident

que deux fois deux font quatre ? — Il faudrait être fou pour le nier. — Si Dieu obligeait à réciter chaque jour un *Pater* et un *Ave* à tous ceux qui admettent cette vérité, avant six mois vous verriez les savants soutenir que deux fois deux font quatre et demi, ou font cinq, etc.

Un jour saint François de Sales pressait fortement Bèze, fameux protestant, d'abjurer les doctrines de Luther et de se faire catholique. Il avait anéanti toutes ses objections. Bèze était confondu et ne pouvait répondre un seul mot. Alors saint François de Sales lui dit : « Qu'est-ce donc qui vous empêche de croire ? » Alors Bèze se lève, passe dans une chambre voisine et rentre aussitôt, tenant par la main une jeune femme avec laquelle il avait un commerce criminel, et la présentant à l'évêque de Genève : « Voilà, dit-il, ce qui m'empêche de croire. »

N'est-ce pas là l'histoire de tous les libertins ? — Cela me semble ainsi. — Pourquoi l'Écriture nous dit-elle que l'impie a dit dans son cœur qu'il n'y a point de Dieu ? — Pour faire entendre que c'est la corruption du cœur qui fait perdre la foi ; c'est le cœur qui fait mal à la tête.

Pourquoi la fréquentation des personnes qui parlent mal de la religion expose-t-elle à perdre la foi ? — Par la raison que celui qui mange avec des personnes qui ont les mains remplies de poison finit par être empoisonné. — Que sont les mauvais discours contre la religion ? — Du poison qui tue la vie divine. — Que deviendriez-vous, si vous restiez assidûment au milieu d'un vaste atelier où l'on remuerait sans cesse du poison ? — Le poison que je respirerais finirait par me tuer. — Quel effet produisent les discours impies ou mondains ? — Ils affaiblissent la foi et finissent par la tuer.

Comment la lecture des mauvais livres fait-elle perdre la foi? — De la même manière que la compagnie des personnes qui parlent mal de la religion ; un bon livre est une bonne compagnie ; mais un mauvais livre est une mauvaise compagnie. — Que pensez-vous des mauvais journaux ? — Ils sont encore plus dangereux que les mauvais livres. — Pourquoi cela ? — Parce qu'en les lisant tous les jours, le poison des mauvaises doctrines entre goutte à goutte sans qu'on s'en aperçoive et les lecteurs des mauvais journaux deviennent bientôt incrédules. — Est-ce un péché grave de lire de mauvais livres ou de mauvais journaux ? — C'est un péché mortel de les lire, de les prêter ou de les faire lire.

TRENTE-QUATRIÈME SOIRÉE.

AVANTAGES DE LA FOI. — MOYENS DE CONSERVER ET DE FORTIFIER LA FOI.

Quels avantages procure la foi ? — Elle en procure trois principaux : elle fait rendre gloire à Dieu, elle éclaire l'intelligence et fortifie la volonté.

1° Comment la foi fait-elle rendre gloire à Dieu ? — En reconnaissant les perfections qui sont en lui. — A quelles perfections rendons-nous hommage par la foi ? — A son intelligence infinie, à sa souveraine véracité et à sa toute-puissance. Nous disons ; je crois en vous et je crois tout ce que vous me dites, parce que vous connaissez tout ; que vous êtes la souveraine vérité, et que vous pouvez accomplir des choses qui me paraissent impossibles.

2° Comment la foi éclaire-t-elle l'intelligence ? — En

faisant briller pour elle la lumière surnaturelle que Dieu répand dans les âmes. — Comment les mystères, qui sont si incompréhensibles, peuvent-ils éclairer l'intelligence ? — Les mystères ont un côté obscur, il est vrai ; mais ils ont aussi un côté lumineux. — A quoi les Docteurs comparent-ils la foi ? — A la colonne de nuée et de feu qui conduisait les Israélites dans le désert ; elle était obscure d'un côté et lumineuse de l'autre. — A quoi saint François de Sales compare-t-il un mystère ? — Au soleil caché par les nuages : nous ne pouvons voir le soleil à cause du nuage ; mais nous l'entrevoions ; les rayons du soleil percent le nuage. Le côté obscur est comme le nuage qui cache le soleil ; mais il s'échappe du mystère des rayons lumineux qui nous permettent d'en entrevoir la réalité.

Que répondrez-vous à ceux qui prétendent que les mystères sont des absurdités, ou des mots vides de sens, et qu'il n'y a que des sots qui puissent les admettre ? — Qu'ils ignorent les mystères, ou que s'ils les connaissent, ils parlent contre leur pensée. Ils ne peuvent s'étonner de voir des mystères dans la religion, puisque toute la nature est remplie de mystères ; par exemple la lumière, les ténèbres, le feu, l'électricité, l'espace, etc.

Une religion quelconque peut-elle exister sans mystères ? — Toute religion, même fausse, est pleine de mystères ; parce que toute religion touche à l'infini, et que l'infini est le plus grand des mystères. — La doctrine des philosophes est-elle exempte de mystères ? — On y trouve des choses plus incompréhensibles que dans la religion ; elle est remplie d'absurdités.

Quels sont les hommes qui ont accepté le plus volontiers les mystères de la religion ? — Les plus intelligents, les plus pieux, les plus vertueux, saint

Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas, Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Massillon, etc. — Quels sont ceux qui ont refusé de les croire ? — Ceux qui n'ont pas étudié la religion, ou qui se sont laissé entraîner à quelque passion honteuse, tels que les libertins, les ivrognes, les banqueroutiers, et autres gens de cette nature. — Est-il déshonorant pour vous de croire ce qu'ont cru tout ce qu'il y a de plus grand et de plus illustre par l'intelligence, le génie et la vertu ? — Je dois, au contraire, m'en glorifier ; et quand je vois le grand saint Thomas courber son génie sous le joug de nos mystères, je dis volontiers avec lui, *Credo, Je crois.*

Comment prouvez-vous que les mystères ne sont pas des absurdités ? — Parce que les hommes dont nous venons de parler ne les auraient pas crus. — Qu'est-ce qu'une absurdité ? — C'est une montagne sans vallée, un bâton avec un seul bout, un cercle carré ; c'est-à-dire la réunion de deux idées dont l'une détruit l'autre ; ainsi l'idée de cercle détruit l'idée de carré. — Y a-t-il contradiction dans le mystère de la sainte Trinité ? — Non ; si nous disions, il n'y a qu'un seul Dieu et trois dieux, il y aurait contradiction ; mais nous disons qu'il n'y a qu'un seul Dieu et trois personnes en Dieu. Or, tous les philosophes du monde n'ont jamais pu montrer qu'il y a contradiction d'admettre un seul Dieu en trois personnes divines.

Est-il vrai que les mystères sont des mots vides de sens ? — Non ; puisque nous les distinguons les uns des autres ; nous en avons une connaissance suffisante. Dans toutes les sciences ; il y a des choses bien moins compréhensibles.

Comment montrez-vous encore que les mystères ne sont ni des absurdités ni des mots vides de sens ? — En prouvant que Dieu les a révélés ; or, Dieu qui est la

souveraine raison ne peut pas révéler des absurdités, ni nous obliger à les croire. — Pourquoi nous oblige-t-il à croire des mystères ? — Pour nous procurer deux grands avantages ; il nous donne lieu de lui soumettre notre intelligence et il rend notre foi libre et méritoire. Il n'y a pas de mérite de croire à l'existence du soleil.

Comment la foi éclaire-t-elle l'intelligence ? — En ce que la foi est une lumière surnaturelle, une certaine participation à la raison de Dieu. — Comment Dieu communiqua-t-il la foi à Adam ? — L'Écriture dit qu'il posa son œil sur son cœur. — Expliquez-vous par une comparaison ? — La raison humaine est comme un flambeau qui nous éclaire dans la nuit de ce monde ; et la foi est comme une portion du soleil qui vient s'unir au flambeau. — La foi est donc la raison humaine agrandie par la raison divine ? — Il me le semble. — L'astronome ne peut-il pas découvrir à l'œil nu une multitude d'étoiles dans une belle nuit, le ciel serein ? — Il en découvre une quantité innombrable. — Et que voit-il lorsqu'il se sert du télescope, qui est une lunette d'une longue vue ? — Il en découvre encore une plus grande quantité, et il voit mieux celles qu'il considérait déjà à l'œil nu. — La foi ne fait-elle pas le même effet que le télescope ? — Oui, l'intelligence humaine éclairée par la foi connaît plus de vérités et les connaît mieux dans l'ordre naturel ; puis elle découvre l'ordre surnaturel, ou un nouvel ordre d'idées et de vérités infiniment plus élevé.

Comment les mystères peuvent-ils éclairer l'intelligence, puisqu'ils sont eux-mêmes si obscurs ? — Ils nous donnent des idées très sublimes sur Dieu, sur l'homme et sur la société. Nous l'avons démontré en parlant des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Et dans le mystère de la sainte Trinité nous trouvons

le modèle de la société publique et de la société domestique. Le plus grand des génies n'aurait jamais pu s'élever jusque-là.

A qui comparez-vous un ignorant ? — A un homme qui voyage entre des montagnes et qui ne voit que la terre qu'il foule à ses pieds. — A qui comparez-vous un homme savant dans les sciences naturelles ? — A un homme placé sur une haute montagne d'où il contemple le monde entier. — A qui comparez-vous un homme de talent éclairé par la foi ? — Aux anges de Dieu qui connaissent les secrets du ciel et les sciences de la terre. Le chrétien entrevoit ce que les anges voient clairement.

Est-il vrai que l'homme s'abaisse en soumettant sa raison à la foi ? — Il s'élève, au contraire ; est-ce que l'homme a besoin de se courber pour passer sous la voûte des cieux ? Un homme d'une taille de deux mètres ne s'incline pas pour passer sous une porte haute d'un million de mètres. — L'enfant qui répète, sans trop bien le comprendre, ce que lui dit sa mère, abaisse-t-il sa raison ? — Au contraire, il l'élève jusqu'à la raison de sa mère. — Quelle est la mère du fidèle ? — C'est l'Église. — Que fait le fidèle en soumettant sa raison à la voix de la sainte Église ? — Il élève sa raison jusqu'à la raison de l'Église qui est la raison de Dieu. — L'élève qui croit à la parole de son maître abaisse-t-il sa raison ? — Il l'élève, au contraire : en acceptant les enseignements de son maître, il devient participant de sa science et par conséquent de sa raison et de son intelligence. — Quel est le Maître des chrétiens ? — C'est Jésus-Christ. — Le chrétien qui croit à la parole de Jésus-Christ, abaisse-t-il sa raison ? — Il l'agrandit au contraire et l'élève jusqu'à la raison de Jésus-Christ.

Est-il vrai qu'il faut renoncer à la raison pour croire les vérités de la foi ? — C'est, au contraire, en faire le

plus noble usage, puisque la foi la perfectionne et l'élève jusqu'à la raison de Dieu. — L'astronome doit-il se crever les yeux ou les fermer pour considérer les astres avec un télescope ? — Il doit bien les ouvrir, au contraire. — Nous ne marchons plus, quand nous voyageons en chemin de fer ; sommes-nous obligés de renoncer à l'usage de nos jambes ? — Pas plus que lorsque nous voyageons à cheval.

Est-il vrai que le chrétien fait un grand sacrifice, en acceptant la foi, ou en se soumettant à l'autorité de l'Église ? — Il donne un sou pour avoir un million. — Que pensez-vous de l'homme qui vous dirait : J'ai fait aujourd'hui un grand sacrifice ; on m'a fait présent d'un magnifique télescope ; je n'ai eu que la peine de le recevoir ? — Je dis qu'il plaisante ou qu'il a perdu la tête. — Celui-là est-il plus sage qui prétend faire un sacrifice en acceptant le don de la foi ? — Ou bien il ne sait ce qu'il dit, ou bien c'est un ingrat ; et souvent il est ignorant et ingrat tout à la fois.

De deux élèves qui ont un égal talent dont l'un est croyant et l'autre incrédule, quel est celui des deux qui sera le plus instruit et le plus éclairé ? — Ce sera le croyant. — Pourquoi les Pères et les Docteurs de l'Église et les philosophes catholiques sont-ils plus sages et plus profonds que les philosophes païens et les incrédules de nos jours ? — Parce que leur talent ou leur génie est agrandi et éclairé par les lumières de la foi.

3° Comment la foi fortifie-t-elle la volonté ? — En ce que la foi échauffe le cœur en éclairant l'intelligence, et qu'elle fournit les motifs les plus puissants pour pratiquer la vertu.

Quels motifs présente la raison pour pratiquer la vertu ? — Ce sont : la récompense réservée aux justes, le châtement infligé aux coupables, l'amour du bien et de l'honneur et la paix de la conscience. — De

quelle nature seront cette récompense et ce châtiment ? — La raison humaine ne sait en quoi ils consistent. — Quel motif décourage le plus l'homme de bien ? — La conviction qu'il ne peut surmonter toutes les tentations. — Sur quoi est fondée cette conviction ? — Sur l'expérience de tous les hommes. — Qu'arrive-t-il de là ? — Le découragement qui fait qu'on se livre à tous les désordres.

Quels motifs nous présente la foi pour nous exciter à la vertu ? — 1° Le paradis, c'est-à-dire une participation au bonheur de Dieu, ou la possession du souverain bien ; 2° la crainte de l'enfer, d'un châtiment infini, et dont la seule pensée glace d'effroi ; 3° l'amour du bien, la paix de la conscience, l'amour infini que Dieu nous témoigne ; 4° enfin l'exemple de Jésus-Christ et celui de tous les saints. — Peut-on concevoir des motifs plus puissants ? — C'est impossible. — La foi montre-t-elle que l'homme peut surmonter toutes les tentations ? — Elle prouve qu'avec la grâce de Dieu, qui ne lui manque jamais, il peut surmonter les tentations les plus violentes.

Qui a rendu les patriarches, les prophètes et les justes de l'Ancien Testament si dociles à la voix de Dieu, si courageux au milieu des souffrances et des persécutions ? — Saint Paul nous apprend que c'est la foi. — Qui a soutenu Joseph quand la femme de Putiphar le pressait d'offenser Dieu, et Suzanne, lorsque les vieillards la sollicitaient au crime ? — La foi leur avait montré qu'il vaut mieux souffrir innocent que d'être heureux en commettant le péché. — Citez ce que dit saint Paul au chap. XI de son épître aux Hébreux. — « C'est par la foi qu'Abel offrit à Dieu une plus excellente victime que Caïn, Dieu lui-même rendant témoignage à ses dons...

« C'est par la foi qu'Énoch a été enlevé pour ne pas

mourir ; et on ne l'a pas vu, parce que Dieu l'a transporté ailleurs...

« C'est par la foi que Noé, ayant reçu un avertissement du ciel, et appréhendant ce qu'il ne voyait pas encore, bâtit l'arche pour sauver sa famille...

« C'est par la foi que celui qui a reçu le nom d'Abraham obéit à Dieu, en s'en allant dans la terre qu'il devait recevoir pour héritage, et qu'il partit sans savoir où il allait. C'est par la foi qu'il demeura dans la terre qui lui avait été promise... C'est aussi par la foi que Sara, étant stérile, reçut la vertu de concevoir dans son sein, lorsqu'elle n'était plus en âge d'avoir des enfants... C'est aussi par la foi que, lorsque Dieu voulut le tenter, Abraham lui offrit son fils unique...

« C'est par la foi que, lorsque Moïse fut devenu grand, il renonça à la qualité de fils de la fille de Pharaon, et qu'il aima mieux être affligé avec le peuple de Dieu que de jouir du plaisir si court qui se trouve dans le péché... C'est par la foi qu'il quitta l'Égypte sans craindre la fureur du roi... C'est par la foi qu'il célébra la pâque et qu'il fit l'aspersion du sang de l'agneau afin que l'ange qui tuait les premiers-nés ne touchât point aux Israélites. C'est par la foi qu'ils passèrent au travers de la mer rouge comme sur la terre ferme... C'est par la foi que les murailles de Jéricho tombèrent par terre...

« Que dirai-je davantage ? Le temps me manquera, si je veux parler encore de Gédéon, de Barac, de Samson, de Jephthé, de David, de Samuel et des prophètes qui, par la foi, ont conquis les royaumes, ont accompli les devoirs de la justice, ont reçu l'effet des promesses, ont fermé la gueule des lions, ont arrêté la violence du feu, ont évité le tranchant des épées, ont été guéris de leurs maladies, ont été remplis de force et de courage dans les combats, ont mis en fuite les armées des étrangers. Les uns ont été cruellement tourmentés...

Les autres ont souffert les moqueries et les fouets ; ils ont été lapidés, sciés, éprouvés en toutes manières ; ils sont morts par le tranchant de l'épée ; ils étaient errants couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, étant abandonnés, affligés, persécutés. Ceux dont le monde n'était pas digne fuyaient dans les déserts et dans les montagnes, et se retiraient dans les antres et dans les cavernes de la terre. »

C'est aussi par la foi que les apôtres se réjouissaient d'être trouvés dignes de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ ; que les martyrs enduraient les plus cruels supplices ; que les Docteurs défendaient la saine doctrine au péril de leur vie ; que les anachorètes et les solitaires vivaient sur la terre comme des anges ; que de nos jours tant de missionnaires quittent leur patrie, leurs familles, leurs biens, pour évangéliser les infidèles et les sauvages ; que les chartreux et les trapistes exercent sur leur corps de si rudes macérations ; que les religieux et les religieuses se consacrent à l'instruction de la jeunesse ou au soulagement de l'humanité souffrante.

Quel peuple a été le plus fort dans l'antiquité ? — Le peuple juif qui a subsisté pendant quinze siècles, malgré ses divisions intérieures et ses calamités sans fin. — Pourquoi a-t-il été le plus fort ? — Parce qu'il avait plus de foi que les autres peuples. — Quelles ont été les nations les plus puissantes dans les temps modernes ? — Les nations les plus catholiques. — Qu'est-ce qui a rendu la France si grande et si glorieuse ? — La foi catholique. — A quelle époque a-t-elle été plus puissante et plus glorieuse ? — Dans les temps où il y avait le plus de foi, sous les règnes de Charlemagne et de saint Louis. — Comment saint Louis se montra-t-il dans les croisades contre les Turcs ? — Comme un véritable héros : devenu prisonnier, il ne voulut jamais renier sa foi ; et ces bar-

bares, frappés d'admiration à la vue de tant de grandeur d'âme, lui dirent : « Nous n'avons jamais rencontré un chrétien aussi fier que toi. » — Pourquoi Dieu permit-il que saint Louis éprouvât tant de revers dans ces saintes expéditions ? — Afin de montrer aux Mahométants la grandeur et la force de la foi catholique.

Comment devons-nous considérer les martyrs ? — Comme des héros et comme les sauveurs de la société temporelle. — Pourquoi cela ? — Parce qu'ils sont morts pour conserver et perpétuer la vraie foi. Or, tous les peuples qui abandonnent la vraie foi redeviennent ignorants et barbares. — A quoi les Docteurs comparent-ils les bons chrétiens mêlés aux mauvais chrétiens dans ce monde ? — A l'âme unie au corps. L'âme a besoin du corps, les bons chrétiens ont besoin des mauvais ; le corps a besoin de l'âme, les mauvais chrétiens ont besoin des bons. Le corps fait la guerre à l'âme, et les mauvais chrétiens font la guerre aux bons. L'âme réprime les mouvements désordonnés du corps, et les bons chrétiens s'efforcent de corriger les mauvais. L'âme est invisible, et cependant c'est elle qui donne la vie au corps ; les bons chrétiens ne sont pas connus, et ce sont eux qui donnent la vie au corps social. Sans l'âme le corps n'est plus qu'un cadavre ; et sans les bons chrétiens, la société ne serait plus que de la pourriture et de la boue.

Que devons-nous faire pour conserver et augmenter en nous la foi ? — Il faut 1° regarder la foi comme le plus précieux de tous les dons ; 2° éviter tout ce qui pourrait l'affaiblir en nous, ou nous la faire perdre ; 3° prier Dieu qu'il la conserve et l'augmente lui-même ; 4° nous montrer très dociles à l'enseignement de l'Église ; 5° nous pénétrer vivement de toutes les vérités de la foi, et 6° enfin faire souvent des actes de foi.

Pourquoi devons-nous regarder la foi comme le plus

précieux de tous les dons ? — Parce qu'elle l'est en effet. — Pourquoi tant de chrétiens prennent-ils si peu de soin pour conserver la foi ? — Parce qu'ils n'ont pas pour la foi toute l'estime qu'ils en doivent avoir ; autrement ils la défendraient avec plus d'ardeur que l'homme le plus avare ne défend ses trésors.

Pourquoi devons-nous éviter tout ce qui peut affaiblir ou faire perdre la foi ? — Parce que l'Esprit-Saint dit que celui qui aime le péril y périra. — Le chrétien perd-il la foi par tout péché mortel ? — Non ; aucun péché mortel ne détruit la foi, à moins qu'il ne soit directement opposé à la foi, comme un acte d'hérésie, d'apostasie, d'incrédulité ; mais tout péché mortel l'affaiblit et la rend morte. — Pourquoi le péché mortel affaiblit-il la foi ? — Parce qu'il sépare de Dieu qui est le principe de la foi et qu'il introduit dans l'âme des ténèbres qui obscurcissent les lumières de la foi. — Pourquoi rend-il la foi morte ? — Parce qu'il détruit la charité qui donne la vie à toutes les vertus. — Quel péché faut-il surtout éviter ? — Le péché d'orgueil qui est la source de l'hérésie et de l'incrédulité.

Pourquoi demander à Dieu qu'il conserve et augmente en nous la foi ? — Parce que, pour conserver et développer la foi en nous, ainsi que toutes les vertus, il faut l'action de Dieu et l'action de l'homme, comme pour la culture des fleurs. Or, le jardinier prépare la terre, plante la fleur et l'arrose, et Dieu l'échauffe par les rayons du soleil et par un temps favorable. — Il ne suffit donc pas de cultiver la foi ? — Non ; tous les jours dans nos prières, au saint sacrifice de la messe, dans nos communions, nous devons conjurer le Seigneur de l'échauffer de son feu divin et de l'affermir de plus en plus.

Pourquoi devons-nous être dociles à l'autorité de l'Église ? — Parce que l'Église est infallible, elle est la colonne et le fondement de la vérité, et Jésus-Christ

a déclaré que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. — Que faut-il faire pour rendre une maison solide ? — Jésus-Christ ordonne de la bâtir sur la pierre ; en vain les vents se déchaîneront, elle demeurera inébranlable. — Sur quoi devons-nous asseoir notre édifice spirituel ? — Sur l'Église qui est bâtie elle-même sur le roc. — Que faut-il pour qu'une barque légère ne chavire pas sur l'Océan agité ? — Il faut l'attacher au vaisseau-roi qui affronte les écueils et les tempêtes.

Dans quel temps surtout le fidèle doit-il s'appuyer sur l'Église ? — Dans les temps d'hérésie, d'incrédulité ou de tentations contre la foi. — Est-il prudent de disputer avec les hérétiques ou les incrédules ? — Les chrétiens qui en sont capables doivent défendre leur foi contre ceux qui l'attaquent. Mais il vaut encore mieux les renvoyer aux pasteurs de l'Église.

Est-il prudent de disputer avec le démon dans les tentations contre la foi. — Il faut bien s'en garder : le diable est un vieux ergoteur, plein de ruse et de malice, qui présente l'erreur avec toutes les apparences de la vérité, et fait tomber dans ses pièges les imprudents qui veulent se mesurer avec lui. — Que faut-il faire au moment de la tentation ? — S'attacher fortement à la doctrine de l'Église et faire de fréquents actes de foi.

Pourquoi faut-il se pénétrer vivement des vérités de la foi ? — Parce qu'elles en sont la nourriture, comme les sciences humaines sont la nourriture de l'intelligence. — Comment un homme conserve-t-il et augmente-t-il sa vie intellectuelle ? — En lisant, en étudiant, en méditant et en gravant bien dans son esprit les vérités de l'ordre naturel. — Comment entretient-on la lumière d'une lampe ? — En y versant de l'huile. — Et que faut-il faire pour entretenir la lumière de la foi ? — Il faut se servir d'une espèce d'huile qu'on puise dans la méditation.

Pourquoi faut-il faire souvent des actes de foi pour conserver et fortifier cette vertu ? — Parce que toutes les vertus, comme tous les arts, se développent et se perfectionnent par la pratique, ou par des actes souvent répétés. — Quels actes doit-on faire ? — Il faut réciter a formule qui se trouve après les prières. Mais il est aussi très avantageux de faire des actes de foi sur chaque vérité importante de la religion, sur la présence de Dieu, sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, sur l'existence de l'enfer, etc. Un bon chrétien dit souvent : Mon Dieu, je crois que vous êtes ici présent, que vous me voyez, que vous savez ce qui se passe dans mon cœur. Cet acte de foi sur la présence de Dieu le détourne du péché et le fortifie dans la vertu. — Quel autre moyen efficace d'augmenter la foi ? — C'est de se faire inscrire sur les listes de l'association pour la propagation de la foi.

La foi, mes chers enfants, est la racine de la justification, la base de notre édifice spirituel. Demandons-la souvent à Dieu, et prions-le qu'il la conserve et la fortifie en nous. Méditons tous les jours sur quelque'une des grandes vérités de la religion, et faisons des actes de foi sur toutes et sur chacune en particulier. Fuyons les personnes qui parlent mal de la religion, fuyons les compagnies dangereuses, repoussons les mauvais livres ; évitons le péché, et surtout le péché contraire à l'aimable et angélique vertu de pureté. Adressons-nous souvent au Seigneur, et disons-lui du plus profond de notre cœur : Mon Dieu, je crois tout ce que vous avez révélé à votre Église ; mais augmentez ma foi.

TRENTE-CINQUIÈME SOIRÉE.

DE L'ESPÉRANCE. — SA NÉCESSITÉ ET SES QUALITÉS.

— QUAND FAUT-IL FAIRE DES ACTES D'ESPÉRANCE.

— DES PÉCHÉS OPPOSÉS A CETTE VERTU.

Qu'est-ce que l'espérance ? — L'espérance est une vertu surnaturelle par laquelle nous attendons de la bonté de Dieu, avec une ferme confiance par les mérites de Jésus-Christ, la vie éternelle et les secours nécessaires pour y parvenir.

Pourquoi dites-vous que l'espérance est une vertu ? — Parce qu'elle donne à l'âme une disposition, une habitude, ou une inclination qui la porte à désirer le vrai bien, c'est-à-dire la vie éternelle. — Pourquoi dites-vous que c'est une vertu surnaturelle ? — Parce que l'homme ne peut l'avoir de lui-même ; il faut que Dieu la répande dans son âme avec la grâce sanctifiante. — Qu'est-ce que l'espérance naturelle ? — C'est une inclination qui vient de la nature et qui porte à désirer le bonheur.

Que signifient ces mots : *par laquelle nous attendons de la bonté de Dieu ?* — Que le bonheur du ciel est un pur effet de cette divine bonté. — Pourquoi ajoutez-vous : *avec une ferme confiance ?* — Parce que, si notre confiance n'est pas ferme, ce n'est plus l'espérance proprement dite, ce n'est qu'un simple désir. — Pourquoi dites-vous, *par les mérites de Jésus-Christ ?* — Parce que l'homme ne peut obtenir la vie éternelle et les secours pour y arriver que par les mérites de Jésus-Christ. — Ne peut-il pas mériter le ciel lui-même ? — Non ; il peut bien, avec la grâce sanctifiante, acquérir des mérites pour le ciel et des grâces pour cette vie, mais c'est toujours en vue des mérites de Jésus-Christ.

Que signifient ces mots : *la vie éternelle et les se-*

cours nécessaires pour y parvenir ? — Ils expriment les deux objets de l'espérance chrétienne, la vie éternelle et les secours pour y parvenir. L'espérance du ciel, sans l'emploi des moyens pour y arriver serait une chimère ; et il serait aussi insensé d'espérer les moyens nécessaires pour aller au ciel, sans espérer le ciel lui-même.

N'est-il pas permis d'espérer les biens de ce monde les honneurs, les richesses, les plaisirs honnêtes ? — Il n'est permis de les espérer qu'autant qu'ils sont nécessaires pour gagner le ciel, ou qu'ils seront employés pour une bonne fin et conformément à la volonté de Dieu.

L'espérance est-elle nécessaire ? — Saint Paul parle de la foi, de l'espérance et de la charité comme étant des vertus nécessaires au salut ; et il dit en particulier que nous sommes sauvés par l'espérance.

Que dit saint Isidore de Séville ? — « C'est tomber en enfer que de désespérer de son salut. » — A quoi saint Augustin compare-t-il la justification ? — A un édifice dont la foi est le fondement, l'espérance le corps du bâtiment, et la charité le faite ou le sommet. — L'édifice serait-il complet sans le corps du bâtiment ? — Il n'existerait même pas.

A quoi peut-on comparer l'union qui s'établit entre l'âme et Dieu par la grâce sanctifiante ? — A un mariage spirituel. — Combien de choses sont essentielles pour la célébration d'un mariage ? — Trois : la proposition du mariage, la confiance qu'on y sera heureux, et la consommation du mariage. Dieu dit à l'âme : Si tu le veux, je m'unirai substantiellement à toi, et tu participeras à ma gloire et à tous mes biens, comme une épouse participe aux biens de son époux ; et de ton côté, tu rempliras à mon égard les devoirs d'une épouse fidèle et dévouée. Telle est la proposition du mariage. — Quelle

réponse doit faire l'âme pour conclure cette glorieuse union ? — Elle doit : 1° croire à la parole de Dieu, et voilà l'acte de foi ; 2° avoir confiance que Dieu remplira sa promesse, et c'est l'espérance ; 3° accepter la proposition de mariage, et par cette acceptation le mariage est conclu, l'union est consommée : c'est l'acte de charité.

Une plante peut-elle porter des fruits sans sa tige ? — Non ; or, la foi est la racine de la justification, l'espérance la tige et la charité le fruit. — Suffit-il pour qu'un vaisseau arrive au port qu'un pilote le conduise ? — Non, il lui faut des rames, ou des voiles, ou la force de la vapeur. Or, le pilote est le guide ; les voiles ou la vapeur, la force qui le pousse au port de l'éternité. — Suffit-il à l'aigle d'avoir des yeux pour s'élever dans les airs ? — Non, il lui faut aussi des ailes ; or, les yeux du chrétien sont la foi, et ses ailes l'espérance qui l'élève vers le ciel.

Le cultivateur ensemerait-il ses champs, s'il n'espérait pas une bonne moisson ? — Il resterait les bras croisés. — Et le vigneron, s'il n'espérait rien récolter ? — Il laisserait sa vigne sans culture. — Et le jardinier ? — Il ferait de même. — Et le commerçant se donnerait-il tant de peine, s'il n'espérait réaliser quelques bénéfices ? — Il s'en garderait bien. — Y a-t-il un homme au monde qui entreprît la moindre chose, s'il n'espérait quelque profit ? — Il n'y en a pas un seul. — C'est donc l'espérance qui fait agir l'homme, même dans l'ordre naturel. Sans l'espérance, il resterait dans une inaction complète, il mourrait.

L'espérance chrétienne n'est-elle pas aussi nécessaire, pour la conservation de la société temporelle ? — Oui ; car si les hommes n'espèrent pas être heureux dans l'autre monde, ils voudront l'être dans celui-ci,

et comme les seuls biens de ce monde sont les dignités, les richesses et les plaisirs, ils se disputeront, ils se battront, ils s'égorgeront pour se les procurer.

Quelles qualités doit avoir l'espérance ? — Elle doit être surnaturelle, vivante, prudente et ferme. — Pourquoi surnaturelle ? — Parce qu'il doit y avoir proportion entre les moyens et la fin : or, la fin est surnaturelle, c'est le bonheur même de Dieu ; le moyen doit être aussi surnaturel. — Qu'est-ce que l'espérance ? — C'est une échelle par laquelle nous montons au ciel. — Pourra-t-elle nous servir, si elle ne s'élève qu'à la moitié ou au tiers de la hauteur ? — Non, il faut qu'elle atteigne le ciel ; et telle est l'espérance surnaturelle.

Pourquoi dites-vous que l'espérance doit être vivante ? — Parce qu'elle doit être animée par la charité, et que sans la charité, il est impossible d'entrer dans le ciel.

Pourquoi doit-elle être prudente ? — Parce que, sans la prudence, ce n'est plus que de la témérité ou de la présomption. — En quoi consiste une espérance prudente ? — A prendre, pour aller au ciel, tous les moyens que Dieu veut que nous prenions.

Pourquoi doit-elle être ferme ? — Parce qu'elle est fondée sur les promesses de Dieu et sur les mérites de Jésus-Christ. Or, Dieu sera fidèle à ses promesses, et les mérites de Jésus-Christ sont infinis. — L'espérance, quoique ferme, doit-elle être exempte de crainte ? — Non ; nous devons toujours craindre en espérant, parce que, si nous sommes certains que Dieu veut nous sauver par les mérites de Jésus-Christ qui sont infinis, nous ne sommes nullement certains que nous avons en nous la vie de la grâce, ni que nous persévérerons jusqu'à la fin. — Quel effet doit produire en nous cette crainte ? — Elle doit nous engager à veiller sur

nous-mêmes, à éviter avec grand soin le péché mortel, à répondre fidèlement aux grâces de Dieu, de peur de ressembler aux vierges folles repoussées de la salle des noces, au moment de l'arrivée de l'Époux céleste.

Faut-il faire souvent des actes d'espérance ? — Il faut faire souvent des actes d'espérance, mais surtout dans les tentations de désespoir et dans les dangers auxquels on est exposé.

Quand faut-il faire des actes d'espérance ? — Nous devons faire des actes d'espérance : 1° quand nous sommes parvenus à l'âge de discrétion et suffisamment instruits de nos fins dernières ; 2° de temps en temps et au moins une fois par semaine ; 3° dans les tentations de désespoir, et 4° en danger de mort.

Pourquoi le chrétien doit-il faire des actes d'espérance, dès qu'il est parvenu à l'âge de raison ? — Parce que Dieu veut qu'il se dirige vers le ciel, aussitôt qu'il peut marcher seul. — Est-il nécessaire de faire chaque jour des actes d'espérance ? — Non ; mais il est très utile de réciter [tous les jours des actes d'espérance dans ses prières du matin et du soir.

Pourquoi doit-il faire des actes d'espérance dans les tentations de désespoir ? — Parce que c'est le moyen le plus efficace de triompher de ces tentations ; comme pour un voyageur, le vrai moyen de ne pas rétrograder est de marcher toujours en avant. — Et pourquoi en danger de mort ? — Parce que le chrétien doit s'attacher surtout à la vraie vie, lorsque la vie corporelle lui échappe.

Quand le précepte de l'espérance oblige-t-il encore ? — Il oblige encore : 1° quand nous éprouvons une forte tentation contre une vertu quelconque, et que nous devons recourir à Dieu pour obtenir la grâce de la surmonter ; 2° lorsque nous accomplissons le précepte de la prière ; 3° quand nous nous approchons des sacrements et surtout du sacrement de Pénitence.

Quels sont les péchés opposés à l'espérance ? — Le désespoir et la présomption sont les péchés opposés à l'espérance.

Ne sont-ce pas là deux vices opposés ? — Oui ; le désespoir est le défaut d'espérance, et la présomption en est l'exès.

Qu'est-ce que pécher par désespoir ? — Pécher par désespoir, c'est manquer de confiance en la bonté de Dieu, comme font ceux qui se défient de la Providence ou qui désespèrent de leur salut.

Qui sont ceux qui pèchent par désespoir ? — Ceux-là pèchent par désespoir qui s'imaginent : 1° qu'ils sont damnés ; 2° que les commandements de Dieu sont impraticables ; 3° que l'Église n'a pas le pouvoir de remettre tous les péchés ; 4° ou qu'ils n'obtiendront jamais le pardon de ceux qu'ils ont commis, à cause de leur nombre ou de leur gravité ; 5° qu'ils ne pourront se corriger de leurs mauvaises habitudes, ni obtenir le ciel, parce que c'est une trop grande gloire ; 6° enfin ceux qui se souhaitent la mort ou se la procurent pour se délivrer des peines ou des maux qu'ils souffrent.

Le désespoir est-il un grand péché ? — Oui ; il fait une grave injure à Dieu ; il attaque sa véracité, sa fidélité à ses promesses, sa bonté et sa miséricorde, et l'efficacité des mérites de Jésus-Christ. — Comment cela ? — Parce que celui qui désespère dit à Dieu : Vous m'avez promis le ciel, mais vous ne serez pas fidèle à votre promesse ; ou bien, vous ne pouvez me le donner ; ou bien vous ne pouvez pas me pardonner mes péchés ; ou bien les mérites de Jésus-Christ ne sont pas assez grands pour faire compensation à mes péchés. Or, chacun de ces reproches renferme la négation de l'existence de Dieu.

Que devient celui qui désespère ? — Il ne fait plus

aucun effort pour sortir du vice ; il y croupit. De là la paresse spirituelle et l'endurcissement dans le crime. — Quel mal le désespoir fait-il à la société ? — Il la livre au fatalisme, détruit au fond des cœurs l'amour de Dieu et l'amour du prochain ; ce n'est plus qu'un peuple d'esclaves. — Que deviennent les liens de la famille ? — Ils sont brisés ; les individus vivent côte à côte comme des brutes.

Citez-nous quelques exemples ? — Caïn dit que son péché était trop grand pour en obtenir le pardon, et il prit la fuite. Judas reporta aux Juifs l'argent qu'il avait reçu d'eux pour leur livrer le Sauveur et se pendit. Les Turcs sont fatalistes ; ils croient que tout arrive nécessairement. De là leur défaut de soin, d'activité et de charité. Ils ne font rien pour se garantir de la peste. Si Dieu, disent-ils, veut qu'ils meurent, ils mourront, quoiqu'ils fassent ; et s'il a décidé qu'ils ne mourront pas, quoiqu'ils fassent, ils éviteront la mort.

Quand pêche-t-on par présomption ? — On pêche par présomption, quand on se flatte d'éviter le péché, de pratiquer la vertu et d'obtenir le ciel sans en prendre les moyens.

Qui sont ceux qui pêchent par présomption : — Ceux-là pêchent par présomption : 1^o qui pensent pouvoir se sauver par la foi seule, ou par les mérites de Jésus-Christ, sans rien faire pour se les appliquer ; 2^o ceux qui continuent de pécher, dans l'espoir que Dieu leur accordera aussi facilement le pardon de dix péchés que d'un seul ; 3^o ceux qui s'encouragent à pécher par la facilité du pardon.

La présomption est-elle un grand péché ? — C'en est un très grand : il fait une grave injure à Dieu, il outrage sa véracité, sa sagesse et sa justice. — Comment cela ? — Le présomptueux dit à Dieu par sa conduite : Vous

nous avez dit que la foi seule ne sauve pas, qu'il faut encore les œuvres ; que les mérites de Jésus-Christ ne nous sauveront pas sans nous ; vous nous menacez de votre colère si nous continuons à pécher, comptant sur votre patience à nous supporter et sur votre facilité à nous pardonner. Vous vous êtes trompé, je me sauverai par la foi sans les œuvres ; Jésus-Christ me sauvera sans que je fasse le moindre effort. Que je commette dix, cent ou mille péchés, peu importe, vous me les pardonnerez aussi facilement. — Que pensez-vous de ce langage ? — Il est de la dernière insolence, c'est se moquer de Dieu.

Quel mal la présomption cause-t-elle au chrétien ? — S'il croit que la foi seule peut le sauver, il s'inquiète peu de pratiquer la vertu. — Que disait Luther à ce sujet ? — Il répétait : *Vous pouvez commettre des adultères et des fornications ; péchez fortement, mais croyez plus fortement encore.* — Que devient le présomptueux ? — Il devient orgueilleux, vain, paresseux, efféminé, libertin. Il se croit digne des postes les plus élevés et il n'est capable de rien. — Qu'arrive-t-il de là ? — La société est bouleversée : le savetier veut devenir préfet ; le charron, ministre ; le garde champêtre, procureur général ; l'instituteur, grand-maître de l'Université ; le portier, sénateur ; le berger, président de la république. — Que font-ils, lorsqu'ils n'atteignent pas leur but ? — Une révolution. — Qu'est-ce qu'une révolution ? — C'est le renversement de l'ordre établi ; c'est le soldat qui met son général à la salle de police, l'élève qui donne de la fêrule à son maître, l'assassin qui condamne son juge à être pendu, le millionnaire qui sert de cocher à son valet de chambre assis dans son carrosse. — Que devient une société ainsi composée ? — Elle ressemble à un corps dont les pieds seraient en haut et la tête en bas, ou dont tous les membres seraient déplacés.

Un homme était tombé dans un péché grave : d'un côté la honte l'empêchait de le confesser ; de l'autre, ne pouvant supporter les remords de sa conscience, il prit le parti d'aller se noyer. Mais arrivé sur le bord du fleuve, il n'osa s'y précipiter et pria Dieu avec effusion de larmes, de le lui pardonner sans confession. Une nuit pendant son sommeil, il se sent frapper sur l'épaule et entend une voix qui lui dit : *Va te confesser*. Dans le dessein d'obéir à cet ordre, il se rend à l'église, mais ne s'y confesse pas. Il entendit la voix une des nuits suivantes. Il retourne à l'église, mais toujours retenu par la crainte, « j'aime mieux mourir, dit-il, que de confesser ce péché. » Cependant avant de sortir de l'église, il veut se recommander à Marie devant une de ses images. A peine s'est-il prosterné qu'il se sent tout changé par l'intercession de Marie. Aussitôt il se lève, appelle un prêtre, et fait une confession entière de ses péchés avec une grande abondance de larmes ; et, dans la suite, il avoua qu'il avait alors éprouvé une satisfaction bien plus grande que celle qu'aurait pu lui procurer tout l'or de la terre.

Souvenez-vous, mes amis, de l'espérance de Job, du désespoir d'Antiochus et de Judas, et de la présomption de saint Pierre. Demandez à Dieu qu'il vous préserve de tomber jamais dans l'un ou l'autre de ces abîmes. Travaillez à votre salut, comme s'il ne dépendait que de vous, et attendez tout de la bonté et de la miséricorde de Dieu.

TRENTE-SIXIÈME SOIRÉE.

AVANTAGES DE L'ESPÉRANCE. — MOYENS DE CONSERVER ET D'AUGMENTER LA VERTU D'ESPÉRANCE.

Quels avantages procure l'espérance ? — 1° L'espérance fait rendre gloire à Dieu ; 2° elle soutient l'homme au milieu des misères de cette vie ; 3° elle le fait travailler avec ardeur à son salut.

Comment l'espérance fait-elle rendre gloire à Dieu ? — Par elle le chrétien reconnaît que Dieu lui a fait des promesses, qu'il y sera fidèle, qu'il ne le trompe pas, qu'il est assez puissant pour accomplir ce qu'il a promis, que les mérites de Jésus-Christ sont infinis, et que c'est par ces seuls mérites qu'il peut obtenir le ciel. — A quelles perfections de Dieu rend-il hommage ? — A sa bonté infinie, à sa souveraine véracité, à sa fidélité à ses promesses, à sa miséricorde, à sa toute puissance à l'amour infini de Jésus-Christ, à l'efficacité et à l'infinité de ses mérites.

Comment l'espérance soutient-elle le fidèle au milieu des misères de cette vie ? — En ce que, comme une ancre, au fort de la tempête, soutient un vaisseau et empêche qu'il ne soit submergé, ainsi l'espérance rend le chrétien inébranlable au milieu des tempêtes que soulèvent contre lui le démon, le monde et ses passions. — Qui a soutenu Job et Tobie dans leurs afflictions ? — L'espérance, il faut se rappeler leurs paroles. — Et les apôtres, les martyrs, les solitaires, les chartreux, les trappistes, les religieux de tous les ordres, qui les soutient ? — Toujours l'espérance. Saint Etienne regarde le ciel et voit Jésus-Christ ; l'espérance d'aller le rejoindre en fait un héros. « Regardez-nous bien, disaient les martyrs à leurs bourreaux, afin que vous

nous reconnaissez au jugement dernier. Les plaies dont vous couvrez nos corps seront alors autant de rayons de gloire. »

Quel nom Tertullien donne-t-il aux chrétiens ? — Il les appelle les candidats de l'éternité, pour montrer qu'ils méprisaient tous les biens de la terre et qu'ils n'aspiraient qu'à ceux du ciel. — Racontez-nous le martyre de sainte Dorothee.

Cette jeune fille étant devant son juge, ne parlait que de jardins et de parterres délicieux où son Époux la recevrait, quand elle aurait souffert le martyre pour lui. Un avocat, nommé Théophile, lui dit par dérision : « Écoute, Dorothee, quand tu seras dans ce beau jardin de ton Époux, envoie-moi des fleurs et des fruits que tu dis y être en toute saison. » Elle lui répondit : « Je vous assure que je vous en enverrai. » Là dessus elle élève les yeux au ciel et conjure son divin Époux de tenir sa promesse. (On était en hiver, le 6 février.) Aussitôt un ange du ciel parut, portant un panier dans lequel il y avait trois roses et trois pommes d'une beauté ravissante. « Eh bien, lui dit la sainte, portez-les donc à Théophile, et lui dites que voilà ma promesse acquittée. »

Que faisaient les soldats d'Alexandre en pays étranger ? — Avant d'aller au combat, ils brûlaient leurs tentes, tant ils étaient persuadés qu'ils remporteraient la victoire et que le pays leur appartiendrait. — Comment se conduisaient les premiers chrétiens ? — A peu près de la même manière. Les solitaires, les anachorètes se contentaient de pauvres cellules, dans l'espérance de quitter bientôt ce monde pour entrer dans le ciel. Un jour, saint Paul l'ermite, disait à saint Antoine : « Les hommes sont-ils toujours aussi insensés ? bâtissent-ils toujours des maisons, comme s'ils ne devaient jamais mourir ? »

Comment l'espérance console-t-elle ceux qui souffrent? — En ce qu'elle leur montre qu'ils ne souffrent pas inutilement, mais que les anges les notent sur le grand livre, comptent les heures et les minutes, viennent recueillir leurs larmes pour les transformer un jour en diamants qui orneront leurs couronnes. — Quel motif Jésus-Christ donne-t-il à ses apôtres pour les engager à souffrir? — Il leur dit : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. Vous serez heureux lorsque les hommes vous maudiront et diront toute sorte de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel. »

Comment l'espérance fait-elle travailler le chrétien à son salut avec ardeur? — Pour trois raisons principales 1° elle lui fait considérer le ciel comme une grande récompense; 2° elle le lui montre comme une récompense certaine de la part de Dieu; 3° elle lui assure des moyens certains pour le gagner.

La grandeur des récompenses ne porte-t-elle pas les hommes à faire des efforts héroïques? — Ils se tuent bien souvent pour des récompenses frivoles. — Qu'est-ce qui anime le soldat au combat? — L'espoir d'obtenir la croix d'honneur et une pension de retraite. — Qu'est-ce qui engage le cultivateur, le vigneron, le jardinier, à supporter de très pénibles travaux? — L'espoir d'une abondante récolte. — Qu'est-ce qui donne au marchand le courage et la patience de rester renfermé dans son magasin et de supporter les caprices et souvent les injures des acheteurs? — L'espoir de faire fortune. — Que sont ces récompenses comparées avec le ciel? — Un peu de poussière à côté d'une montagne d'or. — Pourquoi avons-nous si peu d'ardeur pour acquérir les biens du ciel? — Parce que nous ne réfléchissons pas sur la grandeur de la récompense qui nous est promise.

Sur quoi est fondée la certitude que nous avons d'obtenir le paradis comme récompense ? — Sur la parole de Dieu enseignée dans la sainte Écriture, et sur un contrat passé entre Jésus-Christ et nous, contrat qu'il a signé de son propre sang. — Quel est ce contrat ? — C'est le Nouveau Testament.

Quelle est la plus sûre garantie d'être payé d'un débiteur ? — C'est de prendre hypothèque sur ses biens. — Quelle hypothèque avons-nous sur les biens de Dieu ? — Il nous a donné son propre Fils, héritier de tous ses biens, et tout est en notre possession. — Après l'hypothèque, que reste-t-il au créancier ? — Il ne reste plus qu'une prise de corps. — Qu'est-ce qu'une prise de corps ? — C'est le droit de s'emparer de la personne même du débiteur. Or, chacun de nous a droit sur la personne de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie, que l'Église appelle le gage de la vie future. Dès lors qu'il daigne nourrir nos âmes de sa propre divinité, nous pouvons être certains de le posséder dans l'autre vie.

Que devons-nous faire pour gagner le ciel ? — Croire les vérités révélées et observer les commandements de Dieu et de l'Église. — Pouvons-nous remplir ces deux obligations ? — Nous le pouvons avec la grâce de Dieu. — Comment obtenons-nous la grâce ? — Par la prière et les sacrements. — Est-il facile de prier ? — Les plus ignorants peuvent savoir les prières ordinaires et les réciter souvent. On rencontre des chrétiens qui prient toute la journée en travaillant. Ils se contentent d'élever leur cœur à Dieu, de penser à lui et de le prier intérieurement.

Les dispositions nécessaires pour recevoir dignement les sacrements sont-elles bien difficiles à obtenir ? — Il ne faut qu'un peu de courage et de bonne volonté avec la grâce de Dieu qui ne fait jamais défaut. — Les

plus grands pécheurs peuvent-ils les recevoir? — C'est surtout pour eux que Jésus-Christ les a établis. — Mais leurs occupations ne leur permettent pas peut-être d'y recourir? — L'expérience prouve que ceux qui fréquentent les sacrements ne négligent pas plus les affaires d'intérêt que ceux qui ont oublié le chemin de l'église.

Les hommes sont-ils certains d'obtenir les richesses? — Il s'en faut bien. — Le cultivateur, le vigneron, le jardinier sont-ils certains de faire chaque année une abondante récolte? — Non. — Se découragent-ils quand ils en font une mauvaise? — Ils se consolent dans l'espoir d'en obtenir une meilleure l'année suivante. — Le soldat est-il assuré d'obtenir la croix d'honneur et une pension de retraite? — Il l'est bien plus de succomber sur le champ de bataille. — S'il échappe aux balles, aura-t-il une récompense? — Peut-être. — Le jeune homme qui étudie obtiendra-t-il l'emploi qu'il désire? — Peut-être. — Les enfants d'un homme riche seront-ils riches à leur tour? — Peut-être : cela n'est pas certain.

Est-il bien facile d'acquérir les biens de la terre? — Ils coûtent de grands sacrifices, et l'on dit vulgairement qu'on n'a rien sans peine. — Tous les hommes peuvent-ils espérer d'être riches dans ce monde? — La plus grande partie est condamnée à vivre dans le travail et la pauvreté. — Les biens de ce monde rendent-ils les hommes heureux? — Jamais ; souvent même ceux qui les possèdent souffrent plus que les pauvres.

Expliquez donc pourquoi les hommes recherchent avec tant de passion des biens incertains, qu'ils ne peuvent acquérir qu'aux prix de très grands sacrifices et qui ne les rendent pas heureux, quand ils les possèdent, tandis qu'ils se montrent si indifférents pour le

ciel, pour un bonheur certain, infini, et qu'ils peuvent obtenir si facilement ? — C'est une vraie folie qui paraît inexplicable.

Que doit faire le chrétien pour conserver et développer en lui la vertu d'espérance ? — Il doit : 1° éviter ce qui peut la faire perdre ; 2° comparer les biens de la terre, aux biens du ciel ; 3° produire souvent des actes de cette vertu ; 4° la demander à Dieu.

1° Qu'est-ce qui fait perdre l'espérance ? — Le désespoir et la présomption. — Comment se mettre en garde contre le désespoir ? — Il faut se convaincre que l'espérance est certaine du côté de Dieu. — Que doit faire celui qui se croit damné ? — Se rappeler que, tant qu'il est sur la terre, il peut se sauver, que la miséricorde de Dieu est infinie, que Jésus-Christ est venu plutôt pour les pécheurs que pour les justes. — Si un roi déclarait que les malades les plus désespérés seront reçus dans un hospice qu'il aurait fondé, quelqu'un pourrait-il désespérer d'y être admis ? — Il n'y en aurait pas un seul.

Que doit faire celui qui s'imagine pouvoir se sauver par la foi seule ? — Il doit méditer les paroles que Dieu adressera aux élus au jour du jugement, puis le chapitre XIII de l'Épître de saint Paul aux Romains et enfin l'Épître de saint Jacques.

Que fera celui qui se persuade que l'Église ne peut pas remettre tous les péchés ? — Il se montrera docile à l'enseignement de l'Église.

Quel moyen prendra celui qui désespère de se corriger ? — Il se souviendra qu'il peut tout en celui qui le fortifie, que la grâce de Dieu est toute puissante et qu'il ne sera jamais tenté au delà de ses forces. Il n'a qu'à s'adresser à un sage confesseur et à suivre docilement ses avis.

Que doit faire celui qui se défie de la Providence ? —

Il doit se rappeler qu'il est le fils de Dieu. Or, quand un fils a un père infiniment riche et infiniment bon, il a une pleine confiance en lui. — Que dit Jésus-Christ pour ranimer la confiance du fidèle en la Providence? — « Voyez les oiseaux du ciel, ils ne sèment pas, ils ne moissonnent pas, mais votre Père qui est dans les cieux les nourrit. » Il fera bien de lire le chapitre VI de l'Évangile selon saint Mathieu. — Pourquoi Dieu permet-il que les pauvres souffrent quelquefois de la faim et qu'ils soient mal vêtus? — Afin de les rendre plus semblables à lui-même qui a vécu dans la pauvreté, et pour leur accorder une plus grande récompense. — Quelles sont les causes de l'indigence? — Ce sont généralement la paresse, l'ivrognerie, l'amour du luxe, le libertinage. En ôtant les causes, les effets disparaîtront.

Que doit se rappeler celui qui continue de pécher, dans l'espoir que Dieu lui pardonnera aussi facilement cinquante péchés qu'un seul? — Il fera bien de méditer sur la manière dont Dieu a traité les anges rebelles, Adam, les hommes à l'époque de Noé, les habitants de Sodome et de Gomorrhe; le roi Saül et tant d'autres.

Quelle est la cause principale des péchés contre l'espérance? — C'est le défaut de foi. — Pourquoi cela? — Parce que la foi est à l'espérance, ce que la source est au ruisseau, le fondement à l'édifice et la racine à la plante. — Que voulez-vous dire par là? — Quand la source est abondante, le ruisseau coule à pleins bords; lorsque le fondement d'un édifice est solide, le corps du bâtiment est inébranlable; si la racine d'une plante est forte, la tige sera vigoureuse. Or, l'espérance est le ruisseau; elle est le corps du bâtiment, elle est la tige de la plante. Mais si la source n'a qu'un filet d'eau, si le fondement de l'édifice est sur le sable; si la racine de la plante est maigre; telle sera l'espérance.

Que direz-vous à ceux qui ne remplissent pas leurs devoirs de religion, sous prétexte que Dieu est bon, et qu'il ne les a pas créés pour les damner ? — Ce qu'ils répondent eux-mêmes aux paresseux, qui prétendent avoir droit aux biens des riches, en disant que Dieu ne les a pas créés pour être malheureux, et qu'ils doivent procéder à la liquidation de tous les biens. Ce serait, disent-ils, une véritable injustice de prendre à l'honnête ouvrier ce qu'il a gagné à la sueur de son front, pour le donner au fainéant. Dieu leur répondra un jour comme aux vierges folles : « *Je ne vous connais pas.* »

Pourquoi faut-il, pour conserver et fortifier l'espérance, en faire souvent des actes ? — Parce que les vertus, comme tous les arts, se conservent et se perfectionnent par l'exercice. — Qu'est-ce qui excite le plus vivement le négociant à supporter des fatigues et des travaux inouïs ? — L'espérance d'être riche un jour, et de pouvoir se procurer des jouissances.

Pourquoi, pour conserver et fortifier l'espérance, faut-il comparer les biens de la terre aux biens du ciel ? — Cette comparaison est propre à faire mépriser les biens de la terre et soupirer après ceux du ciel. Tous les biens de ce monde, plaisirs, honneurs, richesses, à côté du paradis sont comme un centime à côté de cent milliards, et moins encore.

Pourquoi le chrétien doit-il demander souvent à Dieu de conserver et d'augmenter en lui l'espérance ? — Parce que c'est une vertu surnaturelle que Dieu répand dans les âmes, et qu'il dépend de lui de conserver et d'augmenter. — Quand faut-il demander à Dieu cette grâce ? — Dans les prières du matin et du soir, au saint Sacrifice de la messe, et surtout après la communion, où le fidèle possède en son cœur Jésus-

Christ, l'auteur et le consommateur de la foi, la source et l'objet de l'espérance.

Saint Bernard ayant été transporté en esprit au tribunal du souverain Juge, Satan le chargea de toutes sortes d'accusations et lui montra qu'il ne méritait point le ciel. Le saint lui répondit : « J'avoue que de moi-même je ne suis pas digne des grâces de Dieu, et que je ne puis, par mes propres mérites, obtenir le royaume des cieux. Mais comme Jésus-Christ le possède par droit de naissance et par droit de conquête, et qu'il se contente de le posséder lui-même en sa qualité de Fils de Dieu, et qu'il me le communique par le mérite de ses souffrances, je regarde avec confiance le royaume des cieux comme une chose qui m'appartient. » Le démon, confondu par ces paroles, se retira honteusement.

Saint Symphorien, jeune homme de la ville d'Autun, fut condamné à avoir la tête tranchée, pour avoir parlé avec mépris des idoles. Comme on le menait au supplice, sa mère, pour l'encourager, lui criait de dessus les remparts : « Mon fils, souvenez-vous du Dieu vivant ; armez-vous de constance et de force ; élevez votre cœur en haut, et regardez Celui qui règne dans le ciel. On ne vous ôte point la vie, on ne fait que la changer en mieux. On vous conduit à un bonheur éternel ; le chemin est étroit et difficile, mais il est court. » Saint Symphorien, ainsi animé par les discours enflammés de sa mère, consumma son sacrifice avec beaucoup de courage, de joie et un vif espoir de recevoir de Dieu, dans le ciel, des biens et des honneurs plus solides que ceux que lui avait promis sur la terre un juge idolâtre.

C'est par l'espérance de ces mêmes biens que les Machabées s'exhortaient à souffrir les horribles tourments et la mort affreuse que leur fit endurer le cruel

Antiochus, et que leur intrépide mère enflammait leur courage en leur présentant la récompense du ciel comme la fin de tous les maux.

TRENTE-SEPTIÈME SOIRÉE.

DE LA CHARITÉ ENVERS DIEU. — SA NÉCESSITÉ. — SES QUALITÉS. — OBLIGATIONS DE FAIRE DES ACTES D'AMOUR DE DIEU.

Qu'est-ce que la charité? — La charité est une vertu surnaturelle qui nous fait aimer Dieu par-dessus toutes choses, pour lui-même, et aimer notre prochain comme nous-mêmes par rapport à Dieu.

Pourquoi dites-vous que la charité est une vertu? — Parce qu'elle est une disposition ou une habitude de l'âme qui porte à aimer Dieu. — Pourquoi est-elle une vertu surnaturelle? — Parce que le chrétien ne peut l'acquérir par lui-même, et que Dieu la répand dans les âmes par sa grâce. — Qu'est-ce qu'aimer Dieu par dessus toutes choses? — C'est l'aimer plus que toutes les créatures et tout ce qui peut plaire en cette vie. — Qu'est-ce qu'aimer Dieu pour lui-même? — C'est l'aimer, non pas à cause du bien qu'il fait, mais parce qu'il est souverainement parfait et infiniment aimable. — Pourquoi dites-vous que la charité fait aimer le prochain comme soi-même? — Parce qu'elle a un double objet, Dieu et le prochain. — Nous est-il permis de nous aimer nous-mêmes? — En nous ordonnant d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, Jésus-Christ nous fait assez comprendre que nous devons nous aimer nous-mêmes, puisque cet amour doit servir de règle à l'amour du prochain.

Quelles qualités doit avoir l'amour de Dieu ? — Il doit être : 1° surnaturel ; 2° sincère ; 3° effectif, et 4° souverain.

Pourquoi cet amour doit-il être surnaturel ? — Parce qu'il doit être l'effet de la grâce sanctifiante. — Ne pouvons-nous pas aimer Dieu naturellement ? — Nous le pouvons ; mais l'amour naturel ne suffit pas pour nous conduire au ciel. — Pourquoi cela ? — Parce qu'il faut une proportion entre le ciel qui est un bonheur surnaturel, et la charité qui doit y conduire ; et si l'amour de Dieu n'était pas surnaturel, il n'y aurait plus de proportion entre la fin et le moyen. — Expliquez-vous plus clairement ? — La charité naturelle est comme une source qui sort de terre et qui ne s'élève pas au-dessus du sol. La charité surnaturelle est comme une eau vive qui s'échappe du sein de Dieu et tombe sur la terre, d'où elle rejaillit jusqu'à son principe qui est Dieu.

Pourquoi l'amour pour Dieu doit-il être sincère ? — Parce que s'il était faux, il n'existerait pas. — Pourquoi doit-il être effectif ? — Pour être conforme à la volonté de Dieu, qui veut que nous l'aimions par des actes, et non pas seulement par des paroles et des sentiments. — A quoi peut-on reconnaître si l'on aime Dieu ? — La marque qu'on aime Dieu est la fidélité avec laquelle on observe ses commandements.

Pourquoi l'amour doit-il être souverain ? — Parce que Dieu est plus aimable que toutes choses. — Que signifie un amour *souverain* ? — Un amour qui l'emporte sur tout autre amour ; comme un roi ou un souverain l'emporte sur ses sujets. — Cet amour souverain doit-il être plus sensible que tout autre amour ? — C'est désirable, mais cela n'est pas nécessaire ; il suffit que cet amour fasse préférer Dieu à toutes choses.

Ces qualités de l'amour de Dieu sont-elles indis-

pensables ? — Dieu lui-même les exige. Saint Paul nous enseigne que la charité a été répandue en nous par le Saint-Esprit. L'amour de Dieu est donc surnaturel. — Que dit Jésus-Christ lui-même ? — « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme et de toutes vos forces. » Si nous aimons Dieu de tout notre cœur, notre amour sera-t-il sincère ? — Évidemment. — Et si nous l'aimons de toutes nos forces, sera-t-il effectif ? — Oui ; car nous ne devons employer nos forces qu'à observer les commandements de Dieu et de l'Église. — Si nous aimons Dieu de tout notre esprit, de toute notre âme, de tout notre cœur et de toutes nos forces, n'est-ce pas l'aimer plus que toutes choses ? — C'est l'amour souverain.

Que dit saint Paul sur le précepte de l'amour de Dieu ? — « Quand je parlerais, dit-il, le langage des hommes et des anges, quand j'aurais le don de prophétie et que je connaîtrais tous les mystères et toutes les sciences, quand j'aurais une foi capable de transporter les montagnes, quand je distribuerais tous mes biens aux pauvres et que je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien. — S'agit-il là de la charité pour Dieu ? — Évidemment, puisqu'il l'oppose à la charité envers le prochain. — Que dit saint Augustin ? — Que si Dieu se fût contenté de nous permettre de l'aimer, il nous eût accordé une grande faveur ; mais qu'il est allé plus loin, puisqu'il nous a commandé de l'aimer.

Le précepte de l'amour de Dieu était-il connu des Juifs ? — C'était le premier de la loi de Moïse : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit et de toutes vos forces. Vous écrirez ces paroles dans votre cœur, vous les apprendrez à vos enfants ; vous les méditez dans votre maison, en

voyage, pendant votre sommeil, à votre réveil ; vous les attacherez à vos mains, vous les placerez entre vos yeux, vous les écrirez sur le seuil de vos portes.

Qu'est-ce qu'aimer Dieu de tout son cœur, de tout son esprit, de toute son âme et de toutes ses forces ? — C'est l'aimer plus que toutes choses et lui rapporter toutes les pensées de son esprit, toutes les affections de son cœur, toutes ses paroles et tous ses sentiments, et enfin toutes ses actions.

Pourquoi Dieu nous commande-t-il d'écrire ces paroles dans notre cœur, de les apprendre aux enfants, de les méditer à la maison et dans nos voyages, dans le sommeil et à notre réveil, de les écrire dans nos mains, devant nos yeux et sur le seuil de nos portes ? — C'est afin de nous faire bien comprendre que c'est le plus grand de tous ses commandements, et que son amour doit donner le mouvement à nos yeux pour voir, à nos mains pour travailler, à nos pieds pour marcher ; que son amour doit toujours nous occuper à la maison et dans nos voyages, durant le jour et la nuit, c'est-à-dire toujours et partout. — Pourquoi Dieu oblige-t-il à écrire le précepte de l'amour de Dieu sur le seuil des maisons ? — Pour faire comprendre que l'amour de Dieu y est tellement abondant, qu'on peut en communiquer à d'autres ; comme les inscriptions indiquent ordinairement ce qu'on débite dans les maisons.

Est-ce aimer Dieu pour lui-même que de l'aimer pour le posséder dans le ciel ? — Oui, si le désir de le posséder dans le ciel a pour principe sa volonté plutôt que notre satisfaction personnelle. — Est-ce aimer Dieu pour lui-même que de l'aimer à cause de sa bonté pour nous ? — Oui, si nous considérons cette bonté comme nous aidant à accomplir la volonté divine et à parvenir à la fin que Dieu nous a proposée. — Suffit-il d'aimer Dieu uniquement pour le bien qu'il nous fait ?

— Non ; cela ne suffit pas pour accomplir le précepte de l'amour de Dieu ; le principal motif de notre amour pour Dieu doit être sa souveraine perfection.

La raison elle-même ne prouve-t-elle pas que nous devons aimer Dieu par-dessus toutes choses ? — La raison veut que nous aimions les personnes et les choses, selon qu'elles sont aimables. Or, Dieu est infiniment aimable ; nous devons donc l'aimer plus que toutes choses. — Notre cœur seul ne le démontre-t-il pas ? — Oui ; il ne trouve rien au monde qui puisse le contenter, il est toujours inquiet et tourmenté, jusqu'à ce qu'il repose en Dieu, ou qu'il l'aime plus que toutes choses.

Pourquoi les trois vertus théologiques sont-elles nécessaires au salut ? — Parce qu'il y a trois personnes en Dieu, et que pour être uni [un jour à Dieu, il faut que nous portions en nous la ressemblance de Dieu, l'image du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Or, cette image n'existe dans l'âme que par la foi, l'espérance et la charité ; par la foi nous ressemblons à Dieu le Père, par l'espérance, à Dieu le Fils, et par la charité, à Dieu le Saint-Esprit.

Expliquez-vous plus clairement ? — La foi nous montre que Dieu est infiniment aimable et infiniment heureux. Elle nous inspire en même temps le désir de participer à ce bonheur infini, et c'est l'espérance ; mais par la foi et l'espérance, nous avons le moyen d'obtenir ce bonheur infini, ce qui fait que nous aimons Dieu de tout notre cœur. Ainsi de même que Dieu le Père engendre son Fils et que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils ; ainsi la foi engendre l'espérance, et de la foi et de l'espérance procède la charité.

N'y a-t-il pas encore une autre raison ? — Oui, nous l'avons expliquée en parlant du paradis. Le bonheur du ciel consiste à voir Dieu, à posséder Dieu et à jouir de Dieu. Mais ce bonheur n'est accordé qu'à titre de

récompense : il faut donc passer par les épreuves : il faut croire pour mériter de voir ; il faut espérer pour mériter de posséder ; et il faut aimer pour mériter de jouir.

A quoi les Docteurs comparent-ils les trois vertus théologiques ? — A un cierge allumé qui produit de la lumière, donne une flamme qui s'élève vers le ciel et répand de la chaleur. — A quoi peut-on encore les comparer ? — A la nature physique. — A quoi ressemble la nature en hiver ? — A un cadavre enseveli dans un linceul. La glace la rend froide ; elle paraît comme un corps sans vie ; et quand les glaces et les neiges ont disparu, elle n'offre plus à l'œil attristé qu'une boue dégoûtante. C'est l'image de l'âme dépouillée de toute grâce. — Qu'est-ce qui dissout la glace et les neiges et affermit la terre ? — C'est le soleil avec sa lumière et sa chaleur.

Que représente le soleil sur la fin de l'hiver ? — La foi qui brille dans l'âme du pécheur, en fait fondre la glace, et de boue qu'elle était, en fait une terre ferme et solide. — Qu'arrive-t-il au printemps ? — La nature se ranime, les arbres et les plantes reverdissent. — Que représente cet agréable changement ? — L'âme du pécheur, qui n'a que la foi et l'espérance sans la charité. — Que produit l'espérance ? — Elle donne un peu plus de vie à l'âme ; alors l'âme a de bonnes pensées et de pieux désirs qui sont comme les plantes et les arbres avec leur feuillage. — Qu'est-ce qui leur fait pousser des fleurs et des fruits ? — C'est le soleil de l'été.

Le soleil d'été est-il nécessaire ? — Sans lui il n'y aurait pas de fruits. — Que représente-t-il ? — La charité qui échauffe l'âme, fait croître et mûrir les fleurs et les fruits de toutes les vertus. Elle est aussi nécessaire que le soleil d'été. Quand elle est répandue dans une âme, les vertus poussent des racines, fleurissent et

offrent bientôt les fruits les plus délicieux et les plus suaves au divin jardinier qui l'a cultivée. — Qu'est-ce donc qu'une âme ornée des trois vertus théologiques ? — C'est un superbe jardin où l'on rencontre des fruits d'une beauté et d'une variété ravissantes, ou bien un magnifique parterre parsemé des plus belles fleurs qui répandent de tous côtés les plus suaves parfums.

N'en est-il pas ainsi de la vie du corps ? — A peu près ; elle a trois foyers, le cerveau, l'estomac et la poitrine. Si l'un de ces organes est gravement offensé l'homme meurt. Ainsi encore des trois facultés de l'âme, l'intelligence, l'imagination ou la mémoire, la sensibilité ou l'amour ; si l'une de ces facultés est paralysée, la vie raisonnable n'existe plus.

Comment les enfants qui meurent avant l'âge de raison, sont-ils sauvés ? — Ils sont sauvés par la foi, l'espérance et la charité qui leur sont communiquées par le baptême. Ils ne peuvent en faire des actes ; mais ils les possèdent à l'état d'habitude.

Quand doit-on faire des actes d'amour de Dieu ? — Il en faut faire : 1° quand on est parvenu à l'âge de raison ; 2° au moins une fois par semaine ; 3° dans les tentations d'éloignement pour Dieu ; 4° quand on est en danger de mort ; 5° si, étant coupable de péché grave, un chrétien devait conférer le baptême.

Pourquoi le chrétien doit-il faire des actes de charité, lorsqu'il est parvenu à l'âge de raison ? — Parce qu'il doit tendre à sa fin dernière qui est Dieu aussitôt qu'il la connaît. Et ce n'est que par la charité qu'il peut l'atteindre.

Pourquoi doit-il faire souvent des actes de charité durant la vie ? — Parce qu'il n'est sur la terre que pour honorer Dieu, et que c'est surtout par la charité qu'il peut l'honorer. — Pourquoi encore ? — Parce que la charité est la vie divine de l'âme, et que cette vie ne

peut se conserver en elle que par des actes de charité. — Doit-on en faire tous les jours? — Une telle pratique n'est pas d'obligation, mais elle est grandement utile. — Quel péché commet celui qui ne fait aucun acte de foi, d'espérance et de charité pendant un mois? — Il commet un péché mortel. — Est-il nécessaire de réciter les formules? — Non; la récitation de l'oraison Dominicale, qui renferme ces actes, suffit. Cependant, il est plus convenable de réciter avec attention les formules de ces actes, pour se mieux pénétrer des dogmes qu'elles énoncent et des sentiments qu'elles expriment.

Pourquoi le chrétien doit-il produire des actes de charité dans les tentations qui inspirent de l'éloignement pour Dieu? — Parce que c'est le moyen le plus efficace de les surmonter, la charité unissant l'homme à Dieu. — Pourquoi en danger de mort? — Pour s'unir à Dieu de plus en plus étroitement, à mesure qu'il approche du moment où il doit le posséder, et que plus il sera uni à Dieu, plus il sera fort pour triompher du démon dans ce dernier combat.

TRENTE-HUITIÈME SOIRÉE.

DES AVANTAGES DE LA CHARITÉ. — MOYEN DE CONSERVER ET DE FORTIFIER CETTE VERTU.

Quels sont les avantages de l'amour de Dieu? — La charité a de nombreux avantages: 1° elle rend le plus beau et le plus parfait hommage à Dieu; 2° elle complète la vie surnaturelle et divine en nous, et donne la vie à toutes les vertus; 3° elle est le motif le plus parfait de nos actions; 4° elle nous rend facile et agréable, ce qui, sans elle, serait difficile et rebutant; 5° elle nous fait

trionpher de tous les obstacles que nous pouvons rencontrer dans la voie du salut.

Comment la charité rend-elle le plus beau et le plus parfait hommage à Dieu? — Parce que par la charité nous reconnaissons que Dieu est infiniment aimable, ou qu'il possède toutes les perfections, tandis que par la foi et l'espérance nous ne faisons hommage qu'à quelques perfections. Ainsi la charité est la reconnaissance de l'infinité des perfections de Dieu et un hommage rendu à toutes ses perfections.

Comment la charité complète-t-elle la vie divine en nous? — En ce qu'elle est en nous ce que le fruit est à la plante, ce que le couronnement est à l'édifice; ce que le cœur est pour la vie physique.

Quelle est l'opération de la foi en nous? — Elle nous montre Dieu comme l'unique source de la vie surnaturelle et divine. — Que fait l'espérance? — Elle nous rapproche de Dieu et nous place à côté de lui. — Que fait la charité? — Elle nous unit à lui, de sorte que nous devenons une même chose avec lui; nous sommes participants de sa nature, et nous vivons de sa vie. — La charité est donc le cœur de la vie divine? — Certainement; comme le cœur donne la vie à la tête, à l'estomac, aux bras, aux jambes et à toutes les parties du corps, ainsi la charité donne la vie à la foi, à l'espérance et à toutes les vertus morales.

Comment la charité est-elle le plus parfait motif de nos actions? — Parce qu'elle est la plus parfaite des vertus, et qu'il n'y a pas de motif plus noble que celui d'agir uniquement pour Dieu, sans retour pour soi-même. — Sommes-nous obligés d'agir toujours par le motif de la charité? — Non; nos actions sont méritoires pour le ciel, lorsque nous les faisons en état de grâce et par un motif surnaturel; mais elles sont beaucoup plus agréables à Dieu et plus précieuses pour

nous, lorsque nous agissons par le motif de la charité.

Comment la charité nous rend-elle facile et agréable ce qui, sans elle, serait difficile et rebutant? — Parce que l'amour, dit saint Augustin, ne connaît pas la peine, ou s'il en ressent, il en fait son bonheur. Lorsque le cœur aime Dieu, il aime tout ce qui lui est agréable. Or, les actions les plus difficiles, les plus contraires à la nature sont aussi les plus agréables à Dieu. — Pourquoi les saints sont-ils joyeux de souffrir la pauvreté, les maladies, les calomnies et les persécutions? — Parce qu'en supportant, par amour pour Dieu, toutes ces afflictions contre lesquelles se révolte la nature, ils savent se rendre agréables au Seigneur. — Comment cela? — Parce que : 1^o le cœur est changé; 2^o celui qui aime Dieu le voit partout lui répétant les paroles de l'Évangile.

Peut-on croire que le cœur soit changé? — Nous voyons des choses aussi étonnantes dans la nature. Qui croirait que ces belles lumières qui éclairent toute une ville sont produites avec de l'eau? Le cœur de l'homme est froid par lui-même; mais réchauffé par le feu de la charité, il est plein d'ardeur. — Vous rappelez-vous ce qu'opéra le feu du ciel à la prière du prophète Élie? — Il consuma non seulement le bois, mais encore l'eau les pierres et la boue qui étaient à côté. — Que représente ce feu? — La charité, qui brûle tout ce qu'il y a de terrestre dans le cœur humain, en sorte qu'il est changé et transformé.

D'où vient la force de la vapeur? — De l'application du feu sur l'eau. — N'en est-il pas de même de la force d'âme communiquée aux saints? — A peu près. Dieu applique le feu de la charité sur leur cœur, et ils sont plus forts que toutes les puissances de la terre. Ainsi les apôtres se réjouissent de souffrir quelque chose

pour Jésus-Christ. Saint Paul se glorifie dans ses infirmités. La plupart des martyrs jubilent au milieu des tourments. Saint François d'Assise met sa richesse dans la pauvreté, sa gloire dans les humiliations et son bonheur dans les souffrances. Saint Camille appelle les maladies les bontés et les miséricordes de son Dieu. Tous les saints aiment et recherchent ce que les hommes fuient : les mépris, la pauvreté, les maladies, etc.

Comment celui qui agit par charité voit-il Dieu partout ? — Sa foi vive lui montre Jésus-Christ à ses côtés, l'encourageant par ses divines paroles. Est-il pauvre ? Jésus-Christ lui dit : « Je suis né dans une étable ; je n'avais pas où reposer ma tête ; vivez comme moi dans la pauvreté. » Le chrétien lui répond qu'il accepte volontiers la sainte pauvreté pour lui plaire. Est-il ouvrier ou domestique ? Jésus-Christ lui dit : « Je me suis dépouillé volontairement de ma gloire ; j'ai travaillé dans la boutique d'un charpentier ; j'ai été méprisé, calomnié, persécuté et traité comme le dernier des scélérats, j'ai tout souffert par amour pour toi. Ne feras-tu rien pour moi ? » « Ah ! Seigneur, répond le chrétien, que je suis heureux de pouvoir vous ressembler et marcher sur vos traces ! Je veux vivre inconnu au monde ; je passerai ma vie à raccommoder la chaussure, à balayer les rues, à être garçon d'écurie. »

Comment la charité console-t-elle et fortifie-t-elle le chrétien malade ou persécuté ? — En lui montrant Jésus-Christ qui lui dit avec une douceur inexprimable : « Courage, mon ami ; moi aussi j'ai souffert au jardin des oliviers, devant Pilate, Hérode et Caïphe ; j'ai été battu de verges, flagellé, couvert de crachats, couronné d'épines, attaché à la croix : j'ai souffert par amour pour vous ; souffrez donc aussi par amour pour moi. » Le chrétien lui répond : « Vivent les maladies

et vivent les persécutions! ô mon doux Sauveur, que je suis heureux de souffrir quelque chose par amour pour vous! »

Comment la charité fait-elle surmonter tous les obstacles? — En nous communiquant une force divine, qui nous élève au-dessus de nous-mêmes et au-dessus de toutes les difficultés. — Que nous dit l'Écriture sur la force de la charité? — L'amour est plus fort que la mort. Je suis certain, dit saint Paul, que ni le glaive, ni la crainte, ni la persécution, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la vie, ni la mort, que rien au monde ne peut me séparer de Jésus-Christ. — D'où vient cette force? — De l'union du chrétien avec Jésus-Christ; car ce n'est plus lui qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en lui.

Comment pèche-t-on contre la charité? — Tout péché mortel détruit la charité. — Quel est le péché le plus directement opposé à la charité? — C'est la haine de Dieu. — Est-il possible qu'il y ait des hommes qui haïssent Dieu? — Il le paraît; et d'après saint Thomas, c'est le plus grand de tous les péchés; parce qu'il outrage l'amabilité infinie de Dieu et par conséquent toutes ses infinies perfections.

Que devons-nous faire pour conserver et augmenter en nous la charité? — Il faut: 1^o éviter tout ce qui peut la faire perdre ou même l'affaiblir; 2^o la demander souvent à Dieu; 3^o agir habituellement par le principe de la charité; 4^o se rappeler souvent les motifs d'aimer Dieu; 5^o produire souvent des actes de charité.

Qu'est-ce qui fait perdre ou qui affaiblit la charité? — Le péché mortel la fait perdre et le péché véniel l'affaiblit. — Pouvons-nous éviter tout péché mortel? — Nous le pouvons avec la grâce de Dieu. — Pouvons-nous éviter tout péché véniel? — Nous ne le pouvons sans un privilège particulier de Dieu. Veillons sur nous pour ne pas en commettre de propos délibéré.

Pourquoi faut-il demander à Dieu la charité ? — Parce qu'il en est le foyer et le principe : Dieu est charité, dit saint Jean. Il dépend de lui de la répandre comme il veut. — Quand le chrétien doit-il la demander ? — Tous les jours, dans ses prières du matin et du soir, mais surtout au saint sacrifice de la messe et après la communion, lorsque le cœur de Jésus, brûlante fournaise d'amour, repose sur son cœur trop souvent indifférent et glacé.

Pourquoi doit-il agir par un motif de charité ? — Parce que toutes les actions faites par ce motif sont comme autant de matières inflammables qui l'augmentent sans cesse. — Combien d'espèces de motifs qui font agir les hommes ? — On en distingue ordinairement deux espèces : les motifs humains ou naturels et les motifs surnaturels ou divins. — Combien de classes de motifs humains ? — Trois ; parce qu'il y a la vie de plante, la vie d'animal, et la vie de philosophe.

Qui sont ceux qui mènent une vie de plante ? — Ceux qui, dans leurs actions, suivent le développement des plantes ; ainsi un marchand travaille nuit et jour pour s'enrichir, pour acheter des maisons et des fermes ; il ne cherche qu'à se fixer sur la terre, comme un noyer ou un cerisier qui étend ses racines de tous côtés : tout le monde le loue, parce que de petit marchand, il est devenu grand négociant. On pourrait louer de même un petit arbrisseau qui est devenu un grand arbre. Une femme parvient, par ses économies, à doter richement ses enfants : elle ressemble à un pied de vigne qui étend ses branches de tous côtés. Vie de plante et vie d'arbre. Encore ces riches parvenus ont-ils moins d'esprit qu'un arbre planté près d'une muraille ; car il n'étend pas ses branches du côté de la muraille, mais bien du côté exposé au soleil ; tandis qu'ils dirigent leurs enfants, qui sont leurs rameaux, du côté des grandeurs du monde, de la muraille qui soutient, et non pas du côté de l'hu-

milité et de la pauvreté que le soleil de justice échauffe et vivifie de ses rayons.

Qui sont ceux qui vivent de la vie animale ? — Un ouvrier qui travaille avec ardeur, parce qu'on le nourrit bien ; un cheval en fait tout autant, parce qu'on lui donne de bon foin. Un jeune homme emploie sa matinée à se friser et à se parer, et on le loue : Voilà un corps bien fait, voilà de beaux cheveux. Un cheval soigné par un palefrenier reçoit les mêmes louanges : Quel beau cheval, disent les amateurs, quelle couleur charmante ; il a l'œil vif, le port noble et les jambes fines.

Que dites-vous de tant d'hommes qui ne s'occupent que de leurs corps, qui ne songent qu'à boire, à manger, à dormir, à s'amuser ? — Le singe, le lion, et tous les animaux en font autant. — Et de ceux qui se couchent le soir parce qu'ils sont bien fatigués ? — Ainsi, après un long voyage, fait un coursier. — Et ceux qui mangent parce qu'ils ont faim et qu'on leur présente des mets succulents ? — Ainsi fait un mulet, quand on lui donne de bonne avoine. — Qu'est-ce donc qui fait l'homme ce qu'il est ? — C'est la vie qu'il mène et le motif qui détermine ses actions. S'il n'a d'autre but que la vie du corps et les biens matériels, sa vie ne diffère en rien de celle des animaux.

Mais voici un homme du monde, qui aime la justice : il ne fait tort à personne, il rend service au prochain, fait l'aumône aux pauvres, parce qu'il serait bien aise d'être assisté, s'il était dans le besoin, n'est-il pas raisonnable ? — Il est raisonnable en effet ; c'est un très honnête homme qui ne sera pas pendu ; mais il ne sera pas récompensé dans le ciel ; ses bonnes actions étant purement naturelles.

Mais voici un chrétien qui pratique toutes les vertus, parce que Jésus-Christ le veut ; quelle est sa vie ? — Elle est surnaturelle et divine. — Et s'il fait toutes ses

actions par amour ? — Elle est beaucoup plus parfaite. — Est-il bien difficile d'agir par un motif d'amour ? — Il suffit de dire à Dieu quelquefois dans la journée : J'unis toutes mes actions et toutes mes peines aux actions et aux peines de Jésus-Christ, et je veux agir avec les mêmes intentions que lui. — Racontez-nous l'histoire de sainte Catherine de Sienne.

Ses parents voulaient la marier ; mais elle n'y consentit pas, parce qu'elle s'était consacrée à Jésus-Christ. Pour la forcer à changer de sentiments, ils ne lui laissèrent aucun lieu dans la maison où elle pût se retirer pour prier. Ils renvoyèrent même une servante, pour la charger de l'office de la cuisine. Sainte Catherine se fit un oratoire dans son cœur, où elle se retirait de temps en temps pour s'occuper de Dieu ; puis elle considérait la personne de Jésus-Christ en son père, celle de la sainte Vierge en sa mère, celle des apôtres et des disciples en ses frères et ses domestiques, et elle les servait tous avec le même respect, la même tendresse et le même amour, qu'elle aurait voulu le faire à Jésus, à Marie et aux apôtres.

Pourquoi faut-il se rappeler souvent les motifs de la charité ? — Pour la ranimer, comme il ne suffit pas toujours de mettre du bois sur le feu, mais qu'il faut le souffler ; ainsi, on souffle sur le feu de la charité, lorsqu'on en médite les motifs. — Quels sont les principaux motifs ? — Ce sont : 1^o l'amour qui existe entre les trois personnes divines ; 2^o l'amour de Jésus-Christ pour nous dans les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption ; et surtout dans le sacrement de l'Eucharistie.

Quel est l'amour des trois personnes divines ? — C'est un amour infini, principe de toute charité ; c'est une fournaise immense, un océan sans bornes d'amour divin. — Que concluez-vous de là ? — Si Dieu est assez aimable pour faire le bonheur des trois personnes

divines, à plus forte raison devra-t-il faire le bonheur des fidèles.

Comment Jésus-Christ nous a-t-il aimés? — D'un amour infini. — Comment nous a-t-il prouvé son amour? — En souffrant dans sa passion et en mourant sur la croix. — Quel a été le caractère de ses miracles? — La bonté et la miséricorde. — Comment accueillait-il les grands pécheurs? — Avec une tendresse infinie; ainsi saint Mathieu, Zachée, sainte Madeleine, la femme adultère, saint Pierre, saint Paul. Les paraboles du bon pasteur, du père de l'enfant prodigue, ne sont que des images de sa bonté.

Pourquoi l'Église a-t-elle institué la fête du Sacré-Cœur? — Pour l'amour de Jésus-Christ; car c'est la fête de son amour. — Comment les sacrements sont-ils des gages de son amour? — Parce qu'ils sont le prix de son sang et les effets de son infinie bonté pour nous élever jusqu'à lui. L'Eucharistie est le sacrement de son amour. Enfin le paradis est encore un très puissant motif de l'aimer.

Comment la charité augmente-t-elle dans les âmes par les actes qu'on en fait? — Parce que c'est une vertu qui se conserve et se fortifie par les actes, comme les organes du corps et les facultés de l'âme se conservent et se perfectionnent par l'exercice.

Racontez-nous ce que vous faites à l'égard de votre ami Emmanuel. — Je pense souvent à lui, et je lui rends de fréquentes visites; je ne me trouve heureux que lorsque je suis à ses côtés. En son absence, mon esprit et mon cœur sont avec lui; je lui parle, et il me semble qu'il me répond. Quoiqu'il demeure à quelque distance de la ville, je profite de toutes les circonstances pour lui faire visite, et la course ne m'est pas pénible. Si on l'attaque en ma présence, je prends sa défense, et je publie tout le bien que je sais de lui. Je cherche

toutes les occasions de lui faire plaisir ; et je me fais un bonheur de lui causer quelque agréable surprise. Si on venait à le chasser de chez lui, avec quel bonheur je le recevrais dans ma modeste demeure ; je compatirais à ses peines, et je m'efforcerais de le consoler.

Eh bien ! Dieu a bien voulu être notre ami ; et c'est assurément l'ami le plus riche, le plus glorieux, le plus puissant, le plus dévoué et le plus fidèle que nous puissions rencontrer. Traitons-le au moins en ami. Faisons-lui de fréquentes visites, et si nos occupations ne nous le permettent pas, que notre esprit et notre cœur soient avec lui. Parlons-lui, il nous répondra au fond du cœur. Écoutons-le , et nous entendrons sa voix. Si nous passons près d'une église, détournons-nous un peu pour aller le saluer ; si on l'attaque ou si on l'insulte en notre présence, prenons hardiment sa défense, et racontons tout ce que nous savons de ses miséricordes et de ses bontés. Si la prudence nous défend de parler, faisons voir au moins par notre maintien que les mauvais discours que nous entendons nous affligent profondément. Prévenons ses désirs, aimons à lui causer quelque surprise agréable par quelque œuvre de surrogation. Si on le chasse de quelque part, d'une église ou d'un temple vivant, donnons-lui un asile dans notre cœur ; si on le persécute dans la personne des chrétiens, dans son Église, compatissons à ses peines, et travaillons à les adoucir.

TRENTE-NEUVIÈME SOIRÉE.

DE LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN. — CHARITÉ
POUR SOI-MÊME — PRÉCEPTÉ DE LA CHARITÉ POUR
LE PROCHAIN.

*Qu'est-ce qu'aimer son prochain comme soi-même ?
— Aimer son prochain comme soi-même, c'est ne
lui faire aucun tort, lui souhaiter et lui procurer,
autant qu'on le peut, les biens spirituels et temporels
dont il a besoin.*

Il nous est donc permis de nous aimer ? — Jésus-Christ veut que nous nous aimions pour Dieu, ou que nous rapportions à Dieu l'amour que nous avons pour nous-mêmes ; car toute la création doit se rapporter à Dieu ; c'est la fin la plus élevée, la plus noble et la plus parfaite. — Qu'est-ce que s'aimer soi-même ? — C'est vouloir être heureux ou posséder le souverain bien ; or, le souverain bien, c'est Dieu, vers lequel nous devons tendre sans cesse.

Qu'avons-nous à faire pour tendre continuellement vers Dieu ? — Faire dominer dans notre âme la vie de la grâce et diriger vers Dieu nos pensées, nos désirs et nos actions. La vie du corps sera soumise à la raison, et la raison sera soumise à la foi. — Ne perdrons-nous rien en établissant cette subordination ? — Au contraire, nous y gagnerons infiniment ; puisque la foi est la raison agrandie par la raison de Dieu, l'espérance a un objet infiniment plus élevé que celui de l'espérance naturelle, et la charité est perfectionnée par l'amour divin ; c'est le cœur de l'homme uni au cœur de Dieu.

Comment devons-nous aimer la vie du corps et la vie de l'âme raisonnable ? — Nous devons toujours préférer la vie de l'âme raisonnable à la vie du corps, et la vie de

la grâce aux deux autres vies. — D'après ce principe, un père de famille peut-il exposer son fils à perdre la foi, en le plaçant dans une maison d'éducation avec l'espoir d'en faire un savant, un magistrat, un préfet? — Jamais. — Peut-on chercher la vie de la grâce au détriment des deux autres? — Oui, toutes les fois qu'on ne peut les conserver autrement. Mais on doit les conserver et les maintenir en harmonie, lorsqu'on le peut sans inconvénient.

Qui sont donc ceux qui ne s'aiment pas comme Dieu l'ordonne? — Ce sont : 1° ceux en qui domine la vie des sens, ou qui ne cherchent que la satisfaction des sens ; comme les ivrognes, les débauchés, les libertins, les intempérants ; 2° ceux qui ne s'attachent qu'à la vie de l'âme raisonnable, comme les philosophes, les hommes lettrés, et tous les savants qui n'ont aucun souci de la vie de la grâce.

Tout fidèle, d'après l'Évangile, doit se haïr, se renoncer soi-même, porter sa croix tous les jours ; pouvons-nous donc nous aimer et nous haïr tout à la fois? — Oui ; parce qu'il y a en nous deux hommes distincts, le vieil homme et l'homme nouveau. — Qu'appellez-vous le vieil homme? — C'est l'homme de péché ; le foyer de la concupiscence qui nous pousse au mal, à l'attachement aux biens de la terre. — Qu'appellez-vous l'homme nouveau? — C'est l'homme sanctifié par la grâce, cette partie de nous-mêmes qui nous porte vers Dieu et qui veut soumettre les sens à la raison et la raison à la foi. — Comment pouvons-nous nous haïr et nous aimer tout à la fois? — Nous nous haïssons dans le vieil homme en lui faisant une guerre implacable, et nous nous aimons dans l'homme nouveau en lui fournissant les moyens de vaincre toujours le vieil homme.

Ne pourrions-nous pas anéantir le vieil homme? — Nous pouvons le vaincre, mais nous ne pouvons

l'anéantir. Dieu veut que nous le combattions jusqu'à la fin, pour que nous multiplions nos couronnes. Il n'y a pas de couronnes sans victoires, ni de victoires sans combats.

Comment s'appelle l'amour bien réglé de nous-mêmes? — Il s'appelle charité. — Et l'amour dérégulé? — Amour-propre. — La charité peut-elle nous rendre heureux ici-bas? — Oui, autant qu'il est possible. Nous serons heureux comme le soldat pendant la guerre; nous posséderons la liberté et la joie du cœur, le témoignage d'une bonne conscience et le plaisir d'avoir combattu vaillamment et remporté des victoires. — Ne pourrions-nous pas faire la paix avec le vieil homme? — Non; le vieil homme ne consent à la paix, qu'autant qu'il fera sa volonté; or, sa volonté est corrompue et ne se porte souvent qu'au mal. — Ceux qui suivent leur amour-propre, ou qui ne s'aiment pas selon Dieu, ne sont donc pas heureux? — Non, ils éprouvent de continuels remords qui leur déchirent l'âme, et ils tremblent de tomber entre les mains du Dieu vivant; ils n'ignorent pas que l'enfer serait leur partage. — Puisque nous devons être toujours en guerre, quelque parti que nous prenions, ne vaut-il pas mieux nous aimer selon Dieu que suivant l'amour-propre? — C'est infiniment préférable.

Comment devons-nous aimer le prochain? — Comme nous-mêmes. — Mais si nous ne nous aimons pas comme il convient, pourrions-nous aimer le prochain comme il est ordonné? — Non; pas plus qu'on ne peut avoir la mesure exacte d'un objet, en se servant d'une fausse mesure. — Les honnêtes gens du monde ne savent donc pas aimer le prochain? — Non; il n'y a que la religion catholique qui nous apprenne à nous aimer selon le commandement de Dieu.

Que signifient ces mots : *Ne faire aucun tort au*

prochain? — Ils signifient que nous ne devons jamais nuire au prochain, ni dans ses biens temporels, ni dans ses biens spirituels. — Comment devons-nous procurer les biens spirituels au prochain? — En travaillant à la sanctification des âmes. — N'est-ce pas l'affaire des apôtres, des évêques et des prêtres? — C'est aussi une obligation imposée à tous les fidèles. Tout le monde reconnaît que ce serait un crime de laisser mourir de faim un mendiant. Mais c'est un plus grand crime de laisser quelqu'un suivre le chemin qui le conduit en enfer.

Cette obligation n'est-elle pas aussi fondée sur la loi de la solidarité? — Oui, nous sommes tous solidaires les uns des autres. Ainsi nous sommes nécessairement des apôtres : ou bien apôtres pour la vertu ; ou bien apôtres pour le vice. Nous ressemblons aux locomotives ; nous en entraînons d'autres après nous, ou en avant ou en arrière ; et si nous déraillons, nous nous tuons et nous en tuons d'autres avec nous.

Par quels moyens pouvons-nous exercer notre apostolat? — Par quatre moyens : 1° en donnant le bon exemple ; 2° en adressant à Dieu de ferventes prières pour la conversion des pécheurs ; 3° en les portant à la vertu par de pieuses conversations, ou en leur procurant de bons livres ; 4° en faisant quelques sacrifices d'intérêt ou d'amour-propre. C'est ainsi que Jésus-Christ nous a aimés ; et il nous ordonne de nous aimer les uns les autres, comme il nous a aimés lui-même.

Qui est notre prochain? — Tous les hommes, sans en excepter nos plus grands ennemis, sont notre prochain ; pour deux raisons : 1° parce que, en vertu de la création, nous avons tous le même Père qui est Dieu ; 2° parce que, par la grâce, nous devenons tous enfants adoptifs du Père — Sur quoi repose cette obligation?

— Sur la parole de Jésus-Christ qui nous commande d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, de faire du bien à ceux qui nous haïssent et de prier pour ceux qui nous calomnient et nous persécutent.

Peut-on aimer Dieu sans aimer le prochain ? — Non ; on ne peut aimer Dieu sans aimer le prochain ; ces deux amours sont inséparables.

Pourquoi cela ? — Parce qu'il est impossible d'aimer quelqu'un, sans aimer aussi les images qui le représentent. Or, les hommes sont les images vivantes de Dieu. — Que dit saint Jean à ce sujet ? — « Si, n'aimant pas vos frères, vous dites que vous aimez Dieu, vous êtes un menteur ; car si vous n'aimez pas votre frère que vous voyez, comment aimerez-vous Dieu que vous ne voyez pas ? »

Les habitants d'Antioche, irrités contre l'empereur Théodose, brisèrent un jour toutes ses statues. L'empereur regarda cette injure comme faite à lui-même. Et en effet, ils disaient à l'empereur par cette action : « Si nous en avions le pouvoir, nous vous briserions vous-même, comme nous faisons de vos images. »

Jésus-Christ a-t-il ordonné d'aimer le prochain ? — Il a eu ce précepte tellement à cœur qu'il l'a répété jusqu'à trois fois : « Voici mon précepte, je vous donne un précepte nouveau, qui est de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés. — Comment Jésus-Christ nous a-t-il aimés ? — Il nous a aimés jusqu'à tout sacrifier pour nous, son intelligence, son esprit, son cœur, son repos, sa réputation, sa gloire, sa vie même. — Quelle est la doctrine de saint Paul à ce sujet ? — Il ne recommande rien tant que cette vertu ; il veut que nous nous aimions, parce que nous avons le même Dieu qui est le Père de tous, que nous mangeons le même pain, et que nous sommes les membres d'un même corps.

Il arrive quelquefois que les pauvres sont plus charitables que les riches. Un honnête père de famille, ouvrier serrurier, demeurant rue de Charonne, est mort, laissant orphelins trois petits enfants qui avaient déjà perdu leur mère. Les camarades d'atelier de ce brave homme, au nombre d'une vingtaine, ont immédiatement adopté les enfants du défunt, au profit desquels, ils font chaque semaine, une retenue sur leur paie. Les ouvriers garçons ont demandé eux-mêmes à contribuer pour une plus forte somme que leurs camarades mariés. Le patron s'est associé spontanément à cette bonne œuvre et a pris, en outre, au nom de chacun de ces enfants, un livret de cinquante francs à la caisse d'épargne, dont les intérêts doivent se capitaliser jusqu'à leur majorité.

QUARANTIÈME SOIRÉE.

QUALITÉS DE L'AMOUR DU PROCHAIN. — SES AVANTAGES.

Quelles qualités doit avoir la charité pour le prochain ? — Elle doit être : 1° surnaturelle ; 2° sincère ; 3° universelle ; 4° effective.

1° Pourquoi la charité doit-elle être surnaturelle ? — Parce qu'elle doit être en rapport avec la fin de l'homme qui est surnaturelle. — Un mari aime sa femme, parce qu'elle est vertueuse ; un père aime ses enfants, parce qu'ils sont sages ; un ami aime son ami, parce qu'il a un bon caractère ; quelle est cette charité ? — C'est une charité purement naturelle. — Que faut-il donc pour qu'elle soit surnaturelle ? — Il faut que Dieu en soit le motif et la fin ; que nous aimions le prochain

parce que telle est la volonté de Dieu ; parce que tous les hommes sont les images de Dieu et les membres de Jésus-Christ. — La charité est-elle surnaturelle, lorsque nous n'aimons qu'à cause du bien qu'on nous fait ? — Pas plus que celle du lion, du chien, du chat, de l'âne ou du mulet ; presque tous les animaux aiment ceux qui leur font du bien. — Que pensez-vous de celui qui aime ses amis pour les rendre libertins ou impies comme lui ? — Il les aime comme un gourmand aime les poulets et les lièvres, pour les tuer et les faire servir à sa sensualité.

2° Pourquoi la charité doit-elle être sincère ? — Parce qu'il faut aimer le prochain, non pas seulement de bouche et en paroles, mais aussi de cœur et en vérité. — Est-ce par charité que les gens du monde reçoivent avec tant de politesse et adressent à chacun de si jolis compliments ? — Ce sont des hypocrites, qui vous déchirent en votre absence. — N'est-ce pas là de la politesse ? — Non ; la vraie politesse n'est autre chose que la fleur de la charité. — Que dites-vous d'un homme poli qui n'est pas charitable ? — C'est un singe qui fait des grimaces.

3° Pourquoi la charité doit-elle être universelle ? — Parce que nous sommes tous frères, et que telle est la volonté de Dieu. — N'est-ce pas une chose impossible que d'aimer ses ennemis ? — Dieu ne commande rien d'impossible ; Jésus-Christ a dit : « Point de miséricorde pour celui qui n'a pas voulu faire miséricorde ; point de pardon pour ceux qui ne veulent pas pardonner. — Que devient l'Oraison Dominicale dans la bouche de ceux qui ne veulent pas pardonner ? — Une malédiction contre eux-mêmes : c'est comme s'ils disaient à Dieu : Ne me pardonnez pas, puisque je ne pardonne pas.

Racontez-nous la parabole des deux débiteurs. —

Un homme devait dix mille talents (à peu près trente millions). Son créancier les lui réclama en lui disant : « Rends-moi ce que tu me dois. » Le débiteur, se jetant à ses pieds lui dit : « Ayez patience envers moi et je vous rendrai tout. » Le créancier fut touché de compassion et le laissa aller. Mais en sortant, ce débiteur rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers (à peu près 60 francs). Il le saisit à la gorge et lui dit : « Rends-moi ce que tu me dois. » Le pauvre homme se jeta à ses pieds et lui dit : « Ayez patience envers moi et je vous rendrai tout. » Mais il ne voulut rien écouter : il fit vendre le peu que possédait ce malheureux et le jeter en prison, lui, sa femme et ses enfants. Ceux qui le virent traiter aussi indignement son compagnon allèrent le raconter au créancier ; alors celui-ci indigné le fit venir et lui dit : « Méchant serviteur, j'ai eu pitié de toi, parce que tu m'en as prié, ne devais-tu pas aussi avoir pitié de ton compagnon comme j'ai eu pitié de toi ? » Et le créancier fit vendre ce que possédait ce méchant, et le fit jeter en prison, lui, sa femme et ses enfants. Et c'est ainsi, ajoute Jésus-Christ, que mon Père céleste traitera ceux qui ne pardonnent pas de bon cœur à ceux qui les ont offensés.

4° Pourquoi la charité doit-elle être effective ? — Parce que nous devons aimer le prochain par des actes et non pas seulement en paroles. — Sur quoi est fondée cette obligation ? — Sur quatre raisons principales : 1° Parce qu'il doit exister entre les chrétiens un amour semblable à celui des trois personnes divines ; 2° parce que nous devons aimer les hommes, comme Dieu les aime ; 3° et comme Jésus-Christ nous a aimés ; 4° parce que nous sommes les membres d'un même corps.

Comment s'aiment les trois personnes divines ? — Réellement et en effet ; elles se communiquent l'une

à l'autre les biens qu'elles possèdent ; comme nous l'avons montré. — Où trouvons-nous une image de cette charité ? — Dans une famille bien réglée. Tout ce que possède le père, la mère et les enfants le possèdent. — N'en est-il pas d'autre ? — L'Église : tous les biens qu'elle possède sont communs entre tous ses enfants ; aucun d'eux ne saurait dire : cette vérité, ce précepte, ou ce sacrement est à moi. — Qu'est-ce qu'un couvent ? — C'est une famille dont les membres ne possèdent rien en propre. Ainsi vivaient les premiers chrétiens, suivant les conseils des apôtres. — La société pourrait-elle vivre comme un couvent ? — Non ; la vie de communauté ne saurait exister qu'entre individus, et jamais entre familles.

Comment Dieu aime-t-il les hommes ? — Il fait du bien à tous, même à ses plus grands ennemis ; il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants ; il répand la rosée du ciel sur le champ du pécheur comme sur celui du juste. Et c'est ainsi, dit Jésus-Christ, que nous devons nous aimer.

Comment Jésus-Christ a-t-il aimé les hommes ? — En leur procurant les plus grands biens, quoiqu'ils fussent ses ennemis. Il a pardonné aux pécheurs, il a assisté les pauvres ; il a visité les malades ; il a racheté les captifs ; il a instruit les ignorants ; il a prié et il s'est sacrifié pour tous.

Quelle charité doit exister entre les membres d'un même corps ? — Tous les membres compatissent aux souffrances les uns des autres, et se secourent mutuellement : la main porte secours à l'œil, l'œil dirige le pied et ainsi de tous les membres.

Quels sont les avantages de la charité fraternelle ? — 1^o Elle rend hommage à Dieu ; 2^o elle obtient la rémission des péchés et fortifie la confiance en Dieu ; 3^o elle maintient la paix dans la société ; 4^o elle établit le paradis sur la terre.

Quel hommage la charité rend-elle à Dieu ? — Elle reconnaît sa bonté et sa miséricorde, sa patience et sa douceur, et témoigne qu'il est le créateur et le sauveur du monde, l'auteur et le fondateur de l'Église catholique.

Comment la charité reconnaît-elle la bonté de Dieu ? — Parce qu'en lui faisant faire du bien au prochain, elle rend les fidèles des copies vivantes de Dieu. Lorsque les païens voyaient les chrétiens soigner, au péril de leur vie, les malades atteints de la peste, sans s'inquiéter à quelle religion ils appartenaient, ils s'écriaient : « Oh ! qu'il est grand le Dieu des chrétiens ! » Un fils généreux et compatissant fait la gloire de son père. S'il est miséricordieux, doux et patient, on conclut qu'il a reçu de son père ces belles vertus.

Comment la charité montre-t-elle que Dieu est le créateur du monde ? — En portant les hommes à se traiter comme des frères, elle fait voir qu'ils ne forment qu'une famille dont Dieu est le Créateur et le Père. — Comment montre-t-elle que Jésus-Christ est le Sauveur du monde ? — Parce que, c'est par la charité qu'on reconnaît que Jésus-Christ a été envoyé par son Père. C'est une démonstration vivante de la divinité de Jésus-Christ. — Comment cela ? — Parce que l'infidèle lui-même, témoin d'actes de charité et de dévouement, en conclut que Dieu seul peut inspirer tant d'héroïsme.

L'histoire rapporte qu'un jour saint François Xavier prêchait l'Évangile aux Indiens ; un de leurs prêtres s'approcha de lui et lui cracha à la figure. Saint François s'essuya sans rien dire et sans témoigner le moindre mécontentement. Un des principaux chefs, témoin de cette patience et de cette douceur, se convertit en disant : « Celui qui montre tant de patience et de courage ne peut être que l'envoyé de Dieu et non pas un menteur. »

Par quoi les hérétiques et les schismatiques sont-ils plus efficacement attirés à la foi catholique ? — Par la charité. Saint François de Sales a ramené, par sa douceur étonnante, plus de soixante-dix mille protestants au sein de l'Église romaine. La pratique de la charité évangélique est un vrai miracle ; c'est une dérogation à la loi de la nature corrompue, qui porte l'homme à ne rechercher que ses propres intérêts.

Comment la charité prouve-t-elle que l'Église catholique est la véritable Église de Jésus-Christ ? — Parce que la charité évangélique, dont Jésus-Christ a donné l'exemple, ne se trouve que dans l'Église catholique. Vous rencontrerez des âmes compatissantes qui feront l'aumône aux pauvres ; mais vous n'en trouverez pas qui se dévouent personnellement pour l'avantage et le salut du prochain.

Comment savez-vous que le fidèle obtient la rémission de ses péchés par la pratique de la charité ? — L'aumône détruit le péché, dit l'Esprit-saint, comme l'eau éteint le feu. Celui qui ramènera un pécheur de sa mauvaise voie, couvrira la multitude de ses péchés et sauvera son âme. Le centurion Corneille a obtenu, par ses bonnes œuvres, d'être baptisé par saint Pierre ; et ce même apôtre a ressuscité une sainte veuve, nommée Tabithe, à cause de sa grande charité envers les pauvres (Voyez les Actes des apôtres, chap. ix.)

Comment la charité fortifie-t-elle la confiance en Dieu ? — En ce que nous serons mesurés comme nous aurons mesuré les autres. Si nous sommes durs pour le prochain, Dieu sera inflexible pour nous. Si nous sommes généreux, il sera généreux aussi pour nous ; si nous pardonnons, il nous pardonnera. Ainsi la charité est le chemin qui nous conduit le plus facilement et le plus sûrement au ciel.

Comment la charité maintient-elle l'ordre dans la

société ? — Elle établit l'union, et l'union fait la force des familles et des sociétés. — Quelles sont les deux grandes lois de la société ? — Ce sont d'une part, l'autorité qui maintient l'union entre tous les membres ; et d'autre part, la liberté qui laisse chaque individu suivre sa vocation et agir comme bon lui semble, pourvu qu'il ne fasse rien au détriment d'autrui. La charité ressemble à la loi d'attraction, elle unit tous les hommes entre eux ; les riches donnent leur superflu aux pauvres ; les forts soutiennent les faibles, les savants instruisent les ignorants, les justes convertissent les pécheurs, et les bien portants soignent les malades.

Comptez-vous beaucoup de riches et beaucoup de pauvres dans la société ? — Tous sont pauvres et tous sont riches ; les riches en écus ou en propriétés ont besoin des pauvres, et les pauvres ont besoin des riches ; en sorte que nous sommes tous de pauvres mendiants : et les plus pauvres sont ceux qui ont le plus besoin des autres, c'est-à-dire les plus riches en biens terrestres.

Est-il besoin de prisons et de gendarmes dans une société où règne la charité ? — Il n'en est nullement besoin ; tous les membres de cette société se respectent, et respectent les droits d'autrui. — A quoi ressemble la société ? — A une famille ; les riches sont comme les pères et les mères des nécessiteux, ils pourvoient à leurs besoins ; les pauvres sont des enfants, qui aiment et respectent les riches comme leurs pères.

Dans quel état se trouve la société, quand la charité en est bannie ? — Elle ressemble à l'enfer, séjour de la haine et du désespoir. — Comment cela ? — Parce que les riches n'aimant pas les pauvres, ils n'en sont pas aimés non plus. Les pauvres les détestent et les regardent comme leurs ennemis. — Quels moyens de

remédier au mal ? — La persuasion qui est stérile, et la force qui détruit tout.

Pourquoi la persuasion est-elle stérile ? — Parce que le riche ne parviendra jamais à persuader au pauvre la patience et la résignation. Il ne peut lui parler de Dieu ni de sa loi, puisqu'il s'en moque lui-même ; et encore moins de la justice ; car le pauvre lui prouvera que la justice exige le partage des biens entre les travailleurs. — Quel moyen reste-t-il donc pour rappeler le pauvre à son devoir ? — La force, le sabre et le canon. — Détruit-t-on la haine du cœur avec de telles armes ? — Jamais ; on l'excite davantage. — Que devient une société où la charité est méconnue ? — Elle doit s'attendre à la guerre civile et à toutes sortes de calamités.

Parmi tous les grands hommes qui ont paru sur la terre, quel est celui qui s'est fait le plus aimer ? — C'est Jésus-Christ. — Comment s'est-il fait tant aimer ? — En aimant sincèrement les hommes et en se sacrifiant pour eux. — Quels sont parmi les saints ceux qu'on aime le plus ? — Ceux qui ont eu le plus de charité, comme saint François Xavier, saint Charles Borromée, saint François de Sales, saint Vincent de Paul. — Quel est donc pour les riches le vrai moyen de se faire aimer des pauvres ? — C'est de les aimer, comme Jésus-Christ les a aimés, non pas en paroles, mais en effet, en s'imposant pour eux des privations et des sacrifices.

Comment la charité établit-elle le paradis sur la terre ? — Parce que les pauvres et les riches n'ont plus qu'un cœur et qu'une âme, comme les saints qui sont au paradis.

Quel est l'ordre à observer pour pratiquer la charité, soit pour les personnes, soit pour les biens ? — Pour les biens, la vie de la grâce tient le premier

rang, et nous devons la préférer à tout autre bien ; même à la vie temporelle ; la vie temporelle à la réputation, et la réputation à la perte des biens matériels. — Que concluez-vous de là ? — Qu'il faut sacrifier sa vie, dans l'occasion, pour le salut des âmes ; sacrifier sa réputation pour sauver la vie du prochain, et sauver la réputation du prochain par quelque sacrifice d'argent.

Quel est l'ordre à suivre par rapport aux personnes ? — Quand on est obligé de porter des secours et qu'on ne peut assister tous ceux qui sont dans le besoin, il faut préférer le père à la mère ; la mère à la femme ; la femme aux enfants ; les enfants aux frères et sœurs ; les frères et sœurs aux autres parents ; les parents aux domestiques ; les domestiques aux autres personnes ; les amis, les bienfaiteurs et les supérieurs, à tous ceux qui ne le sont pas ; les voisins aux autres concitoyens ; les concitoyens aux étrangers ; enfin les fidèles aux infidèles. — Doit-on toujours suivre cet ordre ? — Non, à moins que les besoins ne soient égaux, ce qui n'arrive presque jamais.

Comment devons-nous aimer un ennemi ? — Comme les autres hommes ; nous ne pouvons l'exclure de nos prières, ni refuser de le saluer, ni éviter sa présence. — Est-on obligé de se réconcilier ? — Oui ; et le plus tôt possible. — Quel est celui qui doit faire les avances ? — C'est celui qui a offensé. — Mais si tous deux ont des torts ? — Tous deux sont obligés de faire des avances et de se prévenir. — Doit-on toujours exiger que celui qui a offensé demande pardon ? — Oui, à moins qu'il ne soit le supérieur.

Sommes-nous obligés de pardonner à nos ennemis, même avant qu'ils aient reconnu leurs torts ? — Oui, Dieu l'a ordonné. — Sommes-nous obligés de renoncer à nos droits ? — Non ; nous pouvons même les faire valoir devant les tribunaux ; mais il faut prendre garde

de rien faire par haine ou par vengeance. — Lorsque celui qui nous a offensés, nous offre toute satisfaction, sommes-nous obligés de la recevoir ? — Oui, à moins que notre ennemi ne soit un homme dangereux pour la société. — Quel est le moyen le plus efficace pour éteindre tout sentiment de haine ou de vengeance contre un ennemi ? — C'est de prier pour lui et de lui faire du bien, à l'exemple de David, de saint Etienne, et surtout de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Lorsqu'il n'était encore qu'évêque d'Imola, il arrivait souvent à Pie IX de donner jusqu'à son dernier sou. Un jour qu'il ne lui restait pas la plus petite pièce de monnaie, une malheureuse femme se présente et lui demande l'aumône. Ne sachant plus que faire, le saint prélat aperçoit un couvert d'argent sur une table : « Prenez-le, dit-il à cette femme, allez le mettre au mont-de-piété ; je le retirerai quand j'aurai de l'argent. » Le valet de chambre, qui n'était pas dans le secret de cette admirable charité, fut obligé, après d'inutiles recherches, d'annoncer à son maître qu'un couvert avait été volé. Pour toute réponse, le cardinal se contenta de sourire.

QUARANTE-UNIÈME SOIRÉE.

DES ŒUVRES DE CHARITÉ. — DE LA CORRECTION FRATERNELLE. — MOYENS DE CONSERVER ET DE FORTIFIER LA CHARITÉ FRATERNELLE.

Quelles sont les œuvres que commande la charité fraternelle ? — Ces œuvres sont corporelles ou spirituelles selon les besoins du prochain. — Quelles sont les œuvres corporelles. — 1° Donner à manger à ceux

qui ont faim et à boire à ceux qui ont soif ; 2° recevoir les étrangers ; 3° vêtir ceux qui sont nus ; 4° visiter les malades, les prisonniers, les pauvres ; 5° racheter les captifs ; 6° ensevelir les morts.

Quelles sont les œuvres spirituelles ? — 1° Instruire les ignorants ; 2° corriger les pécheurs ; 3° donner conseil à ceux qui en ont besoin ; 4° consoler les affligés ; 5° souffrir les injures et les défauts d'autrui avec patience ; 6° pardonner de bon cœur les offenses ; 7° prier pour les vivants et pour les morts, et pour ses propres persécuteurs.

Est-on obligé de faire l'aumône ? — « Si quelqu'un possède les biens de ce monde, dit saint Jean, et que voyant son frère dans la nécessité, il lui ferme son cœur et ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurera-t-il en lui ? » — Que dira Jésus-Christ aux réprouvés au jour du jugement ? — Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges ; car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'ai eu besoin de logement et vous ne m'avez pas logé ; j'ai été nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; j'ai été malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité .. Autant de fois que vous avez manqué de rendre ces secours aux plus petits de mes frères, vous avez manqué de me les rendre à moi même. »

Quels sont les avantages de l'aumône ? — 1° L'aumône couvre la multitude des péchés ; 2° elle rend Dieu favorable ; 3° elle est un moyen de satisfaire à sa justice ; 4° elle donne confiance devant Dieu au temps de l'affliction et de la prière ; 5° elle est le seul moyen de faire régner la tranquillité dans les états.

Comment savez-vous que tels sont les avantages de l'aumône ? — L'Écriture-Sainte et les Docteurs de

l'Église l'enseignement. — Quel est celui qui gagne le plus, du riche qui fait l'aumône, ou du pauvre qui la reçoit? — C'est celui qui la fait; il obtient les avantages dont nous venons de parler; et le pauvre n'a qu'un léger secours dans sa misère. — Quel est celui qui reçoit le plus d'honneur? — Le pauvre fait plus d'honneur au riche en recevant son aumône, que le riche n'en fait au pauvre en la lui donnant. — Pourquoi cela? — Parce que le pauvre représente Jésus-Christ, qui veut bien recevoir l'aumône du riche et lui procurer ainsi l'occasion de mériter les richesses et le bonheur du ciel.

Que sont les pauvres dans l'Église? — Ce sont les grands seigneurs et les princes de ce royaume. Jésus-Christ les a considérés comme tels. Il s'est fait pauvre pour ennoblir la pauvreté; sa mère était pauvre et ses apôtres l'étaient aussi. — Comment les représente-t-il encore? — Comme les portiers du ciel. « Faites-vous des amis avec les biens de la terre, en les donnant aux pauvres, dit-il, afin qu'ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. » — Quelle estime en fait saint Paul? — Après avoir recueilli des aumônes pour les pauvres de Jérusalem, il écrit aux chrétiens de Rome, et les conjure de prier Dieu, afin que ceux à qui il doit offrir ces dons veuillent bien les agréer, comme s'il s'agissait d'un roi ou d'un empereur auquel on fait un présent.

Que doit-on donner pour satisfaire au précepte de la charité? — Tout le superflu, tout ce qui est au delà du nécessaire. — Combien y a-t-il de sortes de nécessaires? — Deux sortes : le nécessaire de la vie, ou ce qui est nécessaire pour vivre et pour s'habiller, et le nécessaire de l'état, ou ce qui est nécessaire pour se soutenir dans sa condition, sans luxe et sans cupidité. — N'y a-t-il pas plusieurs sortes de nécessités chez les pauvres? — Il y a la nécessité extrême, où se trouve le

pauvre qui mourrait de faim s'il n'était promptement assisté; la nécessité grave, où le pauvre souffre beaucoup, quoiqu'il ne doive pas immédiatement succomber, et la nécessité commune, que souffrent ordinairement tous les pauvres.

Quelle est l'obligation des riches dans ces différentes nécessités? — En présence de besoins ordinaires, ils doivent donner tout ce qui n'est pas requis pour soutenir leur condition avec décence; en présence de besoins graves et pressants, il faut retrancher quelque chose du raisonnable nécessaire, et dans les détresses extrêmes, ils doivent assister les pauvres de tout ce qui ne leur est pas nécessaire à la vie. — L'obligation d'agir de la sorte est-elle indispensable? — Les riches sont tenus à l'observance de ces règles, aussi strictement que les fermiers à celles de leur bail; car ils sont les fermiers de Dieu, et l'Évangile règle les conditions du bail.

Quelles circonstances doivent accompagner l'aumône, pour la rendre utile et méritoire? — Il faut faire l'aumône 1^o promptement; 2^o avec joie; 3^o dans un esprit de charité et de compassion; 4^o avec humilité; 5^o avec prudence et discernement; 6^o avec justice et avec des biens dont on peut disposer. — Peut-on faire l'aumône avec les biens d'autrui? — Non; ainsi les enfants ne peuvent faire l'aumône des biens de leurs parents, ni les femmes des biens de leurs maris, ni les domestiques des biens de leurs maîtres, si ce n'est du consentement de ceux à qui ces biens appartiennent. — N'est-ce pas faire l'aumône, que de procurer du travail aux pauvres? — C'est souvent la meilleure manière de les secourir; comme aussi de faire quelque avance d'argent aux ouvriers laborieux ou de leur procurer des outils.

Quels pauvres doit-on secourir de préférence? —

Ceux qu'on appelle les pauvres honteux, qu'on devrait appeler les pauvres honorables ; car ce sont ceux qui préfèrent souffrir toutes sortes de privations plutôt que de tendre la main, et même que de faire connaître leur pauvreté. Il convient de leur faire l'aumône d'une manière discrète, ou en achetant quelque ouvrage à un prix élevé, ou en leur offrant à titre de prêt une certaine somme, ou en leur faisant faire quelque ouvrage ou quelque commission et en les payant bien au delà de la valeur de la chose.

Les pauvres sont-ils obligés de faire l'aumône ? — Tous les hommes y sont obligés, parce que tous sont riches ; les pauvres peuvent rendre de très grands services aux riches et prier pour eux ; et le peu que donnent ou que font les pauvres a plus de prix aux yeux de Dieu que des sommes considérables offertes par les riches.

Les œuvres spirituelles sont-elles aussi obligatoires que les œuvres corporelles ? — Elles le sont beaucoup plus, la vie de la grâce étant plus nécessaire et plus précieuse que la vie du corps. — Que pensez-vous des chrétiens qui croient avoir accompli le précepte de la charité, parce qu'ils ont donné quelques aumônes aux pauvres ? — Ils sont dans une grave erreur ; ils n'ont accompli que l'accessoire du commandement. — En quoi consiste l'essentiel ? — A pourvoir aux besoins de l'âme, à exercer l'apostolat dont nous avons parlé. Jésus-Christ a dit à tous les chrétiens : « Aimez-vous comme je vous ai aimés. » Or, il a tout fait pour sauver les âmes.

Est-on obligé de faire la correction fraternelle ? — C'est un devoir de justice pour les supérieurs à l'égard des inférieurs, et un devoir de charité pour les autres personnes. Jésus-Christ nous dit : « Si votre frère a péché contre vous, allez lui représenter sa faute en par-

ticulier entre vous et lui. S'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère. S'il ne vous écoute pas, prenez avec vous une ou deux personnes, afin que tout soit confirmé par l'autorité de deux ou trois témoins. Que s'il ne les écoute pas, dites-le à l'Eglise. Et s'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit à votre égard comme un païen et un publicain. »

Comment faut-il faire la correction fraternelle? — On doit la faire avec charité, avec prudence et humilité.

Qu'est-ce que faire la correction avec charité? — C'est la faire dans la seule vue de s'acquitter d'un devoir et d'être utile à celui que l'on reprend.

Comment la fait-on avec prudence? — En choisissant le temps, le lieu et les manières les plus propres à l'utilité du prochain. Il faut voir si la correction doit être faite en public ou en particulier, sur le champ, ou quand la passion est calmée. Il faut avoir égard à l'âge, à la condition, à la faiblesse, au tempérament du pécheur, aux circonstances dans lesquelles il se trouve, à la nature de la faute qu'il a commise. Quelquefois il faut corriger avec douceur, quelquefois avec sévérité. Tantôt il faut user de prières, et tantôt de menaces.

Pourquoi faut-il la faire avec humilité? — Pour que celui qui la fait ne se perde point par l'orgueil; parce qu'il est tenté de se préférer à celui qu'il corrige, ce qui est un orgueil très dangereux. — Pourquoi la prière avant et après la correction? — Pour obtenir de Dieu qu'elle soit utile à celui qui la fait et à celui qui la reçoit.

Dans quelles dispositions doit-on recevoir la correction? — Dans une disposition d'humilité, de docilité, de patience, quand même celui qui corrige n'aurait pas gardé toutes les mesures de la charité et de la prudence. L'orgueil nous empêche de tirer profit des corrections.

D'après quels modèles devons-nous apprendre à bien faire les corrections? — Le plus parfait est Jésus-Christ et, après lui, le grand saint Paul, qui, dans ses épîtres, reprend les chrétiens de leurs défauts, avec une charité et une prudence parfaites.

Que fait le jardinier pour cultiver une fleur rare et délicate? — Il prend mille précautions pour ne pas la perdre. — Qu'est-ce qu'un pécheur? — C'est une fleur spirituelle qu'on peut faire revivre, et qui est destinée à orner la maison de Dieu éternellement. — Comment les sculpteurs parviennent-ils à faire des monuments délicats et découpés en dentelle? — Ils taillent la pierre à petits coups et avec un soin infini. Or, un pécheur est une pierre vivante, que nous devons tailler et polir pour en faire un temple magnifique au Seigneur.

Mais si l'on prévoit de trop graves inconvénients à faire soi-même la correction fraternelle, à qui faut-il s'adresser? — On doit prévenir les supérieurs, par exemple, les pères et mères, s'il s'agit des enfants, les curés s'il s'agit des paroissiens, l'évêque s'il s'agit des prêtres, et ainsi des autres. — Mais l'on se fera des ennemis? — Peu importe; ce n'est pas aimer véritablement son prochain, que de ne pas le secourir, parce que notre orgueil en souffrira. — Mais on vous traitera de rapporteur et de mouchard? — Le bon et charitable médecin, pourvu qu'il sauve son malade, ne s'inquiète pas des injures qu'il est exposé à recevoir.

Que devons-nous faire pour conserver et fortifier la charité? — Comme la charité est un feu, il faut, pour la conserver et l'augmenter dans les âmes, se conduire comme on fait pour conserver et augmenter le feu, éloigner ce qui peut l'éteindre, et l'entretenir en renouvelant la matière combustible.

Qu'est-ce qui éteint ordinairement le feu? — Le vent et l'eau. — Et qu'est-ce qui éteint ordinairement la cha-

rité? — Le vent de l'orgueil et les eaux de la cupidité. — Comment l'orgueil est-il opposé à la charité? — En ce qu'il nous montre nos péchés et nos défauts comme des grains de sable, les péchés et les défauts du prochain comme des montagnes. Si nous étions humbles, ce serait tout le contraire; nous serions toujours contents et heureux. Si le prochain nous persécutait et nous faisait souffrir toutes sortes de maux, loin de le haïr, nous le remercierions de ce qu'il nous traite bien au delà de nos mérites; loin de nous fâcher, nous l'aimerions davantage, parce qu'il nous fournit l'occasion d'expié nos péchés, et de mieux ressembler à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Comment la cupidité éteint-elle la charité dans les cœurs? — Parce qu'elle les attache aux biens de la terre; et comme on veut toujours augmenter sa fortune, on est sans entrailles pour les pauvres. Si l'on n'était pas si cupide, on s'estimerait heureux de partager ses biens avec les pauvres, et de les employer à des œuvres de charité et de bienfaisance.

Si vous jetez une pierre à plusieurs chiens réunis, tous aboient contre vous et cherchent à vous mordre; mais si vous leur jetez un os, ils se battront les uns les autres pour l'enlever. Ainsi les hommes cupides se battent et se déchirent pour un vil intérêt. De là les divisions, les haines, les procès et tous les péchés contraires à la charité.

Au lieu d'éteindre le feu, le vent ne sert-il pas quelquefois à l'allumer? — Oui, lorsque le feu est déjà bien ardent, comme dans un incendie. Ainsi en est-il du vent des passions: lorsqu'elles sont bien dirigées, elles entraînent et poussent les âmes jusqu'à l'héroïsme. Les saints les plus illustres étaient des hommes à passions ardentes; et les scélérats sont souvent de grands saints manqués.

N'en est-il pas de même de l'intérêt? — A peu près; en jetant un peu d'eau sur le feu, on l'attise; ainsi le désir d'acquérir chaque jour de nouveaux mérites pour le ciel excite et ranime la charité au fond des cœurs.

Suffit-il d'éviter ce qui peut éteindre le feu de la charité? — Non, il faut l'entretenir, l'alimenter en y jetant des matières combustibles. — Quelles sont ces matières? — Ce sont la méditation, la prière et la réception fréquente des sacrements. — Que dit l'Écriture en parlant de la méditation? — Elle nous dit que le feu s'est allumé dans la méditation. — Quels doivent être les principaux sujets de méditation? — Les principaux motifs sont : 1^o la charité infinie qui existe entre les trois personnes divines; 2^o la charité de Jésus-Christ pour nous dans son Incarnation; 3^o la charité de Jésus-Christ dans la Rédemption; 4^o la charité de Jésus dans le sacrement de l'Eucharistie; 5^o Enfin la récompense promise aux œuvres de charité.

Ne peut-on pas dire que le chrétien le plus charitable est aussi le plus intéressé? — Oui, car il place tout ce qu'il possède sur la banque de Dieu; et un jour il retirera ses fonds avec des intérêts à cent pour cinq.

Quand sommes-nous obligés de faire des actes de foi, d'espérance et de charité? — Nous sommes obligés de faire des actes de foi, d'espérance et de charité en recevant quelque sacrement et aux approches de la mort.

Est-il à propos de faire tous les jours des actes de foi, d'espérance et de charité? — C'est une excellente pratique de faire tous les jours, dans ses prières du matin et du soir, des actes de foi, d'espérance et de charité.

Pourquoi l'Eucharistie fortifie-t-elle la charité? —

Parce qu'elle est le sacrement d'amour. Elle est un feu véritable. Le cœur de Jésus étant uni au cœur de Dieu, et le cœur de Dieu étant la charité par essence, elle fait couler dans les cœurs comme un océan de charité.

Quel est l'apôtre qui a montré le plus de charité dans ses instructions? — C'est saint Jean; son évangile est l'évangile de la charité et ses épîtres ne respirent que la charité. Dans son extrême vieillesse, il se faisait porter dans l'assemblée des fidèles et leur répétait ces paroles : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.* Las de l'entendre répéter la même chose, ils lui en demandèrent la raison, et saint Jean leur dit : *C'est le précepte du Seigneur et il suffit.*

Au moment de la cène, saint Jean eut le bonheur de reposer sur le cœur de Jésus; et c'est là qu'il a puisé cette grande charité dont son cœur était rempli. Que sera-ce donc du fidèle qui reçoit avec piété le cœur même de Jésus-Christ dans la sainte communion?

L'exemple des saints contribue très efficacement à entretenir la charité dans les cœurs; par exemple, Moïse, qui demande à Dieu que son nom soit effacé du livre de vie pour que le peuple hébreu ne périsse pas; saint Jean, qui ne prêche que la charité; saint Paul, qui veut être anathème pour ses frères; saint Jean l'aumônier, qui donne tout ce qu'il possède; saint Nicolas, saint Martin, sainte Elisabeth de Hongrie, saint Charles Borromée, saint François de Sales et surtout saint Vincent de Paul qui a été comme la Providence de Dieu pour tous les malheureux.

Les âmes les plus glorieuses dans le ciel ont été les plus attentives à soulager le prochain : saint Léon, pape, ayant trouvé un pauvre couché sur le pavé, le fit porter en son palais et lui céda son lit. Saint Germain, évêque de Paris, visitait habituellement les prisonniers; quand on refusait de les

délivrer de prison, il les en retirait par ses prières. Saint Edouard, roi d'Angleterre, porta sur ses épaules un pauvre malade et le consola. Saint Casimir se faisait gloire d'être le père des pauvres et leur servait d'économe.

Les plus grands rois et les plus saintes reines de France ont pratiqué ces devoirs de charité, et dans l'éclat de leur couronne, ils n'ont pas dédaigné de visiter et de consoler les affligés. Saint Louis, parti pour la Terre Sainte, rendait tous les services possibles aux pestiférés. Sainte Radégonde ne croyait pas que sa qualité de reine dût l'empêcher d'être la servante des pauvres. Sainte Clotilde n'avait point de plus grande jouissance que de visiter les malades. Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon, quitta la cour pour assister une pauvre femme pestiférée abandonnée de tout le monde.

Saint Grégoire, pape, fils d'un sénateur romain, se fit religieux, pour donner aux pauvres la meilleure partie de ses biens. Quoique occupé sans cesse des affaires de toute l'Église, il trouvait encore le loisir de visiter dans Rome les pauvres dont il avait la liste ; et il s'attachait à connaître les plus nécessiteux, pour leur procurer des soulagements particuliers.

Saint Jean l'aumônier, se consacra, dès l'âge de quinze ans, aux œuvres de miséricorde, et jamais il ne se relâcha de la ferveur qu'il avait de visiter et d'assister les pauvres. Il en tenait la liste, et quoiqu'ils fussent plus de mille, il les nourrissait tous, et avait coutume de dire : « Je crois le jour perdu, quand je l'ai passé sans assister ou visiter les pauvres. »

Saint Charles Borromée aimait tellement les pauvres que durant une famine, il vendit pour les soulager, tout ce qu'il possédait, et même une partie de son mobilier ; il en nourrit jusqu'à trois mille, visitant

lui-même les pauvres honteux et servant les pestiférés.

Saint Aubin, évêque d'Angers, quoique employé aux plus grandes affaires du royaume, trouvait encore le temps d'assister les pauvres ; il les visitait dans leurs chaumières, nourrissait à ses frais ceux qu'il trouvait ou estropiés ou impotents, et fournissait aux plus valides les moyens de travailler avec profit.

Sainte Mathilde, femme de Henri, roi d'Allemagne, et mère de l'empereur Othon, mettait sa plus grande gloire à être la mère des pauvres, qu'elle visitait souvent et qu'elle consolait. Quelquefois elle se rendait seule au logis de quelque pauvre, y passait plusieurs heures à le servir et à l'assister. Ses courtisans blâmaient sa conduite ; mais elle ne se relâcha jamais de ses charités ; elle ne fut en repos qu'elle n'eût distribué tous ses trésors aux malheureux.

Sainte Marguerite, reine d'Écosse, servait elle-même les pauvres et les malades. Elle avait recueilli chez elle neuf pauvres orphelins, auxquels elle donnait à manger, les deux genoux à terre.

Saint Martin, à la porte de la ville d'Amiens, donna une partie de son manteau à un pauvre qui était nu. La nuit suivante, Jésus-Christ lui apparut revêtu de cette portion de manteau, et dit aux anges qui l'environnaient : « C'est Martin qui, n'étant encore que catéchumène, m'a revêtu de cet habit. »

Sainte Élisabeth, reine de Hongrie, distribua aux pauvres, dans une année de famine, tout ce qu'elle possédait. Elle fit construire des hôpitaux, où elle allait sans cesse visiter les infirmes et les malades. Un jour qu'elle leur portait du pain dans un tablier, elle rencontra le roi qui voulut voir ce qu'elle portait ; elle ouvrit son tablier, et le roi n'y vit que des roses superbes ; il en prit une et continua son chemin. Un

autre jour, elle conduisit un lépreux dans sa chambre, le fit coucher dans le lit royal, et se mit à le nettoyer. Sa belle-mère appela son fils et le conduisit dans l'appartement pour faire des reproches à son épouse imprudente. Mais Louis reconnut Jésus-Christ qui était dans son lit, et sortit tout émerveillé du prodige.

Marie Leczinska, fille de Stanislas, roi de Pologne et duc de Lorraine, épousa Louis XV et fut surnommée la bonne reine. Sa charité pour les pauvres était celle d'une mère. Elle ne voulut pas réclamer de pension sur la Lorraine, parce que, disait-elle, ce serait le pauvre peuple qui paierait. Elle refusait d'aller dîner dans les châteaux des princes qui l'invitaient. « Après avoir dépensé un petit écu à mon hôte, disait-elle, il faudrait donner cinquante louis à ses domestiques. Mes pauvres paieraient trop cher ma petite satisfaction. » Elle remettait toujours au lendemain l'achat de quelque objet de fantaisie, et le lendemain l'amour des pauvres l'emportait sur son cœur. Elle refusa un jour d'acheter une belle robe qui lui plaisait, en disant : « C'est trop cher ; j'ai assez de robes, et mes pauvres manquent de chemises. » Elle ne refusait jamais un seul pauvre. « Si je refusais l'aumône à un pauvre, qui ne se croirait pas en droit de la lui refuser ? » Ses gardes avaient reçu l'ordre de laisser les pauvres pénétrer jusqu'à sa personne et ceux-ci se portaient en foule sur son passage, lorsqu'elle sortait. On les appelait *le régiment de la reine*.

Une pauvre femme accablée d'années, sans biens et sans ressource, à la veille d'une saison rigoureuse, se voyait menacée de la misère dans son pays. Sur la foi de la renommée, elle prend la route de Versailles et parvient jusqu'à l'appartement de la reine, qui la

reçoit avec bonté, et la trouvant bien fatiguée de la route lui fait servir un verre de vin. La princesse la fait asseoir sur son fauteuil, et s'assied elle-même auprès d'elle sur un tabouret. Elle écoute avec intérêt l'histoire de son long voyage et le récit de ses misères. La vieillesse et la pauvreté de la malheureuse la touchent également, et elle finit par lui dire qu'elle se charge de pourvoir à tous ses besoins pour le reste de ses jours.

Souvent elle visitait les hôpitaux, goûtait les aliments qu'on y donnait aux infirmes, et leur en faisait quelquefois apporter du château de plus convenables à leur état. Quand elle s'apercevait que les malades avaient quelque besoin, elle s'empressait d'y pourvoir. On la vit s'abaisser jusqu'à aider elle-même un malade à mettre sa chaussure.

La pieuse princesse passait un temps considérable à faire ces sortes de visites, elle s'arrêtait plus longtemps auprès des malades les plus désespérés ; elle leur rappelait tous les motifs de consolation que la religion peut offrir à des mourants ; elle ne les quittait qu'après les avoir remplis de la plus douce paix, et les avoir amenés à une parfaite résignation aux ordres de la Providence. « Mes enfants, leur disait-elle, toute reine que je suis, je me verrai un jour malade et mourante comme vous ; l'arrêt paraît dur à la nature, mais nous l'adoucirons par notre soumission, en songeant qu'il est porté contre nos péchés, et par un Dieu qui est toujours notre Père. » Un malade, après une de ces précieuses visites, s'écriait dans le transport de sa joie : « Non, mon Dieu, rien ne me retient plus sur la terre, et j'accepte volontiers la mort, après avoir eu le bonheur d'y être si bien exhorté par notre sainte reine. »

Comme les malades qui habitent les maisons de

charités, sont aussi des pauvres, la princesse avait le soin de leur glisser ordinairement un louis dans la main, mais si adroitement que les personnes qui l'accompagnaient ne s'en apercevaient pas, et qu'on aurait ignoré le bienfait, si les pauvres ne l'eussent publié. Un jour, elle rencontra un pauvre malade qui lui dit : « Hélas ! Madame, dans l'état où je suis, ce n'est pas de l'argent qu'il me faudrait. — Eh bien ! dites-moi donc ce que je pourrais faire pour vous. — Ah ! ma bonne reine, si vous vouliez offrir à Dieu une petite prière pour le salut de mon âme, je mourrais content. — Mon crédit n'est pas grand dans le ciel, mon enfant ; je prierai cependant, et je ferai prier pour vous, parce que je vous vois bien résigné. »

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TRAITS HISTORIQUES

1. — Écoutez bien ce qu'a dit un philosophe célèbre par son incrédulité, M. Jouffroy : « Il y a, dit-il, un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants et sur lequel on les interroge à l'église : Vous y trouverez la solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait ; où il va, il le sait ; comment elle y va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant, qui de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas, et ce qu'il deviendra après sa mort, il vous fera une réponse sublime.... Origine du monde, origine de l'espèce humaine, question de race, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme avec ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien. Quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens ; car tout cela sort, tout cela découle, avec clarté et comme de soi-même, du christianisme. Voilà ce que j'appelle une grande religion ; je la reconnais à ce signe, qu'elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité. »

2. — L'empereur Constantin le Grand écoutait souvent debout, pendant des heures entières, la parole de Dieu ; et lorsque l'évêque le pria de s'asseoir, il répondait : « Il ne me paraît pas qu'il soit convenable de recevoir étant assis les ordres du Souverain du ciel et de la terre. »

3. — Un missionnaire de Wangaroa nous raconte, en parlant des infidèles qu'il évangélise, qu'ils montrent un zèle extraordinaire pour connaître la doctrine chrétienne. « A une admirable docilité, nous dit-il, nos jeunes catéchumènes joignent un vif désir de s'instruire. Un jour que je leur racontais quelques traits de l'histoire sainte et que je leur parlais du paradis terrestre, deux Marvès se lèvent aussitôt : « Attendez un peu, » me disent-ils, et les voilà sortis. Une ou deux secondes après, ils rentrent avec des charbons à la main. Je continue ma narration, et ils s'efforcent d'écrire sur leurs jambes ce que je leur disais. Après avoir rempli ce livre d'une espèce si nouvelle, après avoir crayonné, noirci le vélin sur toutes les faces, ils me prièrent de suspendre mon récit pour ce jour-là, et ils se retirèrent dans leurs maisons, pour tirer, sur du papier, copie de ce qui était écrit sur leur peau. » Faisons mieux : écrivons cette doctrine dans notre cœur.

4. — En Afrique, on adorait avant tout Saturne. Diodore de Sicile nous apprend que sa statue était de métal, ayant les bras étendus, avec une cavité extérieure, espèce de fournaise alimentée par un foyer placé au bas, et où venaient s'engloutir les enfants, victimes infortunées que l'affreuse idole recevait dans ses mains ardentes. Ceux qui n'avaient pas d'enfants en achetaient des pauvres, et il fallait que la mère qui les avait vendus assistât au sacrifice, sans faire paraître le moindre sentiment de pitié ; autrement elle perdait le prix de son fils.

De pareilles coutumes avaient lieu chez presque tous les peuples de l'antiquité. C'est cruel, c'est barbare ; et cependant, c'est ce que font encore aujourd'hui un grand nombre de chrétiens, en élevant leurs enfants pour le monde qui est un nouveau Saturne.

5. — Saint Walstan, né en Angleterre, vers la fin du x^e siècle, de parents très riches, médita sérieusement sur la vanité des choses de ce monde, et en les comparant à un bonheur qui doit durer toujours, il comprit que le meilleur usage qu'il pouvait faire des grands biens qu'il pouvait hériter était de les abandonner totalement. Il exécuta aussitôt sa pieuse résolution, quitta la maison de son père à l'âge de douze ans et se fit domestique. Il avait appris de l'Évangile que le plus grand aux yeux de Dieu est le serviteur des autres. Pendant toute sa vie il donna l'exemple de toutes les vertus, de l'humilité, de la patience, de l'abnégation, de la charité, de l'amour des pauvres. Aux plus rudes travaux de

la campagne il ajoutait des macérations volontaires et rigoureuses, telles que le froid, le chaud, la privation du sommeil.

6. — Ce fut avec la pensée de la présence de Dieu que saint Arnould parvint de très bonne heure à vivre dans le monde comme s'il n'appartenait pas au monde. Les travaux, les contradictions, une vie pénible, il avait appris à mépriser tout cela, comme passager, ou plutôt à l'estimer comme un moyen excellent de mériter une glorieuse place dans le ciel. Il fut domestique toute sa vie, et il remplit si bien tous ses devoirs, que Dieu le gratifia du don des miracles. Il fut mis à mort par des brigands; mais Dieu glorifia son serviteur par de nombreux prodiges.

7. — Saint Benoit le Maure, descendant d'esclaves maures, montra, dès sa plus tendre enfance, un amour ardent pour la pureté, la modestie et l'humilité. Devenu maître absolu de ses épargnes, il acheta une paire de bœufs et cultiva la terre. Un solitaire, nommé Lanza, l'ayant un jour rencontré, lui dit de vendre ce qu'il possédait et de le suivre, ce qu'il fit sur le champ. Devenu religieux, il surpassa tous ses frères par son humilité, son amour de la pauvreté et de la mortification. Sur l'ordre du Pape Pie IV, il se retira au couvent de Sainte-Marie-de-Jésus, près de Palerme. C'est là qu'il passa près de trente ans, remplissant les fonctions de cuisinier. Il remerciait Dieu de tout, des accidents et des peines, comme des faveurs et des bénédictions. Il méditait sans cesse les vérités chrétiennes, et il devint très savant dans les choses de Dieu. Il s'approchait des sacrements avec une ferveur angélique.

8. — Le jour de Noël, l'archevêque de Palerme alla célébrer cette fête au couvent avec les religieux. Benoît avait passé la nuit en prière et une grande partie de la matinée. On le cherchait partout, et on finit par le trouver. On lui adressa de vifs reproches de ce que rien n'était encore préparé. Benoît se contenta de répondre qu'on pouvait sonner le dîner et se rendre au réfectoire. Dans ce moment, en présence de tous les religieux et de l'archevêque, deux jeunes hommes, vêtus de blanc, se présentèrent dans la cuisine; puis, relevant les manches de leurs tuniques, ils commencèrent à préparer le repas, et Benoît pria de nouveau les frères d'aller au réfectoire, ce qu'ils firent. A peine se trouvèrent-ils à table, que les mets furent servis: et quels mets! préparés par la main des anges! Les religieux prirent leur repas, tous saisis du prodigieux événement dont ils venaient d'être les témoins.

9. — On vint un jour lui demander des oranges pour un malade. Ce n'était plus la saison de ces fruits, et il n'y en avait plus un seul sur les orangers du couvent. Benoît, cependant, commanda qu'on y montât et qu'on cherchât bien. — Père, je ne trouve rien, crie le religieux qui était monté sur l'arbre. — Et sur votre tête? Ces fruits ne sont donc pas des oranges? Regardez bien au-dessus de vous. — Le religieux lève les yeux et voit enfin cinq oranges magnifiques. Il donna trois de ces oranges au malade qui les prit et guérit instantanément; il en conserva une comme relique et donna l'autre à un saint prêtre ami de Benoît.

10. — Il recommandait aux jeunes religieux qui l'aidaient à la cuisine d'avoir bien soin des restes de la table. Je vous en prie, leur disait-il, ne jetez pas ces restes qui vous semblent peu de chose : donnez-les au pauvres : *C'est le sang de ceux qui vous ont fait l'aumône pour l'amour de Dieu.* Les jeunes religieux se mirent à rire de ce scrupule et continuèrent comme auparavant. Alors le saint prit le petit balai avec lequel ils balayaient ces restes, et le pressant dans sa main, il en sortit un sang vif et abondant.

11. — Un jour d'hiver, il ne se trouva plus rien au couvent. La neige était tombée en si grande quantité, que l'on ne pouvait aller quêter à la ville. Le soir, Benoît prit avec lui le frère qui l'aidait à la cuisine; ils remplirent d'eau plusieurs grands vases qui se trouvaient là; puis il se mit en prière, et la nuit se passa tout entière dans cette amoureuse et confiante oraison. Quand le matin fut venu, Benoît et son compagnon vinrent à la cuisine. Les vases qu'ils avaient préparés la veille se trouvèrent remplis de poissons encore palpitants, et en si grand nombre, qu'ils suffirent abondamment pour les besoins de la communauté.

12. — Une dame de Nancy fut atteinte d'un cancer qui lui rongea la poitrine, et qui lui causait des douleurs atroces, au point que les médecins s'étonnaient qu'elle pût vivre deux jours, torturée par d'aussi horribles souffrances. Elle dit un jour à son curé : « Je souffre au delà de tout ce qu'on peut imaginer; cependant je suis disposée à souffrir ainsi pendant dix ans, si c'est la volonté de Dieu.

13. — Un vieillard de Saint-Nicolas-du-Port souffrait tellement de la poitrine, qu'il était obligé de passer les nuits sur une chaise près de la fenêtre ouverte, même durant les froids rigoureux de l'hiver. La douleur lui arrachait des cris déchirants. Il y avait vingt-quatre ans qu'il était malade,

lorsque je le visitai. Je le plaignais et je lui disais qu'il devait être tenté d'impatience « Grâce à Dieu, me dit-il, je n'ai pas péché par impatience jusqu'aujourd'hui. »

14. — Une simple goutte de parfaite obéissance, disait sainte Madeleine de Pazzi, vaut un million de fois plus qu'un vase entier de la plus sublime contemplation.

15. — Saint Jean Joseph de la Croix eut de grandes épreuves à supporter: Le pain manqua plus d'une fois au couvent où il se trouvait. Le saint avait recours à cette Providence qui ne manque jamais à ceux qui mettent en elle leur confiance. Un jour qu'il n'y avait plus un morceau de pain à la maison, une personne inconnue en apporta autant qu'il en fallait pour tous les frères. Une autre fois, on trouva des pains sur la neige, à la porte du monastère, sans qu'aucune trace de pieds humains parût sur le sol. Les vivres se multipliaient, quand il en était besoin. Dieu, qui prend soin des petits oiseaux dont il n'est que le créateur, peut-il oublier ses serviteurs qu'il a adoptés pour ses enfants?

16. — La mère de saint Clément, évêque d'Ancyre, lui dit un jour : « Mon fils, vous êtes devenu orphelin avant même de connaître votre père, je vous ai donné votre corps, mais Jésus-Christ vous a engendré par son esprit ; reconnaissez-le pour votre père, et tâchez de ne pas porter en vain le nom de fils. Ne servez que Jésus-Christ, et mettez en lui toute votre espérance; car il est notre immortalité et notre salut. C'est lui qui est descendu du ciel pour l'amour de nous, qui nous a attirés après lui, et qui nous a donné de devenir les enfants de Dieu. Quiconque obéit à ce Seigneur surmontera toutes choses, et ne triomphera pas seulement des rois et des tyrans, mais encore des démons. » Cette femme annonça ensuite à son fils ce qu'il aurait à souffrir, et lui remit sous les yeux les motifs les plus puissants pour l'engager à tout endurer plutôt que de renier son Dieu. C'est ce que fit saint Clément. Pendant vingt-huit ans, il souffrit au delà de ce que peut concevoir l'imagination pour demeurer fidèle à Dieu et accomplir les dernières volontés de sa mère.

17. — Un ordre religieux exprime parfaitement les rapports qui existent entre les trois personnes divines. Écoutez ce qu'en dit saint Basile : « Qu'y a-t-il de plus heureux que cette union si intime entre des religieux ? Qu'y a-t-il de plus agréable et de plus doux que ce concert et cette conspiration de mœurs et d'âmes ? Des hommes qui sont venus de

plusieurs pays et de plusieurs nations différentes se trouvent si parfaitement unis dans un même lieu, que l'on voit une même âme en plusieurs corps, et que plusieurs corps ne paraissent être que les organes d'un même esprit qui les anime. Si quelqu'un d'entre eux est malade, tous prennent part à sa faiblesse et en sont touchés de compassion. Ils sont tout ensemble maîtres et serviteurs les uns des autres, et, possédant une liberté invincible, ils se rendent mutuellement tous les devoirs d'un service parfait, qui n'est point l'effet d'une fâcheuse nécessité, mais qui ne tire son origine que d'un choix très libre et très volontaire. C'est dans cette sainte société que l'on voit un père qui est l'image de notre Père céleste. » Il y a unité et communauté de pensées, de sentiments, d'actions, de biens spirituels et matériels.

18. — Saint Vincent Ferrier n'était pas un visionnaire, et il raconta qu'un jour, étant en oraison devant un crucifix, le démon se présenta devant lui sous la forme d'un Ethiopien grand et fort laid, et lui dit : « Je te persécuterai jusqu'à ce que je t'aie honteusement renversé, et que tu demeures vaincu. » Le saint lui répondit : « Je ne crains guère tes menaces, ô ennemi, tant que Jésus-Christ sera avec moi. » Le démon lui répliqua : « Il n'y sera pas toujours, car il n'y a rien de si difficile que de continuer à être en grâce jusqu'à la mort ; de sorte que, quand Jésus-Christ t'aura laissé, je te ferai sentir mes forces. » Saint Vincent lui répondit : « Mon Seigneur, qui m'a donné la grâce de commencer, ne me refusera pas celle de persévérer en son service. »

19. — Un jeune homme plein d'orgueil et d'ignorance dit un jour à son pasteur : « Mon cher curé, en retour de vos exhortations pathétiques, je vais vous faire ma profession de foi ; elle est vraiment philosophique. Je ne crois point à une autre vie. Que sommes-nous autre chose, sinon des machines parfaitement organisées que la mort détruit ? Qu'est-ce que votre paroisse ? Un grand troupeau de bêtes de somme qui se lèvent, dorment, mangent, boivent, bondissent et meurent ? — Jeune homme, répondit le curé, faisant un pas en arrière d'étonnement et de douleur, que vous avons-nous fait pour nous dégrader ainsi ? Malheureux !... mais vous avez trop d'esprit pour me persuader que vous n'êtes que l'égal de la bête. »

20. — En écrivant la vie de saint François d'Assise, saint Bonaventure voulant rendre raison du pouvoir extraordinaire que le séraphique François, comme tant d'autres saints,

a exercé sur toute la nature, dit que ce pouvoir avait d'abord été donné à Adam, avec toutes les autres prérogatives dont Dieu voulut bien le gratifier ; qu'il le perdit par le péché, il est vrai ; mais que tout chrétien peut le recouvrer, du moins en partie, par la grâce de Jésus-Christ. C'est pourquoi, lorsqu'il se rapproche de l'état de sainteté dans lequel Adam a été établi, toute la nature et même les animaux les plus féroces reconnaissent en lui leur roi, et ils lui obéissent.

21. — Un jour, saint Patrice annonça à Odrain, son domestique, qu'il fallait préparer la voiture pour faire un voyage. Celui-ci frémit à cette nouvelle, car il savait qu'il fallait passer sur les terres de Froilge, qui avait menacé de tuer le saint évêque. Quand tout fut prêt, Odrain dit à Patrice : « Mon maître, voici bien longtemps que je vous mène dans ce char ; si vous vouliez me faire un grand plaisir, je vous remplacerais pour cette fois seulement, et vous seriez mon cocher. » Ce bon évêque accepte ; mais à peine est-on parvenu sur les terres de Froilge, qu'une troupe armée, commandée par ce scélérat, vole à la voiture, l'ouvre et l'un d'eux plonge son poignard dans le sein de celui qu'il prend pour l'évêque. Odrain expire sous le coup, victime de son dévouement et de sa charité ; car il n'avait demandé à son maître l'étrange faveur dont nous avons parlé, que pour sauver le saint évêque. Quel admirable dévouement ! Jésus-Christ a fait pour nous ce qu'Odrain a fait pour saint Patrice.

22. — Le prophète Elisée nous offre une figure assez remarquable de ce qu'à fait pour nous Jésus-Christ. On vint le prier de ressusciter le fils d'une femme de la ville de Sunam qui venait de mourir. Le prophète envoya d'abord son serviteur avec son bâton, et lui ordonna de le placer sur le corps de l'enfant ; mais ni le serviteur, ni le bâton ne produisirent aucun effet. Elisée vint donc lui-même, monta sur le lit de l'enfant, et se rétrécit autant qu'il put, pour ajuster tous ses membres à ceux de cet enfant : les yeux sur ses yeux, la bouche sur sa bouche, les mains sur ses mains, les pieds sur ses pieds ; et l'enfant ressuscita.

Voilà la figure, voici la réalité :

Le fils de la Sunamite représente le genre humain mort par le péché. Le Fils de Dieu envoie Moïse avec une verge ou un bâton, c'est-à-dire avec la loi ancienne qui était dure et pénible ; mais ni le sacerdoce antique, ni la loi mosaïque ne purent rendre la vie surnaturelle et divine au pauvre

genre humain. Il a fallu que le Fils de Dieu vînt lui-même et s'abaissât jusqu'à nous pour nous relever. Il s'est rapetissé lui qui est l'éternel, l'immense, le tout-puissant; il a pris des mains comme nous, des pieds comme nous, enfin un corps et une âme comme nous, en se proportionnant à notre faiblesse.

23. — Quand Napoléon fut exilé sur son rocher de Sainte-Hélène, il rentra en lui-même, et voici quelques-unes de ses réflexions.

« Le Christ ne varie pas, il n'hésite jamais dans son enseignement, et la moindre affirmation de lui est marquée d'un cachet de simplicité et de profondeur qui captive l'ignorant et le savant, pour peu qu'ils y prêtent leur attention.....

« L'Évangile possède une vertu secrète, une chaleur qui agit sur l'entendement et qui charme le cœur; on éprouve à le méditer ce qu'on éprouve à contempler le ciel.....

« Une fois maître de notre esprit, l'Évangile captive notre cœur. Dieu même est notre ami, notre père, et vraiment notre Dieu. L'âme séduite par la beauté de l'Évangile ne s'appartient plus, Dieu s'en empare tout à fait, il en dirige les pensées et toutes les facultés, elle est toute à lui.

« Quelle preuve de la divinité du Christ! avec un empire aussi absolu, il n'a qu'un seul but, l'amélioration spirituelle des individus, la pureté de la conscience, l'union à ce qui est vrai, la sainteté de l'âme.

« Il n'y a pas de Dieu dans le ciel, si un homme a pu concevoir et exécuter avec un plein succès le dessein gigantesque de dérober pour lui le culte suprême, en usurpant le nom de Dieu. Jésus est le seul qui l'ait osé, il est le seul qui ait dit clairement, affirmé imperturbablement lui-même de lui-même: Je suis Dieu... Comment donc un juif, dont l'existence historique est plus avérée que toutes celles du temps où il a vécu, lui seul, fils d'un charpentier, se donne-t-il d'abord pour Dieu lui-même, pour l'être par excellence, pour le créateur de tous les êtres? Il s'arrogé toutes les sortes d'adoration. Il bâtit son culte de ses mains, non avec des pierres, mais avec des hommes. On s'extasie sur les conquêtes d'Alexandre. Eh bien! voici un conquérant qui confisque à son profit, qui unit, qui incorpore à lui-même, non pas une nation, mais l'espèce humaine. Quel miracle! L'espèce humaine avec toutes ses facultés devient une annexe de l'existence du Christ. Et comment? Par un prodige qui surpasse tout prodige. Il veut l'amour des hommes, c'est-à-dire ce qu'il est le plus difficile au monde d'obtenir, ce qu'un sage demande vainement à

quelques amis, un père à ses enfants, une épouse à son époux, un frère à son frère, en un mot, le cœur. C'est là ce qu'il veut pour lui, il l'exige absolument, et il réussit tout de suite. J'en conclus sa divinité... Je connais les hommes, et je vous dis que Jésus-Christ n'était pas un homme. »

L'empereur se tut, et comme le général Bertrand gardait également le silence : « Vous ne comprenez pas, reprit l'empereur, que Jésus-Christ est Dieu? Eh bien! j'ai eu tort de vous faire général. »

24. — Sous le Directoire, un des collègues de Barras, Laréveillère-Lepeaux, s'imagina de fonder une religion nouvelle sous le nom de Théophilanthropie. C'était un recueil de maximes et de prescriptions morales qu'il avait recueillies de partout; et le voilà qui met tout en œuvre pour multiplier ses apôtres et ses adeptes.

Cependant, malgré ses efforts, la nouvelle religion ne progressait point. Un jour Laréveillère découragé va trouver Barras et lui dit : « Croiriez-vous, mon cher collègue, que ma religion ne prend pas en France? C'est pourtant un chef-d'œuvre de morale et de philosophie. En vérité, comment donc a fait Jésus-Christ, dont l'œuvre est morte aujourd'hui, mais n'en a pas moins régné dix-huit siècles, pour propager si rapidement sa doctrine par quelques pauvres bateliers? — Mon ami, reprit Barras, si vous tenez à réussir comme Jésus-Christ, faites-vous crucifier un vendredi, et tâchez de ressusciter le dimanche suivant. »

25. — M^{lle} Siona Lévy a un frère, artiste fort distingué, qui, lisant pour la première fois l'Évangile, se sentit ému si profondément, qu'il devint aussitôt apôtre dans sa propre famille, et prouva, le livre en main, que toutes les promesses de l'ancien Testament se trouvaient accomplies dans le christianisme. Il reçut le baptême à Notre-Dame-de-Sion, où il s'était fait instruire : peu après il entra dans une maison religieuse pour se préparer au sacerdoce. Sa sœur, dans le but d'empêcher cette dernière résolution de se réaliser, se rendit auprès du prêtre qui pouvait exercer quelque influence sur les déterminations du jeune néophyte. Mais la lumière qui avait éclairé son frère, ne tarda pas à la toucher elle-même, elle reconnut en Jésus-Christ le Messie promis au monde et devint chrétienne.

26. — Interrogée par des gouverneurs païens, qui lui demandaient quelle était sa religion, sainte Marguerite répondit avec fermeté que c'était la religion chrétienne. « Quelle

absurdité dit le juge, de rendre à un homme, mort sur une croix, l'adoration due à Dieu seul. — Comment savez-vous que le Christ a été crucifié, lui dit la sainte? — Nous le savons, dit le juge, par vos livres que vous appelez Évangiles. — Eh bien, répond Marguerite, ces mêmes écrits où il est question des souffrances et de la mort sur la croix de mon Sauveur, parlent aussi de sa résurrection et de sa gloire. Pourquoi croyez-vous qu'il a été crucifié, sans croire à sa résurrection? Pour nous, nous ne croyons pas à sa divinité parce qu'il a souffert et qu'il est mort, mais parce qu'il est ressuscité par sa propre puissance. En ressuscitant, il a fait voir qu'il était Dieu; voilà pourquoi nous faisons volontiers le sacrifice de notre vie pour attester la vérité de notre foi. » Cette profession étonna tous les assistants, irrita le gouverneur, qui fit souffrir à la sainte de cruels tourments, et la condamna à avoir la tête tranchée.

27. — François Can, chinois nouvellement converti, confessa la foi par le martyre. Arrêté au mois de mai 1846, il se montra toujours ferme et constant dans sa foi. On l'engageait à fouler aux pieds la croix, mais ce fut inutilement. On lui disait : « Ayez pitié de votre jeunesse ». — Je suis déjà vieux, disait-il, puisque je suis mûr pour le ciel. — Ayez donc pitié de votre vieille mère. — Je serais l'opprobre de ma mère, si je foulais aux pieds la croix. — Faites donc ce qu'on vous demande pour conserver la vie. — J'aime mieux mourir en adorant la croix, que de vivre en l'insultant... Je désire mourir et être avec Jésus. Heureuse mort qui me procurera la vie éternelle! — Mais combien d'autres ont fait ce qu'on vous demande! — C'est l'exemple des bons qu'il faut imiter, et non celui des mauvais; quand tout le monde foulerait la croix, cela ne m'engagerait pas à le faire. Plutôt mourir mille fois que de commettre un tel crime. — Mais vous vous repentirez de cette faute, et vous en obtiendrez pardon. — Il vaut mieux ne pas pécher que d'avoir à se repentir du péché commis. » Tous les efforts tentés pour lui faire renoncer sa foi furent inutiles; il fut condamné à mort et exécuté.

Voilà comme on résiste à la tentation.

28. — Jésus dit à ses apôtres : Ceux qui croiront chasseront les démons en mon nom, ils parleront de nouvelles langues etc., etc.

Au nom de Jésus, les apôtres opérèrent les plus grands miracles. Pierre dit à un paralytique : Au nom de Jésus, levez-vous et marchez. Paul dit à un mauvais esprit dont

était possédée une servante : Je te commande, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette fille. Il sortit à l'instant même.

29. — A Ephèse des hommes s'occupaient de conjurer les démons en invoquant le nom de Jésus sur ceux qui étaient possédés. Nous vous conjurons, disaient-ils, au nom de Jésus que Paul nous annonce. C'est ce que faisaient les sept fils de Siévas, grand prêtre des Juifs. Mais le malin esprit leur répondit : Je connais Jésus, je connais Paul ; mais vous qui êtes-vous ? Aussitôt un homme, qui était possédé d'un démon très méchant, se jeta sur deux d'entre eux, et les maltraita au point qu'ils furent contraints de s'enfuir de cette maison tout nus et blessés.

Origène affirme qu'une foule innombrable de païens, s'étant convertis, opérèrent des guérisons surprenantes, seulement en prononçant le nom de Jésus.

30. — L'empereur Constantin, se trouvant un jour à Bysance, les philosophes païens lui objectèrent pourquoi leur religion avait été obligée de céder devant la religion chrétienne. Ils le sollicitèrent de lui procurer une entrevue avec l'évêque de la ville, qui était saint Alexandre, et qui ne brillait pas dans les controverses. Il accepta la proposition, se confiant en l'assistance du Sauveur. Les philosophes choisirent un orateur très distingué pour défendre la cause du paganisme. Déjà il commençait à pérorer, lorsque l'évêque se tournant vers lui, prononça ces paroles : « Au nom de Jésus-Christ, je vous commande de vous taire. » Sur-le-champ cet homme se tut et resta muet.

31. — Figurez-vous une vallée immense et spacieuse, traversée par deux chemins : l'un à gauche, large et aisé à parcourir ; et l'autre à droite, parsemé de pierres et d'épines. Le chemin de gauche est suivi par une foule innombrable, et celui de droite par un petit nombre. Les premiers montrent une gaieté excessive ; ils sont ivres de joie et poussent des cris d'allégresse ; ils se moquent de ceux qui suivent le chemin rude et pénible. Cependant, il y en a dans le chemin de gauche qui paraissent sérieux ; ils portent un lourd fardeau sur leurs épaules, et ne cessent encore d'y ajouter ; ils voudraient tout porter. D'autres ne cessent de changer de vêtements ; ils aiment les habits riches et élégants.

Les voyageurs, qui suivent le chemin de droite, marchent calmes et sérieux, supportent leurs peines et leurs fatigues avec résignation, et s'ils trébuchent quelquefois, ils se re-

lèvent aussitôt. Ils portent aussi un lourd fardeau, mais ils ne se plaignent pas de la difficulté du chemin ; ils lèvent sans cesse leurs regards vers le ciel, et leur figure rayonne de la joie la plus pure.

Au fond de la vallée, est une porte étroite et obscure qui conduit dans un pays étranger. Là se tient debout une sentinelle à l'aspect sévère et terrible. Dès que les voyageurs du chemin de gauche l'aperçoivent, ils pâlisent et ils tremblent ; ils lisent cette inscription : *Pas de retour*. Alors ils gémissent, ils veulent rebrousser chemin ; mais la sentinelle les précipite avec force dans ce gouffre obscur. Puis, elle dit à ceux qui sont chargés, de déposer leurs fardeaux, et elle souffle sur les splendides vêtements ; il n'en reste rien. Mais la sentinelle se montre pleine d'égards pour ceux qui ont pris le chemin de droite. Ils déposent volontiers leurs charges, essuient la sueur de leur visage et secouent la poussière de leurs souliers ; ils franchissent le seuil de la porte noire en chantant des cantiques.

De l'autre côté de la porte reparaissent les deux chemins : celui de droite conduit aux délices ineffables du paradis, et celui de gauche conduit dans les ténèbres extérieures, où il n'y a que pleurs et grincements de dents.

La vallée représente notre vie d'ici-bas ; les voyageurs sont tous les hommes ; le chemin de gauche est la voie des pécheurs ; celui de droite est le sentier des chrétiens fidèles. Les fardeaux que portent les premiers sont les richesses et les remords des péchés : les fardeaux des seconds sont les peines de la vie, les maladies, les austérités de la vie chrétienne ; mais ils ont été aidés par un secours d'en haut, et ils ont joui de la paix de la conscience. La porte noire, c'est le tombeau. Tous doivent y passer pour entrer dans l'éternité ; les pécheurs y passent en tremblant, et les fidèles avec joie. La sentinelle, c'est la mort, qui enlève aux voyageurs leurs fardeaux, leurs richesses, leurs afflictions. Le chemin de gauche conduit à la damnation, et le chemin de droite au séjour du bonheur éternel.

Choisissons, ou plutôt notre choix est fait : marchons courageusement dans le chemin de droite.

32. — Il y a quelques années qu'on a trouvé le testament d'un des plus fameux incrédules du dernier siècle, de Jean-Jacques Rousseau. C'est une preuve frappante que la crainte de la mort l'avait rendu croyant. Après avoir fait le signe de la croix, recommandé son âme à Dieu, et invoqué l'intercession de la sainte Vierge et des saints Jean et Jacques ses

patrons, il proteste vouloir vivre et mourir dans la foi de l'église catholique, apostolique et romaine ; il laisse ses obsèques à la disposition de son héritière, et la charge de faire prier Dieu pour le repos de son âme. Il lègue 16 livres à chacun des couvents des Capucins, des Augustins et des Clarisses de Chambéry, pour qu'on y dise des messes pour le repos de son âme... Le testament est signé de six témoins.

33. — Écoutez l'exclamation d'effroi, sortie de la poitrine de Robespierre :

« Que voulaient-ils ceux qui, attaquant tout à coup les cultes par la violence, s'érigèrent eux-mêmes en apôtres fougueux du néant et en missionnaires fanatiques de l'athéisme ? Qui donc t'a donné la mission d'annoncer au peuple que la divinité n'existe pas, toi qui te passionnes pour cette aride doctrine et qui ne te passionnes jamais pour la patrie ? Quel avantage trouves-tu à persuader à l'homme qu'une force aveugle préside à ses destinées, et frappe au hasard le crime et la vertu ; que son âme est un souffle léger qui s'éteint aux portes du tombeau ? »

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE SOIRÉE. — De quoi se compose le Nouveau Testament. — La révélation chrétienne est vraie. 1

Auteurs des 27 livres dont se compose le Nouveau Testament. — Ce que renferment ces livres. — Pourquoi ils ont été écrits. — Leur authenticité prouvée par la tradition orale et écrite, par la nature de leur contenu et l'impossibilité de les inventer.

DEUXIÈME SOIRÉE. — Divinité de la révélation chrétienne. 8

Divinité de la révélation chrétienne démontrée par son unité, par des faits miraculeux, la conversion des apôtres et de saint Paul, la propagation rapide du christianisme et sa stabilité. — Traits historiques.

TROISIÈME SOIRÉE. — Suite des preuves de la divinité du christianisme. 19

Elle se prouve encore : 1° par les obstacles à vaincre pour l'établir. — Le philosophe Simon. — 2° Par une science divine ou les prophéties qui annonçaient cette troisième révélation, et par les prophéties

de Jésus-Christ. — Le père de famille. — Par la sublimité considérée dans son auteur, dans le dogme, dans la morale et dans le culte.

QUATRIÈME SOIRÉE. — Inspiration des Livres Saints. — Fausseté du paganisme et du mahométisme. 39

Les livres du Nouveau Testament sont inspirés de Dieu. — Saint Antoine. — On doit l'entendre avec respect. — Jésus-Christ est vraiment Dieu. — Aucune preuve de divinité dans le paganisme. — Nature du mahométisme. — Pourquoi il s'est répandu rapidement. — L'Église catholique ressemble à une immense procession. — Sentiments de Napoléon sur Jésus-Christ.

CINQUIÈME SOIRÉE. — Ce que c'est que l'Église 48

Définition de l'Église. — Elle est une famille. — Église triomphante, militante, souffrante. — Les pasteurs légitimes de l'Église. — Comment on les reconnaît.

SIXIÈME SOIRÉE. — Du chef invisible et du chef visible de l'Église. — Des autres pasteurs légitimes. 57

Jésus-Christ, le chef invisible. — L'évêque de Rome, le chef visible. — Il est le successeur de saint Pierre. — Son pouvoir. — Pouvoir des évêques et des prêtres. — L'Église est un grand arbre. — Moyen de reconnaître les pasteurs légitimes. — Conduite des fidèles envers les pasteurs hérétiques ou schismatiques. — O' Connel.

SEPTIÈME SOIRÉE. — De l'Église enseignante. — Hors de l'Église, point de salut. 68

De l'Église enseignante. — Son pouvoir est législatif, administratif et judiciaire. — Elle est infaillible.

— Devoirs des fidèles envers l'Église. — Quels sont les membres de l'Église. — Raisons du dogme : Hors de l'Église, point de salut. — Intolérance de l'Église pour l'erreur. — Quels sont ceux qui ne sont pas membres de l'Église.

HUITIÈME SOIRÉE. — Caractère de la véritable Église. — Son unité. 84

Vérité de doctrine et unité de gouvernement. — Preuves de cette vérité. — Les protestants n'ont ni l'un ni l'autre, ni les Grecs. — Avantages du système métrique ou décimal. — Hors du catholicisme, point d'unité dans les gouvernements. — L'Inquisition en usage partout. — Tolérance pour les personnes. — Liberté de la conscience et de la presse. — La Saint-Barthélemy.

NEUVIÈME SOIRÉE. — De la sainteté de l'Église. 94

Sainteté de l'Église dans son chef. — On reconnaît sa présence par l'expérience, par la pratique des vertus évangéliques, par les miracles. — L'Église romaine est sainte. — C'est une hôtellerie. — Un homme descend de Jérusalem à Jéricho. — Le protestantisme n'a pas le caractère de la sainteté.

DIXIÈME SOIRÉE. — De la catholicité et de l'apostolocité de l'Église. 102

La véritable Église est catholique. — L'Église romaine seule possède ce caractère. — Elle est aussi apostolique pour la doctrine et pour le gouvernement. — Ni les protestants, ni les Grecs ne sont apostoliques. — Raisonement de Henri IV.

ONZIÈME SOIRÉE. — Les caractères de la véritable Église de Dieu, sont des miracles permanents qui prouvent que l'Église romaine est vraiment l'Église de Dieu. 110

La conservation de l'unité, de la sainteté, de la catholicité et de l'apostolicité exige l'intervention de Dieu. — Le Pape calme les tempêtes comme Jésus-Christ; il fait marcher les boiteux et ressuscite les morts. — L'Église romaine seule convertit les pécheurs. — Les deux citadelles. — Napoléon le Grand.

DOUZIÈME SOIRÉE. — De l'autorité infaillible de l'Église. 118

L'Église participe à la science de Dieu qui l'empêche d'errer. — Elle est un tribunal de cassation en matière de doctrine. — Un chrétien ne peut par sa seule raison ou par l'examen privé, avoir la certitude sur le canon, les versions et l'interprétation des livres inspirés.

TREIZIÈME SOIRÉE. — L'autorité de l'Église est une loi providentielle et nécessaire. — Conditions pour que ses décisions soient infaillibles. 125

L'Église, comme Jésus-Christ, prouve sa mission par des œuvres divines. — Analogie entre les lois de la vie physique et les lois de la vie de la grâce. — L'Église permet de lire la Bible. — La tradition doit interpréter l'Écriture. — Marques pour reconnaître qu'une décision de l'Église est irréfutable. — Différentes espèces de Conciles. — Fait historique, François I^{er}.

QUATORZIÈME SOIRÉE. — De la bonté divine qui reluit dans l'Église. 133

Avantages que procure à la Société les caractères de l'Église. — (Pompeuses funérailles des riches.) — L'union des esprits et des cœurs, l'extirpation des péchés capitaux, un solide appui aux faibles contre les oppresseurs, l'affermissement de la foi, le perfectionnement des facultés, la facilité de connaître la vérité sans crainte d'erreur. — Traits historiques, Saint Pie V.

QUINZIÈME SOIRÉE. — De la communion des

Saints. — Pourquoi et comment les biens spirituels se communiquent.	143
-----------------------------------------------------------------------------	-----

L'Église est une famille où les biens sont distribués selon les lois de la justice distributive. — Histoire d'un fils de berger. — Ceux qui ont plus de sainteté ont une plus grande part aux biens de l'Église. — Les trois portions de l'Église y participent. — L'Église continue l'œuvre de Jésus-Christ; elle procure la gloire de Dieu et le salut des hommes.

SEIZIÈME SOIRÉE. — Ce que c'est que la grâce.	150
-----------------------------------------------	-----

La grâce est une participation à la nature de Dieu. — Elle est au-dessus de toute nature créée et créable. — Trois vies dans le chrétien. — Histoire d'un berger rapportée par Thaulère.

DIX-SEPTIÈME SOIRÉE. — De la grâce sanctifiante ou habituelle, et de quelques-uns de ses effets.	155
----------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

La grâce nous communique une vie divine, — nous rend justes et saints, — répare les funestes effets du péché. — La justification ou la rénovation de l'homme intérieur est une œuvre plus merveilleuse que la résurrection d'un mort. — Avec la grâce sanctifiante, le fidèle reçoit les vertus théologiques et cardinales, et les dons du Saint-Esprit. — Son âme est un instrument de musique.

DIX-HUITIÈME SOIRÉE. — De quelques autres richesses que procure la grâce sanctifiante.	165
------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

Elle efface les péchés, nous rend enfants adoptifs de Dieu, frères de Jésus-Christ et temples du Saint-Esprit. Le Fils de Dieu s'est fait homme pour nous faire dieux, et ses cohéritiers. — Le chrétien est le fils d'un Dieu et le frère d'un Dieu. — Son âme est l'épouse d'un Dieu. — Trois vies en lui comme en Jésus-Christ. — Rapports entre un temple et une âme ornée de la grâce. — On peut avoir la certitude morale de posséder la grâce. — Trait historique.

DIX-NEUVIÈME SOIRÉE. — Ce qui fait perdre
la vie divine. — Moyens de la recouvrer. 175

La grâce sanctifiante demeure dans l'âme. — Le péché mortel la fait perdre. — Le péché véniel l'affaiblit ; — on ne peut la recouvrer que par la grâce actuelle. — Loi universelle pour la formation des êtres.

VINGTIÈME SOIRÉE. — De la grâce actuelle.
— Des moyens de conserver et de perfectionner
la vie surnaturelle. 182

Définition de la grâce actuelle. — Elle est intérieure ou extérieure. — Nécessité de la grâce pour obtenir la justification et pour conserver et développer la vie divine. — Dieu accorde à tous les hommes les grâces nécessaires au salut. — Chacun doit suivre sa vocation. — Trait historique.

VINGT ET UNIÈME SOIRÉE. — Au lieu de
détruire la liberté, la grâce la perfectionne. 191

Nous devons coopérer à la grâce, et c'est la grâce qui nous fait coopérer, comme la nature nous fait coopérer à la nature. — Nous pouvons résister à la grâce. — La grâce se personnifie en nous. — Nous devons craindre de résister aux grâces de Dieu. — Histoire de Gilbert.

VINGT-DEUXIÈME SOIRÉE. — Du mérite ou
de la valeur des œuvres. 201

Œuvres naturelles. — Œuvres surnaturelles. — Conditions pour qu'elles soient méritoires et dignes d'une récompense éternelle, — être en état de grâce, agir en vue de Dieu. — Nous pouvons battre monnaie. — Le paradis est une grâce et une récompense. — La gloire revient à Jésus-Christ. — Œuvres faites en état de péché mortel. — Deux manières de mériter. — Progrès dans le mérite. — Mériter pour les autres. — Traits historiques. — Saint Ignace. — Saint Colombini.

VINGT-TROISIÈME SOIRÉE. — De la résurrection générale. — Qualités des corps ressuscités.	213
--------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

La résurrection générale est un dogme défini par l'Église. — Saint Paul en donne trois raisons. — Les corps des élus auront quatre qualités : la clarté, l'impassibilité, l'agilité et la spiritualité. — Ces qualités seront la récompense des quatre vertus cardinales. — Époque de la résurrection. — Trait historique.

VINGT-QUATRIÈME SOIRÉE. — De la vie éternelle. — Du paradis.	222
----------------------------------------------------------------------	-----

Dénominations du paradis. — Époque où l'on y entre. — Voir, posséder, jouir; trois conditions pour le bonheur physique, intellectuel et surnaturel. — Voir Dieu comme Dieu se voit; le posséder comme il se possède et en jouir comme il jouit de lui-même. — Connaissance des Saints. — La vision est la récompense de la foi; la possession, celle de l'espérance et la jouissance, celle de la charité.

VINGT-CINQUIÈME SOIRÉE. — Du purgatoire.	236
--------------------------------------------------	-----

Il y a un purgatoire. — C'est un article de foi. — L'Écriture, la tradition et la raison le démontrent. — Quelles sont les souffrances du purgatoire.

VINGT-SIXIÈME SOIRÉE. — Suite du purgatoire. — Rapports de l'Église militante avec l'Église souffrante.	245
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

Nous pouvons et nous devons soulager les âmes du purgatoire. — Belle harmonie entre tous les membres de l'Église. — Des œuvres satisfaites. — Devoirs de reconnaissance, de justice, de charité. — Traits historiques.

VINGT-SEPTIÈME SOIRÉE. — De l'existence de l'enfer.	255
-------------------------------------------------------------	-----

L'existence de l'enfer établie par l'autorité de l'Église, l'Écriture, la tradition et la raison ; par la sagesse, la justice et la bonté de Dieu. — Ceux qui ne craignent pas l'enfer sont à craindre. — Traits historiques.

VINGT-HUITIÈME SOIRÉE. — Des peines de l'enfer. 263

Les peines de l'enfer sont la privation de Dieu, le plus grand tourment ; le feu, le remords et le désespoir. — L'éternité est simultanée. — Ces tourments des damnés sont très justes, proportionnés à la culpabilité. — Ceux qui ne croient pas à l'enfer sont les ennemis de Dieu, de la société et d'eux-mêmes. — Traits historiques. — Du nombre des réprouvés.

VINGT-NEUVIÈME SOIRÉE. — Ce que c'est que la morale, la vertu, un acte humain. . . 279

Définition de la morale. — Ce que c'est qu'un acte humain, un acte de vertu. — De l'ignorance. — De la concupiscence. — De la crainte, de la violence. — Pureté d'intention. — Parabole : le Chrysogène. — Facilité de s'enrichir pour le ciel.

TRENTIÈME SOIRÉE. — De la conscience. — De la loi. 290

Définition de la conscience. — Des différentes espèces de consciences. — Définition de la loi. — De la loi divine, naturelle, révélée. — De la loi humaine, ecclésiastique, civile. — De l'ignorance, de la crainte. — Dispense de la loi.

TRENTE ET UNIÈME SOIRÉE. — Des vertus surnaturelles. — De la foi. — De sa nécessité. 297

Définition des vertus surnaturelles. — Des vertus théologiques. — De la foi. — Sa définition. — Motif de la foi. — Objet de la foi. — Règle de la foi. — Autorité de l'Église et de la tradition. — Nécessité de la foi.

TRENTE-DEUXIÈME SOIRÉE. — Des qualités de la foi.	306
-----------------------------------------------------------	-----

La foi doit être surnaturelle, vivante, ferme et pratique. — Preuves. — Il faut croire tout ce que l'Église croit et enseigne. — Vérités que tout chrétien doit croire et savoir. — Il est raisonnable de croire des mystères. — La foi doit être pratique et ostensible.

TRENTE-TROISIÈME SOIRÉE. — Nécessité de faire des actes de foi. — Péchés contre la foi.	315
-------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

Quand doit-on faire des actes de foi et la professer extérieurement. — On renie sa foi par paroles ou par actions. — Le rénégal renie Dieu, attente à la vie de l'Église et de la société, et viole ses engagements. — Qui sont ceux qui pèchent contre la foi. — Ce qui expose à perdre la foi.

TRENTE-QUATRIÈME SOIRÉE. — Avantages de la foi. — Moyens de conserver et de fortifier la foi.	323
-------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

La foi nous fait rendre gloire à Dieu, à sa véracité, à sa bonté et à sa puissance. — Elle éclaire l'intelligence, lui fait mieux connaître l'ordre naturel et lui révèle l'ordre surnaturel. — C'est une participation à la raison de Dieu. — Elle fortifie la volonté. — Elle échauffe le cœur et fournit les motifs les plus puissants pour pratiquer la vertu. — Elle a produit les héros de l'Ancien et du Nouveau Testament. — Moyens de conserver et d'augmenter la foi.

TRENTE-CINQUIÈME SOIRÉE. — De l'espérance. — Sa nécessité et ses qualités. — Quand il faut faire des actes d'espérance. — Des péchés opposés à cette vertu.	334
---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

Définition de l'espérance. — Elle a deux objets. — Sa nécessité pour le salut et pour la paix dans la société. — Il faut faire souvent des actes d'espérance.

Du désespoir. — Qui sont ceux qui pèchent par désespoir. — Gravité de ce péché. — De la présomption. — Qui sont ceux qui pèchent par présomption. — Nature de ce péché. — C'est lui qui fait les révolutions. — Trait historique.

TRENTE-SIXIÈME SOIRÉE. — Avantages de l'espérance. — Moyens de la conserver et de l'augmenter. 343

L'espérance fait rendre gloire à Dieu, nous fortifie dans les peines et nous fait travailler avec ardeur à notre salut. — Fondement de l'espérance. — Il faut éviter ce qui peut la faire perdre, comparer les biens de la terre à ceux du ciel, faire souvent des actes d'espérance et la demander à Dieu. — Traits historiques.

TRENTE-SEPTIÈME SOIRÉE. — De la charité envers Dieu. — Ses qualités. — Obligation de faire des actes d'amour de Dieu. 352

Définition de l'amour de Dieu. — Il doit être surnaturel, souverain et effectif. — Rapport entre les trois vertus théologiques. — Quand faut-il faire des actes d'amour de Dieu.

TRENTE-HUITIÈME SOIRÉE — Des avantages de la charité. — Moyens de conserver et de fortifier cette vertu. 359

La charité rend un parfait hommage à Dieu, complète la vie surnaturelle, donne la vie aux vertus ; elle est le motif le plus pur de nos actions, rend faciles les devoirs les plus pénibles, et nous fait triompher de tous les obstacles. — Péchés contre la charité. — On doit les éviter. — Demander à Dieu son amour. — Méditer les motifs propres à l'exciter et en faire souvent des actes.

TRENTE-NEUVIÈME SOIRÉE. — De la charité envers le prochain. 369

Obligation d'aimer le prochain. — Comment on doit s'aimer soi-même. — Règle de l'amour du prochain. — L'amour du prochain est inséparable de l'amour de Dieu.

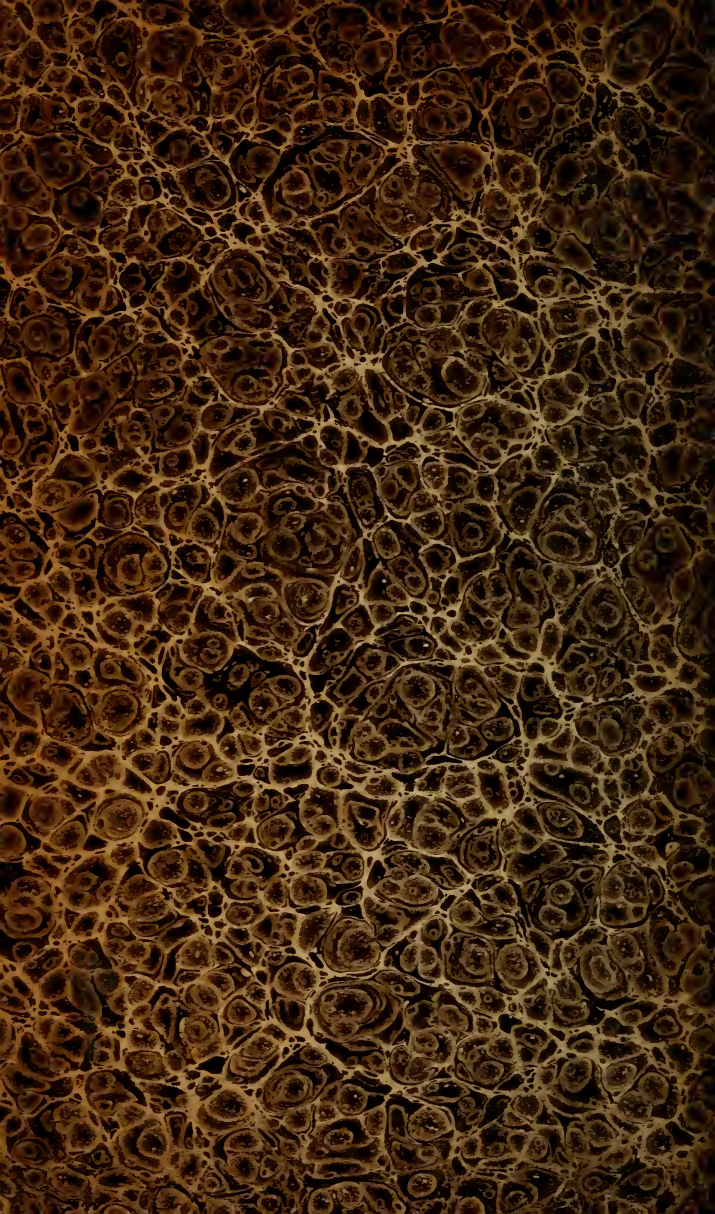
QUARANTIÈME SOIRÉE. — Qualités de l'amour du prochain. — Ses avantages. 374

La charité pour le prochain doit être surnaturelle, sincère, universelle et effective. — Elle rend hommage à Dieu, efface les péchés, maintient la paix dans la société et en fait le bonheur. — Ordre à observer pour la pratique de la charité. — Trait historique.

QUARANTE ET UNIÈME SOIRÉE. — Des œuvres de charité. — De la correction fraternelle. — Moyens de conserver et de fortifier la charité. 383

Les œuvres de la charité sont corporelles ou spirituelles. — Ses avantages. — Son mode dans la pratique. — Son obligation suivant les circonstances. — Dispositions pour bien faire la correction fraternelle ou pour la recevoir. — Ce qui cause la ruine de cette vertu. — Ce qui la conserve et ce qui la fortifie. — Traits historiques.

TRENTE-DEUX TRAITS HISTORIQUES. 399



BX 1752 .G75 1879 v.2 SMC
Gridel, Nicolas,
Soirees chretiennes
47231696

AWW-4358

